

Chansons de P.J. de Béranger, anciennes et posthumes.-

Pierre Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHANSON DE RECEPTION AU CAVEAU MODERNE

Air : Tout le long de la rivière.

Au Caveau je n'osais frapper; Des méchants m'avaient su tromper.

C'est presque un cercle académique, Me disait maint esprit caustique.

Mais, que vois-je! de bons amis Que rassemble un couvert bien mis.

Asseyez-vous, me dit la compagnie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie; Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président Faire bâiller en répondant Que l'on vient de perdre un grand homme, Que moi je le vaux, Dieu sait comme; Mais ce président sans façon (') Ne pérore ici qu'en chanson :

Toujours trop tôt sa harangue est finie. Non, non, ce n'est point comme à l'Académie; Ce n'est point comme à l'académie.

Je me voyais, pendant un mois. Courant pour disputer les voix A des gens qu'appuierait le zèle D'un grand seigneur ou d'une belle; Mais, faisant moitié du chemin, Vous m'accueillez le verre en main.

D'ici l'intrigue est à jamais bannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie; Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors Pour fout esprit l'esprit de corps?

Il rend le bon sens, quoi qu'on dise, Solidaire de la sottise; ISiais dans votre société.

L'esprit de corps, c'est la gaieté.

Cet esprit-là règne sans tyrannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie; Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc.

Dans un discours superbe et long.

Dire : Quel honneur vous me faites!

Messieurs, vous êtes trop honnêtes; Ou quelque chose d'aussi fort?

Mais que je m'effrayais à torti On peut ici montrer moins de génie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie; Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil.

Ma chaise n'est point un fauteuil.

Que je vais chérir cet asile , OÙ tant de fois le Vaudeville A renou-
velé ses grelots, Et sur la porte écrit ces mots :

Joie, amitié, malice et bonhomie!

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie Ce n'est point
comme à l'Académie.

CJ ni'sniigiers.

LE SENATEUR

AïK : .î'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :

Rose a de si jolis yeux!

Je lui (lois, l'on peut m'en croire,

Un ami bien précieux.

Le jour où j'obtins sa foi,

Un sénateur vint chez moi.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

CHANSONS DE BERANGER

De ses faits je tiens registre :

C'est un homme sans égal.

L'autre hiver, chez un ministre, Il mena ma femme au bal.

S'il me trouve en son chemin , Il me frappe dans la main.

Quel honneur I

Quel bonheur !

Ahl monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne Il nous mena par hasard; Il m'en-
ivra de champagne, Et Rose fit lit à part :

Mais de la maison , ma foi , Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur !

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade, Et n'a rien d'un freluquet.

Lorsque ma femme est malade, Il fait mon cent de piquet.

Il m'embrasse au jour de l'an; Il me fête à la Saint- Jean.

Quel honneur !

Quel bonheur!

Ahl monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie Pour parrain je l'ai donné.

C'est presque en pleurant de joie Qu'il baise le nouveau-né ; Et
mon fils, dès ce moment.

Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah ! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable Me retienne après diner, Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener; « Mon cher, ne vous gênez pas, I
Mon équipage est là-bas. »

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah ! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie; Mais parfois j'y suis trop vert.

J'ai poussé la raillerie Jusqu'à lui dire au dessert :

On croit, j'en suis convaincu.

Que vous me faites c...

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah ! monsieur le sénateur, Je suis votre humble serviteur.

CHANSONS DE BERANGER

LA GAUDRIOLE

Ain : La bonoe avaûtüre.

Momus a pris pour adjoints

Des rimeurs d'école :

Des chansons en quatre points

Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.

Ah! la muse de Collé,

C'est la gaudriole , Ogué,

C'est la gaudriole.

C'était la régence alors;

Et, sans hyperbole, Grâce aux plus drôles de corps,

La France était folle.

Tous les hommes plaisaient, Et les femmes se prêtaient

A la gaudriole , Ogué,

A la gaudriole.

Moi, des sujets polissons

Le ton m'affriole.

Minerve dans mes chansons

Fait la cabriole.

De ma grand'mère, après tout, Tartufes, je tiens le goût

De la gaudriole, o gué,

De la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.

Est-on moins frivole?

Trop de gloire nous a nui;

Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé Qui peut rendre la gaieté?

C'est la gaudriole, Ogué,

C'est la gaudriole.

Elle amusait à dix ans

Son maître d'école.

Des cordeliers gros plaisants

Elle fut l'idole.

Au prêtre qui l'exhortait, En mourant elle contait

Une gaudriole, Ogué,

Une gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus Lorsqu'on vous viole.

Pourquoi prendre un air confus A chaque parole?

Passez les mots aux rieurs :

Les plus gros sont les meilleurs Pour la gaudriole , O gué.

Pour la gaudriole.

CHANSONS DE BERANGER

RONDE DE TABLE

Ain lies Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Quand le plaisir, à grands coups m'abreuvant. Gaiement m'assiège et derrière et devant, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord. Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant De gais couplets qu'on répète en buvant , Je suis vivant, bien vivant, très- vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Volnay, pomard , beaune et moulin-à-vent ('), Fait on sonner votre âge en vous servant. Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Que l'amitié réclame un cœur fervent.

Que dans la cave elle fonde un couvent. Je suis vivant, bien vivant, très- vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort. Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! En fait de vin qu'on se montre savant. Dût-on pousser le sujet trop avant, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort.

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Mais que Tbémire, à table nous trouvant, Avec l'aï s'égaye en arrivant.

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Que près du feu, l'un l'autre se bravant. On trinque assis derrière un paravent , Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent, Le verre en main quand j'implore un bon vent, Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

(*) Noms (le différents vins.

CHANSONS DE BERANGER

MA GRAND'MÈRE

Am : lîn ivvi-nanl ili- BAI" on ?iiiissi'.

Ma graii(l'ni("To, un soir à sa fOto.

De \in pur ay;uil lui deux doigts.

Nous disait tui livanlaut la tôle :

Ouo iraniuu'iMiv j'eus autreriis !

Combien je regrotle Mon liras si dotln, .Ma janilie liieii l'aile.

El le temps ponln !

ni:

Quoi ! maman, vous n'ôtiez pas sage?

— Non vraiment ; et de mes appas Seule à quinze ans j'appris
l'usage, Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille?

— Rien, mais un mari plus sensé Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Maman , vous aviez le cœur tendre ?

— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans, Lindor ne se fit pas attendre, Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Combien je regrette

Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Maman, lui fûtes-vous fidèle? — Oh ! sur cela je me tais bien.

A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle.

Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu !

Maman , Lindor savait donc plaire?

— Oui, seul il me plut quatre mois; Mais bientôt j'estimai Yalère, Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette

Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu !

Bien tard , maman , vous fûtes veuve ?

— Oui, mais grâce à ma gaieté, Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu!

Quoi ! maman, deux amants ensemble I — Oui, mais chacun
d'eux me trompa.

Plus fine alors qu'il ne vous semble , J'épousai votre grand-
papa.

Combien je regrette

Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Comme vous, maman, fant-il faire?

— Eh! mes petits-enfants, pourquoi , Quand j'ai fait comme
ma grand'mère.

Ne feriez- vous pas comme moi ?

Combien je regrette

Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu!

CHANSONS DE BERANGER

ROMANCE

Muñ|ue (le B. Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure :

a Réveillez par vos joyeux chants

i Parny, qui sait de la nature

a Célébrer les plus doux penchants. »

Mais les chants que la joie inspire

Font place aux regrets superflus.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus I

Je disais aux Grâces émues :

a II vous doit sa célébrité.

« Montrez-vous à lui demi-nues; ï Qu'il peigne encor la volupté. »

Mais chacune d'elles soupire Auprès des Plaisirs éperdus.

Parny n'est plus I 11 vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus 1

Je disais aux dieux du bel âge :

« Amours , rendez à ses vieux ans « Les fleurs qu'aux pieds
d'une volage « Il prodigua dans son printemps. « Mais en pleu-
rant je les vois lire

Des vers qu'ils ont cent fois relu?.

Parny n'est plus I Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus I

Je disais aux Muses plaintives :

K Oubliez vos malheurs récents; (') » Pour charmer l'écho de
nos rives, <i II vous suffit de ses accents. »

Mais du poétique délire Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus ! 11 vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

Il n'est plus! ahl puisse l'Envie S'interdire un dernier effort !
(*) Immortel il quitte la vie ; Pour lui tous les dieux sont d'accord.

Que la Haine, prête ;\ maudire, Pardonne aux aimables
vertus.

Parny n'est plus I Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus 1

{') Allusion à la mort de le Brun , de Delille, de Bernardin de
Saint-Pierre, de Grélry, etc. [') Autre allusion aux insectes faites à

la nK^nioitc de l'auteur de la Guerre des Dieux.

CHANSONS DE DERANGER

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Air

Deux saisons règlent toutes choses, Pour qui sait vivre en
s'amusant :

Au printemps nous devons les roses, A l'automne un jus
bienfaisant.

Les jours croissent, le cœur s'éveille; On fait le vin quand ils
sont courts.

Au printemps, adieu la bouteille 1 En automne, adieu les
amours I

Mieux il vaudrait unir, sans doute, Ces deux penchants faits
pour charmer; Mais pour ma santé je redoute De trop boire et de
trop aimer.

Or, la sagesse me conseille De partager ainsi mes jours :

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette, Et mon cœur a subi ses lois.

Que de caprices la coquette M'a fait essuyer en six mois !

Pour lui rendre enfin la pareille.

J'appelle octobre à mon secours.

Au printemps, adieu la bouteille !

En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte, et reprends Adèle, Sans façon comme sans regrets.

Au revoir, un jour me dit-elle.

Elle revint longtemps après ; J'étais à chanter sous la treille :

Ah! dis-je, l'année a son cours.

Au printemps, adieu la bouteille!

Eu automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse Qui change à son gré mes plaisirs.

Du vin elle excite l'ivresse, Et maîtrise jusqu'aux désirs.

Pour elle ce n'est pas merveille De troubler l'ordre de mes jours.

Au printemps avec la bouteille.

En automne avec les amours !

CHANSONS DE BERANGER

ROGER BONTEMPS

Am : l'iondc du camp de GranJ|uO.

Aux geiis atrabilaires Pour exemple donuc, Eu un temps de misères Roger Bonlemps est né.

Vivre obscur à sa jjuisc, Narguer les nictoulents; Eh gai ! c'est la devise Du gros Roger Bon loin |S

CHANSONS DE BERANGER

Du chapeau de son père, Coiffé dans les grands jours j De roses ou de lierre Le rajeunir toujours ; Mettre un manteau de bure, Vieil ami de vingt ans ; Eh gai ! c'est la parure Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite , Sabler ceux du canton ; Préférer Marguerite Aux dames du grand ton; De joie et de tendresse Remplir tous ses instants; Eh gai ! c'est la sagesse Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte Une table, un vieux lit.

Des cartes, une flûte.

Un broc que Dieu remplit, Un portrait de maîtresse, Un coffre et rien dedans ; Eh gai ! c'est la richesse Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie , Mon père, à ta bonté; De ma philosophie Pardonne la gaieté ; Que ma saison dernière Soit encore un printemps; Eh gai! c'est la prière Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville Montrer de petits jeux ; Être un faiseur
habile De contes graveleux; Ne parler que de danse Et d'alma-
nachs chantants; Eh gai I c'est la science Du gros Roger
Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie.

Vous, riches désireux.

Vous, dont le char dévie Après un cours heureux ; Vous, qui
perdrez peut-être Des titres éclatants, Eh gai ! prenez pour
maître Le gros Roger Bontemps.

CHANSONS DE BERANGER

LA MÈRE AVEUGLE

Am ; Une fille est iin oiseau.

Tout en filant votre lin, Écoutez-moi bien, ma fille.

Déjà votre cœur sautille Au nom du jeune Colin.

Craignez ce qu'il vous conseille.

Quoique aveugle , je surveille; A tout je prête l'oreille, Et vous
souplez tout bas.

Votre Colin n'est qu'un traître...

Mais vous ouvrez la fenêtre ; Lise, vous ne filez pas. (Ris.)

Il fait trop chaud, dites-vous; Mais par la fenêtre ouverte , A
Colin, toujours alerte, Ne faites pas les yeux doux.

Vous vous plaignez que je gronde :

Hélas! je fus jeune et blonde, Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.

L'amour trop souvent l'emporte...

Mais quelqu'un est à la porte ; Lise , vous ne filez pas.

C'est le vent , me dites- vous , Qui fait crier la serrure ; Et mon
vieux chien qui murn>uro Gagne à cela de bons coups.

Oui, fiez-vous à mon âge :

Colin deviendra volage;

Craignez , si vous n'êtes sage ,

De pleurer sur vos appas...

Grand Dieu! que viens-je d'entendre?

C'est le bruit d'un baiser tendre ;

Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous.

C'est votre oiseau qui vous baise ; Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.

Ah ! d'une folle conduite Le déshonneur est la suite; L'amant
qui vous a séduite En rit même entre vos bras.

Que la prudence vous sauve...

Mais vous allez vers l'alcôve ; Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.

Quoi! me jouer de la sorte!

Colin est ici, qu'il sorte.

Ou devienne votre épomr.

En attendant qu'à l'église Le séducteur vous conduise, Filez,
filez, filez, Lise, Prés de moi, sans faire un pas.

En vain votre lin s'embrouille.

Avec une autre quenouille , Non , vous ne filerez pas.

CHANSONS DE BERANGER

LE PETIT HOMME GRIS

Air : Tolo, Caralio.

Il est un petit homme Tout habillé de gris,

Dans Paris , Joufflu comme une pomme , Qui , sans un sou
comptant ,

Vit content, Et dit: Moi, je m'en...

Et dit: Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (lis) le petit homme gris!

A courir les fillettes, A boire sans compter,

A chanter, Il s'est couvert de dettes; Mais, quant aux créanciers, Aux huissiers, Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris! Oh! qu'il est gai [his] le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre, Qu'il s'y couche le soir

Sans y voir; Qu'il hii faille en décembre .'ouffler, faute de bois,

Dans ses doigts, Il^iit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi , moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai [bis] le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille.

Fait payer ses atours

Aux amours; Aussi, plus elle brille, Plus on le montre au doigt.

Il le voit, Et dit: Moi, je m'en...

Et dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (bis) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable Sur un lit délabré,

Le curé , De la mort et du diable Parle à ce moribond ,

Qui répond :

Ma foi, moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oli! qu'il est gai {hix) le petit liomme gris!

CHANSONS PE BERANGER

ES MOEURS DC TEMPS

Ain : Il esl toujours le mi'iiip.

Je sais Fort bion ([up sur moi l'eni lialiilK^ Que soi-disant J'ai
lo ton trop jilaisant ; Mais col air amusant

Sied si hicMi à Caïuillo !

Philosoplie par goût, VA toujours et (le tout Je ris, je ris, tant
je suis lionne fille.

CHANSONS DE BERANGER

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille, A mon début ,

Craignant quelque rebut,

Je me livre en tribut

Au censeur Mascarille,

Et ce cuistre insolent

Dénigre mon talent; Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fiUo.

Un sénateur, qui toujours apostille , Dit : Je voudrais

Servir tes intérêts.

Lors j'essaye à grands frais

D'échauffer le vieux drille.

Quoi qu'il fit espérer.

Je n'en pus rien tirer ; Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan , qui de clinquant pétille , Après qu'un jour

Il m'eut fait voir la cour,

Enrichit mon amour

De ce jonc qui scintille.

J'en fais voir le chaton :

C'est du faux, me dit-on ; Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille. Grâce à moi fut Nom-mé de l'Institut. Quand des voix qu'il me dut

Vient l'éclat dont il brille, Avec moi que de fois Il a manqué de voix !

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen , qui sort de sa coquille , Tout triomphant,

Dans ses bras m'étoufFant,

De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille ;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux; Mais moi j'en ris, tant je suis
bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille, Soupe avec nous ;
Que nous fassions les fous.

J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.

Puis le vin met dedans

Nos petits intendants !

Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie ; et sur mainte vétille J'aurais ici

Pu glisser. Dieu merci !

Dans ses jupons aussi

Je sais qu'on s'entortille ;

Mais les restrictions,

Mais les précautions , Moi je m'en ris, tant je suis bonne lille.

CHANSONS DE BERANGER

AINSI SOIT-IL

Air : Alk'Uiia.

Je suis devin , mes chers amis ; L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ; Le puissant craindra le llatteur ; Nul
courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs, De petits banquiers grands
seigneurs.

Et pas un commis incivil.

Ainsi soit-il I

L'amitié, charme de nos jours, Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le (il.

Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans, A dix-huit avec ses amants
N'exercera que son babil.

Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours, Et son mari pendant huit jours

Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit Plus de génie et moins d'esprit ,
Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté, L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.

Ainsi soit-il !

(J'n rira des erreurs des grands, Un chansonnier leurs agents.
Sans voir arriver l'alguazil.

Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût; La justice règne partout.
Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il !

(^r, mes amis, bénissons Dieu, Qui met chaque chose on son
lieu Celles-ci sont puur l'an trois mil.

Ainsi soit-il !

CHANSONS DE BERANGER

LEDUCATION DES DE.MOISELLES

Am : TriJ la la ia , l'Auiuur est là.

Le bel iustituteiir de lilles Que ce monsieur de Fcnelon !

Il parle de messe et d'aiguilles :

Maman , c'est uu sot tout du long.

Concerts, bals et pièces nouvelles Nous instruisent mieux que cela.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la , se forment là.

Qu'à broder une autre s'appUque ; Maman, je veux au piano.

Avec mou maître de musique, D'Aruiide cliauter le duo.

Je crois sentir les étincelles De l'amour dont Renaud brûla.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ; Maman , pendant une heure ou deux , Je veux que mon maitre de danse M'enseigne un pas voluptueux.

Ma robe rend mes pieds rebelles :

Uu peu plus haut relevons-la.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sonir une autre veille ;

Maman, je veux mettre au Salon,

Déjà je dessine à merveille

Les contours de cet Apollon.

Grand Dieu ! que ses formes sont belles !

Surtout les beaux nus que voilà!

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se forment là.

Maman, il fuit qu'on me marie, La coutume ainsi l'exigeant.

Je t'avouerai , ma chère amie , Que même le cas est urgent.

Le monde sait de mes nouvelles , Mais on y rit de tout cela.

Tra la la la, les demoiselles, Tra la la la, se forment là.

CHANSONS DE BKRAxiER

LES OLIEUX

Aui : Preinii'ie ronJf ilii Héparl pour Paint-M.ilo.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

\'iv«nt les sueux !

Dos gui'ux ihiiuluns la luuancg; Que de gueux hommes de bien !

Il faut ({u'enfin l'esprit venge L'honnête homme qui n"a riou.

CHANSONS DE BERANGER

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile Au sein de la pauvreté :

J'en atteste l'Evangile ; J'en atteste ma gaieté.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère Longtemps a régné, dit-on ; Quels biens possédait Homère?

Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse, Croyez que plus d'un héros.

Dans le soulier qui le blesse, Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

^'ivl•ut 1(s g\ieux !

l)u fisli' (jui vous ctunue L'exil |iinil plus d'un graïul ;

Diogène, dans sa tonne.

Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe , Mais l'ennui vient y gémir.

On peut bien manger sans nappe ; Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux , Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

Quel Dieu se plaît et s'agite Sur ce grabat qu'il fleurit?

C'est l'Amour qui rend visite A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux, Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux !

L'Amitié, que l'on regrette, N'a pomt quitté nos climats; Elle trinque à la guinguette, Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux.

Sont les gens heureux ; Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux 1

CHANSONS DE BERANGER

CHARLES SEPT

tlusique lie B. Wilheu.

Je vais combattre , Agnès rordonne Adieu, repos; plaisirs, adieu!

J'aurai, pour venger ma couronne.

Des héros, l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle Dans vos rangs porte la terreur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire, Agnès, tout mon sang coulera.

Mais non ; pour l'amour et la gloire , Victorieux, Charles vivra.

Je dois vaincre : j'ai de ma belle Et les chiffres et la couleur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive, Français et roi, loin des dangers, Je laissais la France captive , Eu proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle A couvert mon front de rougeur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle , Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, la Trémouille, Saintrilles, o Français ! quel jour enchanté.

Quand des lauriers de vingt batailles Je couronnerai la beauté
!

Français, nous devons à ma belle.

Moi la gloire, et vous le bonheur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

CHANSONS DE BERANGER

MES CHEVEUX

Am : VauJeville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table,

Moi, l'apôtre de la gaieté.

Opposez tous au destin peu traitable

Le repos et la liberté;

A la grandeur, à la richesse,

Préférez des loisirs heureux.

C'est mou avis, moi de qui la sagesse

A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire

N'est rien encor sans les amours.

Que la beauté vous charme et vous tire ;

Dans ses bras coulez tous vos jours.

Gloire, trésors, santé, jeunesse,

Sacrifiez tout à ses vœux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse

A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie Passer quelques instants sereins.

Buvez un peu ; c'est dans le vin qu'on noie L'ennui, l'humeur et les chagrins.

A longs flots puisez l'allégresse Dans ces flacons d'un vin mousseux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort, et de l'envie On brave ainsi les traits cuisants.

Eu peu de jours usant toute la vie.

On en retranche les vieux ans.

Achetez la plus douce ivresse Au prix d'un âge malheureux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les cheveux.

CHANSONS DE DERANGER

j|^;if//>/>-.^: I ||

MADAME GRÉGOIEE

Air : C'sl le iros Thomas.

C'était (le mon temps Que brillait madame Grégoire.
J'allais à vingt ans Dans son cabaret rire et loire ;
Elle attirait les gens
Par (les airs engageants.
Plus d'un brun à large poitrine Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entraît Boire à son cabaret !

CHANSONS DE BERANGER

D'un certain époux Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous N'avait connu défunt Grégoire ; Mais à le
remplacer Qui n'eût voulu penser?
Heureux l'écot où la commère Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entraît Boire à son cabaret !
Je crois voir encor Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agréments Consultez ses amants :
Au comptoir la sensible brune Leur rendait deux pièces pour
une. Ah ! comme on entraît Boire à son cabaret !
Des buveurs grivois I^es femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois Des galants se battre pour elle !
La garde et les amours

Se chamaillant toujours , Elle, en femme des plus capables
Dans son lit cachait les coupables.

Ah ! comme on entrait

Boire à son cabaret !

Quand ce fut mon tour D'être en tout le maître chez elle,

C'était chaque jour Pour mes amis fête nouvelle.

.Je ne suis point jaloux :

Nous nous arrangions tous.

L'hôtesse, poussant à la vente.

Nous livrait jusqu'à la servante.

Ah! comme on entrait Boire à son cabaret !

Tout est bien changé :

N'ayant plus rien à mettre en perce,

Elle a pris congé Et des plaisirs et du commerce.

Que je regrette, hélas !

Sa cave et ses appas !

Longtemps encor chaque prutii)ue S'éciera devant sa boutique :

Ah ! comme on entrait Boire à son cabaret !

L'AGE FLTLR

CE gUK SKltO.NT NUS ENFANT»

Aiii : Alle2-V(ius-cn , gens de la noce.

Je le dis saus blesser persoune , Notre âge n'est point l'âge d'or
; Mais nos fils, qu'ouè me le pardouie, Vaudruut bieu uioius que
uous eucor.

Pour peupler la machine ronde, (vHi'on est fou de mettre du
sien!

Ah ! pour un rien ,

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bieu.

Eu juyeux gourmands que nous sommes Nous savons chanter
un repas; ^lais nos llls, pesants gastronomes, Boiront et ne chan-
teront pas.

D'un sot à face rubiconde Ils feront un épicurien.

Ah ! pour un rien ,

Oui, pour un ricu.

Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient
bieu.

Grâce imx beaux esprits de notre âge ; L'ennui nous gagne as-
sez souvent ; Mais deux Instituts, je le gage, Lutteront dans l'âge
suivant.

De se recruter à la ronde

Tous deux trouverout le moyen.

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le unmdc, Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre.

Mais sans redouter le repos ; Nos fils, ne se reposant guère.

Batailleront à tout propos.

.Seul prix d'une ardeur furibonde , lu laurier sera tout leur biiMi.

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien, Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants, sans doute ; Mais nos fils, d'excès en excès.

Égarant l'amour sur sa route.

Ne lui parleront plus français.

Ils traduiront. Dieu les confonde !

I.'Ait d'aimer en italien

Ah ! pour un rien ,

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bioii;

CHANSONS DE DERANGER

Ainsi, iiialgTc tous nos sophistes,

Chez nos descendants on aura

Pour grands hommes des journalistes,

Pour amusement l'Opéra ;

Pas une vierge pudibonde ,

Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde, Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes, Vainement nous formons des vœux Pour que notre culte et nos fêtes Soient en honneur chez nos neveux Ce chapitre, que Momus fonde, Chez eux manquera de doyen.

Ah ! pour un rien.

Oui, pour un rien.

Nous laisserions linir le monde, Si nos fennnes le voulaient bien.

CHANSONS DE DÉRANGER

LA DESCENTE AUX ENFERS

Am : Uuii'ii ijni vuU(tr;i , luiirellC', Paiera i|iii puiirra , tarira.

Sur la fui do votre lionne, Vous qui craignez Lucifer, Approchez, que je vous donne Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le [lourra, lاريةlle, On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera,

(') Sauf au in-cniier et au deniior coitplet, oii uo ch.uiti.' iiuc les deu\ prouiers vori tlu refrain.

CHANSONS DE DERANGER

Chantera ,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, lاريةltc, Ou . ? damnera, larira.

Sachez que, la nuit dernière, Sur un vieux balai rùti, Avec certaine sorcière Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, lاريةtte.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra, L on trinquera, Chantera , Aimera La
fillette. Tant qu'on le pourra, larirette, Ou se damnera, larira.

Ma :^oreicre csl jeune et belle, VA dans les lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle, ^"iennent baiser ses pieds nus.

'J'ant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera, (-'banlera.

Aimera La liUette.

Tant qu'on le pourra, larirette, Un se danuii'ra , larira.

Quoi qu'en disent maints brlrites En entrant nous remaniuous

Un amas d'écaillés d'huitres Et des débris de tlacons.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera.

Chantera, Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni llammes, F]t, si grands que soient leurs
torjts, Aux enfers nos pauvres âmes Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra, L'on trinquera, Chantera, Aimera La
lillette.

Tant iju'on le pourra, laru'ette.

On se damnera, larira.

Cliez lui le diable est bon liomme :

Aussi voyons-nous d'abord Ixion faisant un souune Près do
Tantale ivre mort.

Tant (ju'on le pourra, larirette.

On »e damnera . larira .

Tant qu'on le pourra , L'on trinquera , Cliaulcra ,

THANSONS DE BKRRANrvFLR

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larir(^tte.

On se damnera, larir.i.

Rien n'est moins épouvanlaMe Que l'aspect de ce démon ; Sa
majesté tenait talile Entre Épicure et Ninon.

'l'aiit qu'on le pouiTii , liiriictli' , On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra , L'on trinquera , Chantera, Aimera La
fillette.

Tant qu'on le pourra, Inrin-tte, On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères, Qu'en mourant nous redoutons.
 Sont rendus au bruit des verres l^t (le ii\iit rents mirlitons.
 Tant qu'on le pourra, larircHe.
 Ou se damnera, larira.
 Tant qu'on li' pourra , L'on triuquera.
 Chantera, .\iraera La fillette, 'l'ant qu'on le pourra, larirelte.
 On se damnera, larira.
 Aux Imveurs à ronge trop:ne.
 Il dit : Trinquons à iirauds rmips
 Vous n'aimiez ijun le liourpngne; De Champagne enivrez-
 vous.
 Tant qu'on le pourra, hirirette.
 On se damnera, larira.
 Tant qu'on le pourra .
 L'on trinquera.
 Chantera, .\imera La fillette.
 Tant ((u'on le pouri'a . I:ii'iretle, (hi se damnera, larira.
 A la prude qui se gêne Pour lorgner un jouvenceau , Il dit :
 Avec Diogène, Fais l'amour dans un tonneau.
 Tant qu'on le pdurra, larirette, On se damnera, larira.
 Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera .

Chantera, Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces.

Il vous dit : Plus retenus.

Laissez Cupidon aux Grâces.

Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'mi le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra , L'on trinquera .

Chantera ,

CHANSONS DE BERANGER

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Il (lit encor bien des choses Qui charment les assistants; Puis à
Ninon, sur des roses, Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra , larirette , On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera.

Chantera , Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera , larira.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra. L'on trinquera, Chantera, Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve Un désir qui l'embellit, Et soudain
je me retrouve Dans ses bras et sur mon lit.

Si , d'après ce qu'on rapporte , On bâille au céleste lieu.

Que le diable nous emporte.

Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'un le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera.

Chantera, Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

CHANSONS DE BERANGER

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

AiB : Contentions-nous il'uiie simple boiileille.

Allons, Babet, il ost liii^it/'t dix iunires : Pour un goutteux c'est l'instant ilii ropos. Depuis un nii qu'avoc inni lu diMiunires, Jamais, je crois, je ne fus si dispos.

A mon eoucher ton aimable présence Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit. Alluiis, Baltel, un peu de complaisance, Un lai! de poule et mon bonnet de nuit.

CHANSONS DK BK RANGER

Petite bonne, agaçante et jolie, D'un vieux garçon doit être le soutien. Jadis ton maître a fait mainte folie Pour des minois moins friands que le tien. „Je veux demain, bravant la médisance.

Au Cadran-Bleu te régaler sans bruit.

Allons, Babet, un peu de complaisance, T'n lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs , quoi ! Baliet se refuse ! Mademoiselle, auriez-vous un amant?

De mon neveu le jockey vous amuse ; Mais, songez-y, je fais mon testament.

Docile enfin, livre sans résistance A mes baisers ce soin ijui m'a séduit. Allons, Babet, un peu de complaisance, T'n lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles Cette main douce et ce teint des plus frais ; Auprès de moi coule des jours paisibles; Que

mille atours relèvent tes attraits.

L'amour par eux m'a rendu sa puissance : Ne vois-tu pas sou flambeau qui me luit? Allons, Babet, un peu de complaisance, l'n lait de poule et mon lionnet de nuit.

Ali ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme ! Mais la nature, bêtas! trahit mon cœur. Ne pleure point; va, tu seras ma femme, Malgré mon âge et le public moqueur.

Fais donc si bien que ta douce influence Rende à mes sens la chaleur qui me fuit. Allons. Babet, un peu de complaisance, T'n lait de poule et mon bonnet de i]\nt,

CHA.XSONb DK li l':i{ AN'IF.U

LE COIN 1)K LAMiriK

CdlPLETS CHANTES l'Ai; T N E liK M ii I SKI.I, K A l'NE II-CINE .M A lil E E . SO.S AMIE

Air : V:uii1.-mIli> il.' \,i l'arliccanre

L'Amour, l'Hymen, l'Iatérét, la Folie, Aux quatre coins se disputent nos jours. L'Amitié vient comploter la partie ;

Mais qu'on lui fiiit de mauvais tours ! Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entit're, Notre raison ne brille qu'à moitié, Et la Folie attaque la première Le coin de l'Amilié.

L'Hymen arrive : oii! tomlijeu ouïe l'été!

L'Amitié seule apprête ses atours;

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en léc

Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui calculant à toute heure, Y laisse enfin l'Hifé-
rét prendre pied, Et trop souvent lui donne pñur denieurc Le coin
de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître, (vHii de tromper
éprouve le besoin.

En tricherie on le dit passé maître; l'au\re Amitié, gare à ton
coin!

(e dieu jaloux, drs qu'il \i)i1 qu'on l'adure, A tout soumettre
aspire sans pitié.

Vous cédez tout; il veut avoir encore Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi, nous ne craignons, ma chère ,

ISi l'Intérêt , ni les folles erreurs;

Mais aujourd'hui, que l'Hymen et son frère

Inspirent de crainte à nos ca}urs !

haus plus d'un coin, oii de Heurs ils se pariMil. Piiur ton bon-
heur, qu'ils régñent de moitié; Mais ([ue jamais, jamais ils ne
s'emparent lui roin de l'Amitié.

CHANSONS DE DERANGER

DEC GRATTAS D'UN ÉPICURIEN

Air : Tout le lonj delà rivière.

Dans ce siècle d'impiété,

L'on rit du Denedkite!

Faut-il qu'à peine il iii'l'U souviennne !

Mais pour que l'appétit revienne,

Je dis mes grâces lorsqu'enfin

Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim : Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe. Que vous êtes bon , mon Dieu ! je vous rends gràio, o mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Certain soir, monsieur célébra

Une déesse d'Opéra.

Pour prix d'un grain d'encens profane,

Vite au régime on le condamne;

Sans accident, moi , j'ai fêté

Huit danseuses de la Gaieté.

Pour un miracle on veut que cela passe. Que vous êtes bon , mon Dieu ! je vous rends grâce, o mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,

Ne boit jamais son vin sans eau ;

Rien qu'à voir mousser le Champagne,

Déjà la migraine le gagne;

Tandis (jue pur, et coup sur coup.

Pour ma santé, je bois beaucoup.

Vous savez seul comment tout cela passe. Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce , o mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Mais quel convive, assis là-bas,

N'ose rire et ne chante pas?

Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,

Qui dans les cours a fait naufrage.

Quoi ! chez nous cet homme rêveur

Des rois regrette la faveur!

Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe. Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce, o mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

De soupi;ons jaloux assiégé, Dorval n'a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie.

Par b(]ihcur di." nous se défie.

Et li'iit sa fciuiini', aux yeux si doux. Sous triple porte à deux verrous :

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.

A table Irouvant tout au mieux.

Je crois qu'un ordre exprès des cieux Tient eu baleine la sagesse, Des fous ménage la faiblesse, Bt fait de leur vie un repas

Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.

Que vous êtes bon , mon Dieu ! je vous rends grâce, Que vous êtes bon , mon Dieu ! je vous rends grâce, o mon Dieu ! mou Dieu ! je vous rends grâce. o mon Dieu I mon Dieu ! je vous rends grâce.

CHANSONS DE BÉRANGER

FRÉTILLON

Am : M.1 commère , qianJ je danse.

Francs amis des bonnes filles, Vous connaissez Frétillon:

Ses charmes aux plus gentilles Ont fait baisser p.ivillon.

Ma Frétillon, ibis) Celte iille Qui IViMille , N'a pourtant
■|u"un cotillon.

CHANSONS DE lîERANGEK

Deux fuis elle eut équipage, Dentelles et diamants, Et deux
l'ois mit tout en gage Pour quelques fripons d'amants.

Ma. Frotilon ,

Cette fille

Qui frétille.

Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :

Cet hiver, dans son taudis, Couché presque sur la paille, Mes
sens étaient engourdis ; Ma FrétiUon , Cette fille CHii frétille.

Mit sur moi son cotillon.

Mius que vii_'nl-on de m'apprendre?

Quoi! le pi'u qui lui restait, Frétilлон a pu le vendre Pour un fal
qui la battait!

Ma Frétilлон, Cette fille Qui frétille, A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée.

Il lui faut tendre ses lacs.

A travers la toile usée Amour lorgne ses appas.

Ma Frétilлон,

Cette fille

Qui frétille, Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires La feront encor briller; Puis
encor des mousquetaires Viendront la déshabiller.

Ma Frétilлон, Cette fille Qui frétille, Mourra sans un cotillon.

■^sa^«^a-^^^ij.j^,^^

CHANSUNS DK IMIUANGRU

L'AMI ROBIN

Air ! A Id Monieo.

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin , quel bon métier !

Ami Robin, quel bon nii-tier!

J'ai connu Robin à l'école :

(e n'était point un libertin ; Mais il gagnait mainte pistole A nous procurer l'Arétin.

Robin connaît toutes nos belles, Et jusqu'où leur prix peut aller.

Messieurs, qui voulez des pucelles.

C'est à Robin (|u'il faut parler.

De tout Cythère

Sois le courtier.

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maitrises De toutes parts vont nous
venir ; Car si nous tenions aux comtesses.

Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère Sois le courtier :

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère Sois)(> courtier :

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'agi Il la prit belle exprès pour
ça; Par malheur la sienne était sage; Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ou p. liera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami R^bin. quel b'^n métier!

(On le neuf ou le vieux vous tente, Il sera votre fournisseur :

Robin vend sa nièce et sa lanto ; 11 vendrait sa mère et s.i
sieur.

CHANSONS DE BERANGER

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier ; Ami Robin, quel bon métier!

Si je lis bien dans son système, Vers la rour il marche à grands
pas.

Combien de gens qui déjà même Devant Robin ont chapeau
bas 1

De tout Cythère

Sois le courtier :

On paiera bien ton ministère.

De tout Cythère

Sois le courtier :

Ami Robin, qnc\ bon inétier!

'fwin

CHANSONS DE BERANGER

'~^^^~^~i=^^fi^Siii^

LES GAULOIS ET LES FRANCS

\\\\ : (^i)i! j'ai! in;niniis-iitni>.

Gai 1 gai I serrons uu!! rangs ,

Espérance

De la France ; Gail gai! serrons nos rang»; En avant, Guuloij et
Francs!

D'Attila suivant la vuix,

Le barbare,

Qu'elle égare, Vient une seconde fois Périr dans les chanips
gaulois

CHANiSOiNS DE BÉKANGER

Gui! gai! serrons nos rangs,

Espérance

De la France ; Gail gai! serrons nos rangs; En avant, Gaulois et
Francs!

Kenonçaut à ses marais,

Le Cosaque

Qui bi vaque, Croit, sur la foi des Anglais, Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,

Espérance

De la France ; Gai I gai I serrons nos rangs ; En avant, Gaulois et Franks 1

Le Russe, toujours tremblant

Sous la neige

Qui l'assiège, Las de pain noir et de gland , Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,

Espérance

De la France ; Gai ! gai 1 serrons nos rangs ; En avant, Gaulois et Franks!

Ces vins que nous amassons

Pour les boire

A la victoire, Seraient bus par des Saxons !

Plus de vin, plus de chanson::!

Gai! gai! serrons nos rangs, Espérance

De la France ; Gai! gai! serrons nos rangs; En avant. Gaulois et Franks!

Pour des Kalmoucks durs et laids Nos filles Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.

Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,

Espérance

De la France ; Gai ! gai ! serrons nos rangs ; En avant. Gaulois
et Franks!

Quoi ! ces monuments chéris.

Histoire De notre gloire, S'écrouleraient en débris !

Quoi ! les Prussiens à Paris 1

Gai ! gai I serrons nos rangs !

Espérance

De la France; Gai! gai! serrons nos rangs; En ayant. Gaulois et
Prunes-!

Nobles Franks et bons Gaulois, La paix, si chère A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,

Éspérance

De la France ; Gai! gai! serrons nos rangs; En avant, Gaulois et
Franks!

CHANSONS DP- BERANGER

UN TOUR DE MAROTTE

CHANSON' r. HANTKF AIN S OU P R R S n F. M o > r C S

Air ; 1-a luarriiillf a mal au |iii'ii.

Que Momus, ilieii do? hnm louplot?,

Soit l'ami d'Épicurp.

Je veux porter se? cliapelots Pendus à ma ceinture.

Payant tribut

A l'attribut De sa gaieté falote,

De main en main,

Jusqu'à demain, Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois

Oppose sa puissance :

Momus en donne sur les doigts Du grand que l'on encense.

Gaiement frappons Sots et fripons En casque, en mitre, en colti'.

De main en main .

Jusqu'à demain.

Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons ; Qu'un docteur sente l'amlire ;
Qu'un valet change ses galons Sans changer d'anliclianilire ; Pa-
ris, en(lin Au Irait malin , Gràri> à iiiiii> ji-s lialliitte.

De main en main .

Jusqu'à demain, Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,

La beauté veut qu'on use ; C'est un des hochets de l'Amour, Et
Vénus s'en amuse.

Son joyeux bruit Souvent séduit L'actrice et la dévote De main
en main.

Jusqu'à demain , Passons-nous la marot<t>.

l"]lle s'allie au tambourin

Du dieu de la vendange.

Quand pour guérir le noir chagrin Coule un vin sans mélange.

Oui, ses grelots

Font à grands Ilots Jaillir cet antidote.

De main en main.

Jusqu'à demain, Passons-nous la inarollo.

l'oint (le convives paresseux.

Amis, car il me semble Que l'amitié bénit tous ceux

chansons: de RHRANGER

Que la marotte assemblp;

Jeunes d'esprit,

Ensemble on rit, Puis ensemble on radote.

De main en main,
 Jusqu'à demain.
 Passons-nous la mnrotte.
 Au lruit clns grelots, dans ce lieu,
 Chantez donc votre messe.
 L'assistant, le prêtre et le dieu Inspirent l'allégresse.
 D'un gai refrain,
 A ce lutrin.
 Pour qu'on suive la note,
 De main en mniii ,
 Jusqu'à demain.
 Passons-nous la marotte.

CHANSONS DR BFltiAXGKR

mvj-

i'il

.•^-'•-j.^y, Vs .-n,,!'^' i'^ , ^'

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE

Air : r.nnlrodansfi >Ie h Rostèrf . oh L'omlirc sVvnporp.

Ail! vors une rive OÙ sans peine on vive, Qui m'aime me suive!

Voyageons giïienienl.

Ivre de Champagne , Je bats la campagne.

Et vois de Cocagne Le pays cliarniant.

CHANSONS DR RHRANGEK

Terro chérie,

Sois ma pairie :

Qu'ici je rie Du sort inconstant.

Pour moi tout change :

Bonlicur étrange 1

Je liois et mange Sans un sou coniiitant.

Mon appétit s'ouvre, Et mon œil découvre Les jiortes d'un
Louvre En tourte arrondi.

J'y vois de gros gardes Cuirassés de bardes.

Portant liallelianles De sncre candi.

Bon Dieu I que j'aime

Ce doux système !

Les canons même De sucre sont faits.

Belles sculptures,

Riches peintures

En confitures, Ornent les bulfets.

Pierrots et Paillasses, Beaux esprits cocasses.

Charment sur les places Le iieuple idialii , Pour (|ui ri'ut
l'uutaines.

Au lieu d'raux malsaines, Y'Tseut, liiuimirs |i|cines, Li' lii'auue
et l'aï.

Des gens enfournent , D'autres ileluuniriil ;

. \u\ broclies tournent Veau, boîuf et mouton;

Des lois de talde

L'ordre équitable

De tout coupable Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre, Kt je m'assieds entre Des grands dont
le ventre Se porte un déli.

Je trouve en ce monde, oï la graisse abonde.

Vénus toute ronde Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ;

Propos de cuistre,

Airs dfi ministre.

N'y sont point permis.

La table est mise,

La chère exquise ;

Que l'on se grise :

Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.

Beautés peu sévères.

Qu'au doux bruit des verres])'un dessert friand , Ou (liante et
l'on dise Qiiebjue gaillardise (,>ui uiuis scaiiifilise Mu nnu<
l'gavaut.

Quand le vin tape L'eimux qn'tui drape.

(>iue sur la nappe

CLLANTJON.'S DE BERANGER

II s'endort à point; De femme aimable Mère intraitable, Ah !
sous la table

Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !

La lace rougie, La panse élargie, Là chacun est roi ; Et quand
l'heure invile A gagner son gîte, L'on rentre bien vite Ailleurs que
chez soi.

Que de goguettes !

Que d'amourettes!

Jamais de dettes; Point de no.'uds constants.

l'.ntre l'ivresse

Et la paresse,

Notre jeunesse Va jus(ju'à cent aïis.

<»ui, dans ton empire, Cocagne, on respire...

Mais qui vient détruire Ce rêve enchanteur?

Amis, j'en ai honte :

C'est quelqu'un qui moule Apiiorter le compte Du restaurateur.

CUANtJUiNS DE BEKANGEK

LA UOUBLE IVRESSE

AlK ; yue lie iUl^-jt; U lutiëtlc!

Je reposais sous l'ombrage , Quand Nœris vint m'cveiller Je crus voir sur son visage Le feu du désir briller.

Sur sou front Zephire agite La rose et le pampre vert; Et de son sein qui palpite Flotte le voile entr'ouvert.

Nœris prend la tasse pleine, Y goûte , et vient nie l'oïïrir.

Ahl dis-je, la ruse est vainc :

Je sais qu'on peut en mourir.

Tu le veux, enchanteresse; Je bois, dussé-je en ce jour Du vin expier l'ivresse rVir l'ivresse de l'amour.

Un enfant qui suit sa trace (Son frère, si je l'en crois) Presse pour remplir sa tasse Des raisins entre ses doigts.

Tandis qu'à mes yeux la belle Chante et danse à ses chansons , L'enfant, caché derrière elle, Mêle au via d'allreux poisons.

Mon délire fut extrême :

Mais aussi qu'il dura peu !

Ce n'est plus Nœris que j'aiuic. Et Nœris s'en lait un jeu.

De ces ardeurs infidèles Ce qui reste, c'est qu'eiliu.

Depuis, à l'amour des bellco J'ai mêlé le "oi'it du vin.

CHANSOxNS DE BERANGER

LES GOURMANDS

A MESSIEURS LES G AST liON OM ES

Am : Tout le long Je la liviéic.

Gourmands, cessez de uous duuiicr

La carte de votre diiier.

Tant de gens qui sont au régime

Ont droit de vous eu l'aire uu crime.

Et d'ailleurs, à chaque repas, r)'(?touffer ue tremblez-vous pas?

CHANSONS DE BERANGER

C'est une mort peu digne qu'ou l'admire. Ah ! pour étoufl'er, n'étouffons que de rire , N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouclie pleine, osez-vous bien Chanter rAmour, qui vit de rien?

A l'aspect de vos barbes grasses, D'effroi vous voyez fuir les Grâces; Ou, de truffes en vain gonflés.

Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire. Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire,

N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons, Que la gloire des marmitons ; Méprisant l'auteur humble et maigre Qui mouille un pain bis de vin aigre , Vous ne trouvez le laurier bon Que pour la sauce et le jambon.

Chez des Français quel étrange délire ! Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire,

N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets,

A table ne causez jamais ;

Chassez-en la plaisanterie :

Trop de gens, dans notre patrie,

De ses charmes étaient imbus ;

Les bons mots ne sont qu'un abus.

Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire. Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire , N'étouffons, n'étouffons que de

rire.

Français, dinons pour le dessert :

L'Amour y vient, Philis le sert;

Le bouchon part, l'esprit pétille,

La Décence même y babille ,

Et par la Gaieté, qui prend feu,

Se laisse coudoyer un peu.

Chantons alors l'aï qui nous inspire.

Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire , N'étouffons,
n'étouffons que de rire.

CHANSONS DE BERANGER

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE

CHANSON CHANTEE SUR LE liERCEAI D IN NOrVEAI'-NK

Air du vauileville Jes Chevilles de Maître Adam.

Yoyez, amis, cette barque légère Qui de la vie essaye encor les
flots : Elle contient gentille passagère ; Ah I soyons-en les pre-
miers matelots.

Déjà les eaux l'enlèvent au rivage, Que doucement elle fuit
pour toujours.

Nous qui voyons commencer le voyage, Par nos chansons
égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes. Oui, les Amours
prennent part au travail. Aux chastes Sœurs on a fait des of-
frandes. Et l'Amitié se place au gouvernail.

Bacchus lui-même anime l'équipage.

Qui des Plaisirs invoque le secours.

Nous qui voyons commencer le voyage.

Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ; Déjà l'Espoir prépare les
agrs, Et nous promet, à l'éclat des étoiles, Une mer calme et des
vents doux et frais. Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage ; Cette
nacelle appartient aux Amours.

Nous qui voyons commencer le voyage.

Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?

C'est le Malheur bénissant la Vertu , Et demandant que du
bien fait par elle Sur cet enfant le prix soit répandu.

A tant de vœux dont retentit la plage , Sûrs que jamais les
dieux ne seront sourds. Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cour^.

CHANSONS DE BÉRANGER

LA MUSIQUE

Air : La farira ilondairie, gji 1

P^irgeons nos desserts Des chansons à boire ; Vivent les
grands airs Du Conservatoire 1 Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Tout est réchauffé Aux dîners d'Agathe Au lieu de café, Vite
une sonate.

Boiî!

La farira dondaine.

Gai!

La firira dondé.

L'Opéra toujours Fait bruit et merveilles On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.

Boni La farira dondaine,

Gail La farira dondé.

Acteurs très-profonds, Sujets de disputes.

Messieurs les bouffons, Soufflez dans vos fli'ites.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Et vous, gens de l'art.

Pour que je jouisse.

Quand c'est du Mozart Que l'on m'avertisse.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Nature n'est rien ; Mais on recommande Goût italien Et grâce
allemande.

Bon!

La farira dondaine ,

Gai!

La farira dondé.

Si nous t'enterrons, Bel art dramatique , Pour toi nous dirons
La messe en musique.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira don<lé.

CHANSONS DE BERANGER

MA DERNIERE (CHANSON

PEHT-KTRK

Am : Eh quoi! vous snmmeillM onrorel (De Fanchon.)

Je n'eus jiiniiis (l'indiCFérencce Pour l;i ^loiiv du luuii
rr.in(;;ùs.

L'étrangyr onvaliil la France, Et je niniidis tous ses succès.

Mais, liiiii i[ui la douleur liouore, Que servira d'avoir gémi?

Puisqu'ici nous rions encore, Aulnnf de pris sur l'ennemi !

CHANSONS DE BERANGER

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble, Moi, poltron, je
ne tremble pas.

Heureux que Bacchus nous rassemble Pour trinquer à ce gai
repas !

Amis, c'est le dieu que j'implore ; Par lui mou co^ur est
affermi.

Buvons gaiement , buvons encore :

Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse Qui va courir bien des dangers.

Au fond, je crois que la traîtresse Désire un peu les étrangers.

Certains excès que l'on déplore Ne l'épouvantent qu'à demi.

Mais cette nuit me reste encore :

Autant de pris sur l'ennemi!

Mes créanciers sont des corsaires Contre moi toujours soulevés.

J'allais mettre ordre à mes affaires, Quand j'appris ce que vous savez.

Gens que l'avarice dévore, Pour votre or soudain j'ai frémi.

Prêtez-m'en donc, prêtez sncore :

Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance, Jurons, au risque du trépas, Que pour l'ennemi de la France Nos voix ne résonneront pas.

Mais il ne faut point qu'on ignore . Qu'en chantant le cygne a fini.

Toujours Français, chantons encore Autant de pris sur l'ennemi !

CHANSONS DE BERANGER

ELOGE DES CHAPONS

Ain : Ali ! le Ijiil oiseau , maman !

l'our ma part , mui, jV'ii n'puuils,

Oui, poulettes,

Oui, coquettes, Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux
sont les chapons !

l'our lua part, moi, j'cu rt'ponJs,

Oui, poulettes,

Oui, coquettes, Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux
sont les chapons !

Exempts du tendre embarras Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras , Ces bons citoyens du Maine !

Modérés dans leurs désirs, Jamais ces gens que j'estime N'ont
pour fruit de leurs plaisirs Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes, Pour ma part, moi, j'en réponds.

Bienheureux sont les chapons !

Pour ma part, moi. j'en réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes, Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux
sont les chapons!

Oui d'eux, troublé nuit et jour.

Fut jaloux jusqu'à la rage?

Leur faut-il contre l'amour Recourir au mariage ?

Or, messieurs, examinons Notre sort auprès des belles :

Que de mal nous nous donnons Pour tromper des infidèles !

Pour ma [lart, moi, j'en réponds,

Oui, poulettes)

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en ré[ionds, Bienheureux sont les cha-
pons !

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les cha-
pons !

Plusieurs, pour la l'orme, uni pris Une compagne gentille :

J'en sais qui sont bous maris, Qui même ont de la lamille.

C'est mener un train d'enl'er.

Quelque agrément qu'on y trouva D'ailleurs on n'est pas de
fer, VA Dieu sait comme ou le prouve

CHANSONS DE BÉRANGER

Pour ma pari, moi, j'eu réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur, Prenons donc un parti sage, Faisons tous notre bonheur ; Allons, messieurs, du courage!

Pour uia part, moi, j'eu réponds.

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt A propager notre espèce.

Coupons, morbleu 1 coupons court Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'eu réponds.

Bienheureux sont les chapons I

ruANSoxs r»R p.i;raxoePv

uv

I.E BON FRANI^VIS

I'.IIANSIIIN niWTUF, nr.VANT DES M 11 K. S I) K i; V M 1' P K I.
I'. M I' F IU: I' H M.KXANDKK

Air : .I'oik un (■iiré p;i(iit'to.

J'niiiio qii'mi Riis^o ?oit Kiisso, Kl iiu'iiii An^liiis suit
Aniil.iis.

Si rmi i>sl, Prii>siiMi l'ii rTiisso.

l'ii r'^rnnn^ i^oynn? Francni?.

I,(irsi[iri(i nn< cuMirs l'-niU!; ('iijn|it('iit (li> FimuimIs (lo
plus

(') Il est iK'oessalri' ili' riiipcler c|iic' M. Ir i'(iiiiili> d'Arlni-;
av;iit dit : " Il n'y a rien de cliauŕ pu Franco; il n'y a qu'un Fraiir-
ni'4 dn p.luŕ. >i

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays, Oui, soyons de
notre pays.

CHANSONS DE BERANGER

Oui , soyons de notre pays.

Charles-(anint portait envie A ce roi plein de valenr (') Qui
s'écriait à Pavie :

Tout est perdu, fors l'honneur!

Consolons par ce mot-là Ceux que le nombre accalda.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays , Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, l'ut sensible (-) Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible A seul flétri les lauriers.

Près des lis qu'ils soutiendront.

Ces lauriers reverdiront.

Mes amis , mes amis , Soyons de notre pays, o\ii. soyons de notre pays.

Enchaine par la souffrance, Un roi fatal aux Anglais (') A jadis
sauvé la P'rance Sans sortir de son palais.

On sait, quand il le faudra.

Sur qui Jjuiis s'appuiera I*).

Mes amis , mes amis , Sovons de notre pays,

Redoutons l'anglomanie ; Elle a déjà gâté tout.

N'allons point en Germanie Chercher les règles du goût.

N'empruntons à nos voisins Que leurs femmes et leur? vins.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays , (')ni, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde ;

Français, où sont nos rivaux?

Nos plaisirs charment le monde,

Éclairé par nos travaux.

Qu'il nous vienne un gai refrain,

Et voilà le monde en train!

- Mes amis, mes amis.

Soyons de notre pays , Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie, Où se fixent pour toujours Les plaisirs
et l'industrie, Les beaux-arts et les amours, Aimons, Louis le
permet.

Tout ce qu'Henri Quatre aimait.

Mes amis, mes amis.

Soyons de notre pays , Oui. fovdus de notre pays.

(') François I>".

(=) Les journaux du temps racoiUcrout qu.', sur une iHtrc du
i-oi, l'emporeur Al.'\andro rivait promis de renvoyer en Ki-Rnce
tous les prisonniers faits sur nous dans la ninllieunnisf
ranipa^uo de Russie. i;! Clmrles V, dit le Sage, l'i 1.0 roi avait dit,
ft Saint-Oui-u, au\ maréeliaux Mass,'na, Mnriier, I,i-r.'vro, Ney.
etr., qu'il s'appuierait sur eux.

CHANSONS DE BEKANG EK

LA GLIANDE UKGIE

Alli : Vive le vin de Raniponncau!

Le vin chfiniie tuus les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Le vin cliarine tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin plque dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès Aux procès ; Vidons, joyeux Français, Nos
caves renoninices.

Qu'un censeur vain Croie en vain Fuir le pouvoir du vin , Et
s'enivre aux fumées.

Loin du fracas Des combats, Dans nos vins délicats Mars a
noyé ses foudres.

Gardiens de nos Arsenaux , Cédez-nous les tonneaux Où vous
mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans i'aris.

Pour voir les gens les plus aigris Gris.

Le vin cliaruie tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs, Froids rhéteurs, Tristes prédicateurs, Endonneurs d'auditoires ; Gens à pamphlets , A couplets, Changez en gobelets Vos larges écritoirs.

Nous (jui courons Les tendrons, De Cythere enivrons Les colombes légères.

Oiseaux chéris De Cypris, Venez, maigre nos cris.

Boire au fond de nos verres.

CHANSONS DE BERANGER

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Pans, Pour voir les gêna les plus aigris Gris.

L'or a cent lois Trop de poids.

Un essaim de grivois, Buvant a leurs niiguonues, Trouve au total Ce cristal Préférable au métal Bout on l'ait les couronne?.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Pans, Pour voir les gens les plus aigris Gris.

Enfants charmants De mamans Qui des grands sentiments Banniront la folie , Nos fils, bien gros.

Bien dispos, Naîtront parmi les pots, Le front taché de lie.

Le via rli.iniiie tous les c?prits :

Qu'on le cldinie l'.ir louiie.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur Suborneur!

Enfin du vrai bonheur Nous porterons les signes.

Les rois boiront Tous en rond ; Les lauriers serviront D'écha-
las à nos vignes.

Le via clianao tous les esprits :

Qu'un le donne Par toiieur.

Que le via pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu !

Qu'en ce lieu.

Succombant sous le dieu Objet de nos louanges, Bien ou mal
mis, Tous amis , Dans l'ivresse endormis.

Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

IJue le via pleuve dans Paris, Pour viiir les gens les plus aigris
Ciris.

CHANSONS DE DERANGER

LK .IULK DES MOKTS

Aili : MalilDji.

(Lus iluiix piciiàws vers ûv l'air Mnit doulilOs.)

Amis, ciiteiidoz les cloches (^•ui, iiar leurs sous gémissants,
Ncius 1(1111 (le luii\juils reproches Sur nos rires iihh'eeuls.

11 est des àiiics en peine, l>it le prcHrc intéresse :

C'est le jour (les Morts, mirliton, mirlilinne; Hi'iiiiiesiniil in
/k/cc.'

CHANSONS DE BRKANGER

Qu'en ce jour la poésie Sème les tûinbeaux de fleurs; Qu'à nos
yeux l'hypocrisie Les arrose de ses pleurs.

Je chante au sort qui m'entraiuç Sur les traces du passé :

("est le jour des Morts, mirliton, mirlitainu; ReqniescanI in
pace !

Le souvenir de nos pères Nous doit-il mettre eu souci?

Ils ont ri de leurs misères :

Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine, Mon flaçon n'est point cassé.

C'est le jour des Morts, mirliton, niirlitaine; Bequiescant in
pace !

Méchants, redoutez les diables; Mais qu'il soit un paradis Pour
les filles charitables, Pour les buveurs francs amis ; Que saint

Pierre aux gens sans haine Ouvre d'un air empressé.

C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine; Requiescant in pace!

•Je ne veux point qu'on me pleure, Moi, le boute-en- train des fous.

Puissé-je, à ma dernière heure.

Voir nos fils plus gais que nous î Qu'ils chantent à perdre haleine , Sur le bord du grand fossé :

C'est le jour des Morts, mirliton, mirlitaine ; Requiescant in pace !

CHANSONS DE BERANGER

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE OIAMTK, TOI IN OBTENIR
ni' nN I.ETR RENDE l'entrée libre AI' JARDIN DES TIMI.ERIKS

AlB : Faut J'la vertu, pas trop i iVn faut.

Puisque le tyran est si bas, Laissez-nous profiter nos (•lin (s.

Bh.

Aux maîtres des cérémonies Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas.

Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre Distinguez-nous à nos colliers ; On sent que les honneurs du Louvre Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas, Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire, L'usurpateur nous ait chassés , Nous avons laissé sans mot dire Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas, Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son réfinç on prend des notes, Grâce pour quelques cliifns félons!

Tel iiii longtemps lécha ses bottes

Lui iinrd aiijduril'lmi l(>s talons.

Piisi|nr le (yrai l'st à lias.

Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces, On a vu carlins et bassets Caresser Allemands et Russes Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas, Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sur d'un gros lucre j L'Anglais dise avoir triomphé?

On nous rend le morceau de sucre ; Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas , Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite Les barbes et le caraco ,
Quand on r. fait de l'eau bénite, Remettez-nous in slitii (juo.

Puisque le tyran est à bas, Laissez-nous jiroiulre nos éliats.

Nous promettons, pour cette grâce.

Tous, hors quelques barbets iiouteux.

De sauter pour les gens en place ,

De courir sur les malheureux, l'uisciue le tyran est à bas.

Laissez-nous prenir nos ébats.

Gl

CHANSONS r>E BKRANCtER

BEAUCOUP DAMOUR

Musique { | e P. Wii.iipm.

Malgré 1.1 voix do l;i sagosp,

Je vomirais amasser de l'or :

Soudain aux pieds de ma maîtresse

.Tirais déposer mon trésor.

Adèle, à ton moindre caprice

Je satisferais chaque jour.

Non, non, je n'ai point d'avarice.

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève

.Jusqu'au trône éclatant des rois;

Adèle embellira ce rêve :

Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sur de lui plaire,

Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je n'en ai guère.

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle, Si des chants m'étaient inspirés.

Mes vers, où je ne peindrais qu'elle, A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire Nos deux noms se graver un jour!

Je n'ai point l'amour de la gloire, Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?

Adèle comble tous mes vœux.

L'éclat, le renom, la fortune. Moins que l'amour rendent heureux.

A mon bonheur je puis donc croire, Et du sort braver le retour
!

Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire.

Mais j'ai beaiuxiup. beaucoup d'amour.

niANSOXS DF. lîHi;AX(rER

izrJ A^SSE^u i:

LKS BOXFJ'BS, o1 I/ANGLOMAM-:

.\rn : A f.inps li'iili'il , ;i roii|>v il'pt.iiifj.

Quoiqup loiirs rliapontix soient liimi l.iiiU, God dam ! moi
j'aime, les Anglais :

Ils ont un si lion rarartrri' !

ComnK! ils sont polis! et siirlout

Qnr lours plaisirs sont i1p bon proni ! Non . chez nons point ,
Point (le cps coups de poinjr Qui l'ont tant iriionnenr à
l'AniïleteiTe

I il ;

THAXSO.XS J)E BKÎÎA.XGER

Viiilà (l(>s liouxours à Paris :

fiiirun.s vilo ouvrir dp? paris,]-;t iiii'-me par-clcvaiit notaire.
Jb doivent se. battre un conlre un ; l'iiur des Anglais c'est peu
ronimun.

Xon, lieez nous point, l'oint lie ees eoups de pciini;' ijiiii l'ont
t:iiit diionuiMU' à l'Auiileterre.

C'a, mesdames, qu'en pensez-vnus?

("est à vous de juger les coups.

i.Kioi! ee spectacle vous atterre?

Le sang- jaillit... battez des mains.

Dieux! que les Anglais sont humains!

Non, chez nous point.

Point de ces coups de poing Qui t'ont tant d'honneur à
l'Angleterre,

En scène d'abord admirons La grfice de res deux lurons.

Grâce qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts :

Peut-être ee sont des milords.

Non, chez nous point, l'oiiif de ees coups de poing i.>ni l'iiut
tant d'homieni' à l'A'.igh'terre,

Anglais, il faut vous suivre en tout, l'our les lois, la mode et le
goût, .Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, vos chevaux.

N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous point, l'oint de ces coups de poing (.)ni l'cinl
tant d'honneur ;i l'Au^lelerre.

('IIAXFJONS DE BHRANGEK

LA CEN8I RK

ClIA.NbU.N iJLI GOLliLI M A .N L' m; lU 1 IC Al Mn|~ DAiHl
1 8 1 'l- ('l

Am ; Qu'csl-tf qiiVa iii'lail ii moi?

Que, sous le joug' des libraires, Ou livre eiicor nos auteurs Aux
censeurs, aux inspecteurs, Kats de cave littéraires ; Riez-en avec
moi.

Ah ! pour rire Kt pour tout (lire , Il n'est besoin, ma lui, It'uu
privilège du roi !

iviu'un censeur bien lyranuique l»c l'esprit soit le geôlier, Kt
([u'avec son prisonnier Jamais il ne counnunique ; Kiez-eu avec
moi.

.\li ! pour rire Et pour tout dire.

Il n'est besoin, ma lui, Ii'uu [irivilege du ruj !

L'État ayant plus d'uu membre Que la presse eiit fait trembler,
Qu'on ait craint son l'ranc parler Dans la chambre et l'anti-
chambre; Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire Et pour tout dire, 11 n'est besoin , ma foi .

D'un privilège du roi !

Quand déjà l'un n'y voit guère, Quand ou a peine à marcher,
En feignant de la moucher.

Qu'on cteiguc la lumière; Riez-eu avec moi.

Ah ! pour rire Et pour tout dire.

Il n'est besoin, ma foi.

D'un privilège du roi !

Que cette chambre sensée Laisse avec soumission f>ortir la
procession Et renfermer la pensée ; lvii>z-on avec uioi.

Ah ! pour rire Et pour tuul dire , Il n'est besoin, ma foi, D'un
privilège du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite «vUiand on lui fait la leçon.

Lise tout bas ma chanson.

Qui lui parvient manuscrite ; Riez-eu avec moi.

Ah ! pour rire El pour tout dire, 11 n'est besoin, ma loi.

D'un privilège du roi!

i) Oa vciaai de dUoiiloo à la Chambre uiio loi resiricilv.-" de la
lilierlO do lu proise, pnioiuéc p.ir Tabbo de Monlesquimi ,
n;iiii^!;c do l'intOriiur.

(ix

CHANSU.XS DE BEKANGER

LE TliOlSIEME MARI

CHA>SO.N AVEC ACCU JirAG.Nli.M EM DE GESTES

AïK : Ali! ali! qu'elle tsl bien!

Malheureuse avec deux maris, Au troisième enfin je
commande.

•Jean est grondeur, mais je m'en ris; Il est tout petit, je suis
grande.

Sitôt qu'il fait un peu de bruit , Je lui mets son bonnet de nuit.

Aïï, vlan, taisez-vous, Lui dis-je, ou que je vous entende...

Vli, vlan, taisez-vous; .Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :

A neuf heures mon mari frappe.

Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ; Mais, à minuit, Léandre échappe.

Il gelait, et Jean morfondu .\ la porte avait attendu.

Vli, vlan, taisez-vous; Quoi ! monsieur croit-il qu'un l'attrape ?

Vli, vlan, taisez-vous; Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux, Et les affaires arrangées,
J'en eus deux tilles, qu'entre nous, De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train.

Car Léandre était le parrain.

\ïï , vlau , taist'Z-vous, Jeau , vous n'aurez point de dragées;

Vli, vlan, taisez-vous; Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris Avec la vieille Pétronille.

D'un doigt de vin il était gris; Il la trouvait fraîche et gentille.

Sur ses deux pieds il se dressait.

Et le menton lui caressait.

^"li , vlau, taisez-vous; Vous sentez le vin et la fille ;

Vli, vlan, taisez-vous; Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter

De l'argent qu'il rond Dieu sait comme !

Jeau, qui travaille et sait compter,

S'apenoit qu'on touche à sa somme.

Hier il dit qu'on l'a volé;

Moi, du trésor je prends la clé.

■\li, vlan, taisez-vous; Plus d'argent pour vous, petit honunc !

Mi, vlan, taisez-vous; Je uif venge de deux époux.

Jean peut l»riller entre deux draps, Malgré sa chétive apparence ; Léandre fait plus d'embarras, Mais a beaucoup moins de vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer.

S'il me piait eucor d'en user,

^"li. vlan, taisez-vous; Et \ito (|ue l'on recommence;

\h. vlau, taisez- vous ; Je uie M-nge de deux époux.

CHANSONS 1>K liKKAXdEK

LE CAIULLONNEIR

Aili : Mon s.jsli'mc rsl il'.iiiiier k liuii Mil.

Digue, ilif^iic, diy, diii, dij;. diu, ddU. Ah ! ([no. j';rimc A sui-
Hirr un baptèiic !

Aux mûris j'en demande pardon.

Dig, diu, don, diu, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;

Préludons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de uaitre. Sonuuns tort : c'est un
fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, dm, don.

Ah! que j'aime .\ sonner un haptuue !

cnA>;.<oxs \]

Aux maris j'en (iL'iiiiiiic [lariluii.

]dig-. (lin. lion, iliii. ilip-uo, digue, iluii.

La luainaii est gaillardu et jolie ;.

Mais l'époux est triste et catarrlieux ; Sur sou compte il sait te
qu'on publie. •Sonnons Tort : il n'est pas généreux.

l)digue. iligue, diji, diu. di|^-, din. duu. Ali ! que j'aiure A son-
ner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Uig', din, don, din, digue, dig:ue. duu.

L)e l'entant quel peut être le père'. ' >i"est-ce pas mon voisin le
banquier'. ' Les cadeaux mènent vite une affaire.

Sonnons tort : il est g-ros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah ! que j'aime A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, diu, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais ijue le maire S'est créé ce petit l'M-bevin ;
.Te l'ai vu cliifl'onner la commère.

.Sonnons tort : je boirai de son vin^

Digue, digne, dig, din, dig. diu. ilui .\li ! que j'aime .V sonner
un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

l'.KKAXGEK liig. iliu. lieu. diu. (ligue, digue, don.

•Je crois bien que notre grand vicaire Aura mis le doigt au
liénitier.

Depuis peu. ma fille a su lui plaire.

Sonnons fort, pour l'bonneur'du mclicr.

Digue, digue, dig. diu. dig, diu. don.

Ah ! ([ue j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense, Prélevé des droits sur ce terrain ; Dans l'église il vient donner quittance. Son nons fort : mon-seigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din. dig. din, don.

Ah ! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

l'ius facile à nommer que ton père.

Cher enfant, quel lionheur inlini!

•le suis sûr di' te voir plu? d'un frère. Son nons fort, et (|ui' r>ieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

.\h ! que j'aime A sonner un baptême!

.\.ux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

rn AN SONS I»K BKÎÂNriRR

LE NOI VEATI DIOGÉ^E

Air; : lîoiî vov:igc, rlier Diimiillel.

Sniis (îiu inniit." :ui , Liliro rt rniiteiit, jf ris (>l hni; sans p'Aiin. Diogène,

Sons ton manteau, Librft et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, In juiſas ta rudesse; Je n'en bois pas, ot ,
censeur plus joyeux. En moins d'un mois, pour log'or ma sagesse,
.l'ai mis à sei' un tnuui'au de vin vieux'.

Diogène , Sous ton manteau, Libre et content, je ris et buis
sans gène. Diogène, Sons ton manteau, Liiwe et content, je roule
mou Innneau.

Où je suis bien, ais("meHt je séjourne; Mais cûnimt> nous li's
dieux sont i'iiiiinsfanls ; l>ans iiKui liiniieaii, su)' ce i;lidie ijiii
louriie, .le tnrne hmm la Inrlnue et je ti'iiips.

l)ioL;riiii' , .Sous Ion maul<MM , I.lili'r rt coutenl , je ris et bois
sans gène. Diiigèni'.

.~^ii\is tnii mantiMii , i.ilu'e et l'diilrnl . ji' rniile liinii
tniiMiMu.

i'our les partis ilont l'cut Inis j'osai rire, Ne pouvant l'Ire im
utib' soutien, I>evant ma tuuue on ne viendra pas dire : T'our
([ui lii'ns-tu, tni ipii ne tiens à rien?

Diogène , .Sous tdu manteau , Libre et content, je làs et bois
sans gène. Diogène , Sous tou m.anteau , Libre et contiMit, je
roule mon tnunean.

.J'aime à fronder les préjugés gotliiiijues Et les cordons de
tontes les couleurs ; Mais, étrangère aux excès politiiques.

Ma Ijheih' n',a ([u'un cli.ipeau ilc Ib'urs.

Diogène,

Snus ton manteau , Libri' et ciiiilent, je, ris et boi.s sans gène.
Diogène,

Sous ton manteau . Libre et ciuti'ut , ji> roule mon Iruuie.iu.

Qu'en \ni congrès, se partageant le monde, Des potentats
soient trompeurs ou Irninpés, .Ir ne vais pninl ileniander à la
ronde

■-I di' ma iMiine ils se .-on! oci'n)ières.

Diogène.

Siius l'Ui manteau ,

J>ihrft et content, je ris et liois sans gêne. Diogène , Sous ton
manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire, Je fuis des cours le pom-
peux appareil : Des vains honneurs trop enclin à médire, Aup^[^]s
des rois je crains pour mon soleil.

Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je ris et bois
sans gêne. Diogène, Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon Iminenu.

Lanterne en main, dans l'Atliène? moderne. Chercher un
homme est un dessein fort beau ; Mais quand le soir voit briller
ma lanterne.

CHANSONS DE BERANfIER

C'est qu'aux amour? elle sert de flambeau.

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je ris et bois
sans gêne, Diogène, Sous ton manteau, Libre et content, je roule
mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange, Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange, Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène, Sous ton manteau , Libre et content, je roule mon tonneau.

CHANSONS DE B1;RAXGER

LE MAITRE D'ÉCOLE

Am : Pan , pan , pan.

Ah ! lo niiiuvais garnement !

Sans respert il sort des bornes.

Je n'ai durini i[u'un ninment,

Et voilà Son ruiliient.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !

Le coi]iin m'en fuit des eornes.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela

Pour ui'éehauffer les oreilles :

L'autre jour il me vola

CHANSONS DE BERANGER

Du vin que je cachais là.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zoi !

Il m'en a bu deux bouteilles !

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !

Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin

Ma femme est à sa toilette,

Je sais que le libertin

Quitte écriture et latin.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Par la serrure il la guette.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson!

A ma fille il f.iit l'amour.

Et joue avec la friponne.

Je l'ai surpris l'autre jour,

Maitre d'école à son tour,

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !

Rendant ce que je lui donne.

Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !

Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las ;

Mais dans ses dents monsieur gronde.

Dieu! ne prononce-t-il pas

Le mot de c... tout bas?

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Il n'est plus d'enfants au monde.

Zon , zon , zon , zon , zon , zon , zon !

Le fouet, petit polisson !

PRIERE DTX ÉPICURIEN

CIUTI.ET KClit ATX CATACOMBES LE IOTR OU S Y REN-
DIRENT LES MEMIRES DE C.AVEAE

Ain : Cl' m::gi>li-.it iirqiwlulplc.

Du ihainp (jue ton pouvi'ir friciude, Vi i> Va Mort Iranrher les
épis; Amour, ri''|inr.itcur du mon. le, RiHcilIn ji's cieurs
nssnujiis.

A l'in'rreur qui nous euvirnune Oppose le besoin d'aimer; Et si
la ?*Iort toujours moissonne.

Xi' ti' lassi> pas de semer.

LE CÉLIBATAIRE

CILANSUN DE .NOCE CHANTEE A G MAIUAGE DE MuN AMI
B. WILLEM

Aiu : Eli ! le cœur à la danSi

Du célibat fidèle appui ,

Je vois avec colère L'Amour essayer aujourd'hui

Les larmes de son frère.

Grâces, talents et vertus, Ont droit à mille tributs.

Mais un célibataire Ne peut chanter des nœuds si dou.\ :

On n'aura rien ii iaire

Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur

lui pensant (juc madame De monsieur i'era le bonheur,

Bien qu'elle soit sa femme?

Jours de paix et nuits d'amuur; Le diable y perdra son tour.

Non, tout célibataire Ne peut chanter des nunids ti doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle ; Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra dans cinquante ans Célébrer leurs feux constants.
Non, tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux :
(lu n'aura rien à faire
Chez di> pareils époux.
Encor si l'Amour avait pris
Une dime en cachette !
Mais le plus heureux des maris.
En (juittant sa couchette.
Demain se pavanera, Et les mains se frottera...
Non , tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux
On n'aura rien à faire
Chez de pareils épfiux.

CHANSONS DE BERANGER

TRINQUONS

Aiu : La CaUcuiia.

Trinquer est un plaisir fort sage Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.

Quand du mépris d'un tel usage Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire, Riant de qui peut s'en moquer ;

Et pour choquer,

Nous provoquer, Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire.

Et puis nous boirons pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères.

Faisant chorus, battant dos mains.

Rapprochait les cœurs et les verres.

Enivrait avec tous les vins.

Aussi u'a-t-on pas la mémoire Qu'une belle ait voulu manquer.

Pour bien choquer,

A provoquer, Le verre en main, chacun à l'attaquer-: D'abord
elle trinquait pour boire, Puis elle buvait pour trinquer.

A table, croyez que nos pères N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres Ils le comparaient quelquefois.

A voix pleine ils chantaient Grégoire, Docteur que l'on peut
expliquer;

Et pour cli(M|uer,

Se provoquer. Le verre eu main , tous en rond s'attaquer, Nos
bons aïeux trinquaient pour boire.

Et puis ils buvaient pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre.

Qui n'en boivent pas plus gaiement; Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer, Se provoquer, Le verre en main, tous eu rond s'attaijuer.
L'amitié, ([ui trinque pour boire.

Boit bien plus enror pour triniuuer!

CHANSONS DE BÉRANGER

LES i^sFIDÉLITES DE LISETTE

Am : Knnitp , bon Rrinilf .

Lisetto, dont remplirn S'ûtend jusqu'à mon vin, J't'prouve le
martyre D'eu (leuiiHiiliT eu \i\'u\.

Pour suuflrir ([u'à lu^u à;;e Les coups me soient couipti's,

Ai-jc compté, voliige, Tes inli(lélit(is?

Lisette, ma IJstclc, Tu m'as trompé toujourr Mais vive la
grisette

Je veux, Lisette , Boire à nos amours.

Verse jusqu'il la lie Pour un si çrraud larcin.

Lindor, par sou audace,

Met ta ruse en défaut ;

Il te parle à voix basse,

Il soupire tout haut.

Du tendre espoir qu'il fonde

Il m'instruisit d'abord.

De peur que je n'en gronde,

Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours ; Mais vive la grisette !

.Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre Lorsque je te surpris, Vous comptiez d'un air tendre Les baisers qu'il t'a pris.

Ton humeur peu sévère En comptant les doubla; Remplis encor mon verre Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours; Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne VA rubans et bijoux j Devant moi te chiffonne Sans te mettre en coirrou.x.

J'ai vu sa m.iin hardie 8'ôgarer sur ton sein;

Lisette , ma Lisette , Tu m'as trompé toujours ; Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre Dans ta chambre, et sans bruit Je vois
par la fenêtre Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, dès la veille.

Fait fuir de ton boudoir.

Ah ! qu'une autre bouteille M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours ;

Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes grâces, Mes amis sont les tiens, Et ceux
dont tu te lasses.

C'est moi qui les soutiens.

Qu'avec ceux-là, traîtresse, Le vin me soit permis :

Sois toujours ma maîtresse j Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours; Mais vive la gri-
sette !

Je veux, Lisette, Boire à nos amours.

CHANSONS DE BKKANGiai

LA (ÎHATTE

A m : Ka pclite Cendiillon,

Tu réveilles ta maîtresse,
ISlinette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse?
Eutends-tu quelque souris?
Tu veux fuir do, ma cliaMibrctlc, Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.
Pour toi je ne puis rien faire ; Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
.J'ai quinze ans, j'y dois penser, .le gémis d'être sculette En
prison sous le verrou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.
Si ton ardeur est extrême.
Même ardeur vient me brûler; .l'ai certain voisin que j'aime.
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette, Rêver à ce jeune fnu?
Mia-mia-ou! Que veut minrtte?
Mia-mia-ou! c'est un matou.
C'est toi, chatte libertine.

Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine Du moins réveille Yalsain.
C'est peu qu'il presse en cachette Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.
Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsque enfin mon coeur se prête Aux larcins de ce filou, Mia-
mia-ou! Que ma minette, Mia-mia-ou! trouve un matou.

CHANSONS DE BERANGER

ADIEUX DE MARIE STUART

Muiiiiiic de C. WiLiEM.

Adieu, charmant pays Je France,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu! te (j)uitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie, Et d'où je crois nie voir bannir,
Entends les adieux de Marie, France , et garde son souvenir. Le
vent souffle, on quitte la plage, Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage, Disu n'a point soulevé les
flots!

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance.

Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime

.le ceignis les lis éclatants.

Il applaudit au rang suprême

Moins qu'aux charmes de mon printemps

En vain la grandeur souveraine

M'attend chez le sombre Ecossais;

.Te n'ai désiré d'être reine

Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, Que je dois tant chérir!

Berceau de mon heureuse enfance.

Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie.

Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible.
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, charmant pays de Franco,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance.
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes, La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes, Vers toi tournera ses re-
gards, ^lais, Dieu! le vaisseau trop rapide Déjà vogue sous
d'autres cicux ; I".t la nuit, dans son voile humide, I)érohe tes bo-
rils à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de ukui heureuse enfance.
Adieu! le quitter, e'(>st mourir.

CHANSONS DE DERANGER

MON CURÉ

Am : L'u fhuuuuiii* ilc 1 AUM'i-ivist

liC i'uim'- lie iiiilrc liaucau S'empresse à vider son luniieu.

Pour (juaiid viendra l'antiinuie, Bénissant Dieu de ses présents, A sa nièce, enfant de seize ans,

1! dit parl'ids : Mignonne, Cai lie-niiii Iden ce qu'on fera; Le diable aura ce (ju'il pourra.

i;ii ! zon , zon , zon , Baise-nioi, Suïon,

CHANSONS DE DERANGER

Et ne tlamuons persoime.

Fait pour chasser les loups gloutons.

Dois-je essayer sur les moutons

Si ma houlette est bonne?

Non; mais à mou troupeau je dis :

La paix est un vrai paradis

Qu'ici-bus l'on se donne.

Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut.

De ne prêcher que lorsqu'il pleut.

Ehl zon, zon, zon, Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Les diuancies, point ne déi'rnds La joie à ces pauvres
enfants;

J'aime alors qu'on s'en donne.

Du cliieur, où seul je suis souvent, Je les entends rire en
buvant

Chez la mère Simonne; Ou j'y cours même, s'il le luut.

Les prier de chanter moins haut.

Eli! zon, zon, zon, Baise-nioi, Suzon,

Et ne dammons persoune.

Sans jamais en rien publier, Je vois s'enfler le tablier

De plus d'une l'riponnc.

S'épouse-t-on six mois trop tard ; Faut-il baptiser un bâtard ;

C'est le ciel qui l'ordonne.

Les plaintes fort peu me siéraient :

Le ciel et Suzon en riraient.

Eh ! zon , zon , zon , Baise-moi , Suzon , Et ne dammons
personne.

Notre maire, un peu mécréant, A maint sermon répond :
Néant;

Mais que Dieu lui pardonne!

Deiuis qu'à sa table il m'admet, J'ai su qu'à deux mains il
semait,

Sans bruit faisant l'aumône; Or la grâce ne peut faillir :

Puisqu'il sème, il doit recueillir.

Eh! zon, zon, zon.

Baise-moi, Suzon,

Et ne daumons personne.

Je préside a tous les banquets, .

A ma l'été j'ai des bouquets.

Et l'on remplit ma tonne.

Mim évêque, triste et bigot, Prétend que je sens le fagot ;

Mais pour qu'un jour, miguunne J'aille où les anges font leurs
nid>, Revoir tous ceux que j'ai bénis.

Ehl zou, zon, zon.

Baise-moi, Suzon.

Et ue dammons personne.

CHANSONS DE BÉRANGER

LES PAUQUES

Alii : mil' .tiiiü' Il i-iiv, l'Ii* niiiif' à Imirc.

Sages et fous, gueux cl momirque?, Apprenez uu fait tout nou-
veau :

Bacchus a vidé son caveau Pour remplir la coupe des Parques.

C'est afin de plaire aux Amours, Qui chantaient d'une voix sonore :

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie, Atropos, au fatal ciseau.

Buvant à longs traits et sans eau , Sur la table tombe endormie; Mais ses deux sœurs filent toujours, Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis, remplissant sa lasse, S'écrie : Atropos dort enfin!

Mais, trop sec, lui Mas! et trop lui, .Te crains que l'imn lil ne se casse.

Pour le tremper ayons recours A ce nectar qui me restaure.

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours?!

Garnissant sa quenouille immense,

flolliiii lui (lit : Oui , travailliius;

De vin arrosons les sillons

Où (le mon lui croit la semeure.

Cette rosée aura toujours

Le pouvoir de la faire éclore.

(vUie tout morte! .ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours!
 Quand ces Parques, vidant bouteille.
 Filent nos jours sans nul souci , Nous qui buvons gaiement ici.
 Craignons qu" Atropos ne s'éveille.
 (.Hi'elle dorme au gré des Amours, El répétons à chacjue au-
 rore :
 <,ue tout miirl(d ajoute enrore Des jniu's ieureux à ses
]eaii\ jours!

CHANSONS DE BERANGER

LA BOUTEILLE VOLEE

.Al» ■. I.;l fiHf i\c> lionnes L'en?.
 Sans bruit , dans ma retraite , Hier l'Amour pénétra,
 Courut à ma cachette, Et de mon vin s'empara.
 Depuis lors ma voix sommeille; Adieu tous mes joyeux sons.
 Amour, rends-moi ma bouteille, I\la bouteille et mes
 chansons.
 Iris , dame et coquette , A ce larcin l'a poussé.
 Je n'ai plus la recette Qui soulage un cœur blessé.

C'est pour gémir que je veille, En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma liouteille, Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable, A verser frais m'invitant.

Un vieil ami de table Me tend son verre en tliantanl;

Un autre vient à l'oreille Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille , Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle Tenait mou cœur en gaieté.

Lison n'a point sa pareille Pour vivre avec des garçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :

Joyeux, il vient à ma voix;

De mon vin il est ivre, Et n'en a bu que deux doigts.

Qu'Iris soit une merveille, Je me ris de ses façons :

Amour me rend ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

CHANSONS DR DERANGER

LE VOISIN

Ain ; Kli ! t[n't'-'(-p' qui' ';a m' fuit i''t nini?

Je veux, voisin et voisiiip, Quitter le ton liliertin; J'ai pour oncle un sacristain , Et pour sœur une bc'fiuino.

Mais lo iliaiiic (^sl liion (In; Qu'en ilitej-vous, ma viiisinc?

Mais le diable est bleu fin;

Qu'i'u (lites-voik!, mon voisin?

Paul, docteur on médecine, Craint, pour le fil de nos jours Que le vin et les amourà

CHANSONS DE DERANGER

N'usent trop ti'it la liuliine :

Eh! ti du nii''Jeiia!

Qu'eu dites-vous, ma voisine?

Eh! fi du méderiu!

(>>u'eii dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine Fait demander ce que c'est ; Moi, je crois que son corset Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin; Qu'en dites-vous, ma voisine?

C'est l'effet du basin; Qu'en dites- vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine Met au monde un gros poupon :

L'un dit que c'est uu dragon, L'autre un soldat de marine.

.Je le crois fantassin; Qn'en dites-vous, ma voisine?

•Je le crois fantassin; Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu, chez ma cousine, («lui jeûnait en carnaval , Je vois certain cardinal, Et trouve bonne cuisine :

SiTait-il mon cousin?

(Ju'en dites-vous, ma voisine?

Serait-il mon cousin?

(,>u'en ditps-vûus, mon voisin?

Une actrice qu'on devine Veut, pour plaire à dix rivaux.

Inventer des coups nouveaux Au doux jeu qui les ruine :

C'est un fort beau dessein; Qu'en dites-vous, ma voisine?

C'est uu fort beau dessein; (>>u'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine Se mêle aux fleurs de Cypris!

I^our ce poison de Paris (,Hie n'est-il une vaccine?

Cela serait divin; Qu'en dites-vous, ma voisine?

Cela serait divin ; Qu'en dites-vous, mon voisin?

I)'aucun mal, je l'imagine, Notre quartier n'est frappé :

Là, point de mari trompé, Point de femme libertine.

C'est un quartier fnrt sain; Qu'en dites-vous, ma voisine?

C'est un quartier fort sain ; Qu'en diles-vous, mon voisin?

CHANSONS DE DERANGER

BOUQUET

A UNE UAMli AUÉE UE ju IX ANÏE-Dl X ANS, LE JiiUi; DE >
AIN TE - M ARG L ELUTE

Viii : i.ii i;.itm>iiii.

Laissons la luusique nouvellu :

Notre amie est ilu bon vieux temps.

Sur uu air aussi simple qu'elle Chantons des couplets liiou
cliaituuts.

L'esprit du jour a son mérite, Mais c'est surtout lui que je
crains : Ses traits si fins Me semblent vains; Pour les entendre il
faudrait des devins. Amis, chantons à Marguerite De vieux airs et
de gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :

Un se répète jeune ou vieux.

Les refrains forment notre histoire; 11 faut tâcher qu'ils soient
joyeux.

Amusons le temps ijui trop vite Entraîne les pauvres humains;

Et, les destins

Sur nos festins Faisant briller des jours lonjfs et sereins, Que
dans trente ans pour Marguerite Nos couplets soient de gais

refrains!

Elle a chanti' dans sa jeunesse Ces couplets comme ou n'eu
fait plu-, Oû Favart peignait la tendresse, Oû Panard frondait les
abus.

Contre l'humeur (jui nous irrite.

Quels antidotes souverains!

Leurs vers badins.

Francs et malins.

Aux moins joyeux faisaient battre des mains Ah! rappelons à
Marguerite Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

A table alors venant n(jus rendre, Tous le front riilé par les
ans.

Dans une accolade Incn tendre Nous mêlerons nos ciieveux
blancs.

Les souvenirs naîtront bien vite; Nos cœurs émus eu seront
pleins.

Moments divins!

r,es noirs chagrins Fuyant au bruit des transports les plus
saints. Sur les cent ans de Marguerite Nous chauterouâ de gais
refrains!

CHANSONS DE DERANGER

L'HOMME RANGÉ

Arn : Lh ! luii loii la . laiuli'rirccli-.

Miiiiit vieux parent me répète Que je mange ce que j'ai.

Je veux à cette sornette Répondre en homme rangé :

Quand ou n'a rien ,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète Pour quelques frais superllus?

Si ma conscience est nette, Ma bourse l'est encor plus.

Quand ou n'a rien,

Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite; J'ai bonne chère et vin vieux.

Quand on n'a rien , Landerirette, On ne saurait manger son bien.

Que Dorval , à la roulette , A tout son or dise adieu : J'y jouerais bien en cachette; Mais il faudrait mettre au jeu...

Quand on n'a rien ,

Landerirette , Ou ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette.

Se ruine en dons coûteux; C'est pour rien que ma Lisette Me trompe et me rend heureux.

Quand on n'a rien,

Landerirette , On ne saurait manger sou bien.

CHANSONS DE DERANGER

LA DOUBLE CHASSE

AlK : Tuuluii, tuiilaue, tuiiloli.

Allons, chasseur, vite on (•anipagiic; Du cor n'eutends-tu pas lo son?

Tonton, tonton, tonlaine, tonluu.

Pars, et (ju'auirt^s de ta eonipagnic L'Ainour ciiasse dans ta maison.

Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie, Chasseur, tu parcours le canton.

Tontiui, tonton, tontaine, tonton.

Auprès de ta fennue jolie, Combien de braconniers voit-on!

Tonton, tontaine, tonton.

CHANSONS DE DERANGER

Du cerl' [irèt à Ibrccr l'eiceiiite, Chasseur, tu lais le fanforon.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Auprès de ta femme, sans crainte, Se glisse un chasseur franc luron.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme Met bas le cerf sur le gazon.

Tonton, tonton, tontaine, toulun.

L'amant, pour ta moitié qu'il charuie, Use de la poudre à foison.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise, Lu bête pleure ; on lui répond :

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ta femme, aux abois déjà mise, Sourit aux cH'orfs du fripon.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête , Et de ton cor enfles le son.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant quitte alors sa conquête.

Et le cerf entre à la maison.

Tonton, tontaine, tonton.

CHANSONS DE BERANGER

BON VIN ET FILLETTE

Am : Mil liiMl.' Il hiii-K.'

L'Amour, rAiiiti('', \o viii, Vont égayer ce festin; Nnrgue de
toutu rtiucttiM

Turliirc'tte,

'J'urlurette, P.(.n vin et fillfth'!

Sur un Irone est-on heureux?

On ne peut s'y placer deux; Mai> vivent taltle et coutlietle!

Turlurette,

Turlurette, Bnn vin et (illotti'I

L'Amour nous l'ait la leçon :

Partout, ee dieu sans façon Prend la nappe pour serviedi'.

Turlurette,

Turlurette , Bon vin et fillette !

Si Fauvroté qui non? suit A des trous à son habit, Iti- tireurs
ornons sa toiletti".

'l'urlurette,

Turlurette, Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands;

Il ne faut à deux amants

Qu'un seul verre, (ju'une assiette.

Turlurette,

Turlurette.

Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas.

Mettons plutôt habit bas; Lise en paraîtra mieux faite.

Turlurette,

Turlurette.

Bon vin l't tillett.-!

CHANSONS DE BERANGER

LA VIEILLESSE

A MES AMIS

Ain (le la Pipe ile taliao.

Nous viTrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse, Oui, mes amis, nous
vieillirons.

Mais à chaque pas voir renaître Plus de fleurs qu'on n'en peut
cueillir; Faire un doux emploi de son être.

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette Un encens d'abord accueilli;
Bientôt peut-être elle répète Que nous n'avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie, Moins prodiguer et mieux
jouir; D'une amante faire une amie, Mes amis, ce n'est pas
vieillir.

En vain nous égayons la vie Par le Champagne et les chansons;
A table, où le cœur nous convie, On nous dit que nous
vieillissons.

Mais jusqu'à sa dernière aurore, En buvant frais s'épanouir;
Même en tremblant chanter encore , Mes amis, ce n'est pas
vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne Le cours heureux des pas-
sions, Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne.

Qu'ensemble au moins nous vieillissions!

Chasser du coin qui nous rassemble Les maux prêts à nous as-
saillir; Arriver au but tous ensemble.

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

CHANSONS DE BKRANGER

VIEUX HABITS! VIEUX GALONS

nÉFL.EXIONS MORALES ET rOMTinVES D l'N MAnr.IIANn Ti
IIAniTTS PE I. A CAPITALE

Ain : VainleviUe tics Peux E<lnioiil.

Tout marcliains d'habits que nous sommes, Messieurs, nous observons les liomnies:

Du liout (hi monde à l'autre bout, L'Tiabil lait l.ml.

Dans les changements qui surviennent, Les dépouilles nous appartiennent :

Toujours en grand nous ralculons.

Vieux liabits! vieux galons!

CHANSONS DE BERANGER

Parfois en lisant la j^azette, Comme tant d'autres, je regrette Que tout Français n'ait pas gardé

I/liabit lirodr.

Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissentl, Les anciens préjup:i"s renaissent.

On va quitter les pantalons.

"V'icuY liabits! vieux salons!

Les défenseurs de nus grand s- pères, Sortant de leurs nobles repaires, Reprennent enfin à leur tour

L'iialiit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes, Avec talons rouges et plumes.

Ils vont régner dans les salons.

Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux!
Quand de nos déesses civiques On met en oubli les tuniques.
Aux passants nous les rappelons.
"Mi'ux habits! vieux calons!
Sans nul égard pour nos scrupules.
Si la foule des incrédules ?\Iit au nombre de ses larcins
L'habit des saints, Au nez de plus d'un philosophe Je vais en
revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
'\icux habits! vieux galons!
T'n temps fameux par cent batailles Mit du galon sur bien des
tailles; De galon même étaient couverts
Les habits verts (').
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire.
Nous avons ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaque ouvrage, Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage, Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs. Mais, grâce à nous, vont reparaître Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être Trouvaient bien pesants et bien longs.

"Vieux habits! vieux calons!

Nous trouvons aussi notre compte Avec tous les gens qui sans honte Savent, dans un retour suliit.

Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée, Troquant aujourd'hui leur livrée.

Que d'habits bleus | -; nous étalons!

Vieux habits! vieux gabms!

De m'enrichir j'ai l'assurance :

L'on fêtera toujours en France, lui ville, au théâtre, à la cour,
1, "habit (lu jnur.

<!ens vêtus d'ur et d'(carlate.

L'endant un mois chacun Vdus llatte; l'uis à vos portes nous allons.

A'ieux habits! vieux cabms!

(') La livrrro iinpûrialn, vort ft'nr (*) La livrrro rnvale.

CHANSONS DE BERANGER

LES BILLETS D'ENTERREMENT

CHANSON Dli NiMlli

Ain; CVsl un liiiiKi . lnu.lrriiTlk'.

Notre allégresse est trop vive;

Amis, pendant nns ébats,

Sachez qu'un joli convive

Sent approcher son trépas.

Faut-il qu'à la fleur de l'aye

Il ait ce pressentiment!

Tous nos billets de mariaye Sont des billets d'enterrement.

11 sait que l'Amour le guello Pour se venger aujourd'hui D'une querelle secrète Qu'il eut vingt fois avec lui :

Rien que d'y penser, je gage (>.Hi'il meurt presque en ce moment Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

Hienlot il prendra la fuite, En tremblant se cachera; Mais l'Amour, à sa poursuite, Dans son réduit l'atteindra.

J.'un pousse un Ir.iit [iloin de rage, L'autre un long gémissement.

Tous nos billets de mariage Sont des liillets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hé'sile; Mais enfin, moins généreux.

Du trait que l'obstacle irrite 11 lui porte un coui) alfreu.\.

Dans son sang le pauvret nagi :
 Adieu donc, d'('!unt rharman!
 Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.
 On versera quelques larmes
 Que le plaisir essuiera;
 Mais, pour l'honneur de ses arme?,
 I,e vainciueur en parlera.
 Car. mes amis, dans notre ùgc,
 En di'pit (lu sacrement.
 Peu de billets de mariage Sont des biUels d'enterrement.

CHANSONS DE BERANGER

LES PETITS COUPS

Air : Tuiil <;ii j'a>=c l-ii iuùik' tt-mi s.

Maîtres de tous nos désirs, Réglons-les sans les contraindre :
 Plus l'excès nuit aux plaisirs, Amis, plus nous devons le
 craindre.
 Autour d'une petite table, Dans ce petit coin fait pour nous.
 Du vin vieux d'un hôte aimable 11 faut boire [ter) à petits
 coups.

Pour éviter bien des maux, Yeut-ou suivre ma recette :

Que l'on nage entre deux eaux, Et qu'entre deux vins l'on se mette.

Le bonheur tient au savoir-vivre :

De l'abus naissent les dégoûts; Trop à la fois nous enivre; Il faut boire [ter] à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain , Égayons notre indigence :

Il suffit d'un doigt de vin Pour réconforter l'espérance.

Et vous, que l'alle un sort prospère.

Pour en jouir, modérez- vous; Car, même dans un grand verre.

Il faut boire \terj à petits coups.

Philis, quel est ton clfroi?

La leçon te déplait-elle?

Les petits coups, selon toi.

Sentent le buveur qui chancelle.

Quel que soit le désir qui perce Dans tes yeux, vifs comme tes goûts.

Du philtre qu'Amour te verse

Il faut boire {ter} à petits coups.

Oui, de repas en repas.

Pour atteindre à la vieillesse , Ne nous incommodons pas, Et
soyons fous avec sagesse.

Amis, le bon vin que le nôtre I Et la santé, quel bien pour tous!

Pour ménager l'un et l'autre, Il faut boire {1er] à petits coups.

CHANSONS DE BERANGER

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

UOiMANCE DE Cil EV A I. K H I K , GEM\E \ L\ MiiL'E

" .Mil s'il passail un chevalier ' Diint k' lonir lui tendre et lii-
lèle, » El ([u'il IricuiiplKÎI (lu geôlier «Qui me retient ilan? la
tourelle, « Je bénirais ce chevalier. »

Par là [lassait un cht'\alier A riionneur, à l'anuiur lidèle :

« Dame, dit -il, quel dur geôlier " Aous retient dans cette
tourelle?

« l".st-il prélat ou chevalier? »

CHANSONS DE BÉRANGER

o C'est mon époux, bou chevalier, « Qui veut que je lui sois fi-
dèle , ■t Et qui me laisse, en vieux geôlier, o Coucher seule dans
la tourelle, c Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier, A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier, Et pénètre dans la tourelle.

Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier Fait promettre un amour fidèle ,
Puis se venge de son geôlier

Sur le grabat de la tourelle.

Soyez heureü, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier, Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du niari-geôlier Jeter les clefs de la tourelle.

Puis , adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!

Honneur à leurs dames fidèles!

Contre l'hymen et ses geôliers, Dans les palais, dans les
tourelles.

Dieu protégeait les chevaliers.

CHANSONS DE BERANGER

ÉLOGE DE LA RICHESSE

Am Un Viiililville ir.U'leiJtù Crilello.

La richesse, que des frondeurs

Dédaignent, et pour cause, Quand elle vient sans les
grandeurs,

Est bonne à quelque chose.

Loin de les rendre à ton Crésus, Va hoire avec ses cent écus,

Savetier, mon compère.

Pour moi, qu'il m'arrive un trésor; Que dans mes mains pleuve
de l'or, De l'or.

De l'or.

Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté ,

Et j'ignore l'envie:

Pourquoi perdrais-je ma gaieté

Dans une douce vie?

Maison, jardin, livres, tableaux, Large voiture et bons
chevaux,

Pourraient-ils me déplaire?

Quand mes vœux prendraient phis d'essor, Que dans mes
mains pleuve de l'or, De l'or, De l'or,

Et j'en fais mon affaire.

Bonjour, Mondor, riche voisin.

Ta maîtresse est jolie; Son œil est noir, son esprit lin.

Et sa taille accomplie.

J'atteste sa (idélité; Mais <iui' [KMil i-ontre ?a fun-lé

L'amour d'un pauvre hère?

Pour te l'enlever, cher Mondor, Que dans mes mains pleuve de l'or.

De l'or.

De l'or.

Et j'en fais mon affairai

Le vin s'aigrit dans mon gosier

Chez un traiteur maussade; Mais, à sa table un financier

Me verse-t-il rasade :

Combien, dis-je, ces bons vins blancs?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on eu trouve encor :

Que dans mes mains pleuve de l'or, De l'or.

De l'or,

Et j'en fais mon alfaire!

A partager dès aujourd'hui,

Amis, je vous invite.

Nous saurions tous, en cas d'ennui,

Me ruiner liien vile.

Manger rentes et capitaux, Équipages, terres, châteaux,

Serait gai, je l'espère.

Ah! pour voir la fin d'un trésor, (,^ue dans mes mains pleuve
de l'or, De l'or.

De l'or.

Kl j'en fais mon allain'!

CHANSONS DE DERANGER

LE SCANDALE

.\in : T.!i rmii-n (lumlaiiii*!, ?ai !

Aux drames du jour Laissons la morale :

Sans vivre à la cour, J'aime le scandale.

Boni La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Pour des vins de pris Vendons tous nos livres.

C'est peu d'être gris; Amis, soyons ivres.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Nargue des vertus!

On n'en sait que faire.

Aux sots revêtus Le tout est de plaire.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé 1

Grands réformateurs, Piliers de coulisses , Chassez les erreurs;
Nous gardons nos vices.

Bon!

La farira dondaine;

Gai!

La farira dondé.

De ses contes bleus L'honneur nous assomme.

C'est un vice ou deux Qui font l'honnête homme.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

Paix! dit à ce mot Caton, qui fait rage; Mais il prêche en sot;
Moi, je ris en sage.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

CHANSONS DE DERANGER

ia^~"-^ . ^

LES MARIONNETTES

AtR ; I.n iinmiiitl'- n mal au [ilfti.

Les marionnettes, croyez-moi, Sont les jeux de tout âge :

Depuis l'artisan jusqu'au roi, De la ville au village;

Valets, journalistes, flatteurs.

Dévotes et coquettes, Ali! sans compter nos grands acteurs,

Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,

Vaute son équilibre :

Parce qu'il court et va partout ,

Le pantin se croit libre.

Mais dans combien de mauvais pas

Sa fortune le jette!

Ah! du destin l'homme ici-bas

N'est que la marionnette.

Voyez ce mari parisien

Que maint galant visite ; Il vous accueille mal ou bien ,

Vous cherche ou vous évite.

Est-il confiant ou jaloux,

A l'air dont il vous traite?

Non : de sa femme un tel époux

N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents.

Que le désir dévore , Au trouble secret de ses sens,

Ne conçoit rien encore.

Veiller la nuit, rêver le jour.

L'étonné et l'inquiète.

Elle a quinze ans: ah! pour l'amour

La bonne marionnette !

Près des femmes que sommes-nous?

Des pantins qu'on ballote.

Messieurs, sautez, faites les fous

Au gré de leur marotte !

Le plus lourd et le plus subtil

Font la danse complète ; Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil

A chaque marionnette.

CHANSONS DE BERANGER

A MON MÉDECIN, LE JUUU DE SA FÊTE

Atn : Aiiiit^i j.iilts un ^^niiitt |ii'i>|>1k-[-<.

Saluons de maintes rasades Ce docteur à qui je dois tant.

Mais, pour visiter ses malades, Je crains qu'il n'échappe à l'instant A ces soins son art le condamne, S'il vient un message ennemi.

Fiévreux, buvez votre tisane; Laissez-nous fcter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde Sans l'enlever à ses enfants?

Certaine personne un peu ronde Réclame ses secours savants.

J'entends ce tendron (jui l'appelle • Les parents même en ont Irénii. N'accouchez pas, mademoiselle; Laissez-nous fêler notre ami.

Oui, que ses malades attendent; Il est au sein de l'amitié.

Mais vingt jeunes fous le demandent D'un air qui pourtant fait pitié.

De Vénus amants trop crédule»; Sur leur état qu'ils ont gémi!

Eh! messieurs, prenez des pilules; Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiement son automne; Que son hiver soit encor loin!

Puisse-t-il des soins qu'il nous donne N'éprouver jamais le besoin!

Puisque enfin dans nos embrassades Il n'est point heureux à demi, Mourez sans lui, mourez, malades; Laissez-nous fêter notre ami.

CHANSONS DE BKRANGER

A ANTOINE ARNAULT

MEMBRE DE LL.NMİTLT, LE J o U II DE SA FETE

Ain lin balU't .Us l'u'nats.

Je viens d' Muntiuartre avec ma bête Piiur f("tei' ce iiiaitre malin.

Et n' crains point (ju'au milieu d' la fête Un bon mot m' renvoie au moulin.

On dit qu'avec plus d'un génie Antoin' prend plaisir à cela. Nous qui n' somm's pas d' l'Académie, Souliaituns-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

II n' s'en tient pas à des saillies; Dans plus d'un genre il est heureux.

J' sais mèm' i[u'il lait des tragédies Quand il n'est pas trop paresseux ("^). De la Merpomène idolâtre, Qu'il fass' mourir par-ci par-là.

Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre , Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre Où c' qu'y a du liun : je 1' crois bien. C docteur-là nous enseigne à vivre Par la lioucli' d'un arbre ou d'un chien.

A messieurs les Polichinelles ('J Il ilil ; ^'ous en voulez, en v'Ià.

Nous (jui n' tenons pas les ficelles.

Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je 1' gage, INIém' de messieurs les chambellans.

De c' pays n'ayant point 1' langage, Il vaut' la paix aux conquérants.

A d" grands seigneurs qui n' sont pas minces Sans r.imper toujours il parla.

Nous qu'on n'a pas encor faits princes. Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoi(Ju' malin, z'il est bon homme; D'niandez à sa fille, à ses fils.

Ah! qu'il soit toujours aimé comme Il aime ses nombreux amis!

< Uie r secret tV son bonheur suprême Reste à c'te gross' man que v'ia.

Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime, Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

C) On trouvera pout-ùtre que cette cluinsou, comme beaucoup d'autres des luieniics, était peu digne de voir le jour. Eu effet, je ne la livre à l'iaipression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges ;\ l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expresbion de ma recoimaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile et me sera toujours précieuse. (1815.)

Quand je fis cette courte note, Arnault était en exil.

Cj Je cruis utile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de Marius, dos Vciiliein, etc.

C) Policliincle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault , recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut aller qu'en augmentant.

CHANSONS DE DERANGER

JEANNETTE

Fi lies riMiuiMtrs iiiiii("r("cs!

Fi des bégueules du grand luii !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeaunctou.

Jeune, gentille et bien laite,

Elle est IVaichie et rondelette; Sou ii'il noir est pétillant.

Prudes, vous dites sans cesse Qu'elle a le sein trop saillant :

C'est pour ma main qui le presse Un défaut bien attrayant.

CHANSONS DE BERANGER

Fi des coquettes maniérées I Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette , ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce ;

Jamais rien ne l'embarrasse;

Elle est bonne et toujours rit.

Elle dit mainte sottise ,

A parler jamais n'apprit;

Et cependant, quoi qu'on dise,

Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées I Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête, Cette espiègle me tient tête Pour les propos libertins.

Elle a la voix juste et pure, Sait les plus joyeux refrains; Quand je l'en prie, elle jure; Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées I Fi des bégueules du grand tun !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeauueton.

Belle d'amour et de joie, Jamais d'une riche soie Son corsage n'est paré.

Sous une toile proprette Son triomphe est assuré ; Et, sans nuire y sa toilette, Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;

Point de voile qui me nuise.

Point d'inutiles soupirs.

Des deux mains et de la bouche

Elle attise les désirs,

Et rompit vingt fois sa couche

Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, nui Jeanneton.

CHANSONS DE BERANGER

ON S'EN FICHE

.\iii: I.c ik'inv .l'..il,l

Df! traverse en traverse , Tout va dans l'univers

De travers.

Toute femme est perverse, Tout traiteur exigeant

Pour l'argent.

A tout jeu le sort nous tuicho; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche! {Ter.)

Aurun plaisir n'est staliie :

Pour boire est-on assis

Cinq ou six, Avant vous sous la table Tombent deux, trois amis

Endormis.

A tout jeu Ifi sort nous Irirbe; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en filio!

Désespoir d'un ivrogne, Vient uu marchand maudit

Qui vous dit Qu'en Champagne, en Bourgogne, Les coteaux
sont grôlés

Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche; Mais enfiu est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche!

C'est trop d'une maîtresse :

Que je fus malheureux

Avec deux I Que j'eus peu de sagesse D'en avoir jusqu'à trois

A la fois!

A teut jeu le sort nous triche; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche!

Oubliez une dette ,

Chez vous entre un huissier

Bien grossier.

Qui vend talilc cl couchette, Et trouve encor de quoi

Pour le roi.

A tout jeu le sort nous tricie; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche!

De ma misanthropie Pardonnez les acr[^]s

Et[^]exc[^]s; Car je crains la pépie.

Et je ne vois qu'abus

Et vins bus.

A tout jeu le sort nous triche; Mais enfin est-on pris,

Biribi.

On s'en fiche !

CHANSONS DE BERANGER

LES ROMANS

A SriPIUE, QUI ME TRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR
LA DISTRAIRE

AiFi ; J'ai vu pnrl.iiit ilans mo< vaynîrea.

Tu veux que pour toi je comiiose Un long roman qui fasse ef-
fet, A tes vœux ma raison s'oppose; Un long roman n'est plus
mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore, Tous les romans de-
viennent courts; Et je ne puis longtemps encore Prolonger celui

des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse Trouver l'amitié d'une sœur!

Des plaisirs je te dois l'ivresse , Et des tendres soins la douceur.

Des héros, des prétendus sages Les longs romans, qui font pitié, Ne vaudront jamais quelques pages Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire!

Mais, Sophie, au sein des amours, De ton destin, j'aime à le croire. Les plaisirs charmeront le cours.

Ah! puisses-tu, vive et jolie, Longtemps te couronner de fleurs.

Et sur le roman de la vie Ne jamais répandre de pleurs!

CHANSONS DE BERANGER

!!|!!i|||i'lâMil,ii|;ii>!!iP

LE BEDEAU

Ain : Ppni «levant ilcrriiTO, sens dessus Josstws.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!

La grand'messe aujourd'hui nie damne.

Pour me régaler du plus cher,

Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ali! maudit soit notre cure!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le \iii tiri'.
/(e, mx%m est , monsieur le cure!
Nos enfants de i liieir, j'en répons Devinent le (lui me
tracasse.

CHANSONS DE BERANGER

Dépêchez-vous , petits fripons, Ou vous aurez des coups de
masse.
Cliautres, c'est du via à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie 1 Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ile, missa est, monsieur le curé!
Notre suisse, allongez le pas; Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :

Le vicaire lorgne les femmes.

Ah! si la gentille Babet Pour se confesser l'attendait!

Mais maudit soit notre ruré!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite, missa est, monsieur le curé!

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous diniez en ville.

Quel train vous nous meniez, morldeu!

On passa presque l'évangile.

En faveur de votre bedeau ,

Sautez la moitié du Credo.

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jjiaune est prête et le vin tiré.

]le, missa eut, monsieur le curé!

; - ^ ^ jy ^

CHANSONS DE BÉRANGER

TRAITÉ DE PULITIUE

A L USAGE DE LISE

Ain ; L'ii iiKit-'i^trat iiiriu-ocIiHhle.

Lise, qui règues par la grâce Du Dieu qui nous rend tous égaux, Ta beauté, que rien ne surpasse.

Enchaîne un peuple de rivaux.

Mais, si grand que soit ton empire, Lise, tes amants sont Français; De tes erreurs permets de rire, Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle.

On approciie des potentats Moins aisément que d'une belle Dont un jaloux suit tous les pas.

Mais sur ton lit, trône paisible.

Où le plaisir rend ses décrets.

Lise, sois toujours accessible.

Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes Aiment l'abus d'un grand pouvoir!

Combien d'amants et de provinces Poussés enfin au désespoir!

Crains que la révolte ennemie Dans ton boudoir ne trouve accès; Lise, abjure la tyrannie.

Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure Que, s'il règne, il le doit aux deux, Ainsi qu'à la simple nature Tu dois de charmer tous les yeux.

Bien qu'en des mains comme les tiennes Le sceptre passe sans procès, De nous il faut que tu le tiennes.

Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie.

Femme ressemble aux conijuiTants Qui vont lien loin de leur pairie Dompter cent peuples dilléreuts.

Ce sont de terribles coquettes!

N'imite pas leurs vains projets.

Lise, ne lais plus de conquêtes.

Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse, Mets à profit ces vérités.

Lise, deviens bonne princess?, Et respecte nos libertés.

Des roses que l'amour moissonne Ceins ton front tout brillant d'attraits, Et garde longtemps ta couronne , Pour le bonheur de tes sujets;

MARGOT

Am ; Car c'tst une bouteille.

Chantons Margot, nos amours, Margot, leste et bien tournée.

Que l'on peut baiser toujours, Qui toujours est chiffonnée.

Quoi! l'embrasser? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Biaise :

- Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit; C'est un cœur de tourterelle. ■ Si
le matin elle rit, Le soir elle vous querelle.

Quoi! se lâcher? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la; Comme à table elle babille!

Quel air et quels yeux elle a Quand le Champagne pétille!

Quoi! l'air décent? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Mets ta pudeur à l'aise :

Viens, Margot, viens, qu'un te baise.

Qu'elle est bien au piano!

Sa voix nous charme et nous touche.

Mais devant un soprano

Elle n'ouvre point la bouche.

Quoi! par pitié? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot. Ici point d'Albanèse :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant, Fait pour Margot feu qui tlambe;
Mais par elle il est souvent Traité par-dessous la jambe.

Quoi! par-dessous? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

11 faut bien qu'il s'y plaise :

Viens, Margot, viens, qu'un te baise.

Margot tremble que l'hymen De sa main ne se saisisse; Car
elle tient à sa main.

Qui parfois lui rend service.

Quoi! pour broder? dit un sol.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Que fais-tu sur ta chaise?

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets.

S'éciera cette brunette :

A moins de douze couplets, Au diable une cluinsonnette !

Quoi! douze ou ri^n? dit un sot.

Oui, c'est riiumiur de Margot.

Nous t'en promettons treize :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

CHANSONS DE BKRANGER

L'HABIT DE COUR

VISITE A L'NE ALTIISSE

Aui : ALI'i-vuHî"*jn. jrt'n» IU- In iurci

Ne répondez iilus de personne, Je veux devenir courtisan.

Fripier, vite, que l'on me donne U.

La défroque d'un chambeUau.

Un grand prince à moi s'intéresse; Courons assiéger son séjour.

Ali! quel heau jour! Dis.

Je vais au palais d'une altpssc, Kt j'achi'fe un habit de cour.

Drjà. me tirant par l'oreille.

I/anibitiuii liâte mes pas.

Kt mou riche habit me conseille D'apprendre à m'incliner bien
lias.

Déjà l'on me fait politesse, Déjà l'on m'attend au retour.

Ah! quel beau jour!

Je vais saluer une altesse .

Et je porte un habit de cour.

is'ayant point encor d'équipayc, Je pars à pied modestement.

Quand de bons vivants, au passaye.

M'otfrent un déjeuner charmant.

J'accepte; mais que l'on se presse, Dis-je à ceux qui me font ce
tour.

Ahl quel beau jour!

Messieurs, je vais voir une altesse; Respectez mon habit de
cour.

Le déjeuner l'ait, je m'esquive;

Mais l'un de nos anciens amis

Me réclame, et, joyeux convive.

A sa noce je suis admis.

>Jonibreux llacons, chants d'allégresse.

De notre table font le ttiur.

Ah! quel beau jour!

Pourtant j'allais voir une altesse,

CHANSONS DE DÉRANGER

Et j'ai mis un habit de cour.

Enlin. malgré l'aï qui mousse.

J'en veux venir à mon honneur.

Tout en chancelant, je me pousse Jusqu'au palais de
monseigneur.

Mais, à la porte où l'on se presse, Je vois Rose, Rose et
l'amour.

Ah ! quel beau jour!

Rose, qui vaut bien une altesse, ■ N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette Vient parl'oï lorgner la gran-
deur, Elle m'entraîne à sa chanibrette, Si favorable à notre
ardeur.

Près de Rose, je le confesse, Mon habit me parait bien lourd.

Ah! quel beau jour!

Soudain, oubliant son altesse, J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte Ainsi le rêve disparaît.

Gaiement je reprends ma marotte. Et m'en retourne au
cabaret.

Là je m'endors dans une ivresse (^ui n'a point de fâcheux
retour.

A qui vouilra voir son altesse Je donne mon iiabit de tour.

PLUS DE POLITIQUE

Ma mie, ô vous que j'adore, Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait enrore Trop de part à mes amours!

Si la politique ennueie , Même en frondant les abus,

Rassurez- vous, ma mie.

Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes, J'invoquais la liberté; Du nom
da Rome ot d'Atlii'-nes J'effrayais votre gaieté.

Quoique au fond je me défie De nos modernes Titus,

Rassurez-vous, ma mie,

Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire.

Donnant prise à mes rivaux, Des arts, enfants de la gloire.

Je racontais les traviiux.

A notre France agrandie Ils prodiguaient leurs trilnit-;

Rassurez-vous, ma mie.

Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale, Et dont le monde est jaloux.

Était la seule rivale Qui fût à craindre pour vous.

Mais, las! j'ai pour ma patrie Fait trop de vœux superflus.

Rassurez- vous , ma mie.

Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille, Après d'amoureux combats
J'osais vous parler bataille Et chanter nos fiers soldats.

Par eux la terre asservie Voyait tous ses rois vaincus.

Rassurez-vous, ma mie,

Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire; Faisons-nous d'obscurs
loisirs.

Sans plus songer à la gloire.

Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie Les Français sont abattus.

Rassurez-vous, ma mie,

.11- n'en parlerai plus.

CHANSONS DE BERANGER

MA VOCATION

Ata : Vtti'iiiUv-miti 5ous l'oimo.

Jett' sur cette boule, Laid, chétif et souffrant; Étouffé dans la foule , Faute d'être assez grand ; Une plainte touchante De ma bouche sortit ; Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit! [Bis.)

Le char de l'opulence M'éclabousse en passant; J'éprouve l'insolence Du riche et du puissant; De leur morgue tranchante Rien ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit 1

D'une vie incertaine Ayant eu de l'effroi, Je rampe sous la chaîne Du plus modique empini.

La liberté m'enchanté, Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante , Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse, Daigna me consoler; Mais avec la jeunesse Je le vois s'envoler.

Près de beauté touchante Mon cœur en vain pâtit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse, Est ma tâche ici-bas.

Tous ceux qu'ainsi j'amuse Ne m'aimeront-ils pas?

Quand un cercle m'enchanté, Quand le vin divertit, Le bon Dieu me dit : Chante, Ciiante, pauvre petit!

CHANSONS DE DÉRANGER

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

Ain : Xiim il'iin oliii-n , j' vnit C-trc éiiiourien.

Quoi! c'est doiiio bien vrai qu'on parie Qu' l'enn'mi va tout r'-
mettrc chez nous

Sens sus d'ssous.

L' Palais-Royal , qu'est not' patrie.

S'en réjouirait; Chacun son intén't.

Aussi point d' lille qui ne rrie :

Viv'nos amis.

Nos amis les enn'inis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces Ils n'sont pas aussi
bons clirétiens

lis

CHANSONS DE DERANGER

Qu' les Prussiens.

Connu' l'argent pleuvait ijuaaid les Russes F'saient hausser d'
prix Tout's les filles à' Paris!

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces. Viv' nos amis,
Nos amis les enn'misl

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre. Je r' verrons Dulof, Titchakof,

Et Platof; L' bon Saken, dont 1' cœur est si tendre. Et puis ce cher...

Ce ('her monsieur Dliicher :

Ils nous donn'rout tout c" qu'ils vont prendre. Yiv' nos amis, Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les pluni's de cnq vont r'paraître, J' secouerons d' façon à 1' fuir' voir,

Not' mouchoir.

Quant aux amants, j' dois en r'connaitre. Ça tomh' sous l' s'ens.

Au moins deux ou trois renls.

Pour leur entré' louons un" fenêtre.

Viv' nos amis.

Nos amis les enn'niis!

.1' (onviens que d' certain's honnt't's femmes Tout autant qu' nous en ont pincé

L'an passé; Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs hell's flammes, Prenaient l' chemin Du faubourg Saint-Germain. .

Malgré r tort qu nous ont fait ces dames, Viv' nos amis, Nos amis les enn'misl

Les ailair's s'ront bientôt bâclées, Si j'en crois im vieux libertin

D' sacristain.

Quand y aurait queuqu's maison? d' brûlées, Queuqu's gens
d'occis .

C'est r cadet d' nos soucis; Mais j' rirai bien si j' sonini's vio-
lées. ^'iv' nos amis, Nos amis les enu'mis!

CHANSONS DE BERANGER

A MON AMI DÉSAUGIERS

nn VI^.NALL' 1) ETUK .NO.M.MÉ D\HTECTELL DU V A i: Dli V 1].
L t

-Vm : Lu r-iitucoiut.

Bon Désauyiers, mon caniarade, Mets dans tes poulies deux
flacons; Puis rassemble, en versant rasade, Nos auteurs piquants
et féconds.

Eanièue-les dans l'iunible asile Où renaît le joyeux refrain.

Eli ! va ton train ,

Gai boute-en-train I Mets-nous en train, bien en train, tous en
train, Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège Qu'à la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège; Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la ile .Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eb! va ton train.

Gai boute-en-train I Mets-nous en train, bien en Irain, lous en Inun, Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourini

Au lieu de fades epigramnles, Qu'il aiguise un roupier piillard :

Collé, quoi qu'eu disent nos dames, Est un fort lionuétc égrillard.

La gaudriole, qu'on exhib'.

Doit refleurir sur son terrain.

Eb! va ton train .

Gai boute-cn-traiii !

Mets- nous en train, liien en tiMin, tous en train. Et rends enfin au A'audç,'ville Ses grelots et son tambuurin.

Malgré messieurs de la police , Le \"audeville est né frondeur :

Des abus fais ton bénéfice ; Force les grands à la pudeur; Dénonce tout flateur servile A la gaieté du souverain.

Eb! va ton train.

Gai boutc-en-train!

Mets-nous ou train, bien en train, tous en train, Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots el son tambourin.

Sur la scène oii^ plus à soti aise,

Avec toi Momus va siéger.

Relève la gaieté française

A la barbe de l'étranger.

La chanson e^t une arme utib-

Qu'ouò oppose à plus d'un tliugrin.

Ehl va ton train.

Gai boute-cn-train!

CHANSONS DE DERANGER

Mets-nous en train, bien en train, tous eu Iruiii, Et rends euliu
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire; Que nos chauls reprennent
leur cours.

Il nous faut consoler la gloire; 11 laut rassurer les amours.

Nous cultivoris un cbamp fertile Qui n'attend qu'un ciel plus
serein.

Eh ! va ton train ,

Gai boute-en-train!

ÿIets-nous en train, bien eu traui, tous eu traui, Et rends enfin
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

fi

CHANSONS DE BERANGER

^'■^û. :}.-pvi/r.

LES DEUX SOEURS DE CHARITE

Alli <K' la Ti'i'llc ik- siiicorili'.

Dion lui-iiit'ue Onliiini' ipi'on niiic.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la cliarili'. [U\i.

Vierge défunte, une sœur grise

Aux portes des cicux rencontra Une bcatt' leste et liien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. [B\\$. \ Toutes deux, dignes de
louanges, Arrivaient après d'ieureux jours.

L'une sur les ailes des anges,

CHANSONS DE DÉRANGER

L'autre dans les bras dos Amours.

l>ii'u lui-iii'Uic Ordonne qu'un aiuic.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle, Après un Ave pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma bidle.

Entrer chez nous sans confesseur.

Elle s'écrie : Ah! quoique bonne.

Mou corps à peine est inhumé !

Mais qu'à mon curé Dieu pardonne; Hélas! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume.

Moi , dit la sœur, j'ai de mes mains Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.

}tHoi, qui subjuguais la puissance, Dit l'actrice, j'ai bien des
fuis Fait savourer à l'indigence La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charitf .

Oui, reprend la sainte colombe.

Mieux qu'un ininitlrc dos autels, A descendre en paix dans la
tombe

Ma voix préparait les mortels.

OïTraut à ceux qui m'ont suivie, Dit la nymphe, une douce
erreur.

Mui, je faisais chérir la vie :

Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même •-ordonne qu'on aime. ■ Je vous le dis, eu véri-
té :

Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne.

Quand mes prières s'adressaient, Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.

2\Ioi, dit l'autre, par la détresse Voyant l'honnête homme
abattu.

Avec le prix d'une caresse, Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ù tendres femmes!

Repond le portier des élus :

La charité remplit vos âmes; Mon Dieu n'exige rien de plus.

On est admis dans son empire, Pourvu qu'on ait séché des
pleurs, Sous la couronne du martyre.

Ou sous des couronnes de fleur»;

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

CHANSONS DR BKRANGRR

LE VILAIN

An: .If Ninon clifz niriiliim' tW Si'-vû'inv

Hr (jiloi! i'.ipprPU(l> qnfi l'on criliino

Le de qui jiri'crdf mon imin.

Ktes-vois (le noblesse aiiiiic?

?^Ioi, noble! oh! vraiment, me.^sieur?, non.

Non , iraucune clicvalerie

Je n'ai le brevet sur vélin.

■Te ne sais qu'aimer ma patrie... i ZJis.

Je suis vilain et très-vilain, Bis.]

Je suis vilain.

A'ilain, vilain.

Ah! sans un (/c j'aurais dû naître;

Car, dans mon sang si j'ai bien lu.

Jadis mes aïeux ont d'un maître

Maudit le pouvoir absolu.

Ce pouvoir, sur sa vieille base .

Étant la meule du mo\ilin,

Ils étaient le grain qu'elle écrase.

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain ,

Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres N'ont vexé des serfs indigents :

Jamais leurs nobles cimenterres Dans les bois n'ont fait peur aux gens. Aucun d'eux", las de sa campagne.

Ne fut transférée par Merlin (c'est En ihanihidlan dit... Charlemagne.

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain ,

"\vilain. vilain.

Jamais aux discordes civiles Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes N'introduisit le léopard; Et
quand l'Église, par sa brigue, Poussait l'État vers son déclin.

Aucun d'eux n'a signé la Ligue.

Je suis vilain et très-vilain.

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière Vous, messieurs, qui, le nez, -ui vent, Nobles par votre boutonnière.

Encensez tout soleil levant.

J'honore une race commune, Car, sensible, j'ai l'âme malin.

Je n'ai flatté que l'infortune.

Je suis vilain et très-vilain,

.le suis vilain ,

A ilain. \ ilaiii.

'i EnduniilPiii' fuiiicuN ilaiii' les loinais d<' la Talilc rnnd."

LES OISEAUX

COUPLET? ADRESSES A M. AnNALT, rARTANT POUR SON
EXIL

L'iiiver, redoublant ses ravages, Désole nos toits et nos
champs; Les oiseaux sur d'autres rivages Portent leurs amours et
leurs chants Mais le calme d'un autre asile Ne les rendra pas in-
constants :

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage, Nous portons envie à leur sort.

Déjà plus d'un sombre nuage S'élève et gronde au fond du
Nord.

Heureux qui sur une aile agile Peut s'éloigner quelques ins-
tants 1 Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le
printemps.

A l'exil le sort les condamne.

Et plus qu'eux nous en gémissons 1

Du palais et de la cabane

L'écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille

Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux que l'hiver exile

Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine.

Et, l'orage enfin dissipé.

Ils reviendront sur le vieux chêne

Que tant de fois il a frappé.

Pour prédire au vallon fertile

De beaux jours alors plus constants,

Les oiseaux que l'hiver exile

Reviendront avec le printemps.

CHANSONS DE DERANGER

LE VIEUX MENETRIER

AïK ; C'est un l'air . l'air c'est.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme, l'homme du liage;
Mais pour sage on me renomme, Et je bois mon vin sans eau.

Autour de moi sous l'ombre

Acrourez vous di'-lasser.

Elil Ion lan la, çrons de village.

Sous mon vioux cliône il faut dan?or.

CHANSONS DE BERAXGER

Oui, dansez sous mon vieux cliône;

C'est l'arbre du cabaret.

Au bon temps toujours la h.iue

Sous ses rameaux expirait.

Combien de fois son feuillage

Vit nos aïeux s'embrasser! Eii ! ion lan la , gens de village,
Sous mou vieux cliène il faut danger.

(,)uand d'une faible charmillo

Votre hi"ritage est fermé ,

Xe port-z plus la faucille

Au cliauiiii qu'un autre a scuié.

Mais, sûrs que cet héritage

A vos fils devra passer, Eli! Ion lan la, gens de village, Sous
mon vieux l'bcnc il faut danger.

Du château plaignez le maître.

Quoiqu'il soit votre seigneur :

Il doit du calme champêtre "N'ous envier le bonheur; Tristî au fond d'un équipage, Quand là-bas il va passer, Eh! Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux rhénc il faut danser.

Quand la paix répand son baume Sur les maux qu'on endura , N'exilez point de son chaume L'aveugle qui s'égara.

Rappelant après l'orage Ceux qu'il a pu disperser, Eh! Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux idiéne il l'aut danser.

Eoin de maudire à l'église

Celui qui vit sans curé,

Priez que Dieu fertilise

Son grain, sa vigne, son pré.

Au plaisir s'il rend hommage,

Qu'il vienne ici l'encenser.

Eh! Ion lan la, gens de village.

Sous m(in vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme; Sous son cbéne accourez tous, De pardonner je vous somme :

Mes enfants, embrassez-vous.

Pour voir ainsi d'âge eu âge Chez nous la paix se fixer.

Eh! Inu lan la. gens de village.

Sous mon vieux chêne il fuit danser.

CHANSONS DE BKRANGER

COMrLAIiNTE

D L\NE DE CES DEiMO 15E L L E- . A L OCCASION DES AFL
AIUE5 D f TEMPS

Alu : l'iil d' la vfi'ti . |m> liui. ji'cu IViiiit.

Faut qu' lord Vilhiiu-toii ait tout pris, i

[Bt:

Gn'a plus d'argput dans c' gueux d" Pans.)

Du luétier d' lilio j' uie dégoûte :

C commerce n' rapporte plus rien; Mais si 1' public uous l'ait
bamju'ruute, C'est qu' les afTaires n' vont pas bien.

Faut (ju' lord \illain-lou ait tout pris, Gn'a plus d'argent dans
c' gueux d' Paris.

Au bonheur on l'ait semblant d' croire; Mais j'en jug' mieux
qu' tous les tlatteurs. Si d' la cour je n' savais l'histoire, J' croirais
(juasi qu'on a des nuL'urs.

Faut qu'lord ViUain-lon ail tout pris, Gn'a plus d'argent dans
c' gueux d' Paris.

Nous servions d' inairess's et d' modèles A nos peintres
gorg('s d'éius.

J' crois (ju'à leux feium's y soni lidiles D'puis qu' les modèles
n' servenl plus.

Paul qu k'id \ ilhuu-lon ail li'ut pris,

Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Pan-.

(v>uand gn'a pas 1' moindr' prolit-z ù l'aire Sur tant d' réformés mécontents, Les juges p't-étr' fraient not' affaire , ^lais r roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord ViUain-lon ait lout pris, Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte, Avec nos braves qu' l'on vexa.

Vu leux misère, y aurait d' la honte A leux d'niander queuqu' chos' pour ça.

Faul ([u' lord Villain-lon ail tout pri-, Gn'a plus d'argent dans e' gueux d' Paris.

Ilcureus'meni qu' nmnsieur Laborie A nous servir s'est-z engagé :

Connue \\n diable y s' démène, y crie, Pour qu'(ui rend' les biens du clorgc'.

Fuit (ju' buil \ ill.uu-Uiu ait Imit |Mi>. Gna plus d'aigeul dans c' gueux d" Pans.

CHANSONS DE BERANGER

L'HIYER

Air : l'ne Qllc c^t un oiâcau.

Les oiseaux nous ont quittés;

Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A nos vitres scintillantes
Il trace des lueurs brillantes;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre.
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. [Bu.
O voyageur imprudent !
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui pectue :
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis laver l'injure :
Rose, en douillette, en fourrure.
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace;
Sur mes genoux prends ta place.

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit Roule son char sur la neige.

Ruse, l'amour nous [U]tège; C'est pour mnis que le jour fuit.

Mais un couple nous arrive; Jovcux ami, beauté vive,

Entrez tous deux sans qui-vive!

Le plaisir n'y perdra rien.

Moins de froid que de tendresse, Autour du feu qu'on se
presse.

Chauifons-nous, chaufi'ons-nous bien.

Les caresses ont cessé

Devant la lampe indiscreète.

Un festin que Rose apprête.

Gaiement par nous est dressé.

Notre ami s'est fait, à table,

D'un brigand bien redoutable

Et d'un spectre épouvantable

Le fidèle historien.

Tandis que le punch s'allume.

Beau du feu qui le consume,

Chauffiins-nous, chauifons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons Ensevelis la nature ; Ton aquilon, qui murmure.

Ne peut troubler nos chansons.

Notre esprit, qu'amour seconde, Au coin (lu feu crée un nmnde Qu'un doux liel toujours féconde, OÙ s'aimer tient lieu de bien.

Que nos portes restent closes, Et, jusipTau retour des roses, Chaulfiusnous, chaul'ous-nous bien.

CHANSONS DE BKIIANGER

L'IVROGNE ET SA FEMME

Air : (Jimud les bœufs vuiit «Icux à «lenx.

Trinquons, et toc, et tin, tin, lui! Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tû seras battu.

De voir rentrer son mari, Maitre Jean, à la guinguell'-, A ses amis en goguette , Chante sou retraiu chéri :

Tandis que dans sa mansarde Jeanne veille, et qu'il lui tarde

Trinquons, et toc, cl (m, tui, fin!

Jean, tu bois depuis le matm.

CHANSONS DE BERANGER

Tii femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Je ne sais te qu'elle allume, Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Jeanne pour moi seul est tendre, Dit-il; laissons-la m'attendre.

Mais, maudissant son épou.x, Jeanne, la puce à l'oreille.

Bat sa rliatte que réveille La tendresse des matous.

Trinquons, et loc, et tin, tin, tiu!

Jeau, tu bois depuis le matin.

Ta l'emme est une vertu :

Ce soir tu seras battu^

Trinquons, et toc, et tiu, tiu, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette.

Ah! qu'on souffre, dit Jeannette, Quand on attend son époux!

Ma vengeance est bien modeste; Avec lui je suis en reste :

11 a bu plus de dix coups. ,

Livrant sa femme au veuvage, Jeau se perd dans son breuvage; Et , prête à se mettre au lit , Jeanne, qui verse des larmes, Dit en regardant ses charmes :

C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tiu, tiu, tiu!

Jeau, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle, Lu voisin frappe chez elle; Jeanne
ouvre après un refus, Que .Icau liiiiive, chante ou fume,

Trinquons, et toc, et lin. tiu. tin!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

A demain! se dit le couple :

L'époux rentre , et son dos souple N'en subit pas moins l'arrêt.

Il s'écrie : Amour fait rage!

Demain, puisiiuc Jeanne est sage.

Répons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tiu!

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta feunne est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

CHANSONS DE BKRANGER

LE MARUIJIS DE CARABAS

^|l> .lu l'..! liKL'ul..'!!.

Yoyoz co vifiix marquis Nous traiter en peuple conquis;

Son coursier décharné De loin chez nous l'a ramené'.

Vers son vieux castel Ce noble mortel Marche en brandissant
Un sabre innocent.

Chapeau bas! chapeau bas!

filûire au marquis de Carabas!

Aumûni(U's , châtelains, Vassaux, vavassaux et vilains,

C'est moi, (lii-il, c'est moi Qui seul ai rétabli mon roi.

Mais s'il ne me rend Les droits de mon rang, Avec moi,
corbleu!

Il verra beau jeu.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au mar([uis de Carabas I

Pour me calomnier, Bien ipi'on ait |jai-lé' d'ini menniiT,

Ma iamille eut pour chel' Un des fils de Pépin le Bref.

D'aprè̀s mon blason , Je crois ma maison Plus noble, ma fui,
(«Mie Ci'Ue du rni.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marquis de Caralias!

Qui me résisterait?

La marquise a le tiiboun^t.

Pour être évéque un jour Mon dernier fils suivra la cour.

Mon fils le baron , Quoique un peu poltron , Veut avoir des
croix :

Il en aura trois.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.

Mais l'on m'ose parler d'impôts!

A l'État, pour son bien.

Un gentilhomme ne doit rien.

Grâce à mes créneaux, A mes arsenaux , Je puis au préfet Dire
\m peu son fait. Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au manjuis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons, Levez la dîme, et partageons;

Et toi, peuple animal, Porte encor le bât féodal.

Seuls nous cliasseroiis,

CHANSONS DE BERANGER

Et fous vos tendrons Subiront l'honneur Du droit du seigneur.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marquis de CarabasI

Curé , fais ton devoir, Remplis pour moi tun encensoir.

Vous , pages et varlets , Guerre aux vilains, et rossez-les!

Que de mes aïeux Ces droits glorieux Passent tout entiers A
mes héritiers.

_ Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marqviis de Carahas!

.sfif-

\U oO

CE N'EST PLUS LISETTE

Ain : Eli ! non , non , non , vous n'^tes pas Ninetto.

Quoi! Lisette, est-ce vous?

Vous, en riche toilette!

Vous, avec des bijoux!

^■|>us, avec une ai^xcltc!

Eh! non, non, non, Vous n'êtes plus Lisette.

Eli! non, non, non, Ne portez plus ce nom.

CHANSONS DE DERANGER

Vos pieiU (l;iii5 le satin N'osent IVnilor l'iicrbette; Des Heurs
de votre teint OÙ faites-vous emplette?

Eh! non, non, non, ^'ous n'êtes plus Lisette.

Eii! non, non, non, Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré De tout ce qui s'achète. L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.

Eh! non, non, non, "\ous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non, Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit D'une façon discrète.

Vous montrez de l'esprit; Du moins on le répète.

Eh! non, non, non, ■\ous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, r'cs jours OÙ, dans votre chamhretle, La
reine des amnin's N'était qu'une grisetic!

Eh! non , non , non, Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non, Ne portez' plus ce nom,

tjuaud d'un cœur'amoureux ^'ûns prisiez la conijuête , Vous
faisiez dix heureux Et n'étiez pas coquette.

Eh! noil, non, non.

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non , Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seijineur Qui paya sa défaite , De l'ombre du
bonheur Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non.

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non , Ne portez plus ce nom. .

.^i l'Amour est un dieu.

C'est près d'une fillette.

Adieu, madame, adieu:

En duchesse on vous traite.

Eh! non, non, non.

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non , Ne porlez plus ce nom.

CHANSONS DE DERANGER

MA RÉPUBLIQUE

Ain 'l'i vjimlovUli' (le la l'ctilf liuilvorijuiiU'.

J'ai pris guèt ;'i la ri'publiqui; Depuis que j'ai vu taut de rois.

Je m'en fais une, et je m'applique A lui donner de bonnes lois.

On n'y commerce que pour boire, Un n'y juge qu'avec gaieté,
Ma table est tout son territoire; Sa devise est la iihort('.

Amis, prenons lous notre verre :

Le sénat s'assemble aujourd'hui.

D'abord , par un arrêt sévère ,

A januiis proscrivons l'ennui.

Quoil proscrire? Ah! ce mot doit être

Inconnu dans notre cité.

Chez nous l'ennui ne pourra naître :

Le plaisir suit la liberté.

Du luxCi dont elle esl blessée, La joie ici di-feml l'abus; Point
d'entraves à la pensée, Par ordonnance de Bacchus.

A son gré que chacun proCesse Le culte de sa déité; (,'u'on
puisse aller même à la messe : Ainsi le veut la liherli".

La noblesse est trop abusive :

Ne parlons point de nos aïeux.

Point de titre, même au convive Qui rit le plus ou boit le mieux.

Et si quelqu'un, d'un traître, Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse.

Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république, Pour Voir son destin aller.

Mais ce peuple si paillard (je l'ai déjà redouté un ennemi :

C'est Lisette qui nous rappelle Sous les lois de la volupté.

Elle veut régner, elle est belle; C'en est l'ait de la liberté.

MON ÂME

Air des SryUif? Pt des Ama;;Ooes.

C'est à table, quand je m'enivre De gaieté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre , J'aime à prévoir mon dernier jour. [Bis.]

Il semble alors que mon âme me quitte.

Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux :

Ah! sans regret, mon âme, partez vite;)

[Bis.

Eu souriant remontez dans le» cieux.)

Remontez, remontez dans les cieux. [Bis.)

Cherchez au-dessus des orages Tant de Français morts à propos,
Qui, se déroband aux outrages, Ont au ciel porté leurs drapeaux.

Pour conjurer la l'oudre qu'on irrite.

Unissez-vous à tous ces demi-dieux.

Ah! sans regret, mon àme, partez vite;

Eu souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

Vous prendrez la forme d'un ange;

De l'air vous parcourrez les champs.

A'otre joie, enfin sans mélange.

Vous dictera les plus doux chants.

L'aimable paix, que la terre a proscrite. Ceindra de fleurs votre
iront radieux.

Ah! sans regret, mon àme, partez vite; En souriant remontez
dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde.

Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.

L'amour seul m'aidait en ce monde

A traîner de pénibles fers.

Mais, dès demain, je crains qu'il iic m'évite; Pauvre captif, demain je serai vieux.

Ah! sans regret, mon àme, partez vite; En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire

D'un llion trop insulté,

Qui prit l'autel de la Victoire

Pour l'autel de la Liberté.

Vingt nations ont poussé de Thersite Jusqu'en nos nmrs le char injurieux.

Ahl sans regret, mon àme, partez vite; En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon àme, Doux rayon de l'astre éternel I Mais passez des bras d'une femme Au sein d'un Dieu tout paternel.

L'ai pétille a défaut d'eau bénite;

De vrais amis viennent fermer mes yeux.

Ah! sans regret, mon àme, partez vite;

En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

CHANSONS DE BERANGER

PAILLASSE

Am; Amis. iW-iionilluns nos ; «nmiliil'îi.

J'suis m' Paillasse, et mon papa,

Pour m' laiiiiT sur la [ilacc, D'un coup d' pieil ([Ui'uqu' [larl
ni'allrapa, Et m' (lit: Saule, Paillasse!

T'as r jarret dispos,

(Ouo(iu' l'ai' 1' ventre gros VA la lac' rubiconde.

N' sauf poinl-z à demi, Paillass", mon ami :

Saute pour tout le monde!

CHANSONS DE BKRANGER

Ma mèr', qui poussait des hélas

En m" voyant prendr" ma course , M'habille avec sou seul ma-
fias, M' (lisant : Ce l'ut ma r'ssource ;

Là-d'ssous fais, mon tils.

Ce que d'ssus je fis Pour gagner la pièc' ronde.

N" saut' point-z à demi,

Paillass', mon ami :

Saule pour tout le monde!

Content comme un gueux, j' m'en allais,

Quand un seigneur m'arrête , Et m' donn' l'emploi, dans sou
palais, D'un p'tit chien qu'il regrette.

Le chien sautait bien, .J' surpasse le chien; Plus d'un envieux
en gronde.

N' saut' poiut-z à demi .

Paillass', mon ami :

Saute pour tout le monde!

J' Inivais du lion, mais un hasard.

Où j' n'ons rien mis du m'dre,-

Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard, El (ju'il en vient-z un
autre.

Fi du di'qiouilli"

Qui m'a bien paye!

Fêtons l'autre à la ronde.

N' saut' point-z à demi.

Paillass', mon anà :

Saute pour tout le monde!

A peine a-t-on fêté c'iui-ci.

Que r premier r'vient-z en traître :

'Shj'i qu" aime à diner. Dieu merci, J' saute encor sous sa
fenetre.

Mais le v'ia r'chassé, V'ia l'autre r'placé.

Viv'ceux que Dieu seconde!

N' saut' point-z à demi , Paillass', mon ami :

Saute pour tout le monde!

A'ienn' qui voudra, j' saut'rai toujours

N' faut point qu' la r'cette baisse.

Boir', manger, rire et l'air' des tours, ^'ûyez conim" ça
m'engraisse.

En gens qui, ma foi.

Saut' moins gaiement qu" toi, Puisque r pays abonde,

N' saut" point-z à demi,

Paillass', mon ami :

Saule [lour tout le monde !

CHANSONS DE BBRANGER

LE JUGE DE CHARENTON

AïK .h' I» i:..»hii|<i

Un maître fou qui , dit-on ,

Fit jadis mainte fredaine ,

Des loges de Charenton

S'est enfui l'autre semaine.

Chez un juge qui griffonnait, Il arrive et prend simnrro et lioniiel.

Puis à l'audience, iinr>! d'Ialrine, Il entre et soudain dit : Pr-crlii ! prêcha!

Et patati, et patata.

Prêtons jiiien rorcille à ce discours-là.

«L'Esprit-Saint soutient ma voix, ï Et les accusés vont rire;
«Moi, l'interprète des lois, » .l'en viens faire la satire.

«Nous les tenons d'un impudent "Qui, pour s'amuser, me fit
pn'sident.

«J'ai longtemps vanté son empire, «Mais j'étais alors payé
pour rela. »

Et patati, et patata.

Pouvait-on s'attendre a ce discoiirs-ia?

" Le drame et (ialimafré'

« Corrompent nos cuisinières.

« En frac on voit un curé, « Et nos enfants ont trois pères.

« Le mariage est un loyer :

« On entre en octobre, on sort en janvier.

« Les cachemires adultères «Nous donnent la peste, et ma femme en a. »

Et patati, et patata.

Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari , « Que les tilles ont d'adresse!

« Sous madame Dubarri , « Elles allaient à confesse.

« Ah! qu'enfin (et le terme est clair; «L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;

« Et vous , qui nous tentez sans cesse , « Filles, respectez l'habit ([ue voilà. »

Et patati, et patata.

Rien n'est plus moral que ce discours-là.

«Mais, triste cTct du tyiilnis, « Au lieu d'église on rlève « Le temple du dieu Plut us, « Qui sera beau s'il s'achève.

(') Il n'y a point de mauvais discours que no puisse faim oïllior une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous lo poids d'une accusation capil.île. Anssi jo n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espace de scandale ([ue, lors de son apparition, elle causa jusque dans les doux chambres. Mais je ne puis ni'em-pèclier d':ivouer que, si j'avais pu la condamner ;'i i'onlili , qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (Note de 1821.)

(.\ l'époque où cette Note fut publii'e, M. Bellart était encore procnronr général. >

HO

CHANSONS DE BERANGER

«Partout règaient les intriguants; ï On n'interdit plus les extravagants :

■t Ce dernier point n'est pas un rêve , « Puisque en robe ici je dis tout cela. »

Et patati, et patata.

On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,

Quand deux bisets, sous les armes.

Remènent à Chareuton Cet orateur plein de charmes.

Néanmoins l'avocat Bêlant S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !

J'ai fait rire et verser des larmes; Mais je n'ai rien dit qui valût cela.

Et patati, et patata.

C'est mol qu'on sifflait sans ce discours-là.

CHANSONS DE BERANGER

LES CHAMPS

AlH : M'iii alnuur Oliiit ["tili' Marii».

Rose, partons, voici l'aurore :

Quitte ces oreillers si doux.

Entends-tu la cloche sonore Marquer l'heure du rendez-vous?

Cherchons, loin du bruit de la ville.

Pour le lionliour un sûr asile.

Viens aux champs couler d'heureux jours; Les champs ont
aussi leurs amours.

Viens aux ciianips fouler la verdure.

Donne le bras à ton amant; Kaiiiirochnns-nous de la nature

Pour nous aimer plus teudroinonf.

Des oiseaux la troupe éveilli'c

Nous appelle sous la feuillée.

Viens aux champ? couler d'heureux jours;

Lns champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûfs du village :

Le jour naissant t'éveillera;

Le jour mourant sous le feuillage

A notre couche nous rendra.

Puisses-tu , maîtresse adorée ,

Te plaindre encor de sa durée !

Viens aux champs rouler d'heureux jours;

Les champs ont aussi leurs ajours.

Quand l'cti' vers un sol fertile Conduit des moissonneurs
uomhreux; Quand, près d'eux, la glaneuse agile Cherche l'épi du
malheureux; Combien , sur les gerbes nouvelles , De baisers pris
aux pastourelles!

A'iens aux champs couler d'heureux jours; Les champs ont
aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de raulnume

S'épanche à Ilots un doux nectar,

Près de la cuve qui bouillonne

On voit s'égayer le vieillard ;

Et cet oracle du village

Chante les amours d'un autre âge.

Viens aux champs couler d'heureux jours;

Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages

Que tu croiras des bords lointains.

Je verrai, sous d'épais ombrages,

Tes pas devenir incertains.

Le désir cherche un lit de mousse;

Le monde est loin, l'herbe est si douce!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours!
C'en est fait; adieu, vains spectacles!
Adieu, Paris, où je me plus,
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jotirs;
Les champs ont aussi leurs amours.

LA COCARDE BLANCHE

COUPLET? CENSÉS RAITS l'iili! UN DINER OU DES UOYA-
LISTES CÈLÉBILAIENT L AN N I VERS A I UE DE LA l'ITEM-
lÈUE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIEN? EL DES
PRUSSIENS

Arn des Ti-oi-; Cousine?.

CHŒUR

Jour de paix, jour de délivrance, Qui des vaincus lit le bon-
heur; Beau jour, qui vint reudre à la France La cocarde blanche et

l'honneur!

Chantons ce jour riier à nos belles, Oii tant de rois, par leurs succès, Ont puni les Français rebelles Et sauvé tous les bons Français.

.Jour de paix, jour de délivrance, Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohorte»

Par nos vœux étaient appelés.

Qu'aisément ils ouvraient les portes Dont nous avions livré les clés!

•tour de paix, jour de didivrance, Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jnur. qui \nil reiulre à la France La cocarde Idauclic cl l'hunueur!

Sans ce jour, qui pouvait repondre

Que le ciel, comblant nos malheurs.

N'eût point vu sur la Tour de Londre Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance.

Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans Thistoire '.Hi'aux pieds des Cosaques du Don, Pour nos soldats et pour leur gloire, Nous avons demandi' pardon.

Jour de paix, jour de délivrance, Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique.

Buvons, après tant de dangers, Dans ce repas patriotique, Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance, Qui des vaincus fit le bonheur»

CHANSONS DE BERANGER

Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême, Buvons au plus grand des Français, A ce roi qui sut par lui-même

Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance , Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!

CHANSONS DE BÉRANGER

ftt-tt-' /v; Ci, r/jte

LA BONNE VIEILLE

Ai» (U- Wll-linii . ou Muse ili-s boi? i-l îles iieeonls elutuiiièll-^*.

Vous virillirez, ô uiii licllr ui.i il rosse! "Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Pour moi le temps semble , dans sa vitesse , Compter deux fois les jours que j'ni perdus.

Survivez-moi; ni;iis que l'âge pénible Vous trouve encor fidèle à mes leçons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami ri'pétez 1rs chansons.

IP

CHANSONS DE BERANGER

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides Les traits charmauts qui m'auront inspiré, Des doux récits les jeunes gens avides Diront : Quel fut cet ami tant pleuré? De mon amour peignez, s'il est possible. L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons; Kt bonne vieille, au coin d'un l'eu paisibb'. De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France, Dites surtout aux fils des nouveaux preux Que j'ai chanté la gloire et l'espérance Pour consoler mou pays malheureux.

Rappelez-leur que l'aiglon terrible De nos lauriers a détruit vingt moissons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami répétez les chansons.

(^n vous dira : Savait-il être aimable'. Et sans rougir vous direz ; Je l'aimais. D'un trait méchant se montra-t-il capable'. Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ail! dites bien qu'amoureux et sensible, D'un luth joyeux il attendrit les sons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri , quand mon renom futile De vos vieux ans charmera les douleurs; A mon portrait quand votre main débile , Chaque printemps, suspendra quelques fleurs, Levez les yeux vers ce monde invisible Où pour toujours nous nous réunissons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami répétez les chansons.

CHANSONS DE BERANGER

LE VIN ET LA COQUETTE

\m : Ji* viti? l.k'iit'.t iliiittter IViiiiiii-

Amis, il est iinr> coquette Dont jo redoute ici les yeux.

Que sa vanité , qui me guette , Me trouve toujours plus joyeux.

C'est au vin de rendre impossible Le triomphe qu'elle espérait.

Ali! radions bien que mon cœur est sensible La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos ôpigrammes Ce sexe que j'ai trop aimé.

Achevons d'éteindre les flammes Du flauilieu qui m'a consumé.

Que Bacbus, toujours invincible, Ole à l'Amour son dernier trait.

Ah! cachons bien que mon coeur est sensible La coquette en
abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !

Ah! de mon cœur prenez pitié!

Chantez la liqueur écumante Que verse en riant l'Amitié.

Enlacez le lierre paisible Sur mon front, qui me Irallirail.

Ah! carions bien que mon cœur est sensible ; La coquette en
abuserail.

Mais l'Amour prossa-t-il la grappe D'où nous vient ce jus
enivrant?

J'aime encor; mon verre m'échappe, Je ne ris plus qu'en
souponnant.

Pour fuir ce charme irrésistible, Trop d'ivresse enchaîne mes
pas.

Ah ! vous voyez; que mon coeur est sensible Coquette , n'en abu-
sez pas.

CHANSONS DE BERANGER

L'ERMITE ET SES SAINTS

COPIETS ADRESSES A M. DE JURY, LE JOUR DE SA FÊTE

Ain ; Rassemblez/ vous , ma mie.

On va rouvrir la Sorboiuiui^; L'Eglise attend ses décrets :
 On ne brûle encor personne, Mais les fagots sont tout prêts.
 Par bonheur chez nous habite Un saint d'un esprit plu? doux.
 Ermite, bon ermite, Priez, priez pour nous!
 Ce n'est to\it son patrimoine; Car, pour être chansonnier, De
 Lattaignant , gai chanoine.
 Il choisit le bénitier.
 Mais de ses refrains qu'on cite Lattaignant serait jaloux.
 Ermite, bon ermite.
 Priez, priez pour nousl
 Des prêtres, grands catholiques, L'ont instruit à servir Dieu.
 11 tient aux mêmes reliques Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
 A l'amour sa muse invite : Par lui nous serons absous.
 Ermite, bon ermite, Priez, priez pour nous!
 Il lui manquait un bréviaire; Le boa ermite, à dessein.
 Prit les oûvres de Voltaire, Qui se disait capucin.
 Grâce à l'auteur qu'il médite, 11 sait charmer tous les goiits.
 Ermite, bon ermite, Priez , priez pour nous !
 Rabelais, ce fou si sage.
 Lui légua , par parenté , Un capuchon d(int l'usage Eu fait un
 sage en gaieté.

Contre la gent hypocrite Voyez son malin courroux.

Ermite, bon ermite, Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces Sur son gai califourchon, Il
laisse fourrer aux Grâces Des fleurs sous son capuchon.

A l'aimer tout nous invite; Avec lui sauvons-nous tous.

Ermite, bon ermite, Priez, priez pour nous!

CHANSONS DE BERANGER

MON HABIT

\in ilii vancloviUc ilc IHVrncc.

Sois-moi fulMe, o pauvre haliit i[no j'iiiiic!

Ensemble nnus devonniis vieux.

Depuis dix ans je te brosse moi-inènie.

Et Socrate n'eût pas l'ait mieux.

Quand \o sort à ta mince i^tofo Livrerait de nouveaux
combats,

Imite-moi, résiste en pliibisophe ;

Mon vieil ami , ne nous séparons pas

CHANSONS DE BERANGER

Je me sùuvieus, car j'ai bouue mémoire, Du premier jour où je te mis.

Cr't.iit ma frte. et, pour comble de gloire Tu fus chaulé par mes amis.

Ton indigence, qui m'houore, Ne m'a point banni de leurs bras.

Tous ils sont prêts à nous fêter encore :

Mon vieil ami. ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre

Qu'uu fat exhale en se mirant?

M'a-t-ou jamais vu dans une antichambre

T'e.vposer au mépris d'un graud?

Pour des rubans, la France entière

Fut eu proie à de longs débats; La fleur des champs brille à ta boutonnière : Mon vieil ami , ne nous sc'parons pas.

A ton revers j'admire une reprise :

C'est encore un doux souvenir.

Feignant un soir di? fuir la tendre Lise. Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cet outrage Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :

Mon vieil ami, ne nous séparons pas,

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines

Oit notre destin fut pareil; Ces jours mêlés de plaisirs et de peines.

Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientiM , il me le semble ,

Mettre pour jamais habit bas.

Attends un peu; nous flnirons ensemble ; M"n vieil ami, ne nous séparons pas.

CHANSONS DE DERANGER

MON PETIT COIN

AiH <lii viiii.li'vUlr (il- lu l'i-titi' ('.«Mlveniftiitc.

Non, le monde ne peut me plaire; Dans mon coin retournons rêver.

Mes amis, de votre galère Un forçat vient de se sauver.

Dans le désert que je me trace, Je fuis, libre comme un Bédouin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes, Je pèse et nos fers et nos droits; Sur les peuples versant des larmes, Je juge et condamne les rois; Je prophétise avec audace; L'avenir me sourit de loin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dnns mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées; A faire le bien je me plais; J'élève de nobles trophi'o?; Je transporte au loin des paliù-;.

Sur le trône ceux que je place, D'être aimés sentent le besoin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :

Je vole, et, joyeux séraphin.

Je vois aux flammes éternelles Nos rois précipités sans fin.

Un seul échappe de leur race; De sa gloire je suis témoin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

Je l'orme ainsi pour ma patrie Des vœux que le ciel entend bien.

Respectez donc ma rêverie :

Votre monde ne me vaut rien.

De mes jours filés au Parnasse Daignent les Muses prendre soin!

Mes amis , laissez-moi . de grâce . Laissez-moi dniis iinin pi'tit coin.

CHANSONS DE BKRANGER

LE SOIR DES NOCES

Air : Zoo ! ma Li>etU' . / .nu I ma Lis'jn.

L'hyuiiii [iroyiil cette nuit Deux amants dans sa nasse.

Qu'au seuil Je leur réduit Un doux concert se place.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! tli'ite et basse!

Et violon, zou, zon!

Par ce trou fuit exprès, Voyons ce qui se passe.

L'épouse a mille attraits, L'époux est plein d'audace.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor Fuir ri'-poux qui l'embrasse; Mais sur plus d'un trésor Le fripon fait main basse.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zun!

L'Ilr In'lllblr et pAlil T'iinilis (|u'ii la délance.

Il va l)ri^r le lit; Il va rompre la glace.

Zon! flûte et basse!

Zonl violon !

Zon! flûte et basse!

Et violon , zon , zon !

Mais, pris au trébuchet.

L'époux, quelle disgrâce!

De l'oiseau qu'il cherchait N'a trouvé que la place.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant Se confesse à voix basse.

D'un divorce éclatant Tout haut il la menace.

Zonl flûte et basse I

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous; Mais qu'à tout il se fasse :

Du livre des époux Il n'est i|u"à la pri"faic.

Ziiu! flûte et basse!

Zou! \ iiliin!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zon!

CHANSONS DE BERANGER

LA VIVANDIÈRE

\ili 'il- WiLHLM. Mit hi-iiiaiii iiDitiii. an |i<iiiiit ilii t<mi'. <iii luit
lu ^l'-iii-ialr.

Vivandière du régimenl,

C'est Câlin (lu'nu mm' niunnii'.

Je vends, je donne et Itoi;. yaieuienl Mon vin et mon
rogomme.

J'ai le iiied leste et l'onl mutin, riutiii, tiuliii. tiitiu, i-'lin tiiliii;
J'ai le [lied leste et l'œil mutin ; Soldats, voih'i Catîn!

CHANSONS DE BERANGER

Je fus chère à tous nos héros ;

Hélas! combien j'en pleure!

Aussi soldats et généraux

Me comblaient, à toute heure, D'amour, de gloire et de butin ,
Tintin, tintin, tintiu, r'iin tiutin; D'amour, de gloire et de butin :

Soldats, voilà Catin!

J'ai fait plus que maint duc et pair Pour mon pays que j'aime.

A Madrid si j'ai vendu cher.

Et cher à Moscou même,

J'ai donné gratis à Pantin , Tintin, tintin, tintin, r'iin tintin;

J'ai donné gratis à Pantin :

Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits En vous versant à boire.

Songez combien j'ai fait de fois Rafraîchir la Victoire.

Ça grossissait son bulletin , Tintin, tintin, tintin, r'iin tintin;

Ça grossissait son bulletin :

Soldats, voilà Catin!

Quand au nombre il fallut céder

La victoire infidèle , Que n'avais-je pour vous guider

Ce qu'avait la Pucelle ! L'Anglais aurait fui sans butin .

Tintin, tintin, tintin, r'iin tintin; L'Anglais aurait fui sans butin

:

Soldats, voilà Catin!

Depuis les Alpes je vous sers;

Je me mis jeune en route.

A quatorze ans, dans les déserts.

Je vous portais la goutte; Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tiutin, tintin, tintin, r'iin tintiu; Puis j'entrai dans Vienne un ma-
tin :

Soldats, voilà Catin!

Si je vois de nos vieux guerriers

Pâlis par la souffrance , Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,

De quoi boire à la France, Je refleuris encor leur teint , Tintin,
tintin, tintin, r'iin tiutin, Je refleuris encor leur teint :

Soldats, voilà Catin!

Do mon commerce et des amours C'était le temps prospère.

A Rome je passai huit jours, Et de notre saint-père

Je débauchai le sacristain, Tintin, tintiu, tintin, r'iin tintin;

je débauchai le sacristain :

Soldats, voilà Catin!

Mais nos ennemis, gorgés d'or, Paieront encore à boire.

Oui , pour vous doit briller encor Le jour de la victoire.

J'en serai le réveil-matin, Tintin, tintin, tintin, r'iin tintin;

J'en serai le réveil-matin :

Soldats, voilà Catin!

CHANSONS DE BERANGER

L'INDEPENDANT

AiJi : ■)" viii> l»iriiiir,i .|iiii.-r roiiipii-c

Respectez mon iudépeudanco, Esclaves de la vanité :

C'est à l'ombre de l'indigence Que j'ai trouvé la liberté. (Bis.)
Jugez aux chants qu'elle m'inspire Quel est sur moi son ascendant! iBin.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant, Je suis, je suis indépendant.

Toute |uissance est une gène :

Oli! d'un roi que je plains l'ennui!

C'est le conducteur de la cliaine;

Ses captifs sont plus gais que lui.

Dominer ne peut me séduire ;

J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant ,

Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage

Errant dans la société;

Et pour repousser l'esclavage

Je n'ai qu'un arc et ma gaieté'.

Mes traits sont ceux de la satire :

Je les lance en me défendant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant,

Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée.

Gaiement je poursuis mon chemin , Riche du pain de la journée.

Et de l'espoir du lendemain.

Chaque soir, au lit qui m'attire Dieu me conduit sans accident.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant , Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre, Valets, en tout temps prosternés, Dans cette auberge qui ne s'ouvre Que pour des passants couronnés.

On rit du fou qui siir sa lyre Chante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant. Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée De ses attraits les plus puissants.

Qui dos chaiues do l'hyménée Veut charger mes bras
caressants.

Voilà comme on perd un empire!

Non, non, point d'Miymen imprudent.

Que toujours Lise ait le droit de sourire Quand je lui dis : Je
suis indépendant . Je suis, je suis indépendant.

CHANSONS DE BERANGER

LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE

Air «le Cali.ÎKi.

Proclamons la Sainte-Alliance Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès ad hoc, Entre Alger, Tunis et Maroc.
(Bis.) Leurs souverains, nobles corsaires.

N'en feront que mieux leurs affaires.

Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger, Maroc et Tunis ! (Bis.)

Français, à leur Sainte-Alliance, Envoyons, pour droit d'assu-
rance, Nos censeurs anciens et nouveaux, Et nos juges et nos
prévôts.

Avec eux ces rois , sans entraves , Feront le commerce
d'esclaves.

Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger, Maroc et Tunis 1

Ces rois, dans leur Sainte- Alliance, Trouvant tout bon pour leur puissance.

Jurent de se mettre en commun Bravement toujours vingt contre un.

On dit qu'ils s'adjoindront Christophe, Malgré la couleur de l'étoffe.

Vivent des rois qui sont unisi Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte- Alliance , Si du trône, par occurrence, Un roi tombait, que subito On le ramène en son château.

Mais il soldera les mémoires Du pain , du foin et des victoires.

Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger,]Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance, Nous forçant à l'obéissance , Veulent qu'on lise l'Alcornn, Et le Bonald et le Ferrand ; Mais Voltaire et sa coterie Sont à Vindex en Barbarie.

Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte- Alliance , C'est peu qu'un paye à l'échéance; Il faut des rameurs sur les bancs , Et des muets aux rois forbans :

Même à ces majestés caduques 11 faudrait des peuples d'eunuques.

Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger, Maroc et Tunis!

CHANSONS DE BERANGER

LES CAPUCINS

Alil ; l'an! il' l:l VPl'hl , J.iis tii»ii ii'i'ii finit.

Bénis soient la Vierge et les saints : On rrtahlit les capucins!

Bh.

Du Seigneur vendanger la vigne, En reprenant le capuchon.

Moi, qui fus capucin indigne, Je vais, ma petite Fanchnn.

Bénis soient la Vierge et les saints On rétablit les raiiucins!

(') A cette époque, on avait vu dans lioanconp dp vill«, ol parliculii'Tonionl dans l.- Midi, cimilor di-s iniliviilii^ rcvi'^uij do l'iialiit des anciens ordres nicndianl*.

CHANSONS DE BERANGER

Fanchon , pour vaincre par surprise Les philosophes trop nombreux, Qu'en vrais cosaques de l'Eglise , Les capucins marchent contre eux.

Pour tâter de l'agneau sans taches , Nos soldats courent s'attahler; Et devant certaines moustaches, On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bi''nis soient la Vierge et les saints : On rétablit les capucins!

Bénis soient la Vierge et les saints ; On rrtahlit les capucins!

La faim désole nos provinces ; Mais la piété l'en bannit.

Chaque fête, grâce à nos princes, On peut vivre de pain bénit.

Nos missionnaires font rendre Aux bonnes gens les biens de Dieu; Ils marchent tout couverts de cendre C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge et les saints : On rétablit les capucins I

Bénis soient la Vierge et les saints : On rétablit les capucins!

L'Église est l'asile des cuistres; Mais les rois en sont les piliers;
Et bientôt le banc des ministres Sera le banc des marguilliers.

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :

Vas , il n'est pas de sot métier.

Mais qu'avec nous deux , en cachette , Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints : On rétablit les capucins!

Bénis soient la Vierge et les saints ; On rétablit les capucins!

CHANSONS DE BERANaER

AGEE DE TROIS MOIS. LE JOUR DE SON BAPTEME

Ain : JV'liiis hoii chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris Le pauvre parrain qu'on vous donne?

Ce choix seul excite vos cris; De bon cœur je vous le pardonne.

Point de bonbons à ce repas :

A vos yeux cela doit me nuire ; Mais , mon enfant , ne pleurez pas , Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi Tient la vertu même asservie, Puissions-nous, ma commère et moi.

Vous porter bonheur dans la vie !

Pendant leur voyage ici-bas, Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ; Mais, mon enfant, ne pleurez pas.

Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur.

Et c'est l'amitié qui vous nomme. Or, pour n'être pas grand seigneur, Je n'en suis pas moins honnête liuniiiie. Des cadeaux si vous faites cas , Vous y trouverez à redire; Mais, mon enfant, ne pleurez pas, Votre parrain vous fera rire.

Qu'il vos noces je chanterai, Si jusque-là mes chausons plaisent!

Mais peut-être alors je serai Où Pauard et Collé se taisent.

Quoi! manquer aux joyeux ébats Qu'un pareil jour devra produire!

Non, mon enfant, ne pleurez pas.

Votre parrain vous fera rire.

CHANSONS DE BÉRANGER

LA PETITE FEE

AtB : C'est lu niL'illL'iii boiuinr du moii-U'.

Enfants, il i'tuit une fois Une fée appelée Urgaude; Grande à peine de (juatre doigts, Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups Donnaient félicité parfaite.

Ah! bonne fée, euseignez-nou= Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant, Étaient l'organe de la fée; Et par eux jamais l'innocent Ne voyait sa plainte étouffée.

Jamais pour l'erreur à genoux La clémence n'était muette.

Ah! bonne fée, euseiguez-nous Où vous cachez votre baguette!

Dans uue couque de saphir.

De huit papillons attelée, Elle passait comme un zéphyr.

Et la terre était consolée.

Les raisins mûrissaient plus doux; Chaque moisson était complète.

Ah ! bonne fée , enseignez-nous Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni, Elle avait touché sa couronne; Il voyait tout son peuple uni.

Prêt à mourir pour sa personne.

S'il venait des voisins jaloux, Ou les forçait à la retraite.

Ah ! bonne fée , enseignez-nous Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi

Dont elle créait les ministres;

Braves gens, soumis à la loi,

Qui laissaient voir dans leurs registres.

Du bercail ils chassaient les loups

Sans abuser de la houlette.

Ah ! bonne fée , enseignez-nous

Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal , Hélas! Urgande est retirée.

En Amérique tout va mal ; Au plus fort l'Asie est livrée.

Nous éprouvons un sort plus doux; Mais pourtant, si bien qu'on nous traite, Ah! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette!

niANSON?! DE RERANaRR

LES CLEFS DU PARADIS

Ain : A coups il' pioil , S i-niips il' poinj.

Saint Pierre perdit l'iuiln' jiuir Les clefs du céleste séjour.

(L'histoire est vraiment singulit'-ro!) C'est Margot qui , passant par \h .

in.

Dans son gousset les lui vol.i.

« Je vais, Margot, <■ Passer pour un nigaud ; Renc1(>7.-nioi mes clefs ». disait saint Pierre.

ir,2

CnANF^ONS DK RERANGER

Margoton, sans ppulre de temps, Ouvre le ciel ;ï deux battants.

(L'histoire est vraiment singulière !" Dévots fieffés , pécheurs maudits . Entrent ensemble au paradis.

<i Je vais , Margot , » Passer pour un nigaud ; <i Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant.

Que Dieu doit être intolérant ; (L'histoire est vraiment singulière !|_ Satan lui-même est bienvenu ■ La belle en fait un saint cornu, a Je vais, Margot, « Passer pour un nigaud ; " Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant T'n turc, un juif , un protestant;
(L'histoire est vraiment singulière !

Puis un pape, l'honneur du corps.

Qui, sans Margot, restait dehors.

<•: Je vais , Margot , " Passer pour un nigaud ; Rendez-moi
mes clefs » , disait saint Pierre

Dieu , qui pardonne à Lucifer, Par décret supprime l'enfer.

(L'histoire est vraiment singulière !) La douceur va tout
convertir :

On n'aura personne à rôtir.

« Je vais, Margot, i Passer pour un nigaud ; Rendez-moi mes
clefs », disait saint Pierr.».

Des jésuites, que Margoton Voit à regret dans ce canton , (L'-
histoire est vraiment singulière!

.■^ans bruit, à force d'avancer.

Près des anges vont se placer, ir Je vais , Margot , r « Passer
pour un nigaud ; a Rendez-moi mes clefs » , disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard.

Et Pierre en veut avoir sa part.

(L'histoire est vraiment singulière!' Poir venger ceux qu'il a
damnés, On lui ferme la porte au nez.

H Je vais, Margot, <i Passer pour un nigaud ; t Rendez-moi
nies clefs » , disait saint Pierre.

CHANSONS DE BEUANGKIL

L'EXILE

Am : Kniile, Ijoi cniili.-.

A d'aimables compagnes Une jeune beauté Disait : Dans nos
campagnes Règne l'humanité.

Un étranger s'avance , Qui, parmi nous errant.

Redemande la France, Qu'il chante en soupirant.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie, Une patrie Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide Vers la France entraîné .

Il s'assied, l'œil humide Et le front incliné.

Dans les champs qu'il regrette Il sait qu'en peu de jours Ces
flots que rien n'arrête Vont promener leur cours. D'une terre ché-
rie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-éte,

Implorant son retour,

Tombe aux genoux d'un luaitro

Que touche son amour; Trahi par la victoire, Ce proscrit, dans
nos bois, Inquiet de sa gloire, Fuit la haine des rois.

D'une terre chérie C'est un fils désolé..

Rendons une patrie,

Une patrie Au pauvre exilé.

De rivage en rivage Que sert de le bannir?

Partout de son courage.

Il trouve un souvenir.

Sur nos bords, par la guerre Tant de fois envahis.

Son sang même a naguère Coulé pour son pays.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie j

Une patrie Au pauvre exilé.

Dans nos deslins coïitrac». .

Ou dit qu'eu ses foyer»

Il recueillit nos frères Vaincus et prisonniers.

De ces temps de conquêtes Rappelons-lui le cours ;

CHANSONS DE DERANGER

Qu'il trouve ici des fêtes, Et surtout des amours.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie, Une patrie Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche, Si, par nous abrité, Il b'eudorl sur la
couche

De l'hospitalité, Que par nos voix légères Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères Croie avoir sommeillé.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie Au pauvre exilé.

CHANSONS DE ULKANGER

MA NACELLE

CHANSON CLANTlili A MES AMIS REUNIS l'OlJU MA V i:\ E

Am : Eli ! vo^ue la galère.

Sur une oude tranquille Voguant soir et matin, Ma nacelle est
docile Au souffle du destin.

La voile s'enfle-l-elle,

J'abaudonni' le burd.

Eh I vogue ma nacelle (o doux zéphyr! sois-moi lidèie) Eh !
vogue ma nacelle , Nous trouveruuà un port.

IGG

CHANSONS DE BÉRA.NGER

J'ai pris pour passayérc La muse des chansons, Et ma course
légère S'égaye à ses doux sons.

La folâtre pucelle Chante sur chaque bord.

Eh ! vogue ma nacelle (O doux zéphyr! sois-moi lidclc,.

Eh! vogue ma nacelle, Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage Cent foudres à la fois.

Ebranlant ce rivage , Epouvantent les rois, Le plaisir, qui
m'appelh; , M'attend sur l'autre bord.

Eh ! vogue ma nacelle (O doux zéphyr! sois-moi lidclc , Eh !
vogue ma nacelle, Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel clungc :

Un soleil éclatant Vient mûrir la vendange Que le buveur
attend.

D'une liqueur notivelle

Lestons-nous sur ce bord.

Eh ! vogue ma nacelle O doux zéphyr! sois-moi fulclc^ Eh!
vogue ma nacelle, Nous trouverons un port.

Des rives bien connues ^l'appellent à leur tour.

Les Grâces demi-nues Y célèbrent l'amour.

Dieux! j'entends la plus belle Soupirer sur le bord.

Eh ! vogue ma nacelle (O doux zéphyr! sois-moi fidèle).

Eh! vogue ma nacelle.

Nous trouverons un porl.

Mais, loin du roc perhdc Qui produit le laurier.

Quel astre heureux me guide Vers un humble foyer?

L'amitié renouvelle Ma fête sur ce bord.

Eh! vogue ma nacelle (O doiLX zéphyre! sois-moi tidèle , Eh !
vogue ma nacelle , Nous entrons dans le porl.

fHANSONS DE RRRANGRR

lfi7

MONSIEUR JUDAS

Am : J'ons im curé palriulp.

Monsieur Judas est un drôle- Qui soutient avec chaleur Qu'il
n'a joué qu'iui seul r('ilo Et n'a pris qu'une rouleur.

Nous qui détestons les gens Tantôt rouges, tantôt blancs,

Parlons bas ,

Parlons bas :

Ici près j'ai vu Judas, J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste, Cet observateur moral Parfois se dit
journaliste , Et tranche du libéral ; Mais voulons-nous ré(damer
I.e droit de tout imprimer.

Parlons bas ,

Parlons bas :

Ici pr[^]s j'ai vu Judas, J'ai vu Judas, j'ai vu Jud;is.

Sans respect du caractère.

Souvent ce lâche elfroulé Piirte i'Tialiil militaire Avei- In iTdiv
au c('ité.

XiMis i]ui l'aisipiis viiliinliers

L'élogs de nos guerriers, Parlons bas, Parlons bas :

Ici près j'ai vu Judas, J'ai vu Judas, j'ai \u Judas.

Enfin sa bouche flétrie Ose prendre un noble accent, Et des
maux de la patrie Ne parle qu'en gémissant.

Nous qui faisons le procès A tous les mauvais Français,

Parlons bas,

Parlons bas :

Ici près j'ai vu Judas, J'ai vu Juilas. j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice, Tout haut vous dit : » Mes amis,
o Les limiers de la police « Sont à craindre en ce pays. »

Mais nous qui de maints brocards l'dursuivons jusipTauf
mouciinril Parlons bas.

Parlons lias :

lii jirès l'ai \ u .Juilas, • l'.ii \u .luui.is. j'ai \M Judas.

CHANSONS DE BERANGER

ADIEUX A DES AMIS

Aiu : C'est un lanla , landerirelte.

D'ici faut-il que. je parte, Mes amis, quand, loin de vous.

Je ne puis voir sur la carte D'asile pour moi plus doux !

Même au sein de notre ivresse.

Dieu! je crois être à demain :

Fouette , cocher ! dit la Sagesse ;

Et me voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse, Ne va point au cabaret , Me vient dire avec rudesse Un médecin indiscret ; Mais Lisette est si jolie !

Mais si doux est le bon vin !

Fouette, cocher! dit la Folie;

Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage, On pourrait, grâce aux plaisirs.

Aux fatigues du voyage Opposer d'Iruri'ux loisirs.

Mais une ardeur importmie En route met chaque humain :

Fouette, cocher! dit la Fort\nie;

Et nous Voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être .le chanterai mon retour.

Déjà je crois voir renaître L'aurore d'un si beau jour.

L'allégresse, que j'encense, A mon paquet met la main :

Fouette, cocher! dit l'Espérance;

Et me voilà sur le chemin.

rilA\SoX5; DE P.I'-RANOER

LE DIEU DES BONNES GENS

Ah\ ilii viiii'li'villi' 'lelit Parlicnin-ée.

Il est un Dieu; devant lui j'i' m'incline, Pnuvre et content, sans lui ihunauder rien. De l'univers observant la niachiui', J'y vois (lu mal, et n'aime ijne li^ Inen.

Mais 11' plaisir à ma philosophie RévMe assez des cieux intelligents.

Le verre en main, gaiement je me confie Au Dii'U des lionnes gens.

CHANSONS DE BERANGER

Dans ma retraite où l'on voit l'indigeuce, Sans m'éveiller, assise à mou chevet, Grâce aux amours, bercé par l'espérance, D'un lit plus doux je rêve le duvet.

Aux dieux des cours qu'un autre sacrifi'e ! Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents , Lo verre en main, gaiement je me confie Au Dieu lies bonnes gens.

Vn conquérant, dans sa fortune altière, Se fit un jeu des sceptres et des lois, Et de ses pieds on peut voir la poussière Empreinte encor sur le bandeau des rois. Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie! Moi, pour braver des maîtres exigeants.

Le verre en main, gaiement je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire, Brillaient les arts, doux fruits des beaux cHiuat? .Tai vu du Nord les peuplades sans gloire De leurs manteaux secouer les frimas.

Sur nos débris Albion nous défie; (') INfeis les destins et les flots sont changeants : Le verre en main, gaiement je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre ! Nous touchons tous à nos derniers instants : L'éternité va se faire comprendre ; 'J"out va finir, l'univers et le temps. o chérubins à la face bouffie.

Réveillez donc les morts peu diligents.

Le verre en main, gaiement je me eunne Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point cûlère; S'il créa tout , à tout il sert d'appui : Tins qu'il nous donne, amitié tutélaire, Et vous , amours , qui créez après lui , Prêtez un charme à ma philosophie Pour dissiper des rêves affligeants.

Le verre en main, que chacun se confie Au Dieu des bonnes gens.

(') Des ciilitiues anglais, tivs- bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui Mit reproché les traits plaisants ou graves diri-

gés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères qui avaient fait la Restauration, à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les Lettres île Paul : lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, ;\ l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples ;"i une sainte alliance.

CHANSONS DE BERANGER

LA RÈYELLIE

Ail; : La Signora malade.

Loin crime Iris volayc Qu'un seigneur m'enlevait, Au printemps , sous l'ombrage , Un jour mou cœur rêvait.

Privé d'une infidèle, Il rêvait qu'une autre belle Volait à mon secours.

Venez, venez, venez, mes amours! {Bia.)

Cette belle était tendre, Tendre et fière à la l'ois; Il me semblait l'entendre Soupirer dans les bois.

C'était une princesse Qui respirait la tendresse Loin de l'éclat des cours.

Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre Du poids de la grandeur.

Cessant de me contrainilre, Je lui peins mou ardcLir.

Mes yeux versent divs larmes, Ravis de voir tant de eliarms
Sous de si beaux atours.

Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille Dont je flattais mes sens, Quand sou-
dain mou oreille S'ouvre aux plus doux accents.

Si c'est vous, ma princesse,

Des roses de la tendresse Venez semer mes jours.

Venez, venez, venez, mes amours!

Mais uou, c'est la coquette Du village voisin. Qui m'offre une
conquête En corset de basin.

Grandeurs, je vous oublie !

Cette fille est si jcdie !

Ses jupons sont si courts !

Venez, venez, venez, mes amours!

CHANSOIS'S DE BERANGER

LA VIG.NE PLAXTEE DA.NS LES GAULES

Ain uouvcau de Wilubm, ou de Pierre le Grand.

Brenuus disait aux buus Gaulois :

Célébrez uu triomphe iusigne !

Les champs de Rome ont payé mes exploits,

Et j'en rapporte un cep de vigne.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours)

[Bis.

L honneur, les arts, la gloire et les amours.)

Femmes, nos maîtres absolus, Vous qui préparez nos armures.

Que sa liqueur soit un baume de plus

Versé par vous sur nos blessures.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Privés de son jus tout-puissant , Nous avons vaincu pour en boire.

Sur nos coteaux que le pampre naissant

Serve à couronner la Victoire.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins

Apprendront qu'en des jours d'alarmes.

Le l'aïble appui que l'on donne aux raisins

Peut vaincre à défaut d'autres armes.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil.

Des peuples vous serez l'envie.

Dans son nectar plein des feux du soleil

Tous les arts puiseront la vie.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins

Un peuple hospitalier te prie.

Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,

Oublie un moment sa patrie.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Quittant nos bords favorisés, Mille vaisseaux iront sur l'onde.

Chargés de vins et de fleurs pavoises ,

Porter la joie autour du monde. Grâce à la vigne , unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux.

Creuse la terre avec sa lance , Plante la vigne, et les Gaulois joyeux

Dans l'avenir ont vu la France.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'iiunucur, les arts, la gloire et les amours

cHANso.Ns d;: bkkangek

LA BOUQUETIÈRE ET LE ('RUUE-MORT

Am : I.e ciiur à la danse , etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'lière et j' a';ii rien ;

Mais d' vos soupirs j' me lasse, Monsieur l' croqu'-mort , car il faut bii'u

Vous dir' vot' nom-z en face.

Quoique j' sois-t uu esprit fort

Non, je n' veux point d'un croqu'-uiort. Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins, Et n' me sens point l'en\ ie De
passer par vos mains.

CHA>v'SONS DE DERANGER

et amour, qui t'ait plus d'un liasard,

Tous tire par l'oreille L)epuis l'jour où vot' corbillard

Renversa ma corbeille.

Il m'en coûta plus d'un' fleur :

Yot' métier leur port' malheur.

Encor jeune et jolie,]\Ioi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'euvie
De passer par vos mains.
Parc' que vous r'touruez d' yraiids seigneur;
Vous vous en fait's accroire ; Mais si tant d' gens qu'ont des
honneurs
Vous doiv' tous un pourboire, Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie.
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins.
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.
A d' bons vivants j'aime à parler ;
Et, monsieur, n'vous déplaie, Avec vous m' i"audrait-z étaler
Mes fleurs chez 1' pèr' La Chaise ; Mou commerce est mieux
fêté A la porte d' la Gaieté.
Encor jeune et jolie.
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.
J' frai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre.

Mais qu' ce n' soit point-z avant dix nus.

Adieu, croqu'-mort si tendre.

P't-èt' bien qu'en s'impatientant Un' pratique vous attend.

Encor jeune et jolie, Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie

De passer par vos mains.

CHANSONS DE BKRAÑOER

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Air miiiiveaii ili' VVii.iipm . h» Il fsiit que l'on (lie doux.

Moi qui, mriiip aupn's des belles, Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes De l'oiseau vif et léger! Combien d'es-
pace il visite !

A voltiger tout l'invite :

L'air est doux, le ciel est beau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles Où sont de pauvres captifs, En leur
cachant bien mes ailes, Former des accords plaintifs.

L'un sourit à ma visite ; L'autre rêve , dans son gite , Aux
champs où fut sou berce.iu.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que , Philomèle M'enseignant ses plus doux sons.

J'irais de la pastourelle Accompagner les chansons.

Puis j'irais charmer l'ermite Qui, sans vendre l'eau bénite.

Donne aux pauvres son manteau.

Je volerais vite, vite, vite, Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible Un roi qui fuirait l'ennui.

Sur un olivier paisible J'irais chanter près de lui.

Puis j'irais jusqu'où s'abrite Quelque famille proscrite , Porter
de l'arbre un rameau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage, Où des buveurs en gaieté.

Attendris par mon ramage , Ne boiraient qu'à la beauté.

Puis ma chanson favorite , Aux guerriers qu'on déshérite Fe-
rait chérir le hameau.

Je volerais vite, vile, vite.

Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore, Vous, méchants, je vous fuirai A
moins que l'Amour encore Ne me surprît dans ses rets.

Que, sur un sein qu'il agite.

Ce chasseur que nul n'évite ^le dresse un piège uouvû«iii.

J'y volerais vite, vile, vile.

Si j'étais petit oiseau.

CHANSONS DE BERANGER

ur'ELLE EST JOLIE

Am :

Grands dieux! combien elle est jolie, Celle que j'aimerai
toujours!

Dans leur douce mélancolie Ses yeux fout rêver aux amours.

Du plus beau souffle de la vie A l'animer le ciel se plaît.

Grands dieux ! combien elle est jolie ! Et moi, je suis, je suis si
laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie ! Et cependant j'en suis
aimé.

J'ai dû longtemps porter envie Aux traits dont le sexe est
charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie, Devant moi l'Amour s'envo-
lait. Grands dieux ! combien elle est jolie ! Et moi , je suis, je suis
si laid !

Grands dieux! combien elle est jolie!

Elle compte au plus vingt printemps.

Sa bouche est fraîche épanouie ; Ses cheveux sont blonds et flottants.

Par mille talents embellie.

Seule elle ignore ce qu'elle est.

Grands dieux! combien elle est jolie!

Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux! combien elle est jolie 1 Et pour moi ses feux sont constants.

La guirlande qu'elle a cueillie Ceint mon front chauve avant trente ans Voiles qui parez mou amie.

Tombez ; mon triomphe est complet.

Grands dieux ! combien elle est jolie ! Et moi, je suis, je suis si laid !

r[LAN>:ONs; PE r.KRANORR

ITT

L'AYEUGLE DE lufiNOLET

Ain : P.oriiiio de b Fi'i illi' cl le CliàlMll.

A Bagnolet j'ai vu naguère

Certain vieillard toujours content.

Aveugle il revint de la guerre,

Et pauvre il mendie en rliantant. (Dis.

Sur sa vicdle il ri'dil sans cesse :

« Aux gens de plaisir je m'adresse.

« Ah ! donnez, donnez, s'il vous ilait. Et de lui flonner l'on s'empresse, f. Ali ! donnez, donnez, s'il vous plaît. » A l'aveugle de Ragnolet. »

CHANSONS DE BERANGER

Il a pour guide une fillette ;

Et, près d'aimables étourdis,

A la contredanse il répète :

et Comme vous j'ai dansé jadis.

o Vous qui pressez avec ivresse

a La main de plus d'une maîtresse.

Cl Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;

« J'ai bien employé ma jeunesse.

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

(I A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville

Qu'il trouve à de gais rendez-vous :

« Avec Babet, dans cet asile,

tt Combien j'ai ri de son époux !

« Belles, qu'une ombre épaisse attire,

' . Là, contre l'hymen tout conspire.

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;

« Les maris me font toujours rire.

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles Dont il fit longtemps ses amours
:

o Ah ! lour dit-il, toujours gentilles, K Aimez bien et plaisez
toujours.

<• Pour toucher la prude inhumaine , « Trop souvent ma
prière est vaine.

a Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît ; « Refuser vous fait tant
de peine I « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait , « A l'aveugle de
Bagnolet, »

Mais aux buveurs sous la tonnelle

Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,

« Même quand la vendange est belle,

<■ Le pauvre ne vendange pas.

o Bons vivants que met en goguette

« Le vin d'une vieille feuillette,

o Ah! donnez, donnez, s'il vous plait;

« Je me régale de piquette.

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires, Chantent l'amour à pleine voix.

Ou gaiement rapprochent leurs verres Au souvenir de leurs exploits.

Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :

« De l'amitié goûtez les charmes.

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît; « Comme vous j'ai porté les armes !

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît, « A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise

On le voit, pour son intén't,

Moins à la porte de l'église

Qu'à la porte du cabaret.

Pour ceux que le plaisir couronne.

J'entends sa vielle qui résonne :

a Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

» Le plaisir rend l'âme si bonne !

<i Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

'• A l'aveugle de Bagnolet, »

CHANSONS DIÙ UÈKANGÉK

LES CHANTRES DE PAROISSE

IJL' LE CUÏNCUUDAT DE 1817

UHANÂUN A UUIUL

Aiu du Uasliiiiijin,'.

Gloria l'hi , Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre ; Gloria tibi, Domine!

Le Concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse, A qui nous tire enfin d'angoisse.

D'abord, pour ne rien oublier, Remoutons à François premier.
(')

Des deux ciels de notre bun pupe, L'une du ciel ouvre la trappe ; Et l'autre aux griffes du légat Ouvre les coffres de l'Etat.

Gloria tibi , Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre ; Gloria tibi , Domine !
Le Concordat nous est donne.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre ; Gloria tibi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre ; Il a deux fois fait même affaire ;
Mais cette fois, de droit divin, L'Église y gagne un pot-de-vin. (-)

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre ; Gloria libi , Domine !
Le Concordat nous est donné;

Si de nos coqs la voix altière [^] Troubla l'héritier de saint
Pierre, Grâce aux annates (*), aujourd'hui Nos poules vont
pondre pour lui.

tjloria tibi. Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre ; GInria tibi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint-père : ('] Il le veut; et c'est là,
j'espère.

Prouver aux Français dépouillés Qu'il est un de nos alliés.

(') Lo pienior article du Concordat de 1817 remet en \iguoir
celui de François I" et de Léon X.

(*) Ce Concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal
Hercule Gonsalvi.

(') Le coq des drapeaux de la républiine française.

(') Les annates, redevances p.iyécs au saint-siégc, par suite du
Concordat de François 1".

(') Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

CILAiNSOKS DE BERANGER

(jluuia libi , Domine!

Que tout chaitrti Boive à plein ventre ; Gloria libi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise Les libertés de notre Eglise? (') Nous devons à nos députés Déjà tant d'autres libertés !

('•loiiia libi , Domine !

Que tout chanter Boive à plein ventre ; Gloria libi, Domine !

Le Concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre. ('; Il faut qu'avant peu le grand-livre, Servant à nos pieux desseins, Soit mis au rang des livres saints.

, Gloria libi , Domine !

Que tout chanter Boive à plein ventre ; Gloria tibi. Domine !

Le Concordat nous est donné.

Dans chaque ville, un séminaire (') Désormais sera nécessaire ; C'est un hi'ipital érigé Aux enfants trouvés du clergé.

Gloiia libi, Domine !

Que tout chanter Boive à plein ventre ;

Gloria libi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère, (*) Au ciel nous craignons
de déplaire ; Mais qu'il nous passe encor longtemps Nos Suisses,
qui sont protestants.

Gloria libi , Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre; Gloria libi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!

Nous n'irons plus dans les coulisses Brailler en chœur à l'Opé-
ra ; \j Et l'Église nous suffira.

Gloria libi , Domine !

Que tout chantre Boive à {ilein ventre;

Glorin libi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

Oui, chantres, c'est à nous de boire : Ce Concordat fait notre
gloire, Car le bon temps revient grand train Où les rois chan-
taient au lutrin.

Gloria libi, Domine!

Que tout chantre Boive à plein \ entre ; Gloria libi , Domine !

Le Concordat nous est donné.

(') Les libertés de l'Église gallicane, coniproniiscs par le Conc
onlat do FJ'ançoi< I", ce qui lompcclia d'tHre enregistré par plu-

sieurs parlements.

(*) Une des bulles de Pic VII contient ces expressions : ii Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'Étal les arclievfques •(et évCques 1), etc.

(') Le pape i-econimandc l'érection de nouveaux bén)inaires.

(') Lisez la déclaraïion adressée au saint-siéye par M. do DIa-cas, \v 15 juillrl 1817.

('; On asiure que plusieurs chantres de paroisse font partie des clucurs de nos théâtres.

CLIAJNî-ONS DE BE:<AiNGliK

LE BUÏN VIKILLAlîD

Am : r.iinlrалons-niiiH il'iini' similiR Iniiili'illi».

Joyeux onl'iiiiis, vdus ([Ui' PiiKclius rafscinlîf, Par vos cli;iiis()ns vous m'attirez iri. Je suis bien vieux, ni lis en vain ma \nix In'iiiiil! Acourillrz-mui , j'.iime à i hanli'i' aii.-.i.

r>u temps passé j'apporte dos nouvelles; J'ai lui jadis avec le lion raïianl.

Ami> ilu MU, lie i.i j;loiro cl des lielles, Dai-'utii iouriri' aux iliaïisois d'un vieillard

is-,'

CHANSUÏSS DE LiÈRANciER

De nie leter, hé quoi 1 chacun s'empresse ! A ma sauté coule un vin généreux.

Ce doux accueil enhardit ma vieillesse : Je crains toujours d'attrister les heureux. Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes : Avec le temps vous compterez plus tard. Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ; Vos grand'mamans diraient si je leur plus. •J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses; Amis , châteaux , maîtresses , ne sont plus. Les souvenirs me sont restés fidèles :

Aussi parfois je soupire à l'écart.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage. Sans fuir jamais la France et son doux ciel. Au peu de vin que m'a laissé l'orage. L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.

J'ai chanté même aux vendanges nouvelles, Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma pari. Amis du vin, de la gloire et des belles. Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge, Comme Nestor je ne vous parle pas.

De tous les jours où brilla mon courage J'achèterais un jour de vos combats.

Je l'avouerai, vos palmes immortelles M'ont rendu cher un nouvel étendard.

Amis du vin, de la gloire et des belles , Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !

Enfants, buvons à mes derniers amours.

La liberté va rajeunir le monde ; Sur mou tombeau brilleront d'heureux jours. D'un beau printemps, aimables hirondelles. J'ai pour vous voir différé mou départ. Amis du vin, de la gloire et des belles. Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

CHANSONS DK l'.l'IRANGER

LE PRINCE DE NAYARRE

MATiirniN niir.M-, Al- (')

Ain (lu kilk'l des Piorruls.

Quni ! tu veux n'^gncr sur la Franr.f ! Es-tu fou, pauvre Matliuria?

N'échange point ton indigence Contre tout l'or d'un souverain.

Sur un trône l'ennui se carre, Fier d'être encensé par des sots.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne Tu n'as donc point tiré de fruit ?

Réclamerais-tu la couronne, Si le malheur t'avait instruit?

Cette ambition n'est point rare , Même ailleurs que chez les héros.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères, Trompés par des flatteurs
ciVlins, Que de rois se disent les pères D'enfants qui se croient
orphelins!

Régner, c'est n'être point avare

De lois, de rubans, de grands mots.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire.

Sache que plus d'un conquérant Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.

Un Anglais, aidé d'un Tartare, Foule aux pieds de nobles
drapeaux.

Croyez-moi , prince de Navarre , Prince, faites-nous des
sabots.

Combien d'agents illégitimes

Servent la légitimité !

T'rop tard sur les malheurs de Nîmes

On éclairerait ta bonté.

Le roi qu'au pont Neuf on répare [-]

Parle en vain pour les huguenots.

Croyez-moi, prince de Navarre,

Prince, fnites-nous dos sabots.

De tes maux (jui'l serait le terme,

i") Tout 11' mniide so i'a]]pfllo (|ne Malliuiiii Bi'iinoau, rrecin-
nu poin- riro liK d'un salwiior, aflVct.iit do se ilnnor !■> tiirc do
j)i incc lie Xurane.

(') On s'oci'iipnit alors do rolover la sialiui do lloim IV.

CHANSONS DE BERANGER

Si quelques alliés sans fui Prétendaient que tu tiens à ferme Le
trône que tu dis à toi ?

De jour en jour leur ligue avare Augmenterait le prix des baux.

Croyez-moi , prince de Navarre , Prince, faites-nous des
sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule, Graissant la patte au Saint-
Esprit, Faire un concordat ridicule Avec ton père en ,Jésus-
Ciiri>t ?

Pour lui redorer sa tiare

Tu nous surchargerais d'impnis.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs, ton métier nous arrange Nos amis nous ont fait
capot.

C'est pour que l'étranger la mange Que nous mettons la poule
au pot.

De nos souliers même on s'empare Après avoir pris nos man-
teaux. Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faiti'?-nous des

sabots.

CIIANrġONS I>E P-KRANGEH

liiiiiiii'

■•■«"■"liBSfis*- " '

LKS (UNOlġANTK Ki^TS

\ġn : ^T.M'Tin rsl itn fort Imii piirron.

Gnke à Dieu, jo suis lirritirr!

Lo iiK'tior T)o rontii^r Me sied et in'eiichnnte.

T'rav;illcr serait \ġn nlni? :

.l'ai cinquante tVus.

.l'ai cinquante éciiii:.

J'ai cinquante (Vmi? de rentp.

CHANSONS DE BKKANGER

Me? amis, la torrc est à moi. J'ai de quoi Vivre en roi Si l'éclat
me tente.

Los honneurs me sont dévolus :

J'ai cinquante écu^, J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus
de rente.

Parez-vous, Lise, me? amours.

Des atours Que toujours La richesse invente.

I;e clinquant ne vous convient plus J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente, '

Po\ir user des droits d'un rirhan Sans retard , Sur un char De forme élégante , Fuyons mes créanciers confus :

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus de rente,

Pour mes hôtes vous que je prends.

Amis francs , Vieux parents, Sœur jeune et fringante , Soyez logés, nourris, vêtus ; J'ai cinquante écus , J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus de rente.

Adieu, Surène et ses cotea\i\!

Le bordeaux, Le mursaulx, L'aï que l'on chante, Vont donc enfin m'être connus J'ai cinquante écus, J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours.

Pour huit jours Des plus courts Comblez mon attente; Le fonds suivra les revenus ; J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus.

J'ai ciniuuante écus de rente.

CHANSONS 1>K UERANGEU

LA MORT SUBITE

COUL'LiïJ l'dul! l.N Ul.NLli

Am <lii balleL tlos I*icirot>.

Mes amis, j'accours au plus vilr, Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite, De manquer à ce gai repas.

En vain l'amour, qui me lutiuc , Pour m' arrêter tente un effort
; iVvec vous il laut que je dîne :

Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique ieureux d'ctrc. Ou meurt sans
s'en apercevoir.

Ail I mon Dieu ! je suis mort peut-ctrc ; C'est ce qu'il est
urgent de voir.

.le me tûte comme Sosie; .Je ris, je mange, et je bois l'orl.

Ah! je me connais à la vie :

Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronne de lierre, Ici fermer les yeux soudain, Eu
chantant remplissez mon verre, Et de vos mains pressez ma
main.

Si Bacchus, dont je suis l'apotrc.

Ne m'inspire un joyeux transport ; Si ma main ne serre la
vôtre , Adieu , mes amis, je suis mort !

CHANSONS DE DERANGER

LE CARNAVAL DE

Aiii ; A ma Marirol , du l»as eu haut.

On crie à la ville, à la cour :

Alil (ju'il c^t court I ah! qu'il ujI court! {Bis.

Des vuuvcs, des lilles, des i'cuiuiies, Tu dois craindre les épi-grauimes; Carnaval dont chacun pàtit, Dis-nous qui t'a l'ait si petit.

Carnaval [bis], ah ! comment nos belles T'accueilleront-elles?

Ou crie à la ville, à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures, Des prières de quarante heures ('; Les heures qu'on retranchera Sont tout ce qu'on y g-agnera. Carnaval (tisi, ah! comment nos belles T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

"Vendu sans doute au ministère, Tu ne viens qu'aliu qu'on t'enterre, Quand sur toi nous avons compté Pour quelques jours de liberté.

Carnaval {bis], ah! comment nos belles T'accueillcnuit-elles?

On cric à la ville, à la cour :

Ah! (ju'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage, A la Chambre, on te croit l'ouvrage; Et contre eux eulin déclare.

Le ventre même a murmuré.

Carnaval ibis), ah! comment nos belles T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, a la cour :

Ah ! qu'il est court 1 ah ! (ju'il est court !

Dis-moi, ta maigreur sans égale Est-elle une leçon morale Que chez nous, eu venant diner, Wellington veut encor donner? (*) Carnaval ^bis], ah! comment nos belle,-- T'accucillerout- elles?

Uu crie à la ville, à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

En France ou vit do sacrilice :

Aurait-on craint que la police, Toujours prête à nous égayer, N'eût trop de masques à payer? Carnaval [bis], ah! comment nos belles T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah ! (ju'il est court ! ah ! qu'il est court !

{') La durée de ce carnaval n'était ijue de viigt-i|uatle licuros.

(') Lord W'ellingluii , lor:> de realévemeiit dco (:liefs-d'œuvro du Musée , prêteudil 'ide nods Hvioiis besoin d'une legun iwiule.

CIANSOxXS DE]5KKAX(;ER

ISO

LE KETULLI AÏS LA PATKIE

Am : 8U2UII surlaiil de son vill.iie.

yu'il va leulement le navire.

A qui j'ai confié mon sort!

Au rivage où mon cœur aspire, Qu'il est lent à trouver un port
!

France adorée I

Douce contrée!

Mcf veux cent fuis ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide Soudain nous guide Aux bords sacrés où je
reviens mourir.

Mais onCn le matelot crie :

Terre! terre! là-bas, voyez!

Ah ! tous mes maux seul oublies.

Salut à ma patrie! {Ter.]

l'JO

CHANSONS DE BEKANGÉK

(Jui, \oil; les rives de Fruiee ; Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon eui'auce S'écoula sous un chaume
obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans enlin je te revois ; De mon village Je vois la
plage; Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon âme est attendrie !

Là furent mes premiers amours ; Là ma mère m'attend tou-
jours, tjalut à ma patrie !

Loin de niun berceau, jeune encore, L'inconstance emporta
mes pas Jusqu'au sein des mers uù l'aurore Sourit aux plus riches
climats.

France adorée 1

Douce contrée !

Dieu le devait leurs fécondes chaleurs.

'J'oute l'année,

Là , brille ornée De Heurs, de fruits, et de fruits et de lleui-
Mais là, ma jeunesse flétrie Rêvait à des climats plus cher»; Là je
regrettais nos hivers.

Salut à ma patrie!

J'ai pu me l'aire une famille, VA des trésors m'étaient proiuis.

Sous un ciel où le sang pétille , A mes vo-'ux l'ainour fut
soumis.

France adorée !

Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour le rcioir!

Mais sans jeunesse.

Mais sans richesse , Si d'être aimé je dois perdre l'espoir, De
mes amours, dans la prairie, Les souvenirs seront présents :

C'est du soleil pour mes vieux ans.

Salut à ma patrie !

l'oussé chez des peuples sauvages Qui m'offraient de régner
sur eux , J'ai su défendre leurs rivages Contre des ennemis
nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire, Cris de victoire, Iviea n'étouffa la voix de
mou pays.

fJe tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant.

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse, Enfin le navire entre au
port.

Dans cette barque où l'on se presse, Ilùtous-nous d'atteindre le
bord.

France adorée !

Douce contrée!

Puissent tes iils te revoir ainsi tous ! Enfin j'arrive, Et sur la rive Je rends au ciel, je rends grâce à genoux. Je t'embrasse, ô terre chérie!

Dru! qu'un exile doit souffrir!

Moi, désormais je puis mourir.

Salut à ma patrie 1

CHANSONS DR BKRA*n*'iRi;

I'Jl

LE VENTRU

ciiMPTr nKNnr nr. i.\ session nr. ISIH aux ki.ecteip.s nv DÉi'Ar.-
Tr.MnsT i)r.

AU y\.

Air ; J'iiiiis un nirié patriole.

Électeurs iln ma province , II- faut que vous sachiez tous Ce que j'ai fait pour le prince, Pour la patrie et pour vous.

L'État n'a point dépéri :

Je reviens gras et fleuri.

Quels dinés,

Quels dînes Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Au ventre toujours fidèle, .J'ai pris, suivant ma leçon, Place à dix pas de Villèle, (') A quinze de d'Argenson ; Car dans ce ventre étoffi' ■Te suis entré tout trulTr.

Quels dinés,

Quels dinés Les ministres m'ont donnés !

Oli ! que j'ai fait de hons dinés!

Comme il faut au ministère Des gens qui parlent toujours

Et hurlent pour faire taire Ceux qui font de hons discours .l'ai parlé, parlé, parlé, .l'ai hurlé, hurlé, iurlé.

Quels dinés.

Quels dinés Les ministres m'ont donnés!

Oh ! que j'ai fait de hons dinés !

Si la presse a des entraves.

C'est que je l'avais promis ; Si j'ai bien parlé des braves.

C'est qu'on me l'avait permis.

J'aurais voté dans un jour Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dinés,

Quels dinés Les ministres m'ont donnés!

Oli ! que j'ai fait de hons diués !

J'ai repoussé les enquiêtes.

Afin de plaire à la cour ; J'ai, sur toutes les requêtes , Demanded Vortlre du jour.

(') A reltc époqio, M. ilo Villilo était le clief de l'opposiioii do divilo, vcfs l.iqicUc penchait totijoiirs \c pniv.iir. Il est imitilo de rappeler qno M. dWisensoii l'oïit iiii de* mi'mlires l"< plus .Tvaii-ci's de l'oppositinii de gaiiclie.

CHANSONS DR DERANGER

An nnm du roi , par mes cris, .l'ni robanni les proscrits. (') -

Quels dinés,

Quels dînes Les ministres m'ont donn("s 1 Oh ! que j'ai fait de bons dinés!

Des dépenses de polire .l'ai prouvé l'utilité; Et non moins Français qu'un Suisse, Pour les Suisses j'ai voté.

Gardons bien, et pour raison, Ces amis de la maison.

Quels dinés, Quels dînes Les ministres m'ont donnés!

Oli ! que j'ai fait de bons dînes!

Malgré des calculs sinistres, Vous paierez, sans y song'er,'

L'étranger et les ministres.

Les ventrus et l'étranger.

Il faut que, dans nos besoins.

Le peuple dîne un peu moins.

Quels dinés, Quels dinés Les ministres m'ont donnés !

Ob ! que j'ai fait de bons dinés!

Enfin , j'ai fait mes affaires :

Je suis procureur du roi ; J'ai placé deux de mes frères.

Mes trois fils ont de l'emploi.

Pour les autres sessions J'ai cent invitations.

Quels dînes , Quels dînes Les ministres m'ont donnés!

Oh! quej'Mî fiit de bons dînes!

l'i Daii'i la ses<;ioii de 1818, un grand nombre (i'adrn^sp?;, préiontt'es i h Chambre en faveur du rappel des prowrit*, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

CHANSONS DR DERANGER

LES MISSIONNAIRES

AlK : L.ccœiir à la ilansec, pIo.

Satan dit iia jour à ses pairs :

On on veut à nos hordes ; C'est en éclairant l'univers Qu'on éteint les discordes.

Par brevet d'invention,

J'ordonne une mission.

En vendant des prières, Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières Et rallumons le feu.

CHANSONS DE BERANGER

Exploitions, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue.
D'Ignace imitons les renards.
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils, Gagnons sur les crucifix.
Eu vendant des prières.
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.
Par Ravailiac et Jean Chùtel,
Plaçons dans chaque prône , Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux.
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières.
Vite soufflons, soufflons, morbleu 1
Éteignons les lumières

Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir

Si le ciel ne s'en mêle 1 Sur des biens qu'on voudrait ravoir

Faisons tomber la grêle.

Publions que Jésus-Christ Par la poste nous écrit. (')

En vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, morbleu 1

Éteignons les lumières

Et rallumons le feu.

L'Intolérance , front levé ,

Reprendra son allure ; Les protestants n'ont point trouvé

D'onguent pour la brûlure.

Les philosophes aussi Déjà sentent le roussi.

En vendant des prières.

Vite soufflons , soufflons , morbleu !

Éteignons les lumières

Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins ;

Divisons les familles.

En jetant la pierre aux mondains,

Perdons femmes et filles.

Que tout le sexe enflammé

Nous chante un Asperges me.

En vendant des prières, Vite soufflons, soufflons, morbleu!

Éteignons les lumières

Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,

Vient convertir la France.

Guerre au nouvel enseignement,

Et gloire à l'ignorance 1 Le jour fuit, et les cagots Dansent autour des fagots.

En vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, mnrblo!

Eteignons les lumières

Et rallumons le feu.

(') A cette époque, on n'pandait dans les campagnes une pretnjuc leUre do Jésus-Christ,

CPIANSONS DE DERANGER

LA COURONNE

CiilPLETS CHANTES PAU UN UOI DE LA l'EVE

Aiu :

Grâce à la fève, je suis roi.

Nous le voulons : versez à boire!

Çà, mes sujets, couronnez-moi, Et qu'on porte envie à ma gloire ; A l'espoir du rang le plus beau, Point de cœur qui ne s'abandonne.

Nul n'est content de son chapeau ; Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci Porte une couronne éclatante.

Le pâtre a sa couronne aussi.

Couronne de fleurs qui me tente.

A l'un le ciel la fait payer; Mais au berger l'amour la donne :

Le roi l'ôte pour sommeiller.

Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier.

Sert les Muses et la Victoire.

Le front ceint d'un double laurier.

Il triomphie et chante sa gloire.

Quand du rang qu'il doit occuper Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper, Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans La couronne de l'innocence :

Bientôt viennent les courtisans; Comme les rois on vous
encense.

Comme eux, de pièges séducteurs L'artifice vous environne ;
Vous n'écoutez que vos flatteurs.

Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots, Chacun doit penser à la
sienne.

Je n'ai point doublé les impôts; Je n'ai point de noblesse
ancienne.

Mon peuple, buvons de concert :

La place me paraît si bonne !

N'allez pas avant le dessert Me faire abdiquer la couronne.

CHANSONS DE BERANGER

LA MORT DE CHARLEMAGNE

Aiu : Le bruit des roules gille loul.

Dans le vieux Roman de la Rose J'ai vu que le tils de Pépin,
Redoutant sou apothéose , Disait à l'évêque Turpin :

« Prélat, sois bon à quelque chose; « L'âge m'accable, guéris-moi. i « Oui, lui dit Turpin, et vive le roi! » (Bis.

<i Turpin, sais-tu qu'on me répète o Ce mot-là depuis bien longtemps? »

Turpin répond : « J'ai la recette " D'un cœur de vierge de vingt ans.

« Fleur de vingt ans, vertu parfaite, « Vous rajeunira, sur ma foi.

<i Sauvons la patrie, et vive le roi I »

Vite un décret de Charlemagne Met un haut prix à ce trésor :

On cherche à Rome, en Allemagne; Même en France on le cherche encor.

Les curés cherchaient en campagne.

Disant : « Ce prince plein de foi « Doublera la dime, et vive le roi ! >>

Turpin d'abord trouve lui-méniB Cœur de vingt ans non profané; Mais un bon moine do Télème Le croque à l'instant sous son né.

Quoil sans respect du diadème !

<■ Oui, dit le moine; c'est ma loi.

1 L'Église avant tout, et vive le roi ! »

Un juge, espérant la simarre, Loin de Paris cherche si bien, Qu'il découvre aussi l'oiseau rare Qu'attendait le roi très-chrétien.

Un seigneur dit : « Je m'en empare ; « Le droit de jambage est à moi.

« Tout pour la noblesse, et vive le roi ! »

« Je serai duc! » s'écrie un page, Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage, Que soudain il mène à la cour.

On illumine à son passage ; Et le peuple , qui sait pourquoi ,
Chante un Te Deiim , et vive le roi !

Mais, en voyant le doux remède, Le roi dit : « C'est l'esprit malin.

« Fi doncl cette vierge est trop laide K Mieux vaut mourir
comme un vilain.

Or, il meurt ; son fils lui succède Et Turpin répète au convoi :

«Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! "

CHANSONS DW BBRANGER

LE CHAMP D'ASILË

Aiu : rioniaiii'c de Hûlisairo (|iar Garât).

Un chef de lianais courageux, Implorant un lointain asile, A
des sauvages ombrageux Disait : « L'Europe nou? oxile

et Heureux enfants de ces forêts, o De nos maux apprenez
riiistoire :

« Sauvages! nous soumics Français ' Prenez pilié de notre
gloirt»

CHANSONS DE BKKANCIER

« Elle épouvante eueur les rois.

« Et nous baouit des humbles chaumes « D'où, sortis pour veuger nos droits, « Nous avons dompté vingt royaumes. " Nous courions conquérir la Paix « Qui fuyait devant la Victoire, c Sauvages! nous sommes Français; « Prenez pitié de notre gloire.

" Mais il tombe; et nous, vieux soldats, « Qui suivions un compagnon d'armes, « Nous voguons jusqu'en vos climats, » Pleurant la patrie et ses charmes.

" Qu'elle se relève à jamais a Du grand naufrage de la Loire !

« Sauvages! nous sommes Français; « Prenez pitié de notre gloire. »

« Dans l'Inde, Albion a tremblé a Quand de nos soldats intrépides o Les chants d'allégresse ont troublé « Les vieux échos des Pyramides.

« Les siècles pour tant de hauts faits « N'auront point assez de mémoire.

<t Sauvages ! nous sommes Français ; a Prenez pitié de notre gloire.

11 se tait. Un sauvage alors Répond : « Dieu calme les orages.

« Guerriers! partagez nos trésors, e Ces champs, ces fleuves, ces ombrages <• Gravons sur l'arbre de la Paix " Ces mots d'un fils de la Victoire : « Sauvages! nous sommes Français; u Prenez pitié de notre gloire. i>

« Un homme enfin sort de nos rangs ; c II dit : " Je suis le dieu du monde. » « L'on voit soudain les rois errants « Conjurer sa

foudre qui gronde.

« De loin saluant son palais, » A ce dieu seul ils semblaient croire. " Sauvages! nous sommes Français; <t Prenez pitié de notre gloire.

Le Champ d'Asile est consacré; Élevez-vous, cité nouvelle!

Soyez-nous un port assuré Contre la Fortune infidèle.

Peut-être aussi des plus hauts faits Nos fils vous racontant l'histoire, Vous diront : Nous sommes Français; Prenez pitié de notre gloire.

CHANSONS DE BKRANGER

LE BON MÉNAGE

Ain ili> hi I.i'si'i'e.

Commissaire !

Commissaire 1 Colin bat sa ménagèrr.

Commissaire , Laissez faire ; Pour l'amour C'est un beau jour.

Commissaire du quartier, Cela point ne vous rcg:arcl ; Point n'est besoin de la garde Qu'appelle en vain le portier.

Oui, Colin bat sa Colette ; Mais ainsi, tous les lundis.

L'amour, aux cris qu'elle jette, S'éveille dans leur taudis.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire, Laissez faire; Pour l'amour C'est un lieu jour.

Colin est un gros garçon

Qui chante dès qu'il s'éveille ;

Colette, ronde et vieillesse,

A la gaieté du pinson.

Chez eux la haine est sans force;

Car l'on dit, à l'insti-in gré.

Pour se passer du divorce, Se sont passés du euré.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire , Laissez faire ; Pour l'amour C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous , Chaque soir à la guinguette S'en vont Colin et Colette Sabler du vin à six sous.

C'est pour trinquer sous l'ombrage Où , sans témoin , fut passé Leur contrat de mariage , Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire, Laissez faire ; Pour l'amour C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attraits C(din se met en dépense; Mais
ColiMti> a jn-is l'avancp

CHANSONS DE DÉRANGER

Et s'en venge encore après.

On aura fait quelque conte, Et, de dépit transportés.

Peut-être ils règlent le compte De leurs infidélités.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire, Laissez faire ; Pour l'amour C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,

Cela point ne vous regarde ; Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.

Déjà sans doute on s'embrasse , Et dans son lit, à loisir.

Demain Colette, un peu lasse.

Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire, Laissez faire ; Pour l'amour C'est un beau jour.

f^HAKSONS M'. 1li:kanof,i;

vr "~^%=::^

rrJt.

LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES

CHANSON CHANTÉE A LIANComT POIT, I.\ FÊTE DONNÉE
PAU M. I.E TiVC. DE I.A ROCHEFO rC A rr.D EN RÉJOrIS-
SANCE DE I.' K V \i: r AT KiN DIT TERIUTOIUE I" U \ N C \ 1 S
. Ai' MiilS n'cICTunnE IS|8

Aiii ilii Dii'u ilos Ijoimej gens.

J'ai vu la Paix descudre sur la terre, Semant de l'or, des (leurs
et des épis. L'air était calme, et du dieu de la i;uerre Elle rtoulait
les foudres assoupis.

'■ .\li! disait-ello, égaux par la vaillauce, « Frauçais, Anglais,
Belge, Russe ou Germain, « Peuples, formez une saiule-alliauce.

1 Et donne7.-vo\is la main.

CHANSONS DE BERANGER

" Pauvres mortels, tant do haine vous lasse; '< Vous ne goûtez
qu'un pénible sommeil. '< D'un globe étroit divisez mieux l'es-
pace; « ("liacun de vous aura place au soleil. <. Tous attelés au
char de la puissance, " Du vrai bonheur vous quittez le chemin. «
Peuples, formez une sainte-alliance.

« Et donnez-vous la main.

" Que Mars en vain n'arrête point sa course ; « Fondez les lois dans vos pays souffrants ; ' De votre sang ne livrez plus la source - Aux rois ingrats, aux vastes conquérants. (Des astres faux conjurez l'influence; ' . Effroi d'un jour, ils pâliront demain. Il Peuples, formez une sainte-alliance, « Et donnez-vous la main.

" Chez vos voisins vous portez l'incendie; « L'aiglon souffle, et vos toits sont brûlés ; « Et quand la terre est enfin refroidie, 1 Le soc languit sous des bras mutilés. « Près de la borne où chaque Etat commence , « Aucun épi n'est pur de sang humain.

" Peuples, formez une sainte-alliance, o Et donnez-vous la main.

' Oui, libre enfin, que le monde respire; « Sur le passé jetez un voile épais.

1 Semez vos champs aux accords de la lyre ; " L'encens des arts doit brûler pour la paix. <- L'espoir riant, au sein de l'abondance, " Accueillera les doux fruits de l'hymen. '< Peuples, formez une sainte-alliance, « Et donnez-vous la main. »

" Des potentats, dans vos cités en flammes, " Osent, du bout de leur sceptre insolent. '<■ Marquer, compter, et recompter les âmes '£ Que leur adjuge un triomphe sanglant. t< Faibles troupeaux, vous passez, sans défense. « D'un joug pesant sous un joug inhumain. « Peuples, formez une sainte-alliance, i Et donnez-vous la main.

Ainsi parlait cette vierge adorée.

Et plus d'un roi répétait ses discours. Comme au printemps la terre était parée; L'automne en fleurs rappelait les amours. (')

Pour l'étranger coulez, bons vins de France : De sa frontière il reprend le chemin.

Peuples, formons une sainte-alliance.

Et donnons-nous la main.

Cl L'automne de 1818 fut d'une brjnii' renini'i|n;il)le : lieaii-coup ([ai-bre« fruiiieis reneuriront , uii'iin' ilon* le nnnl de la France.

CHANSONS DE BERANGEK

LA NATURE

Air; : Ali! ([iic de tli;i^ n-iiis dunà la vio !

Combien la nature est Icconde En plaisirs ainsi qu'en douleurs!

De noirs fléaux couvrent le monde De débris, de sang et de pleurs. (Bis.)

Mais à ses pieds la beauté nous attire ;

Mais des raisins le nectar est foulé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourin Et l'univers est consolé.

Bis.

]>ieu! ijue de soufl'rances nouvelles!

L'ati'reux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.

Le ciel s'apaise, et la pitié respire ; On tend la main au malade
exilé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Clique pays eut son déluge ;
Hélas! peut-être jour et nuit

Une arche est encore le refuge
De mortels que l'onde poursuit.

Sitôt qu'Iris brille sur leur navire , Et que vers eux la colombe
a volé, Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;

Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.

Humide encore du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.

Mais l'homme aussi se lasse de détruire , Et la nature à son
cœur a parlé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;

Va l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles !

L'Etna s'agite, et, furieux,

Semble, du fond de ses entrailles^

Vomir l'enfer contre les cieux.

-Mais pour renaître enfin sa rage expire : Il se rassoit sur le monde ébranlé.

Coulez, bons vins; femmes, daigupit sourire ;

Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,

Du [irintemps chantons le rctuur;

Des roses de sa chevelure

Parfumons la joie et l'aniouf .

Malgré l'horreur que l'esclavage iuspife. Sur les débris d'un empire écroulé, Coulez, bons vins; femuies, daignez sourire;

\'.[l'univers est consolé.

CHANSONS DE DERANGER

LES CAETES. ou L'HOROSCOPE

Am Je la l'elilc Couvernannlr.

Tandis qu'en faisant sa prière , Au coin du feu maman s'en-dort, Peu faite pour être ouvrière, Dans les cartes cherchons mon

sort.

Maman dirait : Craignez les bagatelles ! Le diable est fin ;
tremblez, Suzou !

ilais j'ai seize ans : les cartes seront belles Les cartes ont toujours raison, Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage ,

Sachons ce qui m'attend ici.

J'ai certain amant qui voyage :

Valet de cœur? Bon ! le voici.

Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.

L'ingrat l'épouse, ô trahison!

J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.

Les cartes ont toujours raison.

Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes.

Le roi de carreau vient souvent.

C'est un prince épris de mes charmes ; Il m'enlève de mon couvent.

Par des cadeaux son altesse m'entraîne

Jusqu'à sa petite maison.

La nuit survient, et je suis presque reine. Les cartes ont toujours raison.

Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne :

On vient lui parler contre moi.

Bis. En secret un brun m'accompagne;

Tout se découvre : adieu mon roi !

Un de perdu, j'en vois arriver douze ; J'entlamme un campagnard grisou :

Je suis cruelle , et celui-là m'épouse. Les cartes ont toujours raison , Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine.

Dans nu char je brille à Paris.

C'est le roi de trèfle qui mène;

Mou mari gronde, et je m'en ris.

Dieu! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!

En ai-je passé la saison?

Eh! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.

Les cartes ont toujours raison.

Toujours raison, toujours raison.

CHANSONS DE BERANGER

LE VENTRU

Alix iJLKirriiNs me 1 s 1 '.i

Aiu ; Kail il' la vorlii, yas li'op n'en fail.

Autour (lu put c'est trop tournor, y

[Bis.

iMessieurs! l'un m'attend pour diacr. '

Ou met la table au niiiiislcre Reuomiucz-niui, je ^^uis pressé.

Éleclcurs, j'ai, saiii nul mystère, Fait (le bdus diaers l'an pass(?.

Autour du pot c'est trop tourner, Messieurs! l'on m'altnd pour dinor.

CHANSONS I)E BKRANGER

l'rc'l'eU, que tout iiuus réussisse, Et (lu moijs vous conservez, Si l'on vous traduit en justice, Le droit de choisir les jurés.

A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner, Messieurs! l'on m'attend pour diucr.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs ! l'on m'attend pour diner.

Maires, soignez bien mes allaires :

Vous courez aussi des dangers.

Si les villes nommaient leurs maires, Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs! l'on m'attend pour dincr.

Dévots, j'ai la loi la plus forte ; A Dieu je dis chaque matin :

Faites qu'à cent écus l'on porte La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Ultras, c'est moi qu'il l'aut qu'on nomme; Faisons la paix, preux chevaliers; N'oubliez pas que je suis homme

Libéraux, dans vos doléances, Pourquoi donc vous en prendre à moi , Quand le creuset des ordonnances Peut faire évaporer la loi?

Autour (lu pot c'est trop tourner, Messieurs! l'on m'attend pour diner.

Les emplois étant ma ressource , Aux impôts dois-je m'opposer?

Par honneur je remplis la bourse Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop touruïT, Messieurs! l'on m'attend pour dincr.

On craindrait l'équité farouclie D'un tas d'orateurs éclatants ; Miii , drs que j'ouvrirai la bouche, Les ministres seront cQntents.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs! l'on m'attend pour diner.

CHANSONS \)V. liKKANGER

2ri7

ROSETTE

Air iiiiiivciii .II' M. i.r Reaiitav.

Sans respect pour votre printemps.

Quoi 1 vous me parlez de tendresse , Quand sous le poids de
quarante ans Je vois succomber ma jeunesse 1 • Je n'eus besoin
pour m'enflammer Jadis que d'une humble grisette.

Ah ! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Ro-
sette !

Votre équipage, tous les jours, Vous montre en parure
brillante.

Rosette, sous de frais atours, Courait à pied, leste et riante.

Partout ses yeux, pour m'nlarnier, Provoquaient l'œillade
indiscrete.

Ah! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Ro-
sette !

Dans le satin de ce boudoir.

Vous souriez à mille glaces.

Rosette n'avait qu'un miroir ; Je le croyais celui des Grâces.

Puiiit de rideaux pour s'enfermer :

L'aurore égayait sa couchette.

Ah ! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre esprit, qui brille éclairé, Inspirerait plus d'une lyre.

Sans honte je vous l'avouerai , Rosette à peine savait lire.

Ne pouvait-elle s'exprimer, L'amour lui servait d'interprète.

Ah! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Rosette !

Elle avait moins d'attraits que vous; Même elle avait un conir moins tendre.

Oui, ses yeux se tournaient moins doux Vers l'amant, heureux de l'entendre.

Mais elle avait, pour me charmer.

Ma jeunesse que je regrette.

Ah! que ne puis-je vous aimer roninie aulrefcùs j'aimais lidsetle!

CHANSONS DE BERANGER

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Ain : V.iiiileville il*" Turciiie.

Reine du monde, ô France ! à ma patrie ! Soulève enfin ton front cicatrisé.

Sans qu'à tes yeux \c\\t gloire en soit flétrie, De tes enfants l'étendard s'est brisé. (Bis.) Quand la Fortune outrageait leur vaillance, Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or.

Tes ennemis disaient encor :

Honneur aux enfants de la France! (JSis.l

Prête l'oreille aux accents de l'histoire : Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé? Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire, Ne fut cent fois de ta gloire accal)lé? En vain l'Anglais a mis dans la balance L'or que pour vaincre ont mendié les roi? ;

Des siècles entends-tu la voix?

Honneur aux enfants de la France !

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre, France, et ton nom trionjphe des revers. Tu peux tomber, mais c'est comme la fo\idre Qui se relève et gronde au liaut des airs. Le Rhin aux bords ravis à ta puissance Porte à regret le tribut de ses eaux; 11 crioau fond de ses roseaux :

Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave, Veut te voir libre, et libre pour toujours. Que tes plaisirs ne soient plus une entrave : La Liberté doit sourire aux amours.

Prends son flambeau, laisse dormir sa lance; Instruis le monde, et cent peuples divers Chanteront en brisant leurs fers :

Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare Les pas empreints dans tes champs profanés, .T jamais le ciel te fut-il moins avare?

D'épis nombreux vois ces champs couronnés. D'un vol fameux (') prompts à venger l'offense. Vois les beaux-arts, consolant leurs autels, Y graver en traits immortels :

Honneur aux eni'unts de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!

Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux. Oui , d'âge en âge une palme féconde Doit de tes fils protéger les tombeaux. Que près du mien, telle est mon espérance, Pour la patrie admirant mon amour, Le voyageur répète un jour :

Honneur aux enfants de la Franco !

(') La «ipolialiou du Musée.

CHANSONS DE BÉRANGER

LES ÉTOILES QUI FILEN'I

Am ilu l)allcl des Piorrols.

Berger, tu dis i|ui' notre étoile Règle nos jours et brille aux cicux.

— Oui, mon l'nfanl ; mais dans son voil La nuit la di'r(ilm> à nus vi'iix.

— Berger, sur cet azur tranquille De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui lile, (Jui lile, lile. rt disparaît?

CHANSONS DE BERANGER

— Mon enfant, nn mortel expire; Son (îtoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire, Celui-ci buvait en cbantant.
Heureux, il s'endort immobile Auprès du vin qu'il célébrait...

— Encore une étoile qui file , Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!

C'était l'astre d'un favori

Qui se croyait un grand ministre Quand de nos maux il avait ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file , Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle! C'est celle d'un objet charmant.

Fille heureuse, amante fidèle, On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile , Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file , Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide D'un très-grand seigneur nouveau-né.

Le berceau qu'il a laissé vide,

D'or et de pourpre était orné.

Des poisons qu'un flatteur distille, C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file, Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres] D'un riche nous perdons l'appui.

L'indigence glane chez d'autres.

Mais elle moissonnait chez lui.

Ce soir même, sûr d'un asile, A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît,

— C'est celle d'un puissant monarque !,,, Va , mon fils , garde ta candeur ;

Et que ton étoile ne marque Par l'éclat ni par la grandeur.

Si tu brillais sans être utile, A ton dernier jour on dirait :

Ce n'est qu'une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît.

CHANSONS DE DÈRANGELi

LES MIR3IIDoNS

ou LES l'L.NillAlLEs U ACIULLL

Alh ilu \;uiilewllt du la uurde iutiojjiale

CHŒUR

Mirmidoiis, race féconde, Mirmidous, Eufia nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidous. [Bis.]

Aux mirmidons, aux mirmidous.

De l'armée et de la Hotte Les gens seront malmenés.

Rendons-leur les coups de bulle Qu'Achille nous a donnés.

Voyaut qu'Achille succombe, Ses mirmidous, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ; Les petits vont être grands.

Mirmidous, race fécoude, Mirmidons, Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidous.

Mirmidous, race féconde,

Mirmidons , Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidous, aux mirmidons

Toi, Miivnton, muonluine.

Prends l'arme de ce héros ; Puis , en vrai Croquemitaïuc , Tu feras peur aux marmots.

D'Achille tournant les broches, Pour engraisser nous rampions :

Il tombe, sonnons les cloches.

Allumons tous nos lampions.

Mirmidous , race fécuudu , Mirmidons, Enfin nous commaudous :

Jupiter livre le monde

Mirmidous, race féconde, Mirmidous,]-^u fin uous commandons :

Jupiter Jivre le monde Aux mirmidons, aux mirmidous

De son habit de bataille, Qu'ont respecté les boulets, A dix rois de notre taille

212 CHANSONS DE BERANGER

Faisons dix habits cuiuplets.

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons, Eafin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre , qu'on nous défère , Est trop pesant et trop long;
Son fouet fait mieux notre affaire.

Trottez, peuples, trottez donc!

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons, Eulin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmiduus, aux minuiJuU;.

Qu'un Nestor eu valu nous trie :

L'ennemi fait des progrès !

Ke parlons plus de patrie; L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons , Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant lus luis à se taire.

Gouvernons sans embarras.

Nous qui mesurons la terre A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons, Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ; Mais, morbleu! nous l'effaçons.

S'il inspire une œuvre épique.

Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde, Mirmidons, Eulin nous cumuiaudous :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmiduus.

Pourtant d'une peur servile Parfois rien ne nous défend.

Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille ! Eh! non; ce n'est qu'un enfant. (')

Mirmidons , race féconde , Mirmidons , Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidons.

(') Allusion ail iil» df l"eni|)rroiir Napoléon.

CHAI^{NSOJN}tj itK IJERANGER

[^]P=^fim[^]

Z [^]H-W[^]hTii[^]

LES REVERENDS PERES

UIïCI[^]itl^{bl}LL 1 8111 [^]1

Au; : Bonjuiii', niuii ami Vliiceut.

Hommes uuirs, d'uii sortez- vuus?

Nous sortons de dessous terre.

Moitié renards, moitié louiis,

Notre règle est un mystère.

Nous sommes lils do Loyola ; [^]'ous savez pouniuoi l'on nous exila.

') A CoUi.' ùpoi'iuc, le;. jt?iuiU'S avaiioit dojà f.iil irnipliuli p.u'loul cl Voulaiient bVmpiii'er ilo l'iriali'Uclion publiq'uc.

CHANSONS DE BERANGER

Nous rentruus; songez à vous taire !

Et que vos cufants suivent uos leçons.

C'est nous qui fessons,

Et qui refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit; (') Il mourut dans les coliques.

Un pape nous rétablit ; [^j Nous en ferons des reliques.

Confessons, pour être absolus :

Henri quatre est mort, qu'on n'en parle plus

Vivent les rois bons catholiques !

Pour Ferdinand sept nous nous prouonrons. Et puis nous fessons, Et nous refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour

Nos maisons sont protégée».

Oui, d'un baptême de cour

Yoyez en nous les dragées. (") Le favori, par tant d'égards, Espère acquérir de pieux mouchards.

Encor quelques lois de changées, Et, pour le sauver, nous le renversons.

Et puis nous fessons,

Et nous refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu, Si l'on croyait la canaille, La
Charte serait de feu,

Et le monarque de paille.

Nous avons le secret d'en haut :

La Charte de paille est ce qu'il nous faut.

C'est litière pour la prêtraille ; Elle aura la dime, et nous les
moissons. Et puis nous fessons , Et nous refessons Les jolis pe-
tits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais Nous dirigeons nos attaques.

Les moines sont uos valets :

On a refait leurs casaques.

Les missionnaires sont tous Commis voyageurs trafiquant
pour uou».

Les capucins sont nos cosaques :

A prendre Paris nous les exerçons, {^j Et puis nous fessons ,
Et nous refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-no Us Aux âmes déjà séduites.

Escobar va sous nos coups Voir vos écoles détruites.

Au pape rendez tous ses droits ; Léguez-nous vos biens, et
portez nos croix.

Nous sommes, nous sommes jésuites; Français, tremblez tous
: nous vous bénisson»! Et puis nous fessons, Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

(') ClOmem XIV, ijui uiounit lui au ainùb le iciivciïUiuiut dei jésuites, uou buus de violuiitos presoupiious d'enipokouiicuiiit, <.) Piu Vil.

C) M. le duc D Vfuait d'obleiir riioiuiuur d'avoir la ducliosu d'AinjuulOmo pour iiiiariaiue de son lils.

() On voyait suigir des cnpuoins dans plusieurs départements, et quelques-uns tentèrent de se montrer i Paria.

CHANSONS DR BERANGER

LES ROSSIGNOLS

Am : C'csl !i mfin m.iïlrr en l'arl île plairi'.

La nuit a ralenti les heures;

Le sommeil s'étend sur Paris.

Charmez l'écho de nos demeures;

Éveillez-vous , oiseaux chéris.

Dans ces instants où le cœur pense, '

Heureux qui peut rentrer en soi !

De la nuit j'aime le silence :

Doux rossignols, chantez pour moi. [Bis.

Doux chantres de l'amour fidèle , De Phryné fuyez le séjour :

Phryné rend chaque nuit nouvelle Complice d'un nouvel amour. En vain des baisers sans ivresse Ont scellé des serments sans foi ; .Te crois encore à la tendresse :

Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ; Mais croyez-vous, par vos accords.

Toucher l'avare au cœur stérile , Qui compte à présent ses trésors?

Quand la nuit , favorable aux ruses.

Pour son or le remplit d'effroi.

Ma pauvreté sourit aux Muses :

Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage, Ah ! refusez vos tendres airs A ces nobles qui , d'âge en âge , Pour en donner portent des fers.

Tandis qu'ils veillent en silence, Debout auprès du lit d'un roi, C'est la liberté que j'encense :

Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :

Non, vous n'aimez pas les méchants Du printemps le parfum m'arrive Avec la douceur de vos chants.

La nature , plus belle encore , Dans mon cœur va graver sa loi.

J'attends le réveil de l'anro :

Doux rossignols, chantez pour moi.

CHANSONS DE P.ÉRANGER

LE TEMPS

Air : Ce mngislr.it irréprorlialile.

Près de la beauté que j'adore Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain snnorp Le Temps apparut à nos yeux.

Faible comme une tourterelle Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres, J'ai plongé cent peuples
fameux Pans un abîme de ténèbres.

Où vous disparaîtrez comme eux.

J'ai couvert d'une ombre éternelle Des astres éteints dans leur
cours.

Ah ! par pitié, liri dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides.

Soudain nos yeux se sont Imissés ; Nous voyons à ses pieds ra-
pides La poudre des siècles passés.

A l'aspect d'une fleur nouvelle Qu'il vient de flétrir pour
tous, Ah ! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos
amours!

Mais, malgré moi, de votre monde

La volupté charme les maux; •

Et de la nature féconde

L'arbre immense étend ses rameaux.

Toujours sa tige renouvelle

Des fruits que j'arrache toujours.

Ah! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre.

Je n'épargne rien même aux cieux.

Répond-il d'une voix austère :

Vous ne m'avez connu que vieux.

Ce que le passé vous révèle Remonte à peine à quelques jours.

Ah ! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit; et près de le suivre, Les plaisirs, hélas! peu constants.

Nous voyant plus pressés de vivre, Nous bercent dans l'oubli du Temps.

Mais l'heure en sonnant nous rappelle Combien tous nos rêves sont courts; Et je m'écrie avec ma belle :

Vieillard, épargnez nos amours!

CHANSONS PE EERANCtER

LE BON DIEIT

Air : Tout le long Je la rivière.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant Fut pour nous assez bienveillant ; Il met le nez à la fenêtre :

« Leur planète a péri pcut-ûtre. »

Dieu (lit, et l'aperçoit bien loin Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte , Je veux bien, «lit-il, que le diable m'emporte, Je veux bien que le diable m'emporte.

Blaucs ou noirs, gelés ou rôtis, Mortels, que j'ai faits si petits,

CHANSONS DE BERANGER

Dit le bon Dieu d'un air paterne; On prétend que je vous gouverne ; j\Iais vous devez voir, Dieu merci, Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte, Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je eu vain Donné des filles et du vin ?

A ma barbe, quoil des pygmées, M'appelant le Dieu des armées.

Osent, en invoquant mon nom.

Vous tirer des coups de canon !

Si j'ai jamais conduit une cohorte.

Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, Je veux bien
que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés Sur des trônes à clous dorés?

Le front huilé, l'humeur altière.

Ces chefs de votre fourmilière Disent que j'ai béni leurs droits.

Et que par ma grâce ils sont rois.

Si c'est par moi qu'ils régissent de la sorte, Je veux, mes en-
fants, que le diable m'emporte, Je veux bien que le diable
m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs Dont mon nez craint les
encensoirs.

Ils font de la vie un carême, En mon nom lancent l'anathème ,
Dans des sermons fort beaux , ma foi , Mais qui sont de l'hébreu
pour moi.

Si je crois rien de ce qu'on y rapporte. Je veux, mes enfants,
que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :

Les bons cœurs seront mes élus.

Sans que pour cela je vous noie, Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.

Adieu, car je crains les mouchards.

A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte. Je veux, mes enfants,
que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

CHANSONS DE BERANGER

HALTE -LA

ou LE SYSTEME DES 1 .N T E 11 P It E T Aï 1 o N S

CHANSON UC FBTE l'OLIi M A I; I K

Ain : Halle-là ! la garde rujalc csl là.

Comment, sans vous compromettre, Vous tourner un
compliment?

De ne rien prendre à la lettre Nos juges ont fait serment. Puis-
je parler de Marie?

Vatimesnil dira : «Non.

^ C'est la mère d'un Messie, a Le deuxième de son nom.

« Halte-là I [Bis.] « Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature Vous combla d'heureux taleuU ; Que les
dieux de la peinture Sont touchès de votre encens ; Que votre
âme encor brisée Pleure un vol fait par des rois?

« Ah! vous pleurez le Musée, « Dit Marchangy le Gaulois.

a Halte-là!

« Vite en prison pour cela. »

Si je dis que la musique Vous offre aussi des succès; Qu'à plus
d'un chant héroïque S'ennuie votre cœur français; « On ne m'en
l'ait point accroiro,

« S'écrie Hua radieux ;

« Chanter la France et la gloire ,

« C'est par trop séditieux.

i Halte-là I « Vite en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance Et les pleurs qu'elle tarit ; Si je
chante l'opulence A qui le pauvre sourit, Jaccjuinot de Pampe-
luuu Dit : a La bonté rend suspect ; « Et soulager l'infortune , «
C'est nous manquer de respect.

<. Halte-là !

« Vite en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :

Je suis effrayé de tout.

A peine j'ose vous dire Que c'est le quinze d'août.

« Le quinze d'août ! s'écrie « Bellart toujours en fureur :

« Vous ne fêtez pas Marie, « Mais vous fêtez l'Empereur !

. Halte-là 1 •1 Vile eu prison pour cela. »

CHANSONS DE DERANGER

Je me tais donc par prudence, Et n'offre que quelques fleurs.

Grand Dieu ! quelle inconséquence I Mon bouquet a trois couleurs.

Si cette erreur fait scandale ,

Je puis me perdre avec vous.

Mais la clémence royale

Est là pour nous sauver tous...

Halte-là!

Vite en prison pour cela.

CHANSONS I)K B1']RANGER

L'ENFANT DE BONNE MAISON

ou MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES
nUMiTRES CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE

Am Jol a Treille île shicérilé.

Seuls arbitres Du sceau des titres, Chartriers, reudez-nioi
l'iioiieur :

Je suis bâtard d*uu grand seigneur. (Dis.

De votre savoir qui [irops^re,

J'atteuds parchcuius et blasou :

Un bâtard est fils de son père ; Je veux restaurer ma maison.
[Dis.

Oui, plus noble (que certains être», Des privilèges fiers sup-
pôts, Moi je descends de mes ancêtres ;

GLIANSONS DE BERANGER

Que leur âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres, Cliartriers, rendez-moi
l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne, Dédaigna robins et traitants ;
De l'Opéra sortit baronne.

Et se fit comtesse à trente ans.

Marquise enfin des plus sévères.

Elle nargua les sots propos.

Auprès de mes chastes grand'mères Que son âme soit en repos
I

Seuls arbitres Du sceau des titres, Cliartriers, rendez-moi
l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie Je cite avant tous ses aïeux.

Était chevalier d'industrie , Sans en être moins glorieux.

Comme il avait pour plaire aux dames De vieux cordons et l'air
dispos, il vécut aux dépens des femmes :

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres , Chartriers, rendez-moi
l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme, Et dans un donjon retiré.

Mon aïeul, en bon gentilhomme, S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village, Après boire, il cassait les pots.

Il but ainsi son héritage :

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres

Du sceau des titres , Chartriers, rendez-moi l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mou bisaïeul, chassant de race, Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse, Toua noblement tous les jeux.

Après une suite traîtresse De pics, de repics, de capots.

Un as dépouilla son altesse :

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres, Chartriers, rendez-moi
l'honneur : Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul , roi légitime D'un pays fort mal gouverné.

Tranchait parfois du magnanime , Surtout quand il avait diné.

Mais les plaisirs de ce grand prince Ayant absorbé les impôts,
11 mangea province à province :

Que son âme soit eu repos I

Seuls arbitres Du sceau des titres, Chartriers, rendez-moi
l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire , Messieurs, et prouvez qu'à
moi seul Je vaux autant que père et mère, Aïeul, bisaïeul,
trisaïeul.

Grâce à votre art que j'utilise, Qu'on me tire enfin des tripots ;
Qu'on m'enterre au chonir d'une église ; Que mon âme soit en re-
pos I

Seuls arbitres Du sceau des titres, Chartrilîrs, rendez-moi
l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

CHAN.^ONS DE P.KRAXriER

L'ENRHUME

VAIDEVIL.I.F. ?IU I.KS NOUVELLES T.OIS D EXnEPTIO.V

MAns 1820

Am lin Pitit iwl pour rirr.

Qum ! pas un seul petit couplet !

Chansonnier, dis-nous donc quel est Le mal qui te consume?

— Amis, il pleut, il pleut des lois; L'air est malsain, j'en perds la voix.

Amis, c'est là.

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps.

Les oiseaux, plus gais, plus contents.

De chanter ont coutume.

— Oui, mais j'aperçois des réseaux :

En cage on mettra les oiseaux.

Amis, c'est là.

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ; Peins-nous l'un de ces bas ventrus Aux dîners qu'il écume.

— Non ; car ces gens, si gras du bec,

Votent l'eau claire et le pain sec. (') Amis, c'est là.

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs; Des Français ce sont les tuteurs :

Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non ; car ils ont mis de moilli<i> Leurs pupilles à la Pitié.

Amis, c'est là, Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc Siméon l'anodin ; Peins-nous surtout Pasquier-Dandis, Si fort quand il résume.

— Non : Cicéron m'a convaincu.

Pasquier dirait : // a vécu ! [')

Amis, c'est là.

Oui, c'est cela, C'est cela qui m'enrhume.

(') Mcssioiii's du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnnss arrêtées comme tuspea^es.

(') Allusien 4 une citation , ^ans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'était permise nn ministre.

CHANSONS DE DÉRANGER

Mnis la Ch.irto nnrer nous défend ; Du roi c'est l'immortel enfant :

Il l'aime, on le présume.

Amis, c'est là.

Oui, c'est cela, C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!

Le ministre des étrangers , Dandin, taille sa plume.

On va m'arrêter sans procès :

Le vaudeville est né français.

Amis, c'est là, Oui , c'est cela , C'est cela qui m'enrhume.

(') On ne croit pas devoir nHablir ici los deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne cousentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marcliangy tonnait-il contre C8S deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les dsux vers supprimés ne seraient aufrés qu'une bien froide épigramme.

..or,^^

THANSONS DE BKRANGER

LE VIEUX DRAPEAU

Am : Elle aimo à rire, i-llp aime ù Uwe.

De mes vieux compagnons de gloire Je viens de me voir entouré ; Nos souvenirs m'ont enivré, Le vin m'a rendu la niéuinire.

Fier de mes exploits et des leurs, J'ai mon drapeau dans ma chaumière.

Quand secouerai-je la poussière Qui ternit ses nobles
couleurs?

2rt

Il est caché sous riiuinble paille Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaiucre, a volé Vingt ans de bataille en bataille !

Chargé de lauriers et de fleurs.

Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secouerai-je la poussière Qui ternit ses nobles
couleurs?

Ce drapeau payait à la France Tout le sang qu'il nous a coûté.

Sur le sein de la Liberté Nos fils jouaient avec sa lance.

Qu'il prouve encore aux oppresseurs Combien la gloire est
roturière.

Quand secouerai-je la poussière Qui ternit ses nobles
couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre , Fatigué de lointains
exploits.

Rendons-lui le coq des Gaulois; Il sut aussi lancer la fuudre.

La France, oubliant ses douleurs, Le rebéuira, libre et frère.

Quand secouerai-je la poussière Qui ternit ses nobles cou-
leurs; ?

Las d'errer avec la Victoire , Des lois il deviendra l'appui.

Chaque soldat fut, grâce à lui, Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs ; Déployons-le sur la frontière.

Quand secouerai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?»?

Mais il est là près de mes armes;

Un instant osons l'entrevoir.

Viens, mon drapeau I viens, mon espoir!

C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs

Le ciel entendra la prière :

Oui, je secouerais la poussière

Qui ternit tes nobles couleurs.

CHANSONS DE BKRANGER

LA FARIDÛNDINE

ou LA CONSPINATIÛN DES CHANSONS

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE L'ARRONDISSEMENT CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES

AVRIL 1820 A H : A la l'n'.Dii lie ijarb;ii'i.

Écoute, mouchard, mou ami,

Je suis ton capitaine :

Sois gai pour tromper l'ennemi,

Et chante à perdre haleine.

Tu sais que monseigneur Angles, (') La faridondaine, A peur
des couplets :

Apprends qu'on en fait contre lui,

Biribi, Sur la façon de barbari.

Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,

On chauffe la veine ; Aux Apollons des cabarets Paye un broc
de surène ; tJn aveugle y chante on laussaul La faridondaine.

D'un ton menaçant.

On néglige l'air de Henri, Biribi,

Pour la façon de barliari, Mon ami.

Sur MiiTiloH fais un rapport :

La cour le trouve obscôno.

Dénonce aussi Malbrouck est moii .

A Sa Grâce (*) il fait peine.

Surtout transforme avec éclat La faridondaine En crime
d'État.

Donnons des juges sans jury,

Biribi, A la façon de barbari , Mon ami.

Bhihi veut dire on latin L'homme de Sainte-Hélène.

Barbari, c'est, j'en suis certain, Un peuple qu'on enclaino.

3!on ami, ce n'est pas le roi ; Et faridondaine

(.) Alors préfet do police, auteur do l'ordoMiiiUico cuntro les sociétés cluiitantes dites (jniijiclesi (') Sa Grâic, lord Wellington.

•2-ifS

CHANSONS DE BÉRANGER

Allaqui la lui. yue dirait de mieux Marcliaugy,

Birihi , Sur la façon de barbari ,

Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons :

Tu les suivras sans peine.

Si l'ua ne prend garde aux rliaa^uiis,

L'anarchie est certaine.

Que le trône soit préservé De faridondaine Par le God save.

Substituons VO filii,

Biribi, A la façon de barbari, Mon ami.

^^Fi^

CHANSONS DE BKRANOER

•■^'fâ,;:-

LE OINU MAI

Ain : Musc lies bois et îles jccnrils ciidiiii'êlres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire, (') Aux bords lointains où tristement j'errais. Humble débris d'un héroïque empire, J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.

Mais loin du Cap, après cinq ans d'abseucc, Sous le soleil je vogue plus joyeux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

(') Des]Kni|iks de l'Eiioiic, les Ls])agiols étaient Ceux (|ui avaient les plus juslvs pluiiitcs à former contre Nupolùoi. tci plaçant son solclut sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut lu pensée de fiiiic voir à ipiel point les niallieurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples tivcc sa gloire.

CHANSONS DE BERANGER

Dieux! le pilote a crié : Saiute-Hélèue! Et voilà donc où languit le héros!

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ; Nous maudissons ses fers et ses bourreaux. Je ne puis rien, rien pour sa délivrance : Le temps n'est plus des trépas glorieux ! Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,

" Serait-ce lui? disent les potentats :

a Yient-il encor redemander le monde?

» Armons soudain deux millions de soldats. »

Et lui peut-être, accablé de souffrance,

A la patrie adresse ses adieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible Qui fracassa vingt troncs
à la foi?.

Ne peut-il pas, se relevant terrible, Aller mourir sur la tête des
rois?

Ah ! ce rocher repousse l'espérance :

L'aigle n'est plus dans le secret des dieux. Pauvre soldat, je re-
verrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère, Pourquoi du sceptre
arma-t-il son orgueil? Bien au-dessus des trônes de la terre Il ap-
paraît brillant sur cet écueil.

Sa gloire est là comme le phare immense D'un nouveau
monde et d'un monde trop vieux. Pauvre soldat, je reverrai la
France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre; Elle était lasse : il ne l'attendit pas. Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre. Mais quels serpents enveloppent ses pas ! De tout laurier un poison est l'essence; (') La mort couronne un front victorieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?

Un drapeau noir ! ah ! grands dieux ! je frémis ! Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage I Autour de moi pleurent ses ennemis.

Loin de ce roc nous fuyons en silence ; L'astre du jour abandonne les cieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :

La main d'un fils me fermera les yeux.

(') On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs.

Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon beaucoup de personnes , même fort éclairées , crurent qu'il avait péri empoisonné.

CHANSONS DE DERANGER

MA LAMPE

CHANSON AnUF.SSKB A MADAME D'FRESNOY

Ain

Veille encore , ô lampe fidèle Que trop peu d'huile vient nour-
rir Sur les accents d'une immortelle Laisse mes regards
s'attendrir.

De l'amour que sa lyre implore, Tu le sais, j'ai subi la loi.

Veille, ma lampe, veille encore ; Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère.

Plein d'un bonheur de peu d'instant ; Il rend à mon lit soli-
taire Tous les songes de mou printemps.

Les dieux qu'au bel âge on adore Voudraient-ils revoler vers
moi?

Veille, ma lampe, veille encore :

Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale, Elle eût, en proie à deux pen-
chants, Des Amours ardente rivale.

Aux Grâces consacré ses chants.

Parny, près d'une Éléonore, Ne l'aurait pu voir sans effroi.

Veille, ma lampe, veille encore ; Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes Son noble cœur de gloire
épris 1 De n'être pour rien dans ses larmes L'Amour alors parut

surpris.

Jamais au pays qu'elle honore Sa lyre n'a manqué de foi.

Veille, ma lampe, veille encore :

Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage Des lauriers du Pinde
avilis; Mais de leur gloire sois l'image, Toi, ma lampe, toi qui
pâlis.

A ton déclin je vois l'aurore Triompher de l'ombre et de toi; Tu
meurs, et je relis encore Les vers charmants de Dufresnov.

^ku>

CHANSONS DR BERANGER

EX-PRÉSIDENT DE LA COUR ROYALE DE ROUEN

CHANSON FAITK ET CHANTÉE A ROUEN OHELQUES JOURS
AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820

Am : Je vais liipnlôl qiillcll l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre?

Quoi ! l'on tourmente vos amis !

J'ai des précautions à prendre ;

Vous le savez, je suis commis. (') (Bis.)

Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (Bis.)
Bien mieux que vous je sais garder ma place.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous ;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saints :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus. Dupont, Dupont, je
ne vous connais plus.
Chez nous le courage importune, Et votre sage et noble voix A
fait trembler à la tribune Ceux qui méconnaissent nos droits. De
vos discours on tient registre ;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre. Mon cher Dupont, je
ne vous connais plus. Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.
Héritier de la gloire antique.

Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire.
Je pense comme nos ventrus :

On ne vit pas de pain sec et de gloire. Mon cher Dupont, je ne vous connais plus. Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui , je vous fuis sans autre forme.

Vous que longtemps mon cœur aimait.

Je ne veux pas qu'on me réforme Comme Pasquier vous réforma.

Adieu donc, honneur de la France 1 Du préfet je crains les argus.

Avec Lisot (') je ferai connaissance.

Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.

Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

(') A cette époque , l'auteur avait encore l'emploi (rexpéditionnaire dans les bureaux de l'Université. (') M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen. C) Député ministériel opposé A M. Dupont, dans le département de l'Eure.

CHANSONS DR RKRANOER

LA FORTUNE

Air de la Salotière.

Pan! pan! est-ce ma brune, Pan ! pan ! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'e?! la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main, De joie enivrent ma charabrette,

Nous n'attendons plus que Lisette Fortune, passe ton chemin.

Pan 1 pan ! est-ce ma brune , Pan! pani qui frappe en bas?

Pan ! pan I c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pa?.

CHANSONS DR BERANGER

Si l'on en croit ce qu'elle dit, Son or chez nous ferait merveilles.

Mais nous avons là vingt bouteilles, Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune, Pan ! pan ! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan 1 je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis , Manteaux d'une richesse extrême.

Eh ! que nous fait la pourpre même?

Nous venons d'ôter nos habits.

Pan ! pan ! est-ce ma brune, Pan ! pan I qui frappe en bas ?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loiû des plaisirs, point ne voulons Aux cieux être lancés par elle :

Sans même essayer la nacelle, Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune.

Pan ! pan ! qui frappe en bas ?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan 1 je n'ouvre pas.

Pan ! pan ! est-ce ma brune , Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan ! pan 1 c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés Implorent ses faveurs traîtresses :

Ah ! chers amis, par nos maîtresses Nous serons plus gaie-ment trompés.

Elle nous traite en écoliers , Parle de gloire et de génie.

Hélas! grâce à la calomnie.

Nous ne croyons plus aux la\n'ier-

Pan ! pan ! est-ce ma brune, Pau ! pan ! qui frappe en bas ?

Pan! pan! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

CHANSONS DE BELiANGER

LA MORT DIj RUi CHRISTOPHE

NOTE PUÉSENTÉE l'Ali LA NOBLESSE DIlaïïI A IX TILOIS
GUANUS ALLIES

Air : La CaUcoua.

Christophe est mort, et du royaume La noblesse a recours à
vous.

François, Alexandre, Guillaume, Prenez aussi pitié de nous.

Ce n'est point pays limitrophe, Mais le mal fait tant de progrès
!

Vite un congrès! (')

Deux , trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos
regrets.

Malgré lu trinité royale,

Malgré la sainte Trinité , (-y

Notre nation déloyale

A proclamé sa liberté.

Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe ,

Lui qui dicte tous vos décrets !

Vite un congrès !

Deux, trois congrès!

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Koi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage.

Pour l'affermir bornent ses droits.

A réfuter maint philosophe Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès!

Quatre congrès I Cinq congrès 1 dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :

Votre maître y perdit ses pas.

Naple est un pays de Cocagne; Mais des volcans n'approchez pas. (') Vous taillerez en pleine étoffe ; Venez chez nous par un vent frais.

Vite un congrès 1

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

(') On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

(») Dans les actes de la Saïiite-Alliance, prCsido par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit il.lient toujours invoi|ués.

{') L'Espagne et Naples étaient alors en nîvolution.

CHANSONS DE BEKANGER

Dons Quichottes de l'arbitraire, Allons, morbleu! de la valeur!

Ce monarque était votre frère; Les rois sont de même couleur.

Exploiter une catastrophe S'accorde avec vos plans secrets.

Vite un congrès!

Deux , trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

CHANSONS DE DERANGER

^SSK^^-

LOUIS XI

Am : Sans un petil Ijiiii li'uinuur, on Am liOuveju Je M. A.MbUtt
Uli UtAUl'LAX.

Heureux villageois, dansons Sautez, fillettes Et garçons 1
Unissez vos joyeux sons.

Musettes Et chansons I

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

(') On sait que ce roi, retiré au Plessis-lcz-Tours uvcc Tristan,
confident et exécuter de ses cruautés, voulait voir i|uelqufois
les paysans danser devant Us fenêtres de son cliiteau.

CHANSOKS DE DERANGER

Louis, dont nous parlons tout bas, Veut essayer, au temps des
fleurs nouvelles, S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois , dansons :

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sons, Musettes Et chansons !

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sous, Musettes Et chansons !

Bans nos hameaux quelle image brillante Nous nous faisons
d'un souverain !

Quoi ! pour le sceptre une main défaillante ! Pour la couronne
un front chagrin !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier :

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;

Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois , dansons :

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sous.

Musettes Et chansons !

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons 1 Unissez vos joyeux sous, Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne

L'horloge a causé son effroi.

Ainsi toujours il prend l'heure qui souue

Pour un signal de sou beffroi.

Voyez d'ici briller cent hallebardes Aux feux d'un soleil pur et doux.

]\"entend-on pas le Qui vive des gardes Qui se môle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sons, Musettes Et chansons I

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sons, Musettes Et chansons 1

Mais notre joie, hélas! le désespère;

n fuit avec son favori.

Craignons sa haine, et disons qu'en bon père

A ses enfants il a souri.

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume

Ce roi peut envier la paix.

Le voyez-vous, comme un paie fantôme,

A travers ces barreaux épais ?

Heureux villageois, dansons :

Heureux villageois, dansons Sautiez, fillettes Et garçons !

Unissez vos joyeux sous, Musettes Et chansons!

CPIAXSONS DE DERANGER

LES ADIEUX A LA PILOIRE

Ain : Je roiiKiicfn ;'i ni'jprccvoir {iVMcxiS'.

Chantons le vin et la beauté :

Tout le reste est folie.

Voyez comme on oublie Les hymnes de la liberté.

Un peuple brave Retombe esclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.

La France, qui souffre en repos, Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.

Adieu donc , pauvre Gloire !

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfants de Mars (') Briguaient une livrée ,
Quand ma muse éplorée Recrutait pour leurs étendanU !

Ah ! s'il m'arrive Beauté naïve, Sous ses baisers ma voix sera
captive ; Ou flattons si bien, que pour moi On exhume aussi
quelque emploi.

Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi. Adieu donc, pauvre
Gloire!

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis

Chaque juge est complice, Et la main de Justice De soufflets
accable Thémis.

Plus de satire !

N'osant médire, J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre. J'ai
trop bravé nos tribunaux ; Dans leurs dédales infernaux J'en-
tends Cerbère et ne vois point Miiios. Adieu donc, pauvre Gloire!

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés La faiblesse est connue :

Gulliver éternue, Et tous les nains sont foudroyés.

Mais quelle image !

Non, plus d'orage; De nos plaisirs redoutons le naufrage.

Opprimés, gémissiez plus bas.

Que nous fait, dans un gai repas.

Que l'univers souff're ou ne souffl're pas? Adieu donc, pauvre
Gloire!

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté Les rêves sont pénibles :

(') Plusieui-s généraux do l'ancienne aimie solliciioient et ob-
tenaient des emplois dans la maifon iln roi.

CHANSONS DE BERANGER

Devenons insensibles Pour conserver notre gaieté.

Quand tout succombe, Faible colombe, Ma muse aussi sur des
roses retombe.

Lasse d'imiter l'aigle altier,

Elle reprend son doux métier :

Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.

Adieu donc, pauvre Gloire!

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

CIIANSONf: DE RRRAXOER

I/ORA&E

Am : C'est l'amoïir, l'amour, l'amour.

CliPrs enfants, (lnn?rz, (lin^oz!

Votre :ïge Échappe ii l'orapo :

Pur l'espoir gaioniont bercés, Dansez, rlinntcz, dan^ipz !

A l'iiiiinlirci (lo vertes cliarniilles.

Fuyant IVcole et les leçons, Petits garçons, petites filles, Vous
voulez danser aux chansons En vain ce pa\ivre monde Craint de
nouveaux inallieirA; En vnin la foudre gronde, Couronuez-vcius
de ileurs.

CHANSONS DE DÉRANGER

Chors enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiement bercés, Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage, Mais il n'a point frappé vos yeux.

L'oiseau se tait dans le feuillage ; Rien n'interrompt vos chants
joyeux.

.T'en crois votre allégresse;

Oui, bientôt d'un ciel pur

Yos yeux, brillants d'ivresse,

Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiement bercés, r>ansoz, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines ; Comme eux ne soyez point
trahis.

B'une main ils brisaient leurs chaînes , De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire

Tombés sans déshonneur.

Ils vous lèguent la gloire :

Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiement bercés, Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares, Hélas ! vos yeux se sont ouverts.

C'était le clairon des Barbares

Qui vous nuimnp.-iit nus revers.

Dans le fracas des armes, Sous nos toits en débris.

Vous mêliez à nos larmes Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiement bercés, Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes Où notre courage expira :

C'est en éclatant sur nos têtes Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui vous aime

Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les cliamps de l'avenir.
Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés.
Dansez, chantez, dansez!
Enfants, l'orage, qui redouble.
Du Sort présage le courroux.
Le Sort ne vous cause aucun trouble ; Mais à mon âge on
craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos nialieux.
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs,
riiers enfants, dansez, dansez!
Votre âge Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaiement bercés.
Dansez, chantez, diinsez!

CHANSONS DE BERANGER

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Am ; A cinip? il' pinl , à cuuiifi li' poiii^f.

Marquise à trente quartiers pleins.

J'ai pris mes droits sur les vilains : Eu amour j'aime la canaille.

D'un ton fier je leur dis : Venez.

Mais sous mes rideaux blasonnés, Vils roturiers, Respectez les quartiers De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits Des gentilshommes damerets Qui n'ont ni carrure ni taille?

Non, mais j'accable cent gredins De mes feux et de mes di'dains.

Vils roturiers, Respectez les quartiers De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants, Bien qu'après coup tous ces croquants Osent me traiter d'antiquaille :

Je ne suis, aux yeux des malins, Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers, Respectez les quartiers he la marquise de Pretintaille

Mou laquais était tout porté ;

Mais il parle d'égalitd :

De mes parchemins il se raille.

Paix! lui dis-je, et traite un peu mieux

Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la marquise de Pretintailh'.

Arrive, après, mon confesseur :

Du parti sacré défenseur, Il serre de près son ouaille.

Avec moi son front virginal Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :

Pour l'amour et la liberté Il était plus chaud qu'une caille.

L'aveu que ma bouche octroya Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers, Respectez les quartiers De la marquise de Pretintaille.

jAIon lernnier, butor bien nerveux, Dont la Charte a comblé les vœux, Dénigrait la glèbe et la taille ; ^lais je lui fis voir i\ loisir Tout ce qu'on gagne au bon plaisir.

Vils roturiers, Respectez les quartiers De la marquise de Pretiutaillei

CHANSONS DE BERANGER

J'ouliliaU certain grand coquin, Pauvre ol'licier républicain ,
Brave au lit conime à la mitraille J'ai vengé sur ce possédé Cha-
rette, Cobourg et Condc.

Vils roturiers, Respectez les quartiers Ile la auirqiise de
PretintaiUc.

Mes privilèges s'éteindraient Si nos étrangers ne rentraient ; A
ma note aussi je travaille. (') En attendant, forçons le roi De sol-
der les Suisses pour moi.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la marquise de Pretiutaille.

(') Allusion à l;i fameusC iiule sccrele, ouvrage d'un comité
ulua-coiijix'gauiste, qui soUiciUiil auprès des cour» étrangères
la i-enlrée eu France des soldais de luSaintc-. \lliancc.

MA CONTEMPORAINE

CUUrLEİ ÉCUIT SUR l'.VLULIM DE MADAME ***

Air, : Ma lj<:li.: esl la liolle iks belles.

Vous VOUS vantez d'avoir mon âge :

Sachez que l'Amour n'en croit rien.

Jadis les Parques ont, je gage.

Mêlé votre fil et le mien.

Au hasard alors ces njatrones Faisant deux lots de notre tenip-
J'eus les hivers et les automnes.

Vous les étés et les printemps.

CHANSONS DE BÉRANGEK

LES VENDANGES

AiK : iMoirol sur ic bunl (l'un ruïssoail.

L'aurore uimoncc uii juur bcroiii ; Vite à l'ouvrage !

Kt rciirenoiis courage.

Fillettes, flûte et tambourin.

Mettez les veudangeurs eu traïu.

Du vin qu'a li.it luuruer l'orage,

Lu \iii nouveau bientôt eonsolerti.

Amis, chez nous la gaieté reuaitra.

Ah 1 ah ! la gaieté reuaitra.

Notre maire tourua à tout veut ; D'écharpe il change,

CHANSONS DE BERANGER

Et de tuut via s'arrange.

ilais puisque ainsi te bon vivaul De couleur changea si
souvent, Qu'avec son écharpe il vendange.

Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, chez nous la gaieté renaîtra.

Ah ! ah ! la gaieté renaîtra.

Le juge q\ii, de vingt laçons, I'n robe noire Explique son grimoire, Condamne jusqu'à nos chansons, ^lais, grâce au vin que nous pressons, Que lui-même il chante, après boire, La liberté, la gloire, et cicteru.

Amis, chez nous la gaieté renaîtra.

Ah ! ah ! la gaieté renaîtra.

Si le cLn\', peu tolérant.

Gronde sans cesse, Et veut qu'on se confesse, Son gros nez rouge nous apprend L'intérêt (ju'à nos vins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe,

Sur chaque mort qu'il dise, un Lihcra.

Amis, chez nous la gaieté renaîtra.

Ah! ah ! la gaieté renaîtra.

Que du châtelain eu souci L'orgueil insigne Au bonheur se résigne ; Il verra les titres qu'ici Noé nous a transmis aussi.

Ils sont sur des feuilles de vigne; Aux parchemins il les préférera.

Amis, chez nous la gaieté renaîtra.

Ah! ah! la gaieté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier, A la souffrance Oppose
l'espérance.

Au pampre tu peux marier Olive, épi, rose et laurier. Vendan-
geons, et vive la France!

Le monde un jour avec nous triiiqueia.

Amis, chez nous la gaieté renaîtra.

Ah ! ail ! la gaieté renaîtra.

CHANSONS DE BERANGER

LES DEUX COUSINS

on I.ETTIÎK n TN TF.TIT Riil A T X PF.TIT niT

Aiu : Ali! daignez m'épargner le reste.

Salut! petit cousin germain; ('i D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.

La Fortune te tend la main ; Ta naissance l'a fait sourire.

Mon premier jour aussi fut beau :

Point de Français qui n'en convienne.

Les rois m'adoraient au berceau; {Bis.

Et cependant je suis à Vienne ! [Bis.)

Sur des lauriers je me couchais; La pourpre seule t'environne.

Des sceptres étaient mes hochets ; Mon bourlet fut une couronne.

Méchant bourlet, puisqu'un faux pas Même au saint-père ôtait la sienne.

Mais j'avais pour moi nos prélats ; Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs De vers, de chansons, de poëuK^ ;
Ils sont, comme les confiseurs, Partisans de tous les baptêmes.

Les eaux d'un fleuve bien mondain Vont laver ton âme chrétienne :

On m'offrit de l'eau du Jourdain ; Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu Que du mondé ils t'ouvrent l'eulrée; Ils préfèrent au cordon hleu.

De l'honneur l'étoile sacrée.

Mon père à leur beau dévouement Livra sa fortune et la mienne.

Ils auront tenu leur serment; Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis.

Qui te prédisent des merveilles, De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.

Parmi les nobles détracteurs De toute vertu plébéienne, Ma
nourrice avait des flatteurs; Et cependant je suis à Vienne !

Près du troue si tu grandis.

Si je végète sans puissance , Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.

Dis-leur : « Je puis avoir mou tour; « De mon cousin qu'il
vtuis souviene « Vous lui promettiez votre amour; " Et cepen-
dant il est à Vienne ! •

(') I.p loi (le IVime, par sa UKie, lilli; d'iiiiir priiicos-p ilo
Napks, i-Liit cousin dos Courbons de France, et iv^ii do !:crniain
avec le duc de Bordeaux.

NABUr.HODONOSOB

Am de Calpigi.

Pni?pr clans h Biblo o?t dp moilp :

Prpnns-y le sujpt il'uno oiIp.

Jp rhantp un mi devenu brruf; Aux anciens le trait parut ne\if.
(Bis.) Surtout la cour en fut aux anges ; Et les brocanteurs de
louanges Répétaient sur les harpes d'or :

Gloire à Nabuctidonosor ! (Bis.)

Le roi beugle, eli ! vivent le? corne?! Sire, quittez ces regards
mornes, Lui disaient les amis du lieu ; En Egypte vous seriez
dieu.

Pour fouler aux pieds le vulgaire , Homme ou bœuf, il n'im-
porte guère.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son étable ; A sa manière il tenait table, Et crut régner en buvant frais.

Les sots lui prêtaient d'heureux traits. On lit dans une dédicace Qu'en latin il citait Horace.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Un journal écrit par des cuistres Annonce qu'avec ses ministres

Tel jour 1p prince a travaillé Sans dormir, quociu'il :nt b.nljr.

La cour s'écrie : o temps prospère ! Ce n'est point un roi, c'est un père.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Il hinne tout l'encens des mages.

Mais paye un peu cher leurs hommages Prêtres et grands veulent d'un coup Rendre au peuple bût et licou.

Même, si l'histoire en est crue, Le roi s'attelle à leur charrue.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître D'autre espèce, pire peut-être.

Vite les courtisans ingrats Du roi déchu font un bœuf gras ; Et
sans remords le clergé même S'en régale tout le carême.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor 1

Bardes que la cassette inspire, Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira; La censure le permettra.

Oui, parfumeurs de la couronne, La Bible h quelque chose est
bonne.

Répétons sur nos liarpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor 1

CHANSONS DE RKRANGRR

A L USAGE DE DEUX OU TIIOIS MARI

Am : Eli! gai, gai, gai, mon officior.

Eh! gai, gai, gai, de profiindis!

Ma fomnic A rendu l'Auic.

Eli! gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en jiarailis.

A cette âme si chère Le paradis convient ;

CHANSONS DE DERANGER

Car, suivant ma grand'morc, De l'enfer on revient.

Ehl gai, gai, gai, de profundis!

Ma femme A rendu l'âme.

Elil gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même Avait tissu nos nœuds ; Mon bonheur fut extri'mo...

Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gui, de iirofiiidli:!

Ma femme A rendu l'âme, Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible D'avoir l'air plus malin, Elle était trop sensible...

Si j'en crois mon voisin.

Eii! gai, gai, gai, de profundis!

Ma femme A rendu l'âme.

Eh I gai , gai , gai , de profundis !

Qu'elle aille en paradis.

Non , jamais tourterelle N'aima plus tendrement :

Comme elle était fidèle...

A son dernier amant !

Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Ma femme A rendu l'âme.

Ehl gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre?

Me faut-il la pleurer?

Non, non; je veux la suivre..

Puur la voir enterrer.

Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Ma femme

A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en paradis.

CHANSONS DE DERANGER

EN STYLE DU OENUK

Ain éIo tuiilos les coniphiiUr:

Veucz tous, bous catlioliques, Jésuites, grands et petits, Et vous, nouveaux convertis,

Vous, nos meilleures pratiques, Venez dire au in \mce Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire De monsieur de Trestaillon.

De la Restauration Lui seul ayant fait la gloire, Sa mort, vrai malheur public.

Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Niracs Pour sa douce piété, D'assassin il fut traité Par de brutales victimes.

Quand son bras sur tel ou tel Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme.

Ou surpris en mauvais lieu.

Pour rester pur devant Dieu, Tous les huit jours, ce digne liuime Cuiinuuiiait saintement , Soit à jeun, suit autrement.

Fort de sa cocarde blanche , A tuer des protestants Il consacrait tout son temps.

Sans excepter le dimanche ; Car il s'était procuré Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse A massacrer en plein jour; Traduit devant une cour, Aucun témoin ne l'accuse.

Les juges au prévenu Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme Qui lui venait de bien haut.

(') Les clmnsous du Ticxluilh , de Nubuvliodoiwsur, do la ,1/i'ssc tlii Siiiiil-Espril , de la Guide nalionalc et du Xoiiiil urdiB

du jour, n'ont jamais iiaru daus les recueils publiOs par Beranger aux époques qui correspondent i\ leur dalc. IlabiUié dès lors sans doute fi traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a rogardi! ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait recherlier les contrefaçons, si multipliéci eu France et à l'étranger, l'éditeur s'est vu dans l'obligation, malgré le dé-ir iuu'il avait de complaire ;\ l'auteur, de faire entrer dans celte édition et ces cinq chansons, et celles des Pupes, qui , lorsqu'elles ont été répandues, av.tient aussi un but politique.

(!iu:c de l'ÛdUeur.)

CHANSONS DE BERANGER

Il buvait frais au temps chaud, Vivant en bon gentilhomme, ,
Et chacun avait grand soin De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte; Elle vient nous le ravir.

Quand il pouvait nous servir Contre tous ceux qu'on suspecte ;
Il meurt en disant : Corbleu !

J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière ; Nos magistrats sont en deuil; Le
clergé, la larme à l'œil, Marche avec croix et bannière.

Ainsi l'on ne dira pas

Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au saint-père Pour qu'il soit canonisé.

Quoique ce soit bien usé.

Dans peu l'on verra, j'espère.

Nos loups, chassant les brebis, Lui dire : Ora pro iwbis .'

En attendant ses reliques, Qu'à Montrouge on bénira.

Ses exploits on donnera En exemple aux catholiques, Afin que,
sans examen.

Chacun d'eux l'imite. Amen.

CHANSONS DE BERANGER

LA MUSE EN FUITE

ou MA l'KEMIKILÉ VISITE AU PALAIS DE JL'STICE

CHANSON FAITE A l'oCCASION DES PUEMIÈUES POUIL-
SUITES JUDI CI ALLIES E\EUCËKS COXTKË Mol

POUR LA ruBLICATliin DE MON UECI'EIL

Am ; llulle-li.

Quittez lu lyre, ô ma muse I Et déchiffrez ce mandat.

Vous voyez qu'on vous accuse

De plusieurs crimes d'État. Pour un interrogatoire Au Palais
comparaissons.

CHANSONS DE DÉRANGER

Plus Je cliaisuiis pour la gloire!

Pour l'amour plus de cliausons !

Suivez-moi I

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Nous marchons, et je découvre L'asile des souverains.

Muse, la Fronde eu ce Louvre Vit pénétrer ses refrains. (') Au
Qui vive ? d'ordonnance Alors, prompte à s'avancer, La chanson
repondait : France !

Les gardes laissaient passer.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le roi.

La justice nous appelle De l'autre côté de l'eau.

Voici la Sainte-Chapelle Oii l'on pria pour Boileau. (-) S'il re-
naissait, ce grand maître, Le clergé, remis en train, En prison fe-
rait peut-être Fourrer l'auteur du Lih'in.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Là, devant ce péristyle.

Un tribunal impuissant Au bûcher livra VEinilc, (')

Phénix toujours renaissant.

Muse , de vos chansonnettes Aujourd'hui l'on va tâcher De
faire des allumettes Pour ranimer ce bûcher.

Suivez-moi I

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Muse, voici la grand'salle...

Hé quoi! vous fuyez devant Des gens en robe un peu sale.

Par vous piqués trop souvent !

Revenez donc, pauvre sotte, Voir prendre à vos ennemis.

Pour peser une marotte.

Les balances de Thémis.

Suivez-moi!

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Elle fuit, et chez le juge J'entre, et puis enfin je sors.

Mais devinez quel refuge Ma muse avait pris alors :

Gaiement avec la grisette D'un président, bon humain, Cette
folle , à la buvette , Répétait, le verre en main :

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, di^ par le roi.

(') Jamais jilus de cliaisons no fuient lancées de i)ait et d'aulrc qu'à répor)iic de la Fronde ; et Bljt et Slaigny, cliansonniei-s du temps, ne furent l'ohjet d'aucune poui-suite.

(') On sait ([ue Boileau fut enterrO dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin (Jui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

O On sait également (pie, par arrût du parloiucnt, \ Emile fut brilé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

CHANSONS DE BERANGER

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POUR L'oIIVEI\TlinE DES r.IIAMnRES

Am lie la Coilai|iii.

Hier monseigneur, le front ceint De sa mitre épiscopale, En ces mots à l'Esprit-Saint Parlait dans la cathédrale :

o Tant de bons nobles devenus

« Députés du peuple, au peuple inconnus,

a Dans notre chambre septennale, <[N'ont que tes clartés pour guider leurs pas. « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas. « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

« Qu'est ceci? » dit d'un ton dur Une excellence bretonne. (') a
Pour ses papiers, à coup sûr, « Le tourniquet le chiffonne. (-)

1 Parlons-lui, quoique en vérité

« L'Esprit soit de trop dans la Trinité :

a Viens voir à quoi la Charte est bonne. « De ce lourd carrosse
on fait un en cas. « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en
bas. " — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

Un financier vient : (') n Sandis !

a Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?

o Pour gagner le- paradis, <j J'ai doré mes patenôtres.

<i Tremble de perdre ton emploi!

" J'ai séduit des gens plus huppés que toi;

» J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtre?; <• De notre em-
bonpoint nos amis sont gras. « Saint-Esprit, descends, descends
jusqu'en bas. « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descend? pas. ^

Un magistrat (*) crie aussi :

a Oses-tu te faire attendre ?

o: Ma Thémis a. Dieu merci,

a De bons jurés à revendre.

<r Chaque juge est un liourne à moi, <t Qui jette en passant
sa carte chez toi.

a Crains de voir jusqu'où peut s'étendre <r La main de Justice
au bout de mon bras. « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en
bas. <t — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

» S'il persiste, il faudra bien, " Dit Frayssinuus, qu'on s'en
passe.

« D'ailleurs, la cour, pour soutien, ' Préfère en tout saint
Ignace.

(') Corbirro.

('} On se, raipelle l'action du (ounii<]uet ,s.iiÈit-Jcail sur les-
Olctions do Paris.

O Viliac.

(') De l'eyroiinct.

CHANSONS DE BERANGER

« Montrouge a miné tout Paris ; a La Sorbonne aussi sort de
ses débris.

a La jeunesse est dans notre nasse, « Et les hausse-cols font
place aux rabats. <t Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en
bas. d — Non, dit l'Esprit-Saiut, je ne descends pas. »

<i Mais voudrais-tu t'expliquer?

o — Oui, bateleurs en goguettes,

« Je vous ai vus fabriquer

<r Vos quatre cents marionnettes, ï Quoi ! vous osez tout per-
vertir, tt Corrompre, effrayer, filouter, mentir! • <t Et dans vos

discours à roulettes... (') n — Paixl dit l'archevêque, ou crains nos prélats. « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas. « — Non, dit l'Esprit-Saiut, je ne descends pas. »

(') Louis XVIII avait été conduit à la si'ance dans un fauteuil à roulettpi,

•^tj'

L'AGENT PROYOCATEUR

RKMKRCIEMENT A DES BOIIRr.UIGNONS QUI M'A-
VAIENT ENVOYÉ DL' VIN" DES DIFFÉRENTS CRUS LES
PLUS RENOMMÉS

SAINTE-PtI. AOIE

AïK : Je vajs bicrikM iiiiiilter l'cmiiiro.

Avec son lialnt un peu mince, Aver son diaiican Çiondronné,
Coniini' riionnour île la provinre

Ce Bourguignon nous est donné. {Bis.) Quoiqu'il soit d'Age
respectable,

Que d'un IxMU nnni il soit porteur, [Bis.

Chut! mes amis; il fait jaser à table : C'est un agent provoca-
teur, {Bis.)

Il est ami de l'infortune , M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;
Pourtant un soupçon m'importune Par la police il a passé. (') Plus
d'un personnage notable, Là, souvent devient délateur.

Chut! mes amis ; il fait jaser à table : C'est un agent
provocateur.

Mais il circule, et de la France Déjà nous vantons les héros ; A
nos yeux déjà l'Espérance Sourit à travers les barreaux.

Enfin son charme inévitable Sollicite un malin chanteur.

Chut! mes amis; il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire Reste en honneur chez les
Français.

Oui, sur Probus, prince équitable.

Il nous souffle un chorus flatteur.

Chut! mes amis; il fait jaser à table : C'est un agent
provocateur.

De ce traître faisons justice ; Exprès prolongeons le dîner.

S'il a passé par la police, Qu'il passe pour y retourner.

Passe donc, ô vin délectable!

Retourne à ce lieu corrupteur.

Chut! mes amis; il fait jaser à table : C'est un agent
provocateur.

I ' I On visite tons les objets envoyés aux prisonniers : des
agents de police sont chargés de ce soin.

('I La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de
la plupart des vignes qui depuis ont fait sa riclicssc.

CHANSONS' DE BÉRMéÊfi''

SUR SON LICENCIEMENT PAU CHARLES X

Am : llaltc-là.

Pour tout Paris quel outrage !

Amis, nous v'ia licenciés.

Est-ce parc' que not' courage Brilla contre leurs alliés?

C'est quelqu' noir projet qui perce.

Morbleu I pour nous prêter s'cours, Il faut qu' chacun d' nous
s'exerce.

Du mém' pied partons toujours.

N' cessons pas, (Bis.) Chers amis , d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre, Nous aurions bien dû, je
l'sens.

Des injur's de plus d'un membre D'mander raison aux trois
cents.

La Charte qu'on y tiraille Est leur rempart ; mais , au fond , On
peut franchir c'te muraille Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas, Chers amis , d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale S' composait d'anciens soldats :

Des braves d' la gard' royale Aussi faisons-nous grand cas.

Sans r ministère, nul doute Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour, Dans not' verre, eux hoir' la goutte. Nous, marcher à leur tambour.

N' cessons pas , Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire 1* service Sans cartouch's pour se garder; En voir donner à chaqu' Suisse, En arrièr' ça fait r' garder.

Qui rétrograde se blouse ; Gens d' la cour, sauf vot' respect , Vous risquez quatre-vingt-douze Pour ravoir quatre-vingt-sept.

N' cessons pas , Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :

D' nouveau pourtant il faudra Crier à bas les ministres, Les jé-suit's et cuîtera.

Pour son argent j' crois qu' la foule A bien l' droit d' former un vœu ; N'est-c' que quand la maison croule Qu'on permet d' crier au feu ?

N' cessons pas.

Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Montrouge nous menace, Et rév' quelqu' Saint-Barthémy, Préparons-nous, quoi qu'ouù fasse, A repousser l'ennemi.

Quand vers un' perte certaine L' navire est conduit foU'meut, En dépit du capitaiuc Faut sauver le b; \timent.

N' cessons pas , Chers amis , d' marcher au pasi

CHANSONS DE BERANGER

PRÉFACE

Air Ju vaudeville de Préville cl Tacoimet.

Allez, eniants ncs sous un autre règne; Sous celui-ci quittez le coin du l'eu.

Adieu! parlez, bien que pour vous je craigne Certaines gens qui pardonnent trop peu.

On m'a crié : L'occasion est bonne ; Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. Allez, enfants; mais n'éveillez personne : Mou médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes! J'ai vu Tliémis m'ôter mon plus doux bien ; Car en prison le sommeil est sans charmes : Près du malheur on ne dort jamais bien. J'entends encor le verrou qui résonne, Et dans ma main fait trembler mes pipeaux. Allez, enfants; mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaieté vous délaisse , Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) : " De notre père accusant la faiblesse, « Les plus joyeux sont restés au logis. »

Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne, Pincer au lit le diable et ses suppôts. Allez , enfants ; mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

■ Vous passerez près d'une ruche pleine.

D'abeilles, non, mais de guêpes, je crois. Ne soufflez mot , re-
tenez votre haleine ; Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois! (j
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne A fait périr des ber-
gers, des troupeaux. Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature , S'il vient un ogre , évitez bien
sa dent ; Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure; De s'en servir on
peut juger prudent.

Non : qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne ; Tous les partis rap-
prochent leurs drapeaux. Allez, enfants; mais n'éveillez personne
: Mon médecin m'ordonne le repos.

(') Cette cliansoii est en tête du volume publii en 1825.

(*) Dans plus d'un village, on cioit encore que les abeilles se
Jettent sur ceux i|iii lUufireiit des jui-ons ;uipi-ù.s de leur ruche.

CHANSONS DE HKRANcTER

TT

Aiii : Miiso (ioi. liois cl lie» accoi'cls cliainpi'lres.

Soleil si doux au dccliu de l'autoiiiiie, Arbres jaunis, je vieub
vous voir encor. N'espérons plus que la haine pardonne A mes
chansons leur trop rapide essor.

Dans cet asile, où reviendra Zéphire, J'ai tout rêvé, nieme un
nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigae eucor lue sourire ; Échos des bois, répétez mes adieux.

(') CeUe cliaiitoii, faitu dmi!) le iiiuls de ikrvi iilui.' ISJl , fui co|iitt.> et dislribiiCc nu li-ibi.nal It- jour de la première cou-doinnaiidii de r.uueur.

CHANSONS DE BERANGER

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée, Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants ! Mais de grandeurs la France dépouillée Courbait son front sous le joug des méchants. Je leur lançai les traits de la satire; Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence; (')

Au tribunal ils traînent ma gaieté ;

D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :

Rougiraient-ils devant ma probité?

Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :

L'Intolérance est fille des faux dieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;

Echos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire, Si j'ai prié pour d'illustres soldats, Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire, Encouragé le meurtre des États?

Ce n'était point le soleil de l'Empire Qu'à son lever je chantais dans ces lieux. Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie, Bellart s'amuse à mesurer mes fers ; Même aux regards de la France asservie Un noir cachot peut illustrer mes vers. A ses barreaux je suspendrai ma lyre; La Renommée y jettera les yeux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois , répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle ! Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle. Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs. Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire ; Je vais chanter son hymne glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois , répétez mes adieux.

(') Loisi que le recueil de *ISil* parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'oter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, si'il faisait imprimer ses nouvelles chansons , il perdrait cet emploi.

CHANSONS DE BERANGER

NOUYEL ORDRE DU JOUR

AïK ; C'est r:tnioir, l'iiirMiiir, r.Tiiinir

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire. Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espag-ne?

— Mon p'tit, eir n' veut plus qu'aujourd'liui Ferdinand fass' périr au bain

Ceux-là qui s' sont battus pour lui ; Nous allons tirer d' peine Des moin's blancs, noirs et roux, Dont on prendra d' la graine Pour en r'planter chez nous.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous 1 demi-tour !

— Notre ancien, qu' pensez-vous il' la guerre?

— Mon p'tit, r;\ n'ira jamais bien!

V'ia z'un jirinc" qui u's'y connaît guère; C'est un' poir' iindi' de lion-iliri'tien ;

Bientrit l' lils d' Henri ([uatre

Voiidrii i|u'un JDiiir d'action

On n' puisse aller combattre Sans billet d' confession.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous! demi-tuur!

— Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trappiste Avec tous ces chouans dégn'nillés?

— Mon p'tit, y vont grossir la liste Des gens qu' la France a rhabillés ;

Afin qu'pour leur vengeance, Leurs frèr's soient massacrés, Hs font un' sainte alliance Avec nos émigrés.

Brav's soldats, v'ia l'ord' <lii jour:

Point d' victoire

Où n'y a jniinl d' giniri'.

Brav's soldats, v'h'i l'iircl' ilii jniir : Garde à vous! (lriiii-t(nii- !

— Notre ancien, quel s'ra noi' partage?

— Mon p'tit, les coups d" cann' reviendront ;

Et iMiis, s\iivant le vieil usage,

") Cette cliansoi fut laite pour Oli-c ivpamluo dans l'aniii'e av-niu son cninSc on cnmpagiic, lorsqu'elle campait aux

Pyi'iu'cs,

CHANSONS DE DÉRANGER

Les nobles seuls avanceront.

Oui, s'ion notre origine, Nous aurons pour régal , Nous r bâton
d' discipline , Eux r bâton d' maréchal.

Brav's soldats, v'ia Tord' du joiir Point d' victoire Où n'y a
point d' gloire.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour Garde h vous ! demi-tour !

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, que d'viondra la France, Si je cherchons d'
lointains dangers?

— Mon p'tit, profitant d' not' absence, On introduira l'
z'étrangers.

A la fin d' la campagne.

Nous s'rons tout étonnés Qu'en enchaînant l'Espagne, Nous
nous s'rons enchaînés.

— Notre ancien, vous que l'père aux autres Eût fait z'officier
d'puis longtemps.

Marquez-nous l'pas, nous s'rons des vôtres.

— Mon p'tit, v'ia du français qu' j'entends. Si la France en alarmes

Porte un trop lourd fardeau, Pour essuyer ses larmes, R'prenons not' vieux drapeau !

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire.

Brav's soldats, v'ia l'ord' du jour Garde à vous! demi-tour!

CHANSONS PE BERANOER

LA SYLPHIDE

Am ; Jf ni' sais l'Iiis l'c cpie jo vi'iix.

La Raison a son iç;iiiiir:nire; Son flnilioaii n'est pas to\ijonrs clair. Elle niait votrft existence, Sylphes charmants, peuples de l'air;

Mais, écartant sa lonrile égide, Qui gênait mon œil curieux, J'ai vu naguère une Sylphide.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

CHANSONS DE BERANGER

Oui, vous naissez au sein des roses,

Fils de l'Aurore et des Zéphyr ;

Vos brillantes métamorphoses

Sont le secret de nos plaisirs.

D'un souffle vous séchez nos larmes ;

Vous épurez l'azur des deux :

J'en crois ma Sylphide et ses charmes.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine Lorsqu'au bal , ou dans un banquet ,
J'ai vu sa parure enfantine Plaire par ce qui lui manquait.

Ruban perdu, boucle défaite; Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.

Sylphes légers, soyez. mes dieux.

Que de grâce en elle font naître Vos caprices toujours si doux!

C'est un enfant gâté peut-être.

Mais un enfant gâté par vous.

J'ai vu , sous un air de paresse.

L'amour rêveur peint dans ses yeux.

Vous qui protégez la tendresse , Sylphes légers, soyez mes
dieux.

Mais son aimable enfantillage Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge Vous nous apportez en riant.

Du sein de vives étincelles Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
Vous dont elle empruntait les ailes , Sylphes légers , soyez mes
dieux.

Hélas ! rapide météore ,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore?
Quelque Sylphe est-il son époux?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

CHANSONS DE BERANGER

DÉNONCIATION EN FORME D'IMPROMPTU

A PROPOS DE COUPLETS Qñ JI'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PEN-
DANT MON PROCÈS

Am du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce; Oui, je dénonce des couplets.

La gaieté de l'auteur annonce Qu'il peut figurer au Palais; On voit, à l'air dont il vous traite, Que cent fois il vous persifla .

Messieurs les juges, qu'on arrête, Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves Qu'à la presse l'on veut donner.

Il croit à la gloire des braves :

Pourriez-vôus le lui pardonner?

Il ose vanter la nmseltc Qui dans leurs maux les consola.

Messieurs les juges, qu'on arrête, Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie A ceux qui sont persécutés; Il pourrait chanter la patrie , C'est un grand tort, vous le sentez.

De l'esprit qu'à ma muse il prête Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.

Messieurs les juges, qu'on arrête, Qu'on arrête cet homme-là.

LA LIBERTÉ

AïK : Cliaiiloiîâ Lx-Laiiîinî.

D'un petit bout de chaîne Depuis que j'ai tâté, Mon cœur en bells haine A pris la liberté.

Fi de la liberté!

A bas la liberté!

Marchangy, ce vrai sage, M'a fait, par charité, Sentir de l'esclavage La légitimité.

Fi de la liberté !

A bas la liberté!

Plus de vaines louanges

Pour cette déité,

Qui laisse en de vieux linge»

Le monde emmaillutté!

Fi de la liberté!

A bus la liberté!

De sou arbre civiciue Que nous est-il resté?

Un bâton despotique,

Sceptre sans majesté.

Fi de la liberté!

A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre :

Lui seul a bien goûté Sueur de peuple libre, Crasse de papauté.

Fi de la liberté!

A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne Quand l'homme est infecte, Il n'est plus dans son bague Qu'un forçat révolté.

Fi de la liberté!

A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime, Geôliers pleins de gaieté, Par vous au Louvre même Que ce vœu soit porté :

Fi de la liberté!

A bas la liberté!

CHANSONS DE BÉRANGER

L'OMBRE D'ANACRÉON

SA[Nri;-ptL.\f.iE

Alli :\c la fciUiliclll'.

Un jeune <!rc(' sourit ii des tombeaux : Victoire 1 il dit; l'écho
redit : Victoire! o demi-dieux! vous uos premiers flambeaux,
Trompez le Slyx, revoyez votre gloire!

Soudain, sous un ciel enchanté,

Une ombre apparaît et s'écrie :

o Doux ouTant do la Libéria, \Dis.) <i Le Plaisir veut une
patrie!

« Une pairie !

« o peuple grec! c'est moi dont les djslins « Furent si doux
chez les aïeux si braves;

CHANSONS DE BERANGER

«Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins, « Anacréon
eu chassait les esclaves.

« Jamais la tendre Volupté

' N'approcha d'une âme flétrie.

o Doux enfant de la Liberté,

« Le Plaisir veut une patrie!

<tUne patrie!

a De l'aigle encor l'aile rase les cieux, » Du rossignol les chants
sont toujours tendres; «Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes
dieiix, « Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?

1 Tes fêtes passent sans gaieté

« Sur une rive encor fleurie.

« Doux enfant de la Liberté,

<t Le Plaisir veut une patrie !

« Une patrie I

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger; Cl Brise tes fers :
tu le peux, si tu l'oses. «Sur nos débris, quoi! le vil étranger 8
Dort enivré du parfum de tes roses!

« Quoi! payer avec la beauté

«Un tribut à la barbarie!

a Doux enfant de la Liberté ,

a Le Plaisir veut une patrie I

• « Une patrie !

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur

o Qui d'Olympie évoque la mémoire.

« Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,

<r Reverdiront d'abondance et de gloire.

<i Des tyrans le sang détesté

« Réchauffe une terre appauvrie.

K Doux enfant de la Liberté,

tt Le Plaisir veut une patrie !

a Une patrie 1

« A tes voisins n'emprunte que du fer : o Tout peuple esclave
est allié perfide. " Mars va t' armer des feux de Jupiter; « Cher à
Vénus, son étoile te guide : (')

«Bacchus, dieu toujours indompté,

<t Remplira ta coupe tarie.

ce Doux enfant de la Liberté ,

«Le Plaisir veut une patrie !

« Une patrie ! » .

Il se rendort, le sage de Téos. La Grèce enfin suspend ses
funérailles.

Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos, Ivres d'espoir, ex-
humez vos murailles!

Vos vierges même ont répété

Ces mots d'une voix attendrie ;

« Doux enfant de la Liberté,

«Le Plaisir veut une patrie!

«Une patrie!»

) Suivant M. Pouriueville, les Grecs ont encore eu vénération l'étoile de Vénus.

CHANSONS DE BERANGER

LA CHASSE

CHANSON DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉ-
PARTEMENT D 'I.I.E-ET- VIL AINE OUI m'envoyèrent une
BOURRICHE f.AKNIE D'EXCELLENT lilllllF.R

SAISTC-PELAGIE

Am : TuJiUiii, lonlaine, (onton.

Grâce à votre bourriche pleine De gibier digne d'un glouton ,
Tonton, tonton, tontaine, tonton, Joyeux chasseurs d'Ille-et- Vi-
laine, De votre cor je prends le ton.

Tonton, tontaine, tonton.

Chassez , morbleu ! chassez encore :

Quittez Rosette et Jeanneton , Tonton, tonton, tontaine, ton-
ton; Ou, pour rabattre, dès l'aurore, Que les Amours soient de
planton.

Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béariiiiis a fait mettre Maint chasseur au fond d'un pon-
ton, (') Tonton, tonton, tontaine, tonton;

Gabrielle daignait permettre Qu'on braconnât dans son canton.

Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province Porter aux champs son mousqueton, Tonton, tonton, tontaine, tonton.

On gardait la perdrix du prince; Les loups dévoraient le mouton.

Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce, Pour nos droits vous tremblez, dit-on; Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Sauvez au moins le droit de chasse, Pour l'honneur du pays breton.

Tiiutou, tdulaiai', luntou.

(') llriiri IV renouvela des ordouuancs U'ès-sévères coilli-c 1rs di'lits tl>^ clia^sc.

CHANSONS DE BERANGER

MON CARNAVAL

fAlSTE-nCLAGIE

Aiii nouveau de M. Meissonnieh . ou des Chevilles de mailre Adam.

Amis, voici la riante semaine

Que tous les ans je fêtais avec vous.

Marotte en main , dans le char qu'il pronirne ,

Momiis au bal conduit sages et fous.

Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie.

Il m'a semblé voir passer les Amours.

J'entends au loiu l'archet de la Folie :

o mes amis, prolong'pz d'heureux jours!

Oui, je les vois, ces danses amoureuses

Où la beauté triomph&à chaque pas.

De vingt danseurs je vois les mains heureuses

Saisir, quitter, ressaisir mille appas.

Dans CCS plaisirs, que votre cennir m'oublie :

Un seul mot triste en peut troubler le cours.

.J'entends au loin l'archet de la Folie :

o mes amis, prolongez d'heureux jours!

Comliien de fois, auprès de la plus belle, Dans vos banquets
j'ai présidé chez vous! Là de mon cœur jaillissait l'étincelle Dont
la gnioté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie; Je la vidais, mais
vous versiez toujours. J'entends au loin l'archet de la Folie : o
mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmants la perte est seule à craindre, Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux. Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre Le grain d'encens dont je nourris mes dieux. Quand la plus tendre était la plus jolie. Des fers alors m'auraient paru bien lourds. J'entends au loin l'archet de la Folie : o mes amis, prolongez d'heureux jours!

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi. Dans vos plaisirs ainsi je me replie ; Je suis vos pas, je chante vos amours. J'entends au loin l'archet de la Folie : G mes amis, prolongez d'heureux jours!

CHANSONS]>E RF.HANOKR

LA CANTHARIDE, or LK PHIT/n^K

Am dos CoiiiHieiu.

iMniirs, il le finit; mniirs, n toi qui rooMps Dps dons puissants, à la volupté cliers! Rpntls à l'Amour tous les feux que tes ailos Ont h ce dieu dérolii"s dans les airs.

« Clam », m'a dit cette femme si vieille Qui chaque jour pleure encor son printemps «: Quoi! votre joue est déjà moins vermeille
« Vous languissez, et n'avez que vingt ans !

<r Un père altier, que seul l'iutérèt touche, d Vous a jetée au lit d'un vieil époux. <i L'espoir en vain sourit sur votre bouche ; «
L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.

a A votre abord naît la froide risée.

(T L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ; cr Mais cette terre a des nuits sans rosée, a Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;

Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes, Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait ; hélas ! il brûle encore. Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur Qui dans mon sang circule, me dévore.

Et d'un long trouble accable ma pudeur?

Père cruel ! il fallait de ta fille

Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.

Là Dieu du moins nous crée une famille ,

« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé, Là son amour éteint tous les amours K De votre époux rallumant la jeunesse, « Donne à la vôtre un fils tant désiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante, M'enseigne l'art de ce philtre charmant. J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante. Maudire époux, père, autel et serment.

Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore, Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main. La cantharide y reposait encore :

Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants , à la volupté chers I Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes; Je répugnais à d'innocents plaisirs.

Oii donc est-il, l'époux que ma jeunesse Avait rêvé jeune, beau, caressant?

Entre ses bras ma pudique tendresse Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue. D'un plaisir chaste allumons le flambeau : Ah ! cessons d'être une vaine statue.

Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : a Soyez docile, <t Et dès demain renaîtront vos couleurs ; <x Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants, à la volupté chers 1 Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

CHANSONS DE BERANGER

PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON

Aiii tic la Treille Je sincérlé.

J'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rendu la raison. {Dis.)

De mes juges l'arrêt suprême Touche mon esprit libertin ;
J'admire Marchangy lui-mciue Après deux coups de chambertin.

Après un coup de romance ,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissants. (Bis.)

Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain,
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de chambertin.

J'espère Que le vin opère; Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

J'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même eu prison
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanéc, Je n'aperçois plus d'oppres-
seurs ; La presse n'est plus enchaînée; Le budget seul a des
censeurs.

La Tolérance par la ville Court en habit de sacristain ; Je vois
prati(pier l'Evangile Après trois coups de ciambirtiu.

Après deux coups de romance.

Rougissant de tous mes forfaits, Je vois ma chambre environ-
née D'heureux que le pouvoir a faits.

J'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rouilu la raison.

CHANSONS DE BEKANGER

Au deruier coup Je romance, Mon œil, mouille de joyeux pleurs, Toit la Liberté couronnée D'oliviers, d'epis et de Heurs.

Les douces lois sont les plus fortes ; L'avenir n'est plus incertain; J'entends tomber verrous et portes Au dernier coup de chambertin.

o chambertiu ! o romanéc !

Avec l'aurore d'un beau jour L'Illusion chez vous est née De l'Espérance et de l'Amour.

Cette fée, aux humains donnée.

Pour baguette fient du Destin Tantôt un cep de romanée, Tantôt un cep de chambertiu.

.l'espère Que le vin opère; Oui, tout est bien, iiièuie en prituui ;
Le vin m'a icndu la raison.

.j'espère Que le vin opère ; Oui, tout est bien, même eu prisun
Le vin m'a rendu la raison.

CHANSONS DE BERANGEU

LE PKIEON MESSAtiER

Am Je Taconiicl.

Noëris découvre un billet sous sou aile : Il le portait vers des loyers chéris. (Bis.)

L'aï brillait, et ma jeuue maîtresse

Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

Nous comparions notre France à la Grèce, Bois dans ma coupe, ô messager fidèle ! i

Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (Bis.) Et dors en paix sur le sein de Nœris. ;

(') Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres provinciales. On les emporte 11. in de leur séjour habituel , et ils traversent , pour y revenir, les plus grandes distances avec une rapidité qui paraît incroyable.

Il est tombé , las d'un trop long- voyage ; Rendons-lui vite et force et liberté.

D'un trafiquant remplit-il le message?

Va-t-il d'amour parler à la beauté?

Peut-être il porte au nid qui le rappelle Les derniers vœux d'infortunés proscrits. Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire Qu'il est en France à des Grecs apporté. Il vient d'Athènes; il doit parler de gloire : Lisons-le donc par droit de parenté.

Athènes est libre ! amis ! quelle nouvelle ! Que de lauriers tout à coup fleuris ! Bois dans ma coupe, ô messager fidèle ! Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athènes est libre ! ah ! buvons à la Grèce : Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.

L'Europe en vain, tremblante de vieillesse, Déshéritait ces aînés glorieux.

Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle. N'est plus vouée
au culte des débris.

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle!

Et dors eu paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô muse des Pindares ! Reprends ton sceptre,
et ta lyre, et ta voix. Athène est libre en dépit des barbares ;
Athène est libre en dépit de nos rois. Que l'univers, toujours ins-
truit par elle, Retrouve encore Athènes dans Paris !

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle!

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur, au pays des Hellènes Repose-toi , puis vole à
tes amours ; Vole, et, bientôt reporté dans Atlièncs, Reviens bra-
ver et tyrans et vautours.

A tant de rois dont le trône chancelle, D'un peuple libre ap-
porte encor les cris. Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle ! Et
dors en paix sur le sein de Nœris.

^-^ '^tj'-.»/

CHANSONS DE DERANGER

L'EPITAPHE DE MA MUSE

Am <Ic Nînnii rlioz ninilninc de Sévi^iié.

Venez tous, passants, venez lire L'f pitaphe que je me fais.

J'ai chanté l'amoureux délire.

Le vin , la France et ses hauts faits. J'ai plaint les peuples
qu'on ahuse; J'ai chanssonné les gens du roi :

Béranger m'appelait sa muse. (Cis.) Pauvres pécheurs, priez
pour moi ! [Bk. Priez pour moi , priez pour moi !

Grâce à moi, qu'il rendit moins folio, D'être gueux il se conso-
lait, Lui qui des muses de l'école N'avait jamais sucé le lait.

Il grelottait dans sa coquille Quand d'un luth je lui fis l'octroi.

De fleurs j'ai garni sa mandille.

Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Priez pour moi, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage ,

Dont il adoucit le malheur.

En amour il fut mon ouvrage ;

J'ai pipé pour cet oiseleur.

A lui plus d'un coHir vint se rendre ;

Mais , les oiseaux en feront foi , J'ai fourni la glu pour les
prendre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi!

Priez pour moi , priez pour moi !

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle Marchangy qui rampa
vingt ans!) Un serpent, qui fait peau nouvelle Dès que lirilie un

nouveau printemps.

Fond sur nous, triomphe, et nous livre Aux fers dont on pare
la loi.

Sans liberté je ne peux vivre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Priez pour moi, priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime De Dupin, qui pour nous parla.

N'ayant pu mordre sur la lime, Le hideux serpent l'avala.

Or, je trépasse, et, mieux instruite, Je vois l'enfer avec effroi :

Hier Satan s'est fait jésuite.

Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Priez pour moi , priez pour moi !

CHANSONS DE BERANORR

L'EAU BÉNITE

r.dlTl.F.TS roi'lî I.F. MAP.IAf.E \ I. ÉCUSE DE DEFx KPOI-X X
A R I r. S riF.PriS LONf.TF.MPS

SANS CÉnÉMONME

Am : F.nnI il' la verhi , pns Intp n'fu faill.

Ces deux époux ont mis enfin j De l'eau bénite dans leur vin.)

Bh,

Du chapeau de la mariée Sa fille aussi coiffer l'Amour!

A l'aulel ce couple s'engage; Voilà de quoi nous récrier.

Après vingt ans do mariage Oser encor se marier !

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans lem- vin.

Pour i[ue l'hymen fasse merveilles, Versez d'un bordeaux ré-
chauffant, Reste du vin mis en bonleilles Au baptême de votre
enfant.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes, Le moindre, aux
ye\ix de ta bouté.

Est celui d'avoir dit les r/nices Avant le bénédicité.

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiijn'on en glose.

Prouvez au diable, et prouvez bien.

Que, parfois prise à faible dose, L'eau bénite ne gâte rien.

Madame, de Heurs ennuyée...

Chut! taisons-nous; mais piiisse un jniir

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur viu.

rTiANsnx>; de rkranoer

LE TAILLEUR ET LA FÉE

CHANSON CILANTKE A MES AMIS I,K 10 AOUT. IOTR ANNI-
VEnSMILE Tir M\ NMS-;\NrF

Air d'Aigéline (de Willem).

Dans en Paris plein d'or rt de misère, A mon berceau, qui
n'était pas de fleurs :

En l'an du Clirist mil sept rcnt quatre-vingt, Mais mon grand-
pi'rc, accourant à mes pleurs.

Chez un tailleur, mon pauvre et vieux Efrand-pcre, Me trouve
un jour diins les bras d'une fée ;

Moi nouveau-né, sachez ce qui m'adviul. Et cette fée, avec de
gais refrains, \

Rien ne prédit la gloire d'un Orphée Calmait le cri de mes pre-
miers chagrins. ' IV. :W

Le bon vieillard lui dit , l'âme inquiète : « A cet enfant quel
destin est promis? s Elle répond : « Yoies-le, sons ma baguette, a
Garçon d'auberge , imprimeur et commis. » Un coup de foudre
ajoute à mes présages : (') i Ton fils atteint va périr consumé ; .1
Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé « Vole en chantant braver
d'autres orages. » Et puis la fée, avec de gais refrains. Calmait le
cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : a Eh quoi ! ma fille a Ne m'a donné
qu'un faiseur de chansons ! « Mieux jour et nuit vaudrait tenir
l'aigui'le i Que, faible écho, mourir en de vains sons, r " Va, dit la
fée, à tort tu t'en alarmes ; <t De grands talents ont de moins

beaux succès, " Ses chants légers seront chers aux Français , « Et du proscrit adouciront les larmes. » Et puis la fée, avec de gais refrains. Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse, « Éveilleront sa lyre au sein des nuits. <r Au toit du pauvre il répand l'allégresse ; a A l'opulence il sauve des ennuis.

<r Mais quel spectacle attriste son langage? a Tout s'engloutit, et gloire et liberté : a Comme un pêcheur qui rentre épouvanté, 1 II vient au port raconter leur naufrage. » Et puis la fée , avec de gais refrains. Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose.

L'aimable fée apparaît à mes yeux.

Ses doigts distraits effeuillent une rose ;

Elle me dit : i Tu te vois déjà vieux.

<r Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage, {^]

<i Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.

« Pour te fêter tes amis vont s'unir :

" Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. •>

Et puis la fée, avec de gais refrains,

Comme autrefois dissipa mes chagrins.

(') L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

(') Les étêts fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert; il croit voir devant lui

des forêts, des lacs, des ruisseaux , etc.

CHANSONS DE BERANGER

LES CONSEILS DE LISE

CHANSON ADRESSEE A M. J. LAFFITTE, ijL'l M AVAIT PROr-
OSE IN EMI'LiJl DANS sES UlliEAL'X

roLR nÉrAUEii la i'Eiite de ma tlace a l'univehsité

Aiii lie l;i Ticille ilc .sinci-riU'.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas. [Bis.

Lise à l'oreille Me conseille; Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez [las.

Un doux emploi pourrait vous plaire.

Me dit Lise ; mais songez bien , Songez bien au poids du
salaire.

Même chez un vrai citoyen. [Dis.) Rester pauvre vous est facile
, Quand l'Amour, afin de l'user.

Vient remonter ce luth fragile Que Thémis a voulu briser.

Craignant alors la malveillance, Vous ririez moins de ce baron
, Courtier de la Sainte-Alliance, Qui des rois s'est fait le patron.

Dans les fonds de peur d'une crise , 11 veut que les Grecs
soient déçus : (') Pour avoir Vendos de Moïse, On fait banque-
route à Jésus.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pus.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tuut bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous ollrc.

Vous n'oseriez plus, vieil enfant.

Célébrer, au bruit de son cofl're , Les droits que sa vertu
défend.

Vous croiriez voir à chaque rime Les sots, doublement satis-
faits, De vos chansons lui faire un crime.

Vous en faire un de ses bienfaits.

Votre muse en deviendrait folle.

Et croirait Uatter en disant Que sur la droite du Pactole In-
trigue et ruse vont puisant ; Tandis qu'une noble iudustrie Puisse
à gauche, et de toute part ("j Reverse à flots sur la patrie Un or
dont le pauvre a sa part.

(') On n'usait alors becûurir les Grecs, qui faisaient dMi-
LH'oiiiucs elions pour recouvrer leur libenê. I*) On sait ce
qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque.

•iS'l

CHAI NSOÏNS DE BERANGER

LisL' à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit tout bus :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas

Riche de votre indé[icudauce , Chez Lal'titte toujours l'été, En
trinquant avec l'opulente , Vous ijoirez à l'égalité.

Ainsi mou oracle m'inspire, Puis ajoute ce dernier point :

Des distances l'amour peut rire ; L'amitic n'en supporlc [loiut.

Lise à l'oreille Me conseille ; Cet oracle me dit toul bas :

Cliiinlez, niuUûicur, a'ccnvcz pa.-

■amm^^Êm-

CHAN SO.NS DK BÉRAxXrxER

LE TULKNEBRUCHE

AiM : Le brull des roulcllus gùlo loiil.

Du iliuer j'uiiue Ibil l,i cIoI Ir', Mais on la sonne uu peu d'en-
droits; Plus qu'elle aussi le touniebroche

A. nf'S hommages a des droits.

Combien d'euuemis il rapproche Chez le prince et chez le
bourgeois !

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

CHANSONS DE BERANGER

Qu'on reprenne ^ur la musique Les querelles du temps passé ;
Que par l'Amphlon italique Le grand Mozart soit terrassé ; Je ne
tiens qu'au refrain bachique Par le tournebroche annoncé.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage, Des heures décrivant le
cours.

Règle , sans en charmer l'usage , Le cercle borné de nos jours ;
Le tournebroche a l'avantage D'embellir des instants trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue Attache mille ambitieux, Les pré-
cipite dans la boue Ou les élève jusqu'aux cieux.

C'est la broche, moi je l'avoue.

Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre
deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte.

A manqué seul à l'âge d'or ;

C'est l'Amitié qui, pour son compte,

Dut en inventer le ressort.

Vivent ceux que sa main remonte !

Mais gloire à celui du trésor !

A son doux tic tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

CHANSONS DE BERANGER

L'AMITIÉ

COUPLET? CHANTÉS A MES AMIS I.E 8 DÉCEMBRE 1822,
JOUR A NXI VERS AIR E DE MA CONDAMNATION PAR LA
COCR d'aSSISES

Arn : Quand îles ans la lleiir printanière.

Sur des roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amour nous coûte Des pleurs qu'elle sait
arrêter.

Au poids de nos fers il ajoute, Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille ; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon.

Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles Lorsque ma Muse emménagea
, A peine on refermait les grilles Que l'Amitié frappait déjà.

Sur des roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon.

Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Heureux (jui, libre de ses chaînes, BravanI la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines Celui des soins de l'Amitié I
Sur des roses l'Amour sommeille ; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe ?

Amis, renonçons à briller; Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille ; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, à vous que j'aime! Tromppns les hivers
meurtriers.

On peut braver le Temps lui-même Quand on a bravé les
geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

CHANSONS DE BERANOER

LE CENSP^rE

Ain rie In nnhp pt îles Bullos.

On me disait : Il est temps d'être sage ; Au Pinde aussi l'on
change de drapeaux, Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre ahduquez les pipeaux.

De mes refrains j'ai repoussé le livre; Mais quand j'invoque et
Thalie et sa sœur. Leur voix me crie : Ah I que Dieu nous délivre.
Nous délivre au moins du censeur!

Avec Thalie, en satires féconde, Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs, Les vils ressorts qui font mouvoir le monde, Et la cour même envenimant nos mœurs.

Délateur, trerahle! en scènp il faut me suivre. Jeffrys (') en vain t'a pris pour assesseur. Quoi! tu souris!... ahl que Dieu nous délivre, Nous délivre au moins du censeur!

La Liherté, nourrice du génie.

Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil Qui va d'un joug subir l'ignominie A de son vers d'avance éteint l'orgueil. Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?

Et toi, Molière, admirable penseur?

Non, dites-vous; ou que Dieu vous délivre, Vous délivre au moins du censeur!

De Louis onze évoquons les victimes ; Que, dévoré d'un sanguinaire ennui.

Ce roi bigot, pour se soûler de crimes, Mette sa Vierge entre le diable et lui. (-) Mais, tout sanglants, nos Tristans (') vont poursuivie Ce vœu formé contre un lâche oppresseur. Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre, Nous délivre au moins du censeur!

Tu veux encor ravir le feu céleste, .Teune homme épris des lauriers les plus lieaux. Quand la Censure , à son rocher funeste De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours, que leur pâture enivre, A'ont mutiler le noble ravisseur.

Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre, Te délivre au moins du censeur!

Je laisse donc Thalie et Melpomène Pour la chanson, libre en dépit des rois. Sans le régir, j'agrandis son domaine; D'autres un jour lui traceront des lois. Qu'en république on puisse y toujours vivre : C'est un état qui n'est pas sans douceur. Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre. Vous délivre au moins du censeur!

(') Juge anglais devenu fameux pendant In restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nîcessili! pour la mesure.

(') Louis XI, au dire de quelques liisloriens, demandait pardon de ses crimes ù la bonne Vierge do plomb qu"il portait .^ son eliapenu.

(') Tristan est le nom du grand prévit di: Louis XI; il était gentilliomme, et réunissait au\ fonctions de juge celles d>\érutenr des liautes-œuvres.

CHANSON?: DK RERANr,ER

LE VIOLON BRISÉ

Am : Je regardais Madelinelli".

Viens, mon chien, viens, ma pauvre lièto; Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête ; Demain nous aurons du pain noir.

Les étrangers, vainqueurs par ruse.

M'ont dit hier dans ce vallon :

o Fais-nous danser! » Moi, jo rofiiso; I/un d'eux brise mon violon.

CHANSONS DE BÉRANGËR

C'était l'orchestre du village.

Plus de fêtes! plus d'heureux jours!

Qui fera danser sous l'ombrage ?

Qui réveillera les Amours?

Sa corde vivement pressée, Dès l'aurore d'uu jour bien doux,
Annonçait à la fiancée Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre Nos danses causaient moins
d'effroi.

La gaieté qu'il savait répandre Eût déridé le front d'un rui.

S'il préluda, dans notre gloire, Aux chants qu'elle nous inspi-
rait, Sur lui jamais pouvais-je croire Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête; Mange malgré mon
désespoir.

Il me reste un gâteau de fête; Demain nous aurons du pain
noir.

Combien sous l'orme ou dans la grange Le diiuanclie va sem-
bler long!

Dieu bénira-t-il la vendange Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages, Du pauvre étourdissait les
maux ; Des grands, des impôts, des orages.

Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire ; Les pleurs amers, il les séchait.

Jamais sceptre n'a fait sur terre Autant de bien que mon
archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chassa M'a rendu le courage
aisé.

Qu'en mes mains un mousquet remplace Le violon qu'il a
brisé.

Tant d'amis dont je me sépare Diront un jour, si je pérís :

Il n'a point voulu qu'un barbare Dansât gaiement sur nos
débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête; Mange malgré mon
désespoir.

Il me reste un gâteau de fête ; Demain nous aurons du pain
noir.

CHANSONS DE BERANGER

LE MAUVAIS VIN

ou LES CAlt

Air : On ilil pailoul c|uc je suis bile.

Béni sois-tu, vin détestable 1 Pour moi tu n'es point redoutable , Bien qu'au maître de ce banquet Des flatteurs vantent ton bouquet.

Arrose douce , fade piquette , Les fleurs peintes sur mon assiette.

Vive le vin qui ne vaut rien 1 Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire , Bientôt je perdrais la mémoire Du docteur, qui me dit toujours :

« Pour vous, c'est assez des amours.

K Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre o Parle de Dieu sans le connaître, »

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse.

Certaine Espagnole en détresse.

Ce soir, pourrait bien, je le sens, Mettre à sec ma bourse et mes sens ;

Et Lisette, qui tient ma caisse.

Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien 1 Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine.

Armé de vers forgés sans peine, Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès ; Puis j'irais, pour démagogie.

En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre gaieté s'en trouve.bien.

Car en prison l'on ne rit guère.

Mais, vin à qui je fais la guerre.

Tu disparais, et sous mes yeux Mousse un nectar digne des
dieux.

Au risque d'une catastrophe , Versez-m'en, je suis philosophe.

Versez I versez ! je ne crains rien ; Du bon \in je me trouve
bien.

CHANSONS DE BERANGER

LES SCIENCES

Aiu des ilauvaihci lùli;s.

Fatigué des clartés confuses Qui m'out égaré bieu souvent,
J'allais bannir Amours et Muses ; J'allais vouloir être savant.

Mais quoi ! pour une âme incertaine La science est d'un vain
secours.

Gardons Lisette et la Fontaine :

Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mou Armide ; Dans ses jardins j'errais surpris :

Mais un chimiste moijs timide Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette ; Des gaz il poursuit le concours.

Ma iée y perdrait sa baguette :

Muses, restez; restez, Amours.

J'ai regret aux coûtes de vieille.

Quand un docteur dit qu'à sa voix Les morts lui viennent à l'oreille De la vie expliquer les lois.

De la lampe il voit la matière.

Les ressorts, le fond, les contours; Je n'en veux voir que la lumière.

Muses, restez; restez. Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse Si les cieux n'obéissaient pas!

Plus d'une erreur passe et repasse Entre les branches d'un compas.

Un siècle a changé la physique ; Nos temps sont féconds en retours.

Je crains que le soleil n'abdique :

Muses, restez; restez. Amours.

Enivrouz-uous de poésie, Nos cœurs n'en aimeront que mieux
; Elle est un reste d'ambrosie Qu'aux mortels ont laissé les dieux.

Quel est sur moi le froid qui tombe?

C'est le froid du soir de mes jours.

Promettez un rêve à ma tombe :

Muses , restez ; restez , Amours.

CHANSONS DE BERANGEIi

LA DEESSE

SUU UNE PERSONNE QUE L'aUTEUR A VUE REPRÉSENTER
LA LIBERTÉ DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

AïK du la l'ctile Guuvernaute.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle, ■ Quand tout un
peuple, entourant votre char, Vous saluait du nom du l'iinmor-
telle Dont votre main brandissait l'étendard?

De nos respects, de nos cris d'allégresse, De votre gloire et de
votre beauté, Vous marchiez lière : oui, vous étiez déesse, Déesse
de lu Liberté.

CHANSONS DE BERANGER

Vous traversiez des ruines gothiques ; Nos défenseurs se pres-
saient sur vos pas : Les fleurs pleuvaient , et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats. Moi, pauvre en-

fant, dans une coupe amère, En orphelin par le sort allaité , Je m'écriais : «: Tenez-moi lieu de mère . « Déesse de la Liberté. »

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance , Après vingt ans ce peuple se rendort ; Et l'étranger, apportant sa balance, Lui dit deux fois : i Gaulois, pesons ton or. » Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage, Sur un autel élevait la beauté , D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image , Déesse de la Liberté.

De noms affreux cette époque est flétrie ; Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger : En épelant le doux mot de patrie , Je tressaillais d'horreur pour l'étranger. Tout s'agitait, s'armait pour la défense; Tout était fier, surtout la pauvreté.

Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance , Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le Temps trop rapide Ternit ces yeux où riaient les Amours ; Je vous revois, et votre front qu'il ride Semble à ma voix rougir de vos beaux jours. Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse. Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté, Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse , Déesse de la Liberté.

CHANSONS DE BERANGER

LE MALADE

Am : Musc ijès bois et des accoriU champélsres.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,

Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;

Et tout renaît, et déjà l'aubépine

A vu l'abeille accourir à ses fleurs.

Dieu d'un sourire a béni la nature ;

Dans leur splendeur les cieux vont éclater.

Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :

Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape (') a renversé mon verre : Plus de gaieté ! mon front se rembrunit ; Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère : Déjà l'oiseau butine pour son nid.

Des voluptés le torrent va s'épandre Sur l'univers , qui semblait végéter.

Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore ! D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs ; De nouveaux noms la France se décore ; A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.

Que de périls la tribune orageuse Offre aux vertus qui l'osent aff'ronter ! Reviens, ma voix, faible, mais courageuse : Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ; Elle revient : despotes , à genoux !

Pour l'étouffer, en vain la tyrannie Fait signe au Nord de déborder sur nous. L'ours effrayé regagne sa tanière , Loin du soleil qu'il voulait disputer.

Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière : Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je? hélas! oui, la terre s'éveille. Belle et parée, au souffle du printemps. Mais dans nos cœurs le courage sommeille; Chargé de fers, chacun se dit : J'attends! La Grèce expire, et l'Europe est tremblante; Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter. Reviens, ma voix, faible, mais consolante : Il est encor des martyrs à chanter.

(') Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces cbaisous ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui Ips qualités du cœur égalent la science et l'étonnante bablleté.

CHANPON?! DF BKRANGER

A MADAME

Air : .T'ai vu p.irtnt dans mes vnyajres.

Dn riel j'arrivp, et mon voyage

Nous épargne à tous l)ien Jes pleurs.

Beauté folâtre autant que sage,

Ne jouez plus avec des fleurs.

Sachez qu'hier, la panse ronde

Et l'œil obscurci par Bacchus,

Jupin a cru dans notre monde)

Bh.

Voir une couronne de plus. ^

A la colère il s'abandonne :

« L'abus, dit-il, devient trop fort.

» Encore un front que l'on couronne, « Quand le faiseur de rois est mort ! (') « Sur ce front lançons mon tonnerre :

« Du faible enfin vengeons les droits. « .Je veux voir un jour sur la terre o Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive (Où les rimeurs n'entrent-ils pas?) ; En joue il vous met sans qui-vive ; Mais je l'aborde chapeau bas :

" Jupin, de ton arrêt j'appelle ; " Ta balance et tes poids sont fauv.

« Ta cour de justice éternelle « A-t-elle eu ses gardes des sceaux?

o Braque tes lunettes, vieux sire, » Sur le Iront couronné par nous ; '< De la candeur c'est le sourire, " De la bonté c'est l'œil si doux.

« Lorsque les carreaux de son foudre « Chez nos sourds passent pour muets, fc Jupin ne mettrait-il en poudre '■ Qu'une couronne de bluets? ■>

'. Oh ! oh ! dit-il, qu'allais-je faire? X Ailleurs frappons; mon foudre est chaud. ■> " Frappe, mais sur notre hémisphère '. Vise donc plus bas ou plus haut. » Heureux d'avoir su vous défendre , J'accours des célestes donjons.

Quant à Jupin, je viens d'apprendre Qu'il a foudroyé deiLX pigeons.

(') NapoMon.

CHANSONS DR RÉRANGER

LE CHANT DU COSAQUE

Ain : Dis-moi, solilal . ilis-moi. t'en snuviens-l"?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque, Vole au signal des trompettes du Nord.

Prompt au pillage, intrépide à l'attaque, Prête sous moi des ailes à la Mort.

L'or l'enrichit ni ton frein ni ta selle ;

Miiis attends tout du prix de mes exploits.

Hennis d'orgueil, ù mon coursier fidèle! J

[Bif.

Et foule aux pieds les peuples et les rois. '

CHANSONS DE BERANGER

La Paix , qui fuit , m'abandonne tes guides ; La vieille Europe a perdu ses remparts. Viens de trésors combler mes mains avides; Viens reposer dans l'asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle, Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense

Sur nos bivacs fixer un œil ardent.

Il s'écriait : Mon règne recommence !

Et de sa hache il montrait l'Occident.

Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;

Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres, Tous assiégés par des sujets souffrants. Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres; Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle Humilier et le sceptre et la croix.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ! Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière , Tout ce savoir qui ne la défend pas, S'engloutira dans les flots de poussière Qu'autour de moi vont soulever tes pas. Efface , efface , en ta course nouvelk , Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois Hennis d'orgueil , ô mon coursier fidèle I Et foule aux pieds les peuples et les rois.

CHANSONS DE BERANGER

L'EPEE DE DAMOCLES

Am ; A soixante ans. cli

De Damoclès l'épôe est bien connue ;

En songe, à table, il m'a semblé la voir.

Sous cette épée et menaçante et nue

Denys l'Ancien me forçait à m'asseoir. {Dis. }

Je m'écriais : Que mon destin s'achève ,

La coupe en main, au doux bruit des concerts ! (Bis.

o vieux Denys! je me ris de ton glaive, (')

Je bois, je chante, et je siffle tes vers. [Dis.)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche; Versez, versez,
messieurs du gobelet.

Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche, Denys; sur moi
fais donc vite un couplet. Ton Apollon à nos larmes fait trêve ; Il
nous égayé au sein d'affreux revers. o vieux Denys I je me ris de
ton glaive. Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses. De la patrie écoute
un peu la voix :

Elle est, crois-moi, la première des muses; Mais rarement elle
inspire les rois.

J>Li l'riMe arbuste où bout sa uuble; sève, La moindre fleur
parfuuu' au loin les airs. O vieux Denys ! je me ris de ton glaive.
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Piude avoir conquis la gloire, Quand ses lauriers,
de ta foudre encor chauds. Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.

Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève. Sur ton cercueil viendra
peser nos fers. O vieux Denys! je me ris de ton glaive, Je bois, je
chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve ! Dit ce bon roi,
qui rompt un fil léger. Le fer pesant tombe sur mon front chauve
; J'entends ces mots : Denys sait se venger. Me voilà mort, et,
poursuivant mon révCj La coupe en main je répète aux enfers : o
vieux Denys 1 je me ris de ton glaive. Je bois, je chante, et je siffle
tes vers.

(') Denys l'Ancien , tyian de Syracuse, était, couinie on sait, un
métroiuano déterminé ; il envoyait eu l'risou ceux qui ut trou-
vaient pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois
qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quau i l'iiiistoire du
festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de
la rai'iiorlei- ici.

Cette cliansou appartient lui règne do Louis Will, qui, do mO-
nio que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup du petits
vers.

CHANSONS DE BERANGER

A MADAME GÉVAUDAN (') , POUR LA SAINT-JEAN, JOUB DE SA FETE

Ain Ju Mciiaijc du garçon.

Naguère en un royal hospice

J'allai subir les soins de l'art;

Esculape me fut propice ,

Je bénis cet heureux hasard. (Bis.)

Mais l'Amitié, toujours craintive,

Me dit : ï Point de sécurité I

a Un quiproquo bien vite arrive.

« Change de maison de santé. » {Bis.

Molière a terminé sa vie Entre deux sœurs de charité.

Or, quand Jeanne fait œuvre pie, C'est un rendu pour un prêté.

De Thalie elle fut tourière Avec talent, grâce et beauté.

Et la suivante de Molière Fonde une maison de santé.

A R elle me transporte;

Je me sens mieux en avançant.

La Bienfaisance est sur la porte, Le Malheur salue en passant.

Là Jeannette est supérieure , Et le ciel fit de sa bouté La lampe
qui brûle à toute heure Dans cette maison de santé.

L'Amitié seule y donne place :

Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.

Infirmiers, remplissez ma tasse; C'est aujourd'hui le saint du
lieu.

Quand il s'agit de fêter Jeanne , Mon seul régime est la gaieté.

Je veux m'enivrer de tisane Dans cette maison de santé.

(') Madame Gévaudan, qui, sous le uom do Devienne, a long-
temps occupé le premier rang au Tliéâtre-Français, et n'y a peut-
être pas encore été remplacée dans les rôles de soubrette. Mariée
au bon et généreux Gévaudan , elle fut dans sa retraite un modèle
d'amitié et de bienfaisance.

CHANSONS DE DÉRANGER

LES HIRONDELLES

A m (le U roiiiiiaico Je Josc|il).

Captif au rivage du More, Un guerrier, courbé sous ses fers ,
Disait : Je vous revois encore, Oiseaux enaemis des liivers.

Hirondelles, que l'espérance Suit jusqu'en ces brûlants
climat», Sans doute vous quittez la France :

De mon pays ne me parlez-vous pas?

CHANSONS DE BERANGER

Depuis trois ans je vous conjure De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure.

Se berçait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine A flots purs , sous de frais li-
las , Vous avez vu notre chaumine :

De ce vallon ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée ?

Avez-vous vu de nos garçons La foule, aux noces conviée, La
célébrer dans leurs chansous?

Et ces compagnons du jeune âge Qui m'ont suivi dans les com-
bats, Ont-ils revu tous le village?

De tant d'amis ne me parlez-vous pas '!

L'une de vous peut-être est née Au toit où j'ai reçu le jour; Là
d'une mère infortunée Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure Entendre le bruit de mes
pas ; Elle écoute, et puis elle pleure.

De son amour ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'étranger, peut-être.

Du vallon reprend le chemin ; Sous mon chaume il commande
eu maître , De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi plus de mère qui prie, Et partout des fers ici-bas.

Hirondelles de ma patrie, De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

CHANSONS DE DERANGER

rî03

LA BONNE MAMAN

r.OIIPr.KTS A UNE PiMK HE TRENTE ANS, QUE L'AUTEfR
APPELAIT SA r,H\ND'.MKUr

Airi : JV'l.'iis bon rlia^çeiir autrefois.

Au (lire du proverbe ancien, L'amitié ne remonte guère.

Bon petit-fils, je n'en crois ripn, Quandje pense à vous, ma grand'nièri" Ces titres, quelquefois si doux, Vous paraîtraient-ils insipides?

Bonne maman, consolez-vous; Vous n'avez point encor de rides.

L'Amour a peur des grand'niamans; Mais, à prix d'or, coiii-biim de vieille Ont à leurs gages des amants Dont les missives font merveilles!

On sait, pour lire un billet doux.

Quel moyen prennent ces coquell.;i.

Bonne maman, consolez-vous; Vous lisez encor sans lunettes.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?

Blâmez-vous les tendres chimères ?

Censurer les plus doux plaisirs Est le plaisir de nos
grand'mères.

Les ans font-ils neiger sur nous, A nos yeux tout se décolore.

Bonne maman , consolez-vous ; Vous ne blanchissez point
encore.

Quoil sans rides, sans cheveux blancs, Et sans lunettes, à votre
âge !

Voyons si vos genoux treuïhlanls Des ans n'attestent pas
l'outrage.

Oui, je vois trembler vos genoux, Que l'Amour tendrement
caresse.

Bonne maman , consolez-vous , Prenez un bâton de vieillesse.

CHANSONS DE BERANGER

LE CONTRÂT DE MABTATtE

IMITE D UN ANCIEN FABLIAU

Air : Ah! dais:ne7 m'épargner le reste.

« Sire, de grâce, écoutez-moi!

^Le prince courait chez sa dame.) » Sire, vous êtes un grand
roi :

c Daignez me venger de ma femme. »

Le roi dit : <« Qu'on tienne éloigné « Ce fou qui m'arrête au passage.

« — Ah! sire, vous avez signé « Mon contrat de mariage. «

<r J'étais en habit de gala, « Sire; et, pour abrégé l'histoire, « Rappelez-vous que ce jour-là « Un beau pagç tint l'écritoire.

« Ma femme ici l'avait lorgné.

" Hier je l'ai surpris... Quel outrage « Pour vous dont la plume a signé <■ Mon contrat de mariage 1 »

Ces mots font sourire le roi :

» Gardes, je défends qu'on l'assomme.

« Vilain, dit-il, explique-toi.

« — Sire, j'ai fait le gentilhomme.

" J'acquis d'un argent bien gagné « Château, blason, titre, équipage; » Et, sire, vous avez signé o Mon contrat de mariage.

Le roi dit : <• Je n'ai qualité a Que pour guérir les écrouelles.

" Vn diable, cornard effronté, « Vilains, ici guette vos belles.

« Sur les rois même il a régné , a Et met un sceau de vasselage " A tous les gens dont j'ai signé <' Le contrat de mariage. •

'< J'ai pris femme noble aux doux yeux, o Aux mains blanches, au cou de cygne. « Son père a dit : « Par mes aïeux!

" Mon gendre, il faut que le roi signe. » o Votre nom fut acompagné « D'un pâté de mauvais présage, « Sire, quand vous avez signé 1 Mon contrat de mariage !

Le livre où j'ai puisé ceci Ajoute que l'époux morose Faillit mourir de noir souci.

Et que d'un dicton il fut cause :

Dès qu'un mari peu résigné Prêtait à rire au voisinage.

Le roi, disait-on, a signé Son cniirat de mariage.

') I.a manie de faire signer par le roi les contrats de miiriage m'a inspiré cette clianson.

CHANSONS DR BERANGER

LA FUIITE DE L'AMOUR

Am

Je vois di'jii se ilt'ploypr to# ailes, Amour; adieu I mon bel âge est passé.

D'un air moqueiir les GrAees infidèles Montrent du doigt mon réilnit drinissiV

S'il tut des jours oit j'ai maudit les arme-, Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?

Ah ! plus. Amour, lu nous eauses de larmes. fins. (|uand lu fuis, tu laisses de rejrrrets.

CHANSONS DE BER'ANGER

Je reposai[^] du sommeil à l'enfance Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts; Pans la beauté j'adorai ta puissance, Et vins m'offrir de moi-même à tes fers. Si jeune encor j'ignorais tes alarmes, Tes sombres feus, le poison de tes traits. Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes. Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie Tous les baisers que Rose me donna, Mais non les pleurs versés pour Eulalie , Non les soupirs perdus près de Nina.

Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes; Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets. Ah! plus. Amour, tu nous causes de larmes. Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire!

Fuis! car déjà tu souris de pitié.

De mes ennuis pénétrant le mystère , Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié. Pour l'éloigner fais luire encor tes armes : Ses soins sont doux, mais j'en abuserais ; Car plus. Amour, tu nous causes de larmes. Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

CHANSONS DE BERANGER

LE BON PAPE

Am cl(i SorciïT.

Mêlant la Fable et l'Écriture, Jadis un malin troubadour D'un
pape traça la peinture Qu'en me signant je mets au jour.

Ce pontife à sa chambrière Disait : Quel bon lit d'édredou I

Ma dondon,

Riez donc ,

Sautez donc.

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre.

Oui, de Cythère vieux routier, Je suis entier. (4 fois.)

Je suis entier de caractère,

Pour mieux prouver aux novateurs

Que tout doit obéir sur terre

Au serviteur des serviteurs.

Du haut du trône où je me carre,

Du ciel je tire le cordon.

Ma dondon ,

Riez donc,

Sautez donc.

Convenez que sous la tiare Les amours ont un air altior.

Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont yuci'c Qu'un ban d'esclaves abru-
tis, Où discorde, ignorance et guerre Recrutent pour tous les

partis.

Quand sur eux le mal s'accumule , De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon ,

Riez doue,

Sautez donc.

Vénus met le pied dans ma mule , Bacchus remplit mon bénitier.

Je suis entier.

Que sont les rois? de sots bêtises.

Ou des brigands qui, gros d'orgueil, Donnant leurs crimes pour des titres, Entre eux se poussent au cercueil.

A pris d'or je puis les absoudre, Ou changer leur sceptre en bourdou.

Ma dondon.

Riez donc,

Sautez donc.

Regardez-moi lancer lu foudre ; Jupin m'a fait sou héritier.

Je suis entier.

Ce vieux conte, [l'uu charitable, Au bon pape fait dire enfin :

Quittons les amours pour la table ; Je crains que le monde n'ait faim.

Saint Pierre, dans un cas terrible, A rengainé son espadon.

Ma dondon,

Riez donc,

Sautez donc.

Moi, je cesse d'être infallible, D'Hercule j'ai fait le métier.

Je suis entier.

CHANSONS DE BERANGER

LES FILLES

COUPLETS A L'AMI QUE LA FEMME VENAIT DE RENDRE
PERE D UNE QUATRIEME FILLE

Air ; Veriirilloii, \erJi'illcUi-, \ci'dri!lc.

CJuand deb lille? naissent clioz \ou~ Pour le plaisir de ce
nioude, I>)teë-moi, messieurs les époux,

Pourquoi chacun de vous gronde.

Aux filles, morbleu! nous tenons; Faites-en , faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons, Faites des filles ; Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,

Que , près des gens qui vous aident , Aux femmes qui vous ont
trompés Un jour vos filles succèdent.

AiLx filles, morbleu! nous tenons; l'aïtes-en, faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons, Faites des filles ; Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants, Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans , Ote à l'ennui du vieil âge.

A Ifiii' ru'ur ;ui;?i nous tenons:

Faites-en, faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons, Faites des filles; Nous les aimons.

Pour Batbylle aux fraîches couleurs, Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs Dont cet enfant le couronne.

Aux filles nous nous en tenons ; F'aïtes-en, faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons , Faites des filles ; Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons A toi, mari, qui nous aimes.

Pour nos fils nous te le devons ; Que n'est-ce, hélas ! pour nous-mêmes!

A vos filles, oui, nous tenons; Faites-en, faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons, Faites des filles ; Nous les aimons.

CHANSONS DE BERANGEK

LE VIEUX SERGENT

Am : Dis-moi, solJl, ilia-ijioi, l'eu buUMUiis-lu?

Près du rouet de sa fille chérie Le vieux sergent se distrait de ses maux , Et, d'une main que la balle a meurtrie. Berce en rinnt doux petits-fils jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre , Son seul refuge après tant de combats , Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naitro ; « Dieu, mes cufiints, vous donne un beau tropas! •

CHANSONS DE BERANGER

Mais quY'Uteud-il '!' le tambour qui résonne :

Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne ;

Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

Hélas ! soudain , tristement il s'écrie :

a C'est un drapeau que je ne connais pas.

K Ah! si jamais vous vengez la patrie,

a Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

"- Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
» Ces paysans , fils de la République ,
<j Sur la frontière à sa voix accourus ?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
t Tous à la gloire allaient du même pas.
o: Le Rhin lui seul peut retremper nos ariues.
K Dieu, mes enfants, vous donne uu beau trépas!
t< De quel éclat brillaient dans la bataille « Ces habits bleus
par la Victoire usés ! « La Liberté mêlait à la mitraille
« Des l'ers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes, a Ceignaient de fleurs
le front de nos soldats, ex Heureux celui qui mourut dans ces
fêtes! ï Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!
« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
" Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
1 Par la cartouche encor toute noircie
a Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
" La Liberté déserte avec ses armes ;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes.

a Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Sa fille alors , interrompant sa plainte ,

Tout en filant lui chante à demi-voix

Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,

Ont en sursaut réveillé tous les rois.

o Peuple , à ton tour que ces chants te réveillent :

o II en est temps! » dit-il aussi tout bas.

Puis il répète à ses fils qui s'ennuient :

>> Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! "

CHANSONS DE BERANGER

O T- LETTRE A SOPHIE

AIR de In Bonni' Vii'll.' . He R. Wti.hkm.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre Serpente en or, symbole ingénieux ; Cachet où l'art a gravé sur la pierre Ta jeune Amour au doigt mystérieux.

Il est sacré : mais en vain, ma Sophie, A ton amant il offre son secours; De son pouvoir ma plume se défie.

Plus de secret, même pour les amours!

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie, Quand une lettre adoucit ses regrets, Pourquoi penser qu'une main ennemie Brise le dieu

qui scelle nos secrets?

Je ne crains point qu'un jaloux en délire. Jamais, Sophie, à ce crime ait recours. Ce que je crains, je tremble de l'écrire. Plus de secret, inénie pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide, Qui de Venise ensanglanta les lois :

Il fend la main au salaire homicide.

Souffle la peur dans l'oreille des rois;

Il veut tout voir, tout entendre, tout lire; Cherche le mal et l'invente toujours ; D'un sceau fragile il amollit la cire. Plus de secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie ! Son œil affreux avant toi les lira.

Ce qu'au papier ma tendresse confie Ira grossir un complot qu'il vendra.

Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime Livrons la vie aux sarcasmes des cours . Et déridons l'ennui du diadème.

Plus de secret, même pour les amour? !

Saisi d'effroi, je repousse la plume Qui de l'absence eût calmé la douleur.

Pour le cachet la cire eu vain s'allume. On le rompra : j'aurai fait tou malheur. Par le grand roi qui trahit la Vallière, Ce lâche abus fut transmis à nos jours. (-) Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.

Plus de secret, même pour les auiurs!

(') La police. On fait honneur de son invention au gouvernement inquisitorial de Venise.

(') L'établissement du Cabinet noir, où le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XIV. Son successeur se faisait un amusement des révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi au^ correspondances particulitEs.

ApWs la révolution de juillet, li> Cabinet noir fut supprimé.

CHANSONS DE RRRANGER

LA JEUNE MUSE

RKPOXSf. A T)K« r.nrPl.F.TS on m"ONT été ADHESÉS PKU
m vnF.MlUSFl.I.E **'

Af.F.E DE niirZE ANS

Air. : On s'en viint rrs î^ai?; Jirr"rr>?

Peur los ver? , qnni ! vous quittez

Les plaisirs dfi votre àgp !

Ma Muse, que vous flattez,

Aux Amours rend homnias;.^.

Ce. sont aussi des enfants

A la voix séduisante; Mais, liplas! vous n'avez que douze ans.

Et moi j'en ai quarante!
Jeune oiseau, prenez l'essor,
Égayez le bocage ; Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchanté.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans
Et moi j'en ai quarante!
Pourquoi parler de lauriers?
De pleurs on les arrose.
Ce n'est point aux chansonniers?
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps.
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!
De me couronner de fleurs,
(lui, vous perdrez l'envie; Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens

Être alors indulgente !

Mais à peine vous aurez vingt an,;

Que j'en aurai cinquante.

niANSONS r»K RÉRANOER

LE PRISONNIER

Aiii ili' la Dalanoi'ire. irAiiiMer iiK Uk.mtlan.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chautait, au ti-
ruit des longs i^clios. Les vents soni doux, l'uude est calme et
liiupide. Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles, Un captif qui voit tiiaque
jour Voguer la plus belle des HUes Sur les flots qui baignent la
tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au
bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et
limpide. Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l âge Dans ce vieux fort inhabité.

J'attends chaque jour ton passage Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au
bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et
limpide. Le ciel sourit : vogue , reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle ; Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle?

Est-ce au Zéphyr? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!

Tu veux m'arracher de ce fort.

Libre par toi, je vais te suivre; Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide. Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes , et ma souffrance Semble mouiller tes yeux de pleurs.

Hélas! semblable à l'Espérance, Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !

Mais non : vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie ,

Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au
bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et
limpide , Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

CHANSONS DE BERANGER

L'ANNIVERSAIRE

Ain ilii l'aiLib'o lie la richesse.

Depuis un an vous êtes ni'c, Héroïse, le savez-vous?

C'est là votre plus belle année , Mais l'avenir vous sera doux.

Voici des fleurs que l'on vous donur ; Parez-vous-en, et, s'il
vous plaît, Charmante avec cette couronne, N'allez point en faire
un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère.

Sachant qui vous donna le jour.

Devine que vous saurez plaire ; Vous le connaîtrez, c'est
l'Amour.

Redout('z-le pour mille causes, Bien qu'il vous soit frère de lait
; Car de votre chapeau de roses Il voudra se faire un liocliet.

L'Espérance aux ailes briUantea Sur vous se plaît à voltiger :

De combien de formes riantes Vous dote son prisme léger !

A ses doux songes asservie, Vous serez heureuse en effet , Si
pour chaque âge do la vii' Elle vous réserve un hochet.

CHANSONS DE BÉRANGER

L'ANGE EXILE

A COLUINNE DE L***

A[[i : \ soi.siiulc ans il ne faul pas reniullrc.

Je veux, pour vous, prendre un tou moins frivole

Coriuuc, il fut des auges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole ,

Et dans l'abîme ils sont précipités. {Bis.)

Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruiue,

Contre ses maux garde un puissant secours; (Bis

Il reste armé de sa lyre divine. ',

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

Bis.

L'enfer mugit d'un effroyable rire,

Quand, dégoûté de l'orgueil des méchante,

L'ange, qui pleure en accordant sa lyre.

Fait éclater ses remords et ses chants.

Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde

Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.

La poésie enivrera le monde.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole eu secouant ses ailes, Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles; Maint pt-uple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie, Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds. L'autel s'épure aux parfums du génie.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie, Poursuit cet ange, échappé de ses rangs; De l'homme inculte il adoucit la vie.

Et sous le dais montre au doigt les tyrans. Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes Court jusqu'au pôle éveiller les amours. Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes. Ange aux yeux bleus , protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?

De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?

Mais vous chantez, mais votre voix console :

Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.

Votre printemps veut des fleurs éternelles.

Votre beauté de célestes atours :

Pour un long vol vous déployez vos ailes ;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

CHANSONS DE BERANGER

LE FILS DU PAPE

AïM ; Lison 'lunila il ihiii lu |ir:irit'.

Ma mère , quittez la besace ; Le pape avec vous a couché :

Je cours lui rappeler en face Qu'il fut un moine débauché.

Quoique soldat, il va, j'espère, Me créer cardinal-neveu.

Ah ! ventrebleu!

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon pèn^

Ah 1 ventrebleu I

Ahl sacrebleu I Ou je f... le saint-siège au feu.

ni8

CHANSONS DE BERANGER

Au sacré collègue je frappe; Vient un cou tors : Allons, cagot,
Par mon sabre I va dire au pape Que je suis le fils de Margot.

Dis que Margot fut sa commère ; Que moi d'être saint j'ai fait
voni.

Ah ! ventrebleu I

Ahl sacrebleu!

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ahl ventrebleu!

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

Il me répond : Dieu nous afflige ; Nous sommes pauvres, mon cher lil>.

Mais du purgatoire, lui dis-je.

Où passent donc tous les profits?

Donnez-moi les os de saint Pierre , Que je les vende à quelque Hébreu.

Ah ! ventrebleu !

Ahl sacrebleu!

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

J'entre en faisant trois révérences ; Sa Sainteté bâillait d'ennui.

Mon fils, veux-tu des indulgences?

Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.

J'ai , si j'en crois Margot ma mère.

Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.

Ah ! ventrebleu I

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père;

Ah ! ventrebleu !

Ah 1 sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte !

Prends ces mille écus, et va-t'en.

C'est bien peu, dis-je; mais qu'importe ! Dans huit jours j'en viens prendre autant. Tant de sots font encor sur terre Bouillir votre vieux pot-au-feu !

Ah ! ventrebleu I

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au l'eu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres lilles, Le soir, pour avoir un jupon.

Vendent le plaisir en guenilles, Au diable votre âme en répond.

Le diable vous sert de compère ; Ayez donc l'air d'y croire un peu.

Ah I ventrebleu t

Ah ! sacrebleu ! Suint-père, au moins soyez bon père ;

Ah I ventrebleu !

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feui

Adieu. Margot fera ripaiUe; Mes sœurs seront morceaux de roi.

Quoique j'abhorre la prétraille.

D'un chapeau rouge affublez-moi.

De me transmettre votre chaire.

Bon homme, occupez-vous un peu.

Ah ! ventrebleu !

Ah! sacrebleu!

Saint-père, au moins soyez bon père;

Ah ! ventrebleu !

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saïut-siège au feu;

CHANSONS DE BIÎRANGER

LA VERTU DE LISETTE

Am : Ji' lii;,-c au qualri6mc étage.

Quûl ! (le la vertu de Lisette Vous plaisantez, dames de cour!

Eh bien, d'accord : elle est grisette; C'est de la noblesse en amour. [Bis.] Le barreau, l'Église et les armes, De ses yeux noirs font très-grand cas Lise ne dit rien de vos charmes;) De sa vertu ne parlons pas.

Bis.

D'avoir fait de riches conquêtes L'osez-vous bien railler encor, Quand le peuple hébreu dans ses fêtes Vous voit adorer son veau d'or?

L'Empire a, pour plus d'un service, Longtemps soudoyé vos appas.

Lise est mal avec la police ; De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinti' Qu'elle n'y retrouve du feu ; Un marquis dont la vie est sainte Veut à la cour la mettre en jeu.

Par elle illustrant son un'-rite, Sur les ducs il aura le pas.

Lisette sera favorite ; De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes, Si cet honneur vient la trouver.

Vous vous direz de ses parentes.

Vous ferez cercle à son lever.

Mais dût son triomphe et ses suites De joie enfler tous les rabats.

Se confessât-elle aux jésuites, De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarcliui's, Le mot vertu, dans vos caquets, Ressemble aux grands noms historiques.

Que devant vous crie un laquais.

Les échasses de l'étiquette Guident bien haut des cuMirs bien bas : De la cour Dieu garde Lisette !

De sa vertu ne parlons pas.

CHANSONS DE RKRANC.RR

LE YOYACtEUB

Aii! : Plus un o5l ilc fous, plu.» on lil ! sans la ly prise /iiiiale).

LE VIEILLARD

Voyageur, dont l'âge intéresse, Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse.

En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD

Le sort est injuste sans doute, Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu, qui m'a placé sur ta roule, Dieu t'offre un ami [bis], sois jjenreux,

LE VOYAGEUR

Mes maux sont de tristes exemples Du pouvoir des dieux d'ici-bas.

Bjentùt II' crime aura des teuiples; Des palais il doit être las.

LE VIEILLAUJ.

Prend? mou bras, car un long Vnvage Endolorit tes pieds poudreux.

Comme loi j'errais à ton âge.

Dieu t'offre un ami {bis), sois heureux.

LE VOY'AGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête- Ce Dieu qu'on dit si consolant, J>es poignards levés sur ma tête l'nlaicnt gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD

Te voici dans mon ermitage; Versons-nous d'un vin généreux.

Héhis! mon fils aurait ton ûge.

Dieu t'offre un ami [bis], sois lieureuv.

LE VOYAGEUR

Non, il n'est point d'Être suprême Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD

Vois ma fille, à qui ta détresse Arrache un soupir douloureux :

Elle a consolé ma vieillesse.

lieu t'oltVê un ami (feisl, sois lifiiPiiiv.

LE VOYAGEUR

Dans cette nuit profonde et triste Ce Dieu vient-il guider nos pas?

Kh ! qu'importe enfin qu'il existe, Si piiur lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD

Voici ta couche et ta demeure :

('liasse tes rêves ténébreux.

Tiens-moi lieu du fils que je pleure.

Dieu t'offre un ami (bis), sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,

Et de fleurs bientôt couronné,

ÉpcMjx et père, il va lui-même

Dire à plus d'un infortuné :

« Le sort est injuste sans doute ,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu, qui m'a placé sur ta route.
Dieu t'offre un ami [bis), sois heureux. »

CHANSONS DE BERANGER

MON ENTERREMENT

Am : Qiiianil on ne dorl pas de la nuit.

Ce matin, jn ne sais comment, Je vois d'Amours ma chambre
pli'jur J'étais couché, sans mouviMin'ut.

Il est mort, disaient-ils gaiement ; De l'inhumer prenons la
peine.

Lors je maudis entre mes draps

Ces dieux que j'aimais tant à suivre.

Amis, si j'en crois ces ingrats, Plaignez-moi [bis]', j'ai cesse' de
vivre. {Bis.)

De mon vin ils prennent leur part ; Ils caressent ma cham-
brière :

CHANSONS DE BÉRANGER

L'un veut guider le corbillard ,

Et l'autre , d'un ton nasillard ,

Me psalmodie une prière.

Le plus grave ordonne à l'instant

Vingt galoubets pour mon escorte ;

Mais d("j"à la voiture attend.

Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs, Les Amours suivent sur deux
lignes :

Lf drap, où l'argent brille en pleurs.

Porte un verre, un luth et des fleurs. De mes ordres joyeux
insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas, Se dit : Triste ou gai ,
tout succombe ! Les Amours font hâter le pas.

Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier.

Chante là mes vers les plus lestes.

Grâce au ciseau du marbrier, T'ne couronne de laurier Va
d'orgueil enivrer mes restes.

Tout redit ma gloire en ce lieu.

Qui bientôt sera solitaire.

Amis, j'allais me croire un dieu :

Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment.

Par là passait mon infidèle.

Lise m'arrache au monument; Puis eucor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.

De la vie et de ses douceurs , Vous qu'à médire l'âge excite ;
Vous du monde éternels censeurs.

Plaignez-moi , car je ressuscite.

CHANSONS DE DÉRANGER

OCTAVIE

\in îles Coinédieiiii.

N'ii'us parmi nous, qui brillons di' jeunesse, Prendre un
amant, mais couronne de Heurs; Viens sous l'ombrage, où, libre
avec ivresse, La Volupté seule a versé des pleurs.

Tendre Octavie , ici rien n'etiarouclR' Le dieu qui cède à qui
mieux le ressent. Ne livre plus les roses do ta bouciie Aux baisers
morts d'un fantôme impuissaul.

Ainsi parlaient des enfants de l'Empire A la beauté dont Ti-
bère est charmé.

Quoi! disaient-ils, la colombe ëoupire Au nid sanglant du vau-
tour aifamé !

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse, Prendre un amant
, mais couronné de fleurs ; Viens sous l'ombrage, où, libre avec
ivresse, La Volupté seule a versé des pleurs.

Belle Octavie I à tes fêtes splendides , Dis-nous, la joie a-t-elle
jamais lui?

Ton char, traîné par six coursiers rapides , Laisse trop loin les
Amours après lui.

Accours ici purifier tes charmes :

Les délateurs respectent nos loisirs.

Tous à leur prince ont prédit que ;ios armes Se rouilleraient à
l'ombre des plaisirs.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage. Sur les
coussins où la douleur l'euchaine ,

Tant d'opulence annonce ton crédit; Quel mal, dis-tu, vous fait
ce roi des rois?

Mais sous la pourpre on sent ton esclavage; Vois-le d'un
masque enjoliver sa haine

Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit. Pour étouffer notre gloire et
nos lois.

Marche aux accords des lyres parasites ; Que par les grands
tes vœux soient épiés. Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites Ont de
leurs dieux mis l'encens à tes pied'

Vois ce cœur faux, que cliercheul les caresse; De tous les siens
n'aimer que ses aïeux; Charger de fers les muscs vengeresses, Et
par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Mais à la cour lis sur tous les visagbs : Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins. D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages, Font déborder cet egout des Tarquins.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes^ Quand sur tou seiù il cuve sou nectar, Ces feux infects dont s'indignent les voûtes Où plane encor l'aigk du grand César.

CHANSONS DE BERANGER

Ton sexe faible est oublieux des crimes; Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs, N'entends-tu pas des ombres de victimes Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyrau et sur toi le ciel gronde : Avec les siens ne confonds plus tes jours.

Ah ! trop souvent la liberté du monde A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse, Prendre un amant , mais couronné de fleurs ; Tiens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse, La Volupté seule a versé des pleurs.

CHANSONS DE BERANGEK

LES ESCLAYES GAULOIS

CHANSON ADUESSEE A MANUEL

Am : Un soldai, par Uii cou|p fuiicslc.

D'anciens Gauloi», pauvres esclaves, Un soir qu'autour d'eux tout dormait , Levaient la dîme sur les caves Du maître qui les opprimait.

Leur gaieté s'éveille :

« Ah 1 dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux. I L'esclave est roi quand le maître sommeille, a Enivrons-nous I [4 fois.]

CHANSONS DE BÉRANCtER

« Amis, ce viu par uotre luaitrr, I Fut confisqué sur des Gaulois 'i Bannis du sol qui les vit naître , « Le jour même où mouraient nos lois.

« Sur nos fers qu'il rouille, a Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux. ij Des malheureux partageons la dépouille. « Enivrons-nous !

1 Savez-vous où gît l'humble pierre <t Des guerriers morts de notre temps?

o: Là plus d'épouses en prière ; « Là plus de fleurs, même au printemps. « La lyre attendrie I Ne redit plus leurs noms eff'acés tous, i Nargue du sot qui meurt pour la patrie ! » Enivrons-nous I

a La Liberté conspire encore « Avec des restes de vertu ; d Elle nous dit : Voici l'aurore ; « Peuple, toujours dormiras-tu?

o Déité qu'on vante , <" Recrute ailleurs des martyrs et des fous. « L'or te corrompt, la gloire t'épouvante. « Enivrons-nous 1

>' Oui, toute espérance est bannie; « Ne comptons plus les maux soufferts.

« Le marteau de la tyrannie o Sur les autels rive nos fers.

« Au monde en tutelle,

» Dieux tout-puissants, quel exemple oll'rez-vous ! 1 Au char des rois un prêtre vous attelle. « Enivrons-nous !

' Rions des dieux, sifflons les sages.

< Flattons nos maîtres absol-us ; « Donnons-leur nos fils pour otages :

<t On vit de honte, on n'en meurt plus. « Le Plaisir nous venge ; 1 Sur nous du Sort il fait glisser les coups. « Traînons gaiement nos chaînes dans la fange ! « Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ; Il crie à des valets : <> Coiirez I « Qu'uu fouet dissipe l'allégresse n De ces Gaulois dégénérés. »

Du tyran qui gronde Prêts à subir la sentence à genoux , Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde, Enivrons-nous I

Cher Manuel, dans un autre âge, Aurais-je peint nos tristes jours?

Ton éloquence et ton courage Nous ont trouves ingrats et sourds Mais pour la patrie Ta vertu brave et périls et dégoûts.

Et plaint encor l'insensé qui s'écrie : Enivrons-nous 1

Lï: POETE DE COUR

Cdi'Pf.ETs l'iiiT, r-\ fi;ti: m: m Miir.

Am (!.■ hi Tnill.' ilc mu. im'II.:

Ou achète Lyre et musette ; Comme tant d'autres, à mon tour, Je me fais poète de cour. (Bis.)

On Mclirli'

Lyri' et nnisi'ttc ; Connue tant d'aiiitr<'s, ù iimu lour, Je me
fais poi'te de cour.

Te chanter encore , ô Marie !

Non, vraiment, je ne l'ose pas.

Ma Muse enfin s'est aguerrie.

Et vers la cour tourne ses pas. (fii\ . Je gage, s'il naît un Vol-
taire, Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère.

Pour toi je ne puis plus chanter.

Je crains que ta voix ne ni"in>[iire L'éloge des Grecs valeu-
reux , Contre qui l'Europe conspire Pour ne plus rougir devant
eux.

En vain ton àme généreuse De leurs maux se laisse attrister;
Moi, je chante l'Espagne heureuse.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette ; Connue tant d'autres, à mon tdur,
Je me fais poète de cour.

On achète Lyre et musette; Couuue tant d'autres, à mmi tour.

Je me fais poète d(' cour.

Ce que je dirais pour te plaire

Ferait rire ailleurs de pitié :

L'amour est notre moindre alTaïre ;

Ties grands ont banni l'auitié.

On sifflé le patriotisme ;

Ce qu'on sait le mioix, c'est e,oiii|iliT,

J'adresse une nde à l'égoïsnie.

Pour tiij je ne puis plus eli:inliT.

]")ans mes calculs, Dii-u! quel di'hoiri Si de ton héros je parlais!

Il nous a légué tant de gloire, o)i'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare sou buste De lauriers qu'on doit respecter.

J'iUiense une persoiuii' auguste, pi.ui' toi ji' ne puis plus elianler.

On achète Lyre et musette ; Connue tant d'autres, à mon tour, Je me fais poète de cour.

Des chants pour toi sont la satire Des grands que j'apprends à flatter.

Non, quoi que mon conir veuille dire, Pour toi je ne puis plus chanter.

Pourquoi douter, chère Marie, Que ton ami change à ce point ?

Liberté, gloire, honneur, patrie, Snut (les uints qu'on n'escn-nipfe point.

On achète Lyre et musette ; Comme tant d'autres, à mon tour,
Je MIC fiis poète de cour.

COUPLET

ÉCRIT SUR UX RECLEU. DE CHANSONS SI ,\ N T S CK IT ES DE M

AiB lie la Ri^piililiinie.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette. Comme en secret me l'a
dit maint flatteur. Votre recueil à lua Muse inquiète Dénoncerait
un jeune usurpateur;

Car les conseils qu'en si bons vers il donne Au pauvre peuple,
objet de tant d'effroi, Feraii'ut trembler mon sceptre et ma cou-
ronne, Si j'étais roi. (Dis.)

MAUDIT PRINTEMPS

Ain ■ r.'esl J mon m;ilre en l'art Je plaire.

Jp h) voyais de ma fenêtre A la sienne tout cet hiver :

Nous nous aimions sans nous connaître Nos baisers se croi-
saient dans l'air.

Entre ces tilleuls sans feuillage, Nous regarder comblait nos
jour».

Aux arbres tu rends leur ombrage ; Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

CHANSONS DE BERANGER

Il se perd dans leur voûte obscure, Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture Aux oiseaux un jour de frimas :

Ils l'appelaient, et leur manège Devint le signal des amours.

Non , rien d'aussi beau que la neige ! Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Sans toi je la verrais encore, Lorsqu'elle s'arrache au repos ,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore 1)11 Jour entr'ouvrait les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :

Mon étoile achève son cours ; Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore :

Ah ! je voudrais qu'on entendit Tinter sur la vitre sonore Le
grésil léger qui bondit.

Que me fait tout ton vieil empire , Tes fleurs, tes zéphyr, tes
longs jours? Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

CHANSONS DE BERANGER

LES TROUBADOURS

DI Ti Vi L. VM U li

Ali; : Je couiiiiicuci: à m'apertevul!*.

J'entonne sur les troubadour;; Un chant dithyrambique.

Malgré goût et logique, Coulez, vers longs, moyens et courts.

Momus sommeille , Qu'on le réveille ; Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille. Laissons , malgré maux et douleurs , L'Espérance essayer nos pleurs :

Lisette, apporte et du vin et des Heurs. Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres

Toi qui iais de religion Parade à chaque rime , Qui sur la double cime Fais grimper la procession , Ta muse en masque Est lourde et flasque :

Mais qu'un tendron te tire par la basque , Tu lui souris ; et le bon vin Pour toi ne vieillit pas en vain , Beau joueur d'orgue au service divin.

Narguant des lois sévère? , Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres

Toi, doux rimeur que la beauté Mène par la lisière , Unis parfois le lierre Aux roses de la Volupté.

Coupe remplie Par la Folie Met eu gaieté femme tendre et. joli".

La colombe d'Anacréou , Dans la coupe de ce barbon , Buvait
d'un vin père de la chanson.

Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaismeut
leurs verres

Toi qui prends Boileau pour psautier.

Du joug je te délie.

Veux-tu, près de Thalie, De Regnard être l'héritier ?

De cette musc Parfois abuse ; Enivre-la; Molière est ton
excilsc.

Elle naquit sur un tonneau :

Pour lui rendre un éclat nouveau, Puise la joie au fond de son
berceau.

Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères Au nez
des rois vidaient gaiement leui-s verres.

CHANSONS DE BERANGER

Du roiuauti^uic jeune appui, Descends de tes uuages; Tes tor-
rents , tes orages , Ceignent ton front d'un pâle ennui.

Mon camarade, Tiens, bois rasade; C'est un julep pour ton
cerveau malade. Entre naître et mourir, hélas !

Puisqu'on ne fait que quelques pas.

On peut aller de travers ici-bas.

Narguant des lois sévères, Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

Oui , trouvères et troubadours
Sabraient force Champagne.

Mais je bats la campagne :

L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote D'une marotte
Tour à tour grave, et quineuse et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.

Ah I tout poète est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaiement leurs verres.

CHANSONS DE BERANGER

LAPAYETTE EN AMERIQUE

Air : A soixante ans 11 ne faut pas rembourser.

Républicains, quel cortège s'avance?

— Un vieux guerrier débarque parmi nous.

— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?

— Il a des rois allumé le courroux.

— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.

— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers. Gloire immortelle à
l'homme des deux mondes ! Jours de triomphe , éclairez l'univers

CHANSONS DE BERANGER

Européen, partout, sur ce rivage

Qui retentit de joyeuses clameurs.

Tu vois régner, sans trouble et sans servage,

La paix, les lois, le travail et les mœurs.

Des opprimés ces bords sont le refuge ;

La tyrannie a peuplé nos déserts.

L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.

Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être 1 Nous succombions
; Lafayette accourut , Montra la France , eut Washington pour
maître , Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte, Il a depuis grandi dans
les revers.

Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte. Jours de
triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille. Par un héros ce héros
adopté, Bénit jadis, à sa première feuille, L'arbre naissant de -
notre liberté.

Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage Bravent en paix
la foudre et les hivers , Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages, Nos vieux soldats ,
se rappelant ses traits ; Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts. L'arbre sacré sur ce
concours immense Forme uu abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence. Jours de triomphe, éclai-
rez l'univers!

L'Européen , que frappent ces paroles , Servit des rois, suivit
des conquérants : Un peuple esclave encensait ces idoles ; Un
peuple libre a des honneurs plus grands. Hélas! dit-il, et son œil
sur les ondes Semble chercher des bords lointains et chers : Que
la vertu rapproche les deux mondes ! Jours de triomphe, éclairez
l'univers!

CHANSONS DE BÉRANGER

TREIZE A TABLE

Air lie Prévilliî el Taronn«l.

Dieux! mes amis, nous sommes treize à t;ihl<>, Et devant moi
le sel est répandu.

Nombre fatal I présage épouvantable !

La Mort accourt ; je frissonne éperdu.

Elle apparaît , esprit , fée ou déesse ; Mais, belle et jeune, elle
sourit d'abord. De vos chansons ranimez l'allégresse ; Non, mes
amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête, Qu'elle ait aussi sa couronné de fleurs, Seul je la vois, seul je vois sur sa tête D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs. Elle me montre une chaîne brisée, Et sur son sein un enfant qui s'endort. Calmez la soif de ma coupe épuisée ; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

•' Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre? « Fille du ciel, l'Espérance est ma sonir. " Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre <■ De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?

« Ange déchu, je te rendrai le? ailes " Dont ici-bas te dépouilla le Sort. » Enivrons-nous des baisers de nos belles ; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton Ame f Ira franchir tous ces mondes flottants , « Tout cet azur, tous ces globes de flamme <■ Que Dieu sema sur la route du Temps. « Mais tant qu'au joug elle rampe asservie, « Goûte sans crainte un bonheur sans remord. » Que le Plaisir use en paix notre vie ; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière

Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.

Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière

Lorsque son pied sent le froid du cercueil.

Gais passagers, au flot inévitable

liivrons l'esquif qu'il doit conduire au port.

Si Dieu nous compte, ah I restons treize ;\ table ;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

CHANSONS DE BÉRANGER

LE VOYAGE IMADINAIRE

Am : Miiso des bois et des accords champêtres.

L'Automne accourt , et sur sou aile humide M'apporte encor
de nouvelles douleurs.

Toujours souffrant, toujours pauvre et timide De ma gaieté je
vois pâlir les fleurs. Arrachez-moi des fanges de Lutèce ; Sous un
beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir. Tout jeune aussi , je rêvais à
la Grèce ; C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère, Oui, je fus Grec;
Pythagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ; Je visitai Socrate en sa
prison.

De Phidias j'encensai les merveilles ; De l'Hissus j'ai vu les
bords fleurir.

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ; C'est là, c'est là que je
voudrais mourir.

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue.

Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La Liberté, que de loin je salue.

Me crie : Accours! Thrasybule est vainqueur.

Partons ! partons ! la barque est préparée. Mer, en ton sein
garde-moi de périr.

Laisse ma Muse aborder au Pirée :

C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie; Mais l'esclavage en obscurcit
l'azur.

Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ; Vogue où là-bas re-
naît un jour si pur. Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir? La tyrannie expire sur
la plage ; C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare.

Vierges d'Athène ; encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare Où le génie est l'esclave
des rois.

Sauvez ma lyre, elle est persécutée; Et, si mes chants pou-
vaient vous attendrir. Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée ;
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

CHANSONS DE DERANGER

lp: grenier

Atn rlii Ciini;iv;il , ilr MEissoNNinn.

Je viens revoir l'asile où ma jmmesse De la misère a sulii les
leçons.

J'avais vingt ans, une folle maîtresse, De francs amis et
l'amour îles chansons.

Bravant le monde, et les sots et les sages. Sans avenir, riche île
mon printemps, Leste et joyeux je montais six étages.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

CHANSONS DE BERANGER

C'est un greuier, point ne veux qu'oa l'ignore. Là fut mon lit bien chélif et bien dur; Là fut ma table, et je retrouve encore Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur. Apparaissent, plaisirs de mon bel âge, Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps. Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage. Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse. De mes amis les voix brillaient en chœur. Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse : A Marengo Bpnaparte est vainqueur !

Le canon gronde, un autre chant commence ; Nous célébrons tant de faits éclatants.

Les rois jamais n'envahiront la France.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître, Vive, jolie, avec un frais chapeau : Déjà sa main à l'étroite fenêtre Suspend son châle en guise de rideau.

Sa robe aussi va parer ma couchette ; Respecte, Amour, ses plis longs et flottants. J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre. Oh! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés! J'échangerais ce qu'il me reste à vivre Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés, Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie, Pour dépenser sa vie en peu d'instant. D'un long

espoir pour la voir embellie. Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

CHANSONS DE BERANGER

L'IN-OOTAYO ET L'IN-TRENTE-DEUX

Am 'lu Carnaval.

Quoi, mes couplets, encore une sottise!

Osez-vous liien paraître in-octavo?

Juge, critique, et docteur de l'Église, Vont après vous s'acharner de nouveau.

L'in-trente-deux trompait l'œil du myope; Mais vos défauts vont être tous sentis ; C'est le ciron vu dans un microscope.

Mieux vous allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil 1 dira la Calomnie ; o; Ferait-on plus pour des alexandrins? « Le chansonnier vise à l'Académie, « Et veut au Pinde anoblir ses refrains. » Viser si haut, malgré cette imposture, N'est point mon fait, je vous en avertis. Pour conserver vos lettres de roture , Mieux vous allait de rester tout petits. Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province : « Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour; « 11 veut des cruix, et, p(Jur l'olfrir au

prince, « A son recueil a mis l'habit de cour. « Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire.

<t Même a trouvé ses vers assez gentils. » Voyez du roi ce que vous ferez dire ! Mieux vous allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ; Il se fourrait jusque dans la besace De l'indigent dont il séchait les pleurs. A la guinguette instruisant ces recrues, D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis. Pour rencontrer la Gloire au coin des rues, Mieux vous allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler; car moi, qui suis prophète , Je vois de loin l'oubli fondre sur vous. De tant d'échos dont la voix voisi répète, L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous. Déjà mon front sent glisser sa couronne; Comme les miens vos beaux jours sont partis. Pour disparaître au premier vent d'autonme, Mieux vous allait de rester tout petits, Petits, petits, oui, petits, tout petits.

(') Cette clianson a éé fuite roiiir servir de préface i l'édition iii-S" de 1S2!<.

CHANSONS DE BÉRANGER

COUPLETS

SUR UN PRÉTENDU PO~~n~~TRAIT DE MOI, MIS EN TÊTE
D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS

Air ; Je luge au q~~i~~ialrième élagc.

Petit portrait de fantaisie

INiis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil? {Bis.)
Tu peux te parer, si tu l'oses.
D'un laurier modeste et discret ;
Tu peux te couronner de roses :)
^ (Bis.

Non, non, tu n'es pas mon portrait.)
Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu?

Peut-être un cafard qui sait feindre Jusqu'au charme de la ver-
tu ; Un petit saint pétri de ruse Qu'à Montrouge on encenserait.

La bonne enseigne pour ma Muse I Non, non, tu n'es pas mon
portrait.

Ou serais- tu l'auteur tragique Qui calcula, rima, lima Maint
rôle bien académique Qu'en vain a réchauffé Talma?

Quoi ! parer d'une noble image Mes petits vers de cabaret !
Pour l'alexandrin quel outrage !

Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée Est-ce un vil censeur que je
vois, Rat de cave de la pensée Qu'il confisque au profit des rois?

J'ai de la fraude en pacotille Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.
Mais ta laideur serait la mienne, Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre.
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre. Non, non, tu n'es pas mon portrait.

CHANSONS DE BERANGER

PSAÎIA

ou CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

Am ; A soixanlc ans il ne faill pas rcmcllre.
Nous triomphons ! Allah ! gloire au proprièle I Sur ce rocher
plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite, En vain sur eux font
crouler ses reinparts.
Nous triomphons, et le salire torrililc Va de la croix punir les
attentats.
Exteruuinons une race invincible; Les rois chrétiens ne la ven-
geront pas.

(') Le d&is(rc de Psar:i ou Ipsava est trop coniu pour qu'il soit nécessaire d'eu rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants.

CHANSOÏN'S DE BERANGER

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vint iei racouler tous tes maux?
Psara treuiblanc eût lléclii sous son luaitre.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton lie rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle;
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.
Mais de Chios recommencent les fêtes ;
Psara succombe, et voilà ses soutiens I
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces mursl de l'orl du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifiera vos âmes ;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée : Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain... Paix ! ont crié d'une voix courroucée Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.

Byron olfrait un dangereux exemple ;

Ou les a vus sourire à son trépas.

Du Christ lui-même allons souiller le temple ;

Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :

Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer. Sur ses débris le vainqueur qui repose Rêve le sang qu'il lui reste à verser. Qu'un jour Stamboul (') contemple avec ivresse Les derniers Grecs suspendus à nos mâts ! Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce; Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.

Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.

La Hotte hellène a surpris le rivage , Et de Psara tout le sang est payé.

Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître Dans le triomphe égarrera vos pas.

Les nations vous pleureraient peut-être ; Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

(') Stamboul est le nom que les Turcs donnaient à Constantinople.

LE CHAPEAU DE LA MARIEE

Am :

Demain engagez votre' foi ; A l'église allez sans scrupule ; Fille trompeuse, oubliez-moi Pour im époux riche et crédiilo.

Des roses qui naissaient pour lui La dîme à tort me fut payée ; Mais en retour j'offre aujourd'iiui Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ; Qu'à votre voile on les attache.

Sous le joug fier de se ranger, Que l'époux dise : Elle est sans tache. L'Amour se plaint, mais c'est tout has; Mais par vous la Vierge est priée.

Allez , on n'arrachera pas Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure, Les garçons vous déroberont Une plus secrète parure.

La jarretière, pensez-y !

Chez moi vous l'avez oubliée.

Me faudra-t-il la joindre aussi Au chapeau de la mariée?

La nuit vient ; vous poussez doux cri? Imités de ce cri si tendre Qu'un jour au cœur le plus épris Votre innocence a fait entendre.

Le lendemain , l'époux cent fois Raconte à la noce égayée Que l'Hymen s'est piqué les doigts Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé , ce mari !

Ah 1 qu'il le soit bien plus encore.

Dieul quel fol espoir m'a souri Quand pour lui l'autel se décore
!

Malgré le prêtre et ton serment , Oui, par tes pleurs justifiée.

Tu viendras payer à l'amant Le chapeau de la mariée.

CHANSONS DE BERANCtER

LA METEMPSYCOSE

Am (lu vaudeville Je la Robe cl les Botlcs.

Grand partisan de la métempsycose,

En philosophie, hier, sur l'oreiller,

De mes penchants pour connaître la cause.

J'ai mis mon âme en train de babiller.

Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge ,

Car sans mon souffle au néant tu restais ;

Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.)

! Dis.

— Ah ! mon âme, je m'en doutais,)

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, Inmible lierre,

J'ai couronna jadis des fronts joyeux;

Puis, échauffant plus subtile matière.

Petit oiseau, je saluai les cieux.

Dans le bocage, auprès des pastourelles.

Je voltigeais, je sautais, je chantais;

l'indépendance agrandissait mes ailes.

— Ah ! mon âme, je m'en doutais.

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile, Qui, d'un aveugle unique et sûr appui, Entre ses dents sut prendre une sébile. Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre, au riche sachant plaire.

Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtais. J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

— Ah! mon âme, je m'en doutais.

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.

Que j'étais bien dans ma douce prison ! Mais de mon gîte on s'empare, on le pille; Tous les Amours y mettent garnison.

En vrais soudards ils y faisaient esclandre; Et jour et nuit, du coin que j'habitais, A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah! mon âme, je m'en doutais.

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchants que mon récit t'éclaire; Mais, dit mon âme,
apprends aussi de moi Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire.

Pour m'en punir. Dieu m'enferma, chez toi. Veilles, travaux,
artifices de femme, Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poète est l'enfer pour une âme.

— Ah 1 mon âme, je m'en doutais, Je m'en doutais, je m'en
doutais.

CHANSOxNS Pî I3ERANGER

L'ÉCHELLE DE JACOP.

Am : Ml! si ma ilamc rac vovail

Lorsqu'un patriarche, en dormant, Vit la plus longue des
(échelles, Où, de crainte d'user leurs ailes, Les anges montaient
lestement Jusqu'aux portes du firmament , 11 vit SCS liis, ([ucii-
ju'un ^a^s^l^l',

Sur l'échelle aussi se hisser.

Croyant qu'au ciel on fait l'usure.

Grand Dieu! le pied va leur glisser I

De ce cri du (ils d'Isaac Sa race ne tient aucun couplo.

A l'échelle r.haq\ie Hébreu monte, Fraudant eau-de-vie et ta-
bac, Des écus rognés dans un sac.

Chargés de bijoux et de traites.

Ils vont d'abord, pour commercer, Aux anges vendre des
lorgnettes.

Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Mais Jacob en voit deux ou trois Dont nos désastres font la gloire.

Un page leur tient l'écritoire ; Hs ont des titres, et, je crois.

Des crachats et même des croix.

Riches de l'or de cent provinces, Sur leur coffre ils ont fait tracer :

<t Mont-de-piété pour les princes. ->

Grand Dieu 1 le pied va leur glisser !

B Ah ! dit Jacob , des fils si chers

ff Prouvent que Dieu tient sa promesse.

<i Seils ils font la hausse et la baisse,

tt Ont seuls tous les emprunts ouvi^rts :

« Mes fils régneront sur l'univers.

« C'est la peste à qui rien n'échappe ;

a Voyez dix rois les caresser.

I Ils se font bénir par le pape.

(t Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

<i Qui les suit? c'est un cordon bleu ĩ Qu'en frère chacun d'eux embrasse, « Cet homme est-il bien de ma race?

a Son trois pour cent le prouve un peu. « Mais saïidis! n'est pas de l'hébreu, ï A mes fils comme il se cramponne !

« Quoi ! pour voir le Jourdain hausser a Ils ont assuré la Garonne 1 <s Grand Dieu! le pied va leur glisser! »

Tandis qu'il les voit à grands pas Sur l'échelle élever leur course , Vient Satan qui crie : « A la Bourse! <t Messieurs, ou craint de grands débats. Bien vite ils regardent en bas.

La tête tourne à la séquelle Dont l'orgueil est si haut placé :

Le diable a secoué l'échelle.

Grand Dieu! le pied leur a glissé!

CHANSONS DE ETRANGER

A M. GOIIIER

DEUXIELL l'RlisiDENT DU DIRECTOIRE, OUI M AVAIT
ADRESSE UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST :

Fouette ! fuuotte !

Cliaiiitc toujours; ne l'endors pas.

Am Ju vauJcviilc des Chevilles de maitiT Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume Qui me vaudra d'être encore étrillé, Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume, Me cha-touillant, m'a soudain réveillé.

Je me suis dit : C'est présage céleste ; Les mauvais jours seraient-ils donc passés? Car je ne sais si quelque fouet nous reste, Mais jusqu'ici c'est qu'on nous a fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières!

Grippc-Minaud m'eu donna pour trois mois. En refaisant des nœuds à ses lanières, 11 me poursuit encor d'un œil sournois. Si de Tartufe on n'entend les trois messes, Si pour les grands l'encens ne brûle assez, C'est fait de nous! nos seigneurs les Jeanfesses Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule , Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal. Notre empereur portait longue fêrûle, Puis est venu le martinet royal ; Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace, Dont tous les fouets contre nous sont dressés. Dieu soit béni! mais, s'il ne nous fait grâce, Les chansonniers seront toujours fessés.

Vous qui chantez comme ou chante au bel àgo. Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas; Ou, trop enclin au joyeux persiflage, Vivez longtemps, allez bien fard là-bas. Car en enfer ou marque votre place.; Des noirs démons les bras sont retroussés. Vous et Collé , même aussi votre Horace , Ensemble un jour vous serez tous fessés.

CHANSONS DE BÉRANGER

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE

Am du beau Tristan, Je BeaL'T'Lan.

Français, que Reims a réunis, Criez : Montjoie et saint Denis I
On a refait la sainte ampoule, Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule Dans l'église volent joyeux.

D'un joug brisé ces vains présages Font sourire Sa Majesté.
[sages ;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez Gardez bien,
gardez bien votre liberté. [Dis.]

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits, Moi, je remonte à
Charles trois.

Ce successeur de Charlemagne De Simple mérita le nom ; Il
avait couru l'Allemagne Sans illustrer son vieux pennon.

Pourtant à son sacre on se presse :

Oiseaux et flatteurs ont chanté. [gresse ;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle alle- Gardcz bien,
gardez bien votre liberté.

Aux pieds des prélats cousus d'or, Charles dit son Confileor.

On l'habille, on le baise, on l'huile.

Puis, au bruit des hymnes sacrés.

Il met la main sur l'Evangile.

Son confesseur lui dit : « Jurez, d Rome , que l'article
concerne , « Relève d'un serment prêté. » [vorne ;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gou- Gardcz bien,
gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron.

Dès qu'il a mis le ceinturon, Charles s'étend sur la poussière.

Roi 1 crie un soldat, levez-vous!

o: Non, dit l'évêque; et, par saint Pierre, i Je te couronne : enrichis-nous.

n Ce qui vient de Dieu vient des prêtres. <r Vive la légitimité I
D [maîtres;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des Gardez bien,
gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux , Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles.

Qui tous, en des temps moins heureux, Ont suivi les drapeaux
rebelles D'un usurpateur généreux.

Un milliard les met en haleine :

C'est peu pour la lidélilé. [chaîne;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre Gardez bien,
gardez bien vilrc lilierté.

Oiseaux, ce roi miraculeux Va guérir tous les scrofuleux.

Fuyez, vous qui de son cortège Dissipez seuls l'ennui mortel :

Vous pourriez faire un sacrilège En voltigeant sur cet autel.

Des bourreaux sont les sentinelles Que pose ici In piété. [ailes;

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos Gardez bien, gar-
dez bien votre liberté.

CHANSONS DE BERANGER

LES PAUVRES AMOURS

Am ■- Jupiter un jour en fureur.

Trois doiizainos de Cupidons, Qu'une actrice a mis sur la paille, Hier mendiaient, et la marmaille Les poursuivait de gais lardons. Chez Lise ils frappent d'un iir triste. Lise répond : Nous sommes sourds.

Quoi ! vivrez-vous donc toujours,

Vieux petits culs nus d'Amours?

Allez, Dieu vous assiste! {Bis.}

Partout en France on vous fourra.

Tous avez guindé la sculpture,

CHANSONS DE BERANGER

Vous avez fardé la peinture ,

Vous affadissez l'Opéra.

Des Aaacréons j'ai la liste ;

Ils encombrent ville et faubourgs.

Vous les couronnez toujours, Vieux petits culs nus d'Amours ;
Allez, Dieu vous assiste 1

Quittez votre Olympe en débris.

Que Mars, Pbébus, Bacchus, Minerve,

Voguent avec vous de conserve ;

A Gnide remmenez Cypris.

Les Grâces suivront à la piste,

Phébé guidera votre cours.

Emigrez, mais pour toujours.

Vieux petits culs nus d'Amours ; Allez , Dieu vous assiste 1

Emballez avec tous vos dieux

Flore et l'Aurore aux doigts de roses : Par leurs noms appelons
les choses.

Les choses n'eu plairont que mieux.

Mon cœur à l'amant qui persiste Se rend bien sans votre
secours.

Sans vous j'aimerai toujours.

Vieux petits culs nus d'Amours ; Allez , Dieu vous assiste !

Eu leur fermant la porte au nez , Parlait ainsi la tendre Lise ,
Quand près d'eux passe une marquise Dont à peine ils sont les
aines.

La dame, quoique moraliste.

Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.

Dans ma chambre et pour toujours.

Chers petits culs nus d'Amours, (') Venez ; Dieu vous assiste I

Cj On ne se scandalisera pas de ce'laiu mot placé dans ce re-
frain , si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames

Ce Kl cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. M"" de Genlis raconte à ce sujet , dans ses Mémoi-es , une anecdote on ne peut plus gaie.

CHANSONS DE DERANGER

LE CONVOI DE DAYID

Am de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas, Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David , hélas !

Rapportaient chez nous la poussière. — Soldat, disent-ils dans
leur deuil.

Proscrit-on aussi sa mémoire?

Quoi ! vous repoussez son cercueil , Et vous héritez de sa
gloire !

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens,

Eût-il à trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens

Aux bords sacrés [bis) qui l'ont vu naître ! (Bis.

Non, non, vous ne passerez pas.

Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas Dans la liberté n'a vu qu'elle.

On lui dut le noble appareil Des jours de joie et d'espérance.

Où les beaux-arts à leur réveil Fêtaient le réveil de la France.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés qui l'ont vu
naître !

Non, non, vous ne passerez pas, Dit le soldat avec furie.

— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas Se sont tournés vers la
patrie.

Il en soutenait la splendeur Du fond d'un exil qiii l'honore;
C'est par lui que notre grandeur Sur la toile respire encore.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés qui l'ont vu
naître !

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit le soldat; c'est ma consigne.

— Du plus grand de tous les soldats Il fut le peintre le plus
digne.

A l'aspect de l'aigle si fier, Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter, Hélas ! il peignait Prométhée.

CHdOUR.

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il :\ trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

(') Losonrants de oo grand pciiliv, ayant sollicitû pn vain l'aiiiniisalion do r.ippotor sa dùpouille en Fraiiri», ont t'Ii' obli-gi's do lo faii'o iilumier dans une l'gliso do Bi'ii\ollo<;, aprte on avoir oliionu la permission du roi des Pays-E.as.

CHANSONS DE BERANGER

Non , non , vous ne passerez pas , Dit le soldat devenu triste.

— Le héros après cent combats Succombe, et l'on proscrit l'artiste.

Chez l'étranger la mort l'atteint :

Qu'il dut trouver sa coupe amère 1 Aux cendres d'un génie éteint, France, tends les bras d'une mère.

Non, non, vous ne passerez pas,

Dit la sentinelle attendrie.

— Eh bien, retournons sur nos pas.

Adieu , terre qu'il a chérie !

Les arts ont perdu le flambeau

Qui fit pâlir l'éclat de Rome.

Allons mendier un tombeau

Pour les restes de ce grand homme.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens , Eût-il à trembler sous un maître, Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés qui l'ont vu naître I

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens, Eût-il à trembler sous un maître , Heureux qui meurt parmi les siens , Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

CHANSONS DE BÉRANOER

■pl^llM

^^^z^^^^^F^-^o-c^rnu

LES INFINIMENT PETITS

ou LA GERONTOr.RVTIR

Am : Ainsi jailis un friinil prnphMp.

J'ai foi dans la sorcellfirio.

Or un grand sorcier, rautre soir, M'a fait voir de notre patrie Tout l'avenir dans un miroir.

Quelle image dt'sesprante !

Je vois Paris et ses faubourgs :

Nous sommes en dix-neuf cent trente.

Et les barbons r[^]gnent toujours.

CHANSONS DE BERANGER

Un peuple de nains nous remplace :

Nos petits-fils sont si petits, Qvi'avec peine, dans cette glace.

Sous leurs toits je les vois blottis.

La France est l'ombre du fantôme De la France de mes beaux
jours.

Ce n'est qu'un tout petit royaume ; Mais les barbons régnet
toujours.

Tout est petit, palais, usines, Sciences, commerce, beaux-arts.

De bonnes petites famines Désolent de petits remparts.

Sur la frontière mal fermée , Marche, au "bruit de petits tam-
bours, Une pauvre petite armée ; Mais les barbons régnet
toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !

De petits jésuites bilieux I De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !

Béni par eux, tout dégénère; Par eux, la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire; Mais les barbons régnet
toujours.

Enfin le miroir prophétique , Complétant ce triste avenir.

Me montre un géant hérétique Qu'un monde a peine à contenir.

Du peuple pygmée il s'approche , Et , bravant de petits discours , Met le royaume dans sa poche ; Mais les barbons régneront toujours.

CHANSONS DE BERANGER

LE CHASSEUR ET LA LAITIERE

Am ; Je lie vous vois jamais rêveuse (Je iVa Tanle Aurore)].

L'alouette à peine éveillée Chante l'aurore d'un beau jour; Suis le chasseur sous la feuillée, Laitière ; il parlera d'aujour.

Dans la rosée allons, ma chère, Cueillir pour toi fleurs du printemps.

— Non, beau chasseur, je crains ma mère. Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle Sont loin derrière ce coteau.

Ecoute une chanson nouvelle Qui vient des dames du château.

Fille qui la peut faire entendre Doit fixer les plus inconstants.

— Chasseur, j'en sais une aussi tendre. Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire apprends l'aventure Du spectre d'un baron jaloux, Entraînant à sa sépulture La beauté dont il fut l'époux.

Ce récit, (quand la nuit est noire, Fait frissonner les assistants.

— Chasseur, je connais cette histoire.

Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières Pour charmer la fureur des
loups, Ou pour conjurer des sorcières L'œil malfaisant tourné
vers nous.

Crains qu'une vieille, en sa misère, Ne jette un sort sur ton
printemps.

— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?

Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille ; Compte ses rubis précieux.

Sur le sein d'une jeune fille Elle attirerait tous les yeux.

Prends-la, malgré ce qu'elle coûte ; Mais songe au prix que j'en
altoiid;-!

— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute. Ce n'est pas là perdre
mon temps.

^Xfe^

CHANSONS DE BERANGER

BONSOIR

COUPLETS A JI. LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE (')

AïK de la Republique.

Mou cher Laisney, triquous, trinquons encore A nos beaux jours promptement écoulés.

Comme ils sont loin, les feux de notre aurore! Que de plaisirs avec eux envolés !

Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse? Non ; la gaieté nourrit eucor l'espoir. Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bousoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître : Je t'effaçai sans te rendre jaloux.

Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître Sont des chansons, ces fruits sont assez doux. Dans nos refrains que le passé renaisse ; L'Illusion nous rendra son miroir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse. Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête ; J'ai de bien près cheminé sur tes pas. Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête; Tout ne fut point aquilons et frimas.

Aurions-nous mieux employé la jeunesse, Vécu moins vite avec un riche avoir?

Mou vieil ami, quand pour nous le jour baisse. Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous; car les Amours, sans doute. Pour qui jadis nous avons tant marché, Nous crieraient tous, s'ils nous trouvaient en route : Allez dormir, le soleil est couché.

Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse, Vient allumer nos lampes pour y voir.

Mou vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bousoir.

Cl C'est daus son impnmeriu que je fus mis eu apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me lit prendre goût à la poé&ic , me donna des leçons de versification , et corrigea mes premiers essais.

CHANSONS DE BERANGEK

OLLAISUN FUNÈBRE DE TURLUPIN

Am : C'est ;! boire, à boire, ù boire, elc,

Il meurt, cl lu joie expire!

Il meurt, lui qui si souvent Nous a fait mourir do rire A son théâtre en plein veut !

Il nous charmait à toute heure,

Ahl Soit en Gilles, soit en Scapin.

Que l'on pleure, pleure, pleure Au convoi de Turlupiu.

Sans daigner le reconnaître , Notre siècle si profond A vu So-
crate renaître Sous l'habit de ce bouffon.

CHANSONS DE BERANGER

Pour que son nom lui survive, Ah!

Prends, Clio, prends ton calepin.

Qu'on écrive, écrive, écrive L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse Et d'un prélat respecté, Turlupin de sa noblesse Ne tirait point vanité.

Il ne pouvait voir sans rire.

Ah!

Ses aïeux cités dans Turpin.

Qu'on admire, admire, admire Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille, Fut soldat, et puis blessé, Vint jouer à la Courtille, Par la misère engraisé.

La gaieté fut sa recette,

Ahl Sa poudre de prelinpinpin.

Qu'on achète, achète, achète Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses.

Aux pauvres, ses bons amis.

En rafistolant ses chausses.

Il disait, pauvre et mal mis :

Au vrai bonheur puisqu'il mène.

Ah!

Le sabot vaut bien l'escarpin. Que l'on prenne, prenne, prenne Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.

— Non, répondait-il, non pas.

Otera-t-il sa couronne

Quand je mettrai chapeau bas?

Ma foi, s'il faut crier Vive 1

Ah!

Vive l'ami qui cuit mon pain I Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches Les vainqueurs pour dix
écus.

— Moi , déshonorer mes planches I Non, dit-il, gloire aux
vaincus!

— En prison suis-nous donc vite.

— Ah !

Je vous suis, monsieur de Crispin.

Qu'on imite , imite , imite Ce beau trait de Turlupin.

Veux- tu qu'Ignace t'assiste ?

— Non , fi de ces noirs manteaux !

Entre eux et nous il existe Rivalité de tréteaux.

Ton dieu, Marie Alacoque, Ah!

N'est pas plus mon dieu que Jupin.

Qu'on invoque, invoque, invoque Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre De qui n'eut qu'un seul défaut.

Sa mère était chaude et tendre, Turlupin fut tendre et chaud.

Il eût de la ponuue d'Eve,

Ah!

Crocjué jusqu'au dernier pépin.

Qu'on élève, élève, élève Une tombe à Turlupini

CHANSONS DE DÉRANGER

LE MISSIONNAIRE DE MONTROUGE

Porp, I,A FETE DE lIAitlE "■

(C'pst un dindon qui est censé parler).

Air : Allez-voiiis-cn , fjens de la noce.

Ave, Maria! ma voisine, Que le ciel daigne vous toucher 1
Montrouge, où l'Esprit-Saint domine, M'envoie ici pour vous
prêcher.

On exalte en vain votre grâce.

Votre gaieté , vos heureux goiits.

Glousl glousl glousl glous! [Bis.) Reconnaissez la voix d'Ignace
:

Pleurez et convertissez-vous!

Vous applaudissez aux lumières D'un siècle aveugle et perversi
; Votre raison ne se plaît guères Qu'avec Voltaire et son parti.

Ah I préférez à leur audace L'esprit d'un frère coiipe-chnuv.

Glous! glous! glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le cliarnie, Phébus pour vous
prend son archet; Mais leur gloire aussi nous alarme :

Demandez à l'ami Franchet. (') Aigles et cygnes, quoi qu'on
fasse.

Sont toujours de méchants ragoûts.

Glous ! glous ! glous I glous !

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie Dont votre époux soutient
l'honneur.

Vous croyez qu'il sert la patrie , Que du travail naît le bonheur;
Mais au peuple oa rend la besace Pour qu'il dépende encor de
nous.

Glous! glous! glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante , Le pa\ivre au pauvre le redit ;
Mais la bonté reste impuissante Lorsqu'on est chez nous sans
crédit.

Voici les parts qu'il faut qu'ou\ fisse : A nous l'or, aux pauvres
les sous.

(') Alors direrlenr do l.i police nn niini^lère de rintⁱ^i'ieur.

GloiiisI glousl glousl glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Grâce à tons les gens de ma robe Qui sont martyrs en ces bas
lieux, Souffrez qu'à l'enfer je dérobe Votre âme si digne des cieux.

Avant peu, si Dieu nous fait grâce.

On rôтира d'autres que nous.

Glons! glous! glousl glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Oui , Marie , en vain l'on se moque Du pauvre père de la foi ;
Vos beaux esprits, que je provoque, A table plairaient moins que
moi.

Qu'à la vôtre on me donne place , J'embellirai ce jour si doux.

Glousl glousl glousl glousl De truffes parfumez Ignace :

Riez et divertissez-vous.

COUPLET

ÉCnTT SUR L ALBUM DK MAPAMF AMEDEF- DE V.

Am :

Que bien longtemps cet album vous redise Qu'un chansonnier
tendre, mais déjà vieux. Trouvant en vous bonté, grâce, fran-
chise. Fut un moment la dupe de vos yeux.

Quoil par amour? Non : il n'y doit plus croire. Mais, las! il prit,
par vous trop bien flatté.

Pour un sourire de la gloire

Le sourire de la beauté.

CHANSONS DE DERANGER

LES DEUX GRENADIERS

Am : Ouille mes pas, 6 l'nivirtence! (des Dck.t Jouméfs).

PREMIER GRENADIER

A notre poste on nous oublie.

Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER

Nous allons revoir l'Italie.

Demain, adieu Fontainebleau 1

PREMIER GRENADIER

Par le ciel ! que j'en remercie , L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER

Fût-cUe au fond de la Russie, Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

CHANSONS DE BERANGER

ENSEMBLE

Vieux grenadier?, suivons un vieux soldat. Suivons un vieux soldat. (Bis.)

DEUXIÈME GRENADIER

Qu'elles sont promptes les défaites !

Où sont Moscou , Wilna , Berlin ?

Je crois voir sur nos baïonnette?

Luire encor les feux du Kremlin.

Et, livré par quelques perfides, Paris coûte à peine un combat
I Nos gibernes n'étaient pas vides.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GREN.\DIER.

Chacun nous répète : Il abdique.

Quel est ce mot? Apprends-le-moi.

Rétablit-ou la république?

DEUXIÈME GRENADIER

Non, puisqu'on nous ramène un roi.

L'empereur aurait cent couronnes, Je concevrais qu'il les cé-
dât :

Sa main en faisait des aumônes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat

PREMIER GRENADIER

Une lumière, à ces fenêtres.

Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIERv.

Les valets à nobles ancêtres

Ont fui, le nez dan? b'ur lu.inle.iu.

Tous, dégalonnant leurs costumes, Vont au nouveau chef de
l'État De l'aigle mort vendre les plumes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Des maréchaux, nos camarades.

Désertent aussi, gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER

Notre sang paya tous leurs grades ; Heureux qu'il nous en reste encor !

Quoi ! la Gloire fut en personne Leur marraine un jour de combat, Et le parrain, on l'abandonne 1 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Après vingt-cinq ans de services J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER

Moi, tout couvert de cicatrices, Je voulais quitter les drapeaux.

Mais, quand la liqueur est tarie , Briser le vase est d'un ingrat.

Adieu , femme , enfants et patrie I Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soMat. Suivons un vieux soldat.

CHANSONS DE BÉRANGER

iOUrLETS SUR LA JOURNEE DE WATERLOO

Ain : Muse des loirs et des accords tliampi'lres.

Ils vieux soldats m'ont dit : » Carice à ta Muse, " Le iiciiple enliu a des chants pour sa voix. « Ris du laurier qu'un parti te refuse; « Consacre encor des vers à nos exploits. « Chante ce jour qu'invoquaient des perfides, « Ce dernier jour de gloire et de revers. « J'ai répondu , haïssant des yeux humides : — Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périssent enfin le géant des batailles !

Disaient les rois : peuples, accourez tous.

La Liberté sonne ses funérailles;

Par vous sauvés, nous régnerons par vous.

Le géant tombe, et ces nains sans mémoire

A l'esclavage ont voué l'univers.

Des deux côtés ce jour trompa la Cloire.

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athènes, au nom de Chéronée, Mêla jamais des sons harmonieux?

Par la fortune Athènes détrônée Maudit Philippe et douta de ses dieux.

Un jour pareil voit tomber notre empire, Voit l'étranger nous rapporter des fers, Voit des Français lâchement leur sourire. Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi I déjà les hommes d'un autre âge De ma douleur se demandent l'objet.

Que leur importe en effet ce naufrage ? Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux I leur astre, qui se lève, Du jour funeste efface les revers.

Mais, dût ce jour n'être plus qu'au vain rêve, Son nom jamais n'attristera mes vers.

CHANSONS DE BERANGER

ENCORE DES AMOURS

Air:

Je me disais : Tous les dieux du bel âge M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux. Adieu l'espoir que leur troupe volage M'avait donué de me fermer les yeux !

Je le disais, lorsqu'une enchanteresse Vient et d'un mot ravit mes sens troublés. Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse : Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui , c'est encor quelque sujet de peine; Mais du repos je suis si fatigué!

Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne, Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.

Le ciel m'envoie une reine nouvelle ; Combien d'attraits les siens m'ont rappelés ! Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle : Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ; Ma voix encore a des chants amoureux. Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre A triompher des hivers rigoureux.

Tout me sourit : les Heurs brillent plus belles. Les jours plus purs, les cieux plus étoiles. Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes : Tous les Amours ne sont pas envolés.

EN LUI ENVOYANT MES DERNIERES CHANSONS

Ain : Musc des bois et des accords champêtres.

Accueillez-les, ces chansons où ma Muse Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper; Vante la Ciloire , ombre qui nous abuse, Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper

L'un est pour vous un dieu sans importance, L'autre séduit votre esprit hasardeux.

Quant à l'Amour, moi je soutiens, Horteuse, Qu'il est encore le moins trompeur des deux.

CHANSONS DE BERANGER

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Aiu ; Passez vulgaires cliouiiii , beau slic.

On parlera de sa gloire Sous le chaume bien longtemps.

L'humble toit, dans cinquante ans, Ne connaîtra plus d'autre histoire. Là viendront les villageois

Dire alors à quelque vieille :

Par des récits d'autrefois , Mère, abrégez notre veille.

Bien, dit-on, qu'il nous ait nui, Le peuple encor le révère ,

CHANSONS DE BÉRANGER

Oui , le révère.

Parlez-nous de lui , grand'mère ; Parlez-vous de lui. [Bis.)

'Sles enfants, dans ce village, Suivi de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça :

Je venais d'entrer en ménage.

A pied grimant le coteau Où pour voir je m'étais mise, Il avait petit chapeau Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai ; Il me dit : Bonjour, ma chère.

Bonjour, ma chère.

— Il vous a parlé, grand'mère !

Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre l'emme.

A Paris étant un jour.

Je le vis avec sa cour :

Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contents ; On admirait son cortège.

Chacun disait : Quel beau temps !

Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux ; D'un fils Dieu le rendait père. Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mère ! Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne Fut en proie aux étrangers.

Lui, bravant tous les dangers, Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,

J'entends frapper à la porte ; J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui .

Suivi d'une faible escorte.

Il s'assoit où me voilà, S'écriant : Oh ! quelle guerre !

Oh ! quelle guerre !

— Il s'est assis là , grand'mère !

Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien ! Je sers piquette et pain bis ; Puis il sèche ses habits , Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil , voyant mes pleurs , Il me dit : Bonne espérance !

Je cours de tous ses malheurs Sous Paris venger la France.

Il part ; et, comme un trésor.

J'ai depuis gardé son verre, Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère !

Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte Le héros fut entraîné.

Lui , qu'un pape a couronné , Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru ; On disait : il va paraître.

Par mer il est accouru ; L'étranger va voir son maître. Quand d'erreur on nous tira.

Ma douleur fut bien amère 1 Fut bien amère!

— Dieu vous bénira, grand'mère.

Dieu vous bénira.

CHANSONS DE BERANGER

LE PRISONNIER DE GUERRE

Air : Chanle. oïanle, Iroubailoiu-, cliaole (de Romacxesi).

]Marie, enfin quitte l'ouvrage, Voici l'étoile du berger.

— Ma mère , un enfant du village Languit captif chez l'étranger :

Pris sur mer, loin de sa patrie.

Il s'est rendu, mais le dernier.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier ; File, file,
pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

'Tu le veux, ma lampe s'allume.

Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs !

— D'ennui, ma mère, il se consume; L'Anglais insulte à ses
malheurs.

Tout jeune, Adrien m'a chérie;

Il égayait notre foyer.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier ; File, file,
pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même.

Mon enfant; mais j'ai tant vieilli!

— Envoyez à celui que j'aime Tout le gain par moi recueilli.

Rose à sa noce en vain me iirie :

Dieu! j'entends le mi'uétrier!

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file,
pauvre Marie, File, file, pour le prisonnier.

Plus près du feu file, ma chère; La nuit vient refroidir le
temps.

— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère.

Gémit dans des cachots flottants.

On repousse la main flétrie

Qu'il étend vers un pain grossier.

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonnier; File, file,
pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

Ma liUe, j'ai naguère encore Rêvé qu'il était ton époux.

Même avant la trentième aurore Mes rêves s'accomplissent
tmis.

— Quoi! l'herbe à peine rciiiiriii' 'Verra le retour du guerrier!

File, file, pauvre Marie, Pour secourir le prisonuiiT ; File, file,
pauvre Marie, File, file pour le prisonnier.

LE PAPE MUSULMAN

Am : Eh! ma mère, esl-c' que j' sais ça?

Jadis, voyageant pour Rome,

Un pape , né sous le froc ,

Pris sur nier, fut, le pauvre homme,

Mené captif à Maroc.

D'abord il tempête, il sacre,

Reniant Dieu bel et bien.

— Saint-père, lui dit son diacre,

Vous vous damnez comme un cliien.

En vrai corsaire il s'équipe ; Pour le croissant il combat.

Prend le sorbet et la pipe ; Dans un harem il s'ébat.

Près des femmes qu'il capture , Voyez donc ce grand vaurien !

— Saint-père , quelle posture !

Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que 1 on aiguise

Croyant déjà qu'on le met ,

Le fondement de l'Église

Dit : Invoquons Mahomet.

Ce prophète eu vaut bien d'autres;

Je me fais son paroissien.

— Saint-père, au nez des apôtres

Vous vous damnez comme un clien.

A Maroc survient la peste ; Soudain fuit notre forban, Qui dans Rome, d'un air leste.

Rentre avec son beau turban.

— Souffrez qu'on vous rebaptise.

— Non, dit-il, ça n'y fait rien.

— Saint-père, quelle bêtise!

Vous vous damnez comme un clien.

Aïe ! aïe ! on le circonscise.
Le voilà bon musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'imaü.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
— Saint-père, c'est trop risible;
Vous vous damnez comme un chien.
Depuis, frondant nos mystères,
Ce renégat enragé
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'Eglise déchue
Ne brûle juif ni païen.
— Saint-père, Rome est fclieue ;
Vous vous damnez comme un chien.

CHANSONS DE BERANGER

LE PETIT HOMME ROUCrE

A m : r.'osi 11' jrros Tlionws.

Foin des mécontents !

Comme balayeuse on nio Inçn.

Depuis quarante ans.

Dans le château, près de l'horloge.

Or, mes enfants , sachez

Que 1;\, pour mes pi"cli('s.

(') Une ancienne ti'adition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à rliaqne «jvéncmpiit mallienreux qui menaçait les maîtres de ce ohàtean. Cette tradition reprit cours sous NapoU'on. On a prt'iendu mr-? ne que ce démon rainiliiM- lui avait apparu en figvpïi\ C'était un vnl fait an cliâteau des Tuileries on faveur des Pyramides.

CHANSONS DE BERANGER

Du coin d'où le soir je ne bouge, J'ai vu le petit homme roiig'e.

Saints du paradis, Pripz pour Charles dix.

Vous ligiirez-vous Ce diable habillé d'écarlate?

Bossu, louche et roux.

Un serpent lui sert de cravate.

Il a le nez crochu ; Il a le pied fourchu ; Sa voix rauque, en chantant, présage Au château grand remue-ménage.

Saints du paradis, Priez pour Charles dix.

Je le vis, hélas!

En quatre-vingt-douze apparaître.

Nobles et prélats.

Abandonnaient notre bon maître.

L'homme roiige venait En sabots, en bonnet.

M'endormais-je un peu sur ma chaise, Il entonnait la
Marseillaise.

Saints du paradis.

Priez pour Charles dix.

9 iiiprmidor.) J'eus il balayer;

Mais lui bientôt par la gouttière Revint iii'cfTr.ivPr

Pour ce bon monsieur Robespierre.

Lors il était poudré , Parlait mieux qu'un curé, Ou, comme
riant de lui-même.

Chantait l'hymne à VEire suprême. Saints du paradis , Priez
pour Charles dix.

(Mars 1814.) Depuis la terreur

Plus n'y pensais , lorsque sa vue

Du bon empereur M'annonça la chute imprévue.

En toque il avait mis Vingt plumets ennemis.

Et chantait au son d'une vielle Vive Henri quatre et Gabrielle !

Saints du paradis , Priez pour Charles dix.

Soyez donc instruits.

Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur, Il chante comme au chœur.
Baise la terre, et puis ensuite Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis, Priez pour Charles dix.

CHANSONS DE BERANGER

LE DAUPHIN

i; (I N T li

Aiit (lu Cai'nitval.
Du boa vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Cluirle,
Ne sais lequel; mais il en fut aimé.
D'un gros Dauphin on fêtait la naissance ;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le honneur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

La harpe en main, Richard vient sur la place. Chacun lui dit :
Chantez notre garrun.

Dévotement à la Vierge il rend grâce , Puis au Dauphin
consacre une chanson.

On l'applaudit : l'auteur était en veine. Mainte beauté le trouve
fait au tour, Disant tout bas : 11 doit plaire à la reine. Pour votre
roi chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le chant hni, Richard court à l'église. Qu'y va-t-il faire? il
cherche un confesseur; Il en trouve un, gros moine à barbe grise.
Des mœurs du temps inflexible censeur.

•— Ah! sauvez-voi des flammes éternelles

-Mon père, lielis! c'est un vilain si'juur.

— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les belles. Pour votre roi
chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.

— Parlez, mon fils, expliquez-vous enfin.

— J'ai fait, hélas! narguant le diadème. Un gros péché, car j'ai
l'ait un Dauphin. D'abord le moine a la mine ébahie ;

Mais il reprend : — Vous êtes bien en cour? Pourvoyez-nous
d'une riche abbaye.

Pour votre roi chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le moine ajoute : — Eût-on l'ait à la reine Un prince ou deux, ou peut être sauvé. Parlez de nous à notre souveraine ; Allez, mon fils, vous direz cinq Ave.

Richard absous, gagnant la capitale, Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.

Vive à jamais notre race royale !

Pour votre roi chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

CHANSONS DE DERANGER

L'ANGE GARDIEN

Am ; Jiulis iiu ci'IObrc cuipereui'.

A l'hospice uii gueux tuul perclus Voit apparaître son bon ange; Gaiement il lui dit : Ne faut plus Que votre altesse se dérange.

Tout compté , je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre eu maraudeur :

C'est tout fruit vert que j'en rapporte. Oui, dit l'ange; mais, par pudeur, Là je te quittais à la porte.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange , adieu ; portez-vous bien.

Sur la paille né dans un coin ,

Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche?

Oui, dit l'ange : aussi j'eus grand soin

Que ta paille fût toujours fraîche.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux.

Priant qu'il ne soit que volage.

Oui, dit l'ange; mais nul de nous Ne se mêle de mariage.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon auge, adieu; portez-vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon , L'aumône fut mon patrimoine.

Oui , dit l'ange, et je te fis don Des trois besaces d'un vieux moine.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Vieillard, affranchi de regrets, Au terme heureux enfin atteins-je?

Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts De l'huile, un prêtre et du vieux linge. Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu.

Je perdis une jambe en route.

Oui, dit l'ange; mais avant peu Cette jambe aurait eu la goutte.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu, portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé Mit le juge après mes guenilles.

Oui, dit l'ange ; mais je plaidai :

Tu ne fus qu'un an sous les grilles.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant, Ou droit au ciel veut-on que j'aïlle?

Oui, dit l'ange; ou bien non, pourtant. Crois-moi, tire à la courte paille.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Ce pauvre diable ainsi parlant Mettait en gaieté tout l'hospice.

Il éternue, et, s'envolant, L'ange lui dit : Dieu te bénisse !

Tout compté , je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

CHANSONS DE DERANGER

^-j:nti^Mip

LA MORT DU DIABLE

Am (lu Vilain.

Du miracle que je retrace Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace , Patron de tous nos petits
saints.

Par un tour qui serait infâme

Si les saints pouvaient avoir tort ,

Au diable il a fait rendre lame. [Bis.)

Le diable est mort, le diable est mort. [Ttr.)

CHANSONS DE BERANGER

Salau, l'ciyaiit surpris à table,

Lui (lit : Trinquons, ou sois honni.

L'autre accepte, mais verse au diabl'r,

Dans son vin, un poison boni.

Satan boit, et, pris de colique.

Il jure, il grimace, il se tord;

Il crève comme un hérétique.

Le diable est mort, le diable est mort.

11 est mort! disent fous les moines;

On n'achètera plus à'agnus.

Il est mort! disent les chanoines;

On ne paiera plus A'oremiis.

An conclave on se désespère :

Adieu puissance et coffre-fort !

Nous avons perdu notre père.

Le diable est mort, le diable est murt.

L'amour sert bien moins (juc la crainte; Elle nous comblait de ses dons.

L'intolérance est presque éteinte; Qui rallumera ses brandons?

A notre jouy si l'Iionnue éclwppe, La vérité luira d'abord :

Dieu sera plus grand que le pape.

Le diable est mort, le diable est mort.

Ignace accourt : Que l'on me donne, Leur dit-il, sa place et ses droits.

Il n'épouvantait plus personne ; Je ferai trembler jusqu'aux rois.

Vols, massacres, guerres ou pestes, M'enrichiront du sud au nord.

Dieu ne vivra que de mes restes.

Le diable est mort, le diable est mort.

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme !

Nous te bénissons dans ton fiel.

Soudain son ordre, appui de Rome,

Voit sa robe effrayer le ciel.

Un chœur d'anges, l'âme contrite,

Dit : Des humains plaignons le sort ;

De l'enfer saint Ignace hérite.

Le diable est mort, le diable est mort.

CHANSONS DE DERANGER

LE MARIAGE DU PAPE

Am ilii Hi-li'.if!i'e rli:iinpenoi«.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce ; Jiiiou chrùticu, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce.

Alléluia! le pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois saçjp, Sinon qu'en pape il s'érigeait un jour. Disant : Corbleul tâtons du mariage; Pour le clergé sanctifions l'amour.

Sur l'Évangile on a fait un long souime; Réveillons-nous, des-servants du saint lieu. Piiiir nous sauver quand un Dieu s'est fait homme, De son vicaire on osait faire uu Dieul

Vite en carrosse ,

Vite à la noce ; .Juif ou clirétieu, tout le monde est prié.

Vite en carrosse ,

"\ 'ite à la noce.

Alléluia! le pape est marié.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce ; Juif ou chrétien, tout le monde es! prir.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce.

Alléluia 1 le pape est marié.

Oui, je suis pape, et prends fennne qui ui'aime. Chantons! dansons I bonne chère et lion vin! Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même, Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage L'Église en butte à
tous nos ennemis; Mais , par réforme usant du mariage , N'a-
vouons pas que c'est in e.rl remis.

Vite en carrosse,

Vite à la noce; .Juif on chrétien, tout le imuidç est prié.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce.

Alléluia! le pape est marii'.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce; .Inil'ou chrétien, tout le luomli' est prié.

Vite en carrosse.

Vile à la noce.

Alléluia! le pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave.

Prélats, curés, chartreu.x et capucins.

\'ons, plus d'erreurs, Florentins du conclave ; La foi chancelle,
il faut faire des saints.

Mte en tnrrosse,

Vite à la noce ; Jtiif ou chrétien, tout le nmnilé est prii'.

A'ite en carrosse ,

Vite à la noce.

Alléluia! le pape est marié.

Nous étions tous intolérants eu diable ; Nous changerons sons
le joug conjugal.

On est moins prompt à brûler son semblable Quand à le faire
on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ; Juif ou chrétien, tout le monde p-t prié.

Yite en carrosse.

Vite à la noce.

Alléluia ! le pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire Qu'en bons époux
tous deux avons vécu.

Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire.

CHANSONS DE BÉRANGER

S'il apprenait que le pape est cocu.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce ; .Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse.

Vite à la noce.

Alléluia 1 le pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage , Quand un impie arrive triomphant, Pour nous parler d'un curé de village Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce ; Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce.

Alléluia I le pape est marié.

CHANSONS DE BERANGER

"^i-îwf^i-^

- "îb'?4î->.V,'^\\

LES BOHÉMIENS

Ain : Mon pi^r' ni';i illtitn*' tni nini-î.

Sorciers, bateleurs ou filous, Reste iniaionde D'un ancien monde ; Sorciers, bateleurs ou filous, Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en ?iit rien. L'hirondolle, D'où vous vient-elle? D'où nous venons? l'on n'en sait rien.

Où nous irons, le sait-on bien?

CHANSONS DE BERANGER

Sans pays, sans prince et sans lois, Notre vie Doit faire envie ;
Sans pays, sans prince et sans lois, L'homme est heureux un jour
sur trois.

Ton œil ne peut se détacher, Philosophe De mince étoffe ; Ton
œil ne peut se détacher Du vieux coq de ton vieux clocher.

Tous indépendants nous naissons,

Sans église

Qui nous baptise ; Tous indépendants nous naissons .

Au bruit du fifre et des chansons.

Voir, c'est avoir. Allons courir !

Vie errante Est chose enivrante.

Voir, c'est avoir. Allons courir !

Car tout voir, c'est tout conquérir.

Nos premiers pas sont dégagés. Dans ce monde Où l'erreur
abonde ; Nos premiers pas sont dégagés Du vieux maillot des
préjugés.

Mais à l'homme on crie en tout lieu , Qu'il s'agite Ou croupisse
au gîte ; Mais à l'homme on crie en tout lieu : t Tu nais, bonjour;
tu meurs, adieu, d

Au peuple, en butte à nos larcins, Tout grimoire En peut faire
accroire ; Au peuple, en butte à nos larcins.

Il faut des sorciers et des saints.

Quand nous mourons , vieux ou bambin , Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme I Quand nous mourons, vieux ou bambin.

On vend le corps au carabin.

Trouvons-nous Plutus en chemin , Notre bande Gaïement de-
mande ; Trouvons-nous Plutus en chemin.

En chantant nous tendons la main.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil.

De lois vaines.

De lourdes chaînes ; Nous n'avons donc, exempts d'orgueil, Ni
berceau, ni toit, ni cercueil.

Pativres oiseaux que Dieu bénit.

De la ville Qu'on nous exile ; Pauvres oiseaux que Dieu JK'nit,
Au fond des bois pend notre nid.

Mais, croyez-en notre gaieté.

Noble ou prêtre.

Valet ou maître ; Mais, croyez-en notre gaieté, Le bonheur,
c'est la liberté.

A tâtons l'Amour, chaque nuit.

Nous attelle Tous pêle-mêle ; A tAtons l'Amour, chaque nuit.

Nous attelle au char qu'il rnniluit.

Oui, croyez-en notre gaieté, Noble ou prêtre, Valet ou maître ;
Oui , croyez-en notre gaieté , Le bonheur, c'est la liberté.

CHANSONS DE BERANGER

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES

l' A li L K

Aiu : Pégase csl mi clieval i|iJi iiorli-.

Sur son navire un capitaine Transportait des noirs au uiarciu'.

L'ennui les tuait par vingtaine :

Peste 1 dit-il , quel débouché !

Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes ! Mais j'ai de quoi vous guérir tous : Venez voir mes marionnettes ;

Bons esclaves, amusez-vous.)

Bis.

Pour tromper leur douleur mortelle, Soudain un théâtre est monté ; Soudain paraît Polichinelle, Pour des noirs grande nouveauté.

D'abord ils ne savent qu'en dire.

Ils se regardent en dessous ; Puis aux pleurs se mêle un sourire.

Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :

Il s'attaque au roi des bossus.

Qui, trouvant un exemple à faire.

Vous l'assomme et souffle dessus.

Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes.

Nos gens poussent des rires fous.

L'honnne est infidèle à ses peines :

Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle Leur plaît surtout par sa couleur.

Il emporte Polichinelle; Autre accroc fait à la douleur.

Cette fin charme l'auditoire :

Un noir a triomphé pour tous.

Les pauvres gens révent la gloire :

Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique, Où s'aggraveront leurs destins, De leur humeur mélancolique Ils sont tirés par des pantins.

Tout roi que la peur désenivre Nous prodigue aussi des joujoux.

N'allez pas vous lasser de vivre : Bons esclaves, amusez-vous.

CHANSONS DE BERANGER

LA MOUCHE

Am : Je lojc au qualricmc élagc.

Au bruit de uotre gaielù folle,

Au bruit des verres, des chansons.

Quelle mouche murmure et vole,

Et revient quand nous la chassons? (Bis.)

C'est quelque dieu, je le soupçonne.

Qu'un peu de bonheur rend jaloux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,)

Qu'elle bourdonne autour de nous. J

Transformée en mouche hideuse.

Amis, oui, c'est, j'en suis certain, La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.

L'orage approche, le ciel tonne; Voilà ce que dit sou courroux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne au-
tour de nous.

C'est la Raison qui vient uic dire :

« A ton âge ou vit eu reclus.

« Ne bois plus tant, cesse de rire, <i Cesse d'aimer, ne chante
plus. »

Ainsi son bell'roi toujours sonne Aux lueurs des feux les plus doux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison ; gare à Lisette !

Son dard la menace toujours.

Dieux ! il perce la collerette :

Le sang coule! accourez, Amours!

Amours, poursuivez la félonne; Qu'elle expire enfin sous vos coups.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire! amis, elle se noie Dans l'aï que Lise a versé ; A'ictoirel et (ju'aux mains de la Joie Le sceptre enfin soit remplacé.

Un souffle ébranle sa couronne; Une mouche nous troublait tous.

Ne craignons plus qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

CHANSONS DE BERANGER

■.iSl

LE PÈLERINAGE DE LISETTE

AiH : lioiiJi; ik l.i l'YTinc d lu CliAkaii.

A Notre-Daïuc do Liesse Allons, me dit Lisette au juui.

J'ai peu (le loi, je le confesse; Mais Lise, malgré iiUis d'un tour, Ferait tout croire ii mon amour.

Ami, notre joyeux ménage Scandalise le voisinage.

Prenons, dit-uUo, prenons doue , Pour aller en pèlerinage,
Prenons, dit-elle, prenons doue Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonue, ajoute Lise, Remonte sur ses grands chevaux.

CHANSONS DE BERANGER

Nos ducs vont bâiller à l'église, Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.

Chaque siècle a son amusette :

Nous édifierons la Gazette.

Prenons, mon ami, prenons doue.

Pour qu'on dise sainte Lisette, Prenons , mon ami , prenons
donc Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.

A pied nous chantons en marchant.

A chaque auberge, quoi qu'il coûte.

Nouveau repas et nouveau chant , Partout trinquant, partout couchant.

Le dieu qui d'â nous asperge Sourit sous des rideaux de serge.

Ma Lisette, prenions-nous donc, Pour mener l'Amour à l'auberge, Ma Lisette , prenions-nous donc Coquilles, rosaire et bourdon?

Aux pieds de la Vierge des vierges,

A genoux enfin nous voilà.

Vient un diacre allumer nos cierges;

Lise se dit : A Loyola

Je veux souffler cet abbé-là.

Je me fâche , et de ses poursuites

Lui montre, hélas! les tristes suites.

Quoi! volage, preniez-vous donc.

Pour vous mettre à dos les jésuites , Quoi! volage, preniez-vous donc Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire , Le fait boire, jurer, chanter.

De l'enfer il se prend à rire.

Du pape il ose plaisanter ;]Moi, je m'endors à l'écouter.

A mon réveil, Dieu! le peindrai-je Abjurant ses goûts de collègue?...

Ah ! traîtresse ! vous preniez donc , Pour les plaisirs du sacrilège , Ah! traîtresse, vous preniez donc Coquilles, rosaire et bourdon?

Des beaux miracles de Liesse Je garde un triste souvenir.

Notre abbé dit messe sur messe , Et, Dieu l'aidant à parvenir.

Archevêque il veut nous bénir.

Sainte Lisette par famine Quelque jour se fera béguine.

Prenez, grisettes, prenez donc Des leçons de la pèlerine ; Prenez, grisettes, prenez donc Coquilles, rosaire et bourdon.

CHANSONS DE BERANGER

LA COMÈTE DE

Air : A soixante ans il ne faut pas reraellre.

Dieu contre nous envoie une comète ; A ce grand choc nous n'échapperons pas. Je sens déjà crouler notre planète ; L'Observatoire y perdra ses compas. {Bis.) Avec la table, adieu tous les convives! Pour peu de gens le banquet fut joyeux. [Bis Vite à confesse allez, âmes craintives.

Finissons-en : le monde est assez vieux , Le monde est assez vieux. (Bis.)

Bis.

Oui , pauvre globe égaré dans l'espace , Embrouille enfin tes nuits avec tes jours. Et, cerf- volant dont la ficelle casse, Tourne en tombant, tourne et tombe toujours. Va, franchissant des routes qu'on ignore. Contre un soleil te briser dans les cieux. Tu l'éteindrais, que de soleils encore 1 Finissons-en : le monde est assez vieux , Le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires.

De sots parés de pompeux sobriquets , D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres, De laquais-rdis, de peuples de laquais?

N'est-on pas las do Ions nos dieux di' plâtre,

Vers l'avenir las de tourner les yeux?

Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre. Finissons-en : le monde est assez vieux. Le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine ; A petit bruit chacun lime ses fers ; La presse éclaire, et le gaz illumine, Et la vapeur vole aplanir les mers.

Vingt ans au plus, bon homme, attends encore; L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.

Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore. Finissons-en : le monde est assez vieux, Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie Gonflait mon cœur et de joie et d'amour. Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie Du cercle heureux où Dieu sema le jour. Mais je vieillis, la beauté me rejette ; Ma voix s'éteint ; plus de concerts joyeux. Arrive donc, implacal)li> comète Finissons-en : le monde est assez vieux. Le monde est assez vieux.

CHANSONS DE BÉRANCtER

L'E TOMBEAU DE MANUEL

Am : T'en souviens-rin"

Tout est fini; la foule se disperse;

A son cercueil uu peuple a dit adieu,

Et l'amitié des larmes qu'elle verse

Ne fera plus confidence qu'à Dieu.

J'entends sur lui la terre qui retombe.

Hélas I Français, vous l'allez oublier.

A vos enfants pour indiquer sa tombe,)

[Bis.

Prêtez secours au pauvre chansonnier. ;

Je quête ici pour honorer les restes D'un citoyen votre plus ferme appui.

J'eus le secret de ses vertus modestes : Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui. L'humble tombeau qui sied à sa dépouille Est par nous tous xm tribut à payer.

Près de sa fosse un ami s'agenouille : Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres. Voilà douze ans qu'en des jours désastreux, Sur les débris de la patrie en cendres , Nous nous étions rencontrés tous les deux. Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole, Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier. Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console : Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambitinn n'iTflcurait point sa vie;

Mais, nirmo, aux champs, rêvant un bonu trépas,

Il écoutait si la France asservie.

En appelant, up se réveillait pas.

Contre la mort j'aurais eu son courage. Quand sur son bras je pouvais m'appuyer. Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage : Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare Son éloquence a toujours combattu.

Ce n'était point la foudre qui s'égare; C'était un glaive aux mains de la Vertu. De la tribune on l'arrache; il en tombe Entre les bras d'un peuple tout entier. La haine est là; défendons bien sa tombe : Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage.

Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.

Mais , noble esquif mis à sec sur la plage , Il dut compter sur le retour des flots. La seule mort troubla la solitude Où mes chansons accouraient l'égayer.

Pour effacer quatre ans d'ingratitude, Prêtez secours au
pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.

Assistoz-moi, vous pour qui j'ai chanté

Paix et concorde, au bruit sanglant des armes;

Et sous le joug, espoir et liberté.

Payez mes chants doux à votre mémoire :

Je tends la main au plus humble denier.

De Manuel pour consacrer la gloire.

Prêtez secouirs au pauvre chansonnier.

CHANSONS DE BKRANGER

SG

CHANSONS DE BÉRANGER

Des follets brillent dans l'ombre,

Et la voix que j'entendais

Se mêle aux cris d'un grand nombre

De lutins, de farfadets.

Au bruit d'une aigre trompette

Le sabbat a commencé.

Plus haut la voix répète :

Notre règne est passé.

œ Non, dit la voix, plus de fêtes !

et Esprits, vite délogeons.

<t La Raison, par ses conquêtes, <r Nous bannit des vieux donjons.

o Le monde a changé d'oracles ;

o Nos prodiges ont cessé.

a L'homme fait les miracles :

a Notre règne est passé.

1 Nous donnâmes à la Grèce

s Ces dieux créés pour les sens, '. Dont l'éternelle jeunesse o Vivait de fleurs et d'encens.

a Dans la Gaule encor sauvage 1 Pour nous le sang fut versé.

" Hélas! même au village,

c Notre règne est passé.

<i On nous vit, sous vos trophées, (X Paladins et troubadours , I Enchaîner aux pieds des fées « Les rois, les saints, les Amours.

<t La mgie à notre c!U[iJro " Soumit le ciel courroucé.

« Des sorciers j'entends rire ;

1 Notre règne est passé.

ï La Raison nous exorcise ; « Esprits, fuyons sans retour. »

La voix se tait... o surprise!

J'ai cru voir crouler la tour.

De leur retraite chérie Tous ont fui d'un vol pressé.

Au Iciu la voix s'écrie :

Notre règne est passé.

A M. LUCIEN BONAPARTE

PRINCE DE CAXINO

En 1803, privé ilc ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat!), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'oupreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recouvrir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est l'orcé de s'éloigner de la France. J'al-

lais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre (que j'ai précieusement conservée et où il nie dit :

o: Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rhyilimc : ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant », etc., etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante; jamais, en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému!

DEDICACE

J'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les cent-jours, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et

je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons ; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur

l'homme illustre qui jadis m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir ! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poète à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte, et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfler de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont clic sera éternellement fière 1

Passy, 15 janvier 1833.

CHANSONS DE BÉRANGER

I.A FOKCE

Am ilu vaiicloville ilc; Tiicoiiiicl.

Combien le l'eu tient douce compagnie

Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver I

Seul avec moi se cliaufTe un bon génie,

Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. [Bis.

Il me fait voir, sur la braise animée.

Des bois, des mers, nu monde eu peu d'instants. [Bis.]

Tout mon ennui s'envole à la fumée.

o bon génie, amusez-moi longtemps.

Bif.

CHANSONS DE BERANGER

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire; Vieux, il me berce avec mes premiers jeux'. Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire : Je vois trois mâts sur des flots orageux. Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage Sous un beau ciel saluera le printemps. Moi seul je reste enchaîné sur la plage. O bon génie, amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image : Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux. J'aurais dû fuir quand j'ai prévu

l'orage; La liberté, là, m'off'rait le repos.

Je franchirais ces monts à crête immense. Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants. Mon cœur n'a pu s'arracher à la France. o bon génie, amusez-moi longtemps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole Et du soleil mesure la hauteur?

C'est un ballon : voici la banderole, Et la nacelle et le navigateur.

L'audacieux, si la pitié l'inspire, Doit de ces murs plaindre les habitants. Libre là-haut, quel air pur il respire! o bon génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !

Génie, allons sur ces coteaux boisés.

En vain tout bas on me dit : Deviens sage; Plie un genou, tes fers seront brisés.

Vous qui, bravant le geôlier qui nous guette, Me rendez jeune à près de cinquante ans. Sur ce brasier, vite, un coup de baguette. o bon génie, amusez-moi longtemps.

COUPLET

AiH : Trouvercz-voii? iiii itarlcmcot?

Notre siècle, penseur brutal.

Contre Delille s'évertue.

Tel vécut sur un piédestal

Qui n'aura jamais de statue.

Artiste, poète, savant, A la gloire en vain on s'attache :

C'est un linceul que trop souvent La postérité nous arrache.

CHANSONS DE BKRAKGER

MES JOURS GRAS DE

Am : Dis-moi donc , mon p'iit Hippolyte.

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie ! Bien qu'en butte à
votre courroux, Je passe encor, grâce à Bridoie, (') Un carnaval
sous les verrous.

Ici fallait-il que je vinsse Perdre des jours vraiment sacrés !

J'ai de la rancune de prince :

Mon bon roi, vous nie le paierez.

Dans votre beau discours du trône, (-)

Méchant , vous m'avez désigné.

C'est me recommander au prône :

Aussi me suis-je résigné.

Mais, triste et seul, quand j'entends rire

Tout Paris en joyeux émoi.

Je reprends goût à la satire :

Vous me le paierez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine, Fous déguisés de vingt façons.

Mes amis m'oublier sans peine , Tout en répétant mes chansons.

Avec eux, ma verve en démente Eût perdu ses traits acérés.

J'aurais pu boire à la clémence :

Mon bon roi, vous me le paierez.

Vous connaissez Lise la folle.

Qui sur mes fers pleure d'ennui ; Ce soir même un bal la console :

« Bah! dit-elle, tant pis pour lui! »

J'allais, pour complaire à la belle, Nous peindre heureux sous voire loi ; Serviteur! Lise est infidèle :

^ous me le paierez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche Les coups de vos juges maudits, Il me reste encore une flèche ; J'écris dessus : Pour Charles dix.

Malgré ce mur qui me désole.

Malgré ces barreaux si serrés , L'arc est tendu, la flèche vole :

Mon bon roi, vous me le paierez.

(') J'ai passé i Sainte-Pélagie le caiiival de 18-22.

(•) Il y avait dans In discoius du tronc de cette année une pln'ase où tont le monde a cm vjir «ne application i l'afTaire qui m'a été faile. Oiirl lionnenrl

or))

CHANSON?: DE BKRANGER

PASSEZ, JEUNES FILLES

Air

Dieu! quel essaim de jeunes filles Passe et repasse sous mes yeux!

Au printemps toutes sont gentilles; Toutes ; mais quoi ! me voilà vieuv.

Cent fois redisons-leur mon âge :

Les cœurs jeunes sont insensés.

Endossons le manteau du sage.

Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.

Zoé, votre mère, entre nous.

Dirait de combien je retarde Quand vient l'heure du rendez-vous.

Pour un amant elle est sévère : S'il n'aime trop, il n'aime assez.

Suivez les conseils d'une mère.

Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure, Des amours m'a transmis la loi.

Elle vml l'enseigner encore, liich ([n'elb- :iit dix ans plii^ ipie moi.

Au salon ou sur la pelouse, Laure, jamais ne m'agacez :

Grand'mama est un peu jalouse.

Passez, jeunes filles, passez.

Rose , vous daignez me sourire.

Éprouvez-vous quelque accident?

Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire.

On surprit un nidile imprudent.

Mais la nuit l'ait place à l'aurore; Aux maris gaiement vous chassez.

Pour vous je suis trop jeune encore Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles; Un doux feu cause votre émoi.

Craignez que quelques étincelles N'arrivent de vous jusqu'à nuïi.

Sous les umrs d'une poudrière Par le temps presque renver-sés, La main devant votre lumière, Passez, jeunes filles, passez.

CHANSONS DE BERANOER

LE UUATOLLZE JUILLKT

Air : A suisaiile ans il ne faul pas roiiiollio.

Pour un captif, souvenir plein ilc charmes! J'étais bien jeune; on criait : Yengeons-nous! A la Bastille! aux armes! vite, aux armes! Marchands, linurgeois, artisans couraient tous. [Bis.) Je vois p;Uir et mère, et l'iMinne, et fille ; Le iMiion t;riiulr aux rapiifls lUi tambour. [Bh.)

Victoire au peuple ! il a pris la Bastille! J Un beau soleil a fêté ce grand jour,)

A fêté ce grand jour. [Bis.]

Bis.

Enfants, vieillards, rielie ou pauvre, on sVmbrasse Les femmes vont redisant mille exploit-^.

CHANSONS DE DERANGER

Héros du siège, un soldat bleu qui passe (') Est applaudi des mains et de la voix.

Le nom du roi frappe alors mon oreille; De Lafayctte on parle avec amour.

La France est libre et ma raison s'éveille. Un beau soleil a fêté ce grand jour, A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave Guida mes pas sur d'immenses débris.

« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave « Le despotisme étouffait tous les cris. <i Mais des captifs pour y loger la foule, d II creusa tant au pied de chaque tour, « Qu'au premier choc le vieux château s'écroule. 1 Un beau soleil a' fêté ce grand jour, " A fêté ce grand jour.

" La Liberté, rebelle antique et sainte, « Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux, c A son triomphe appelle en cette enceinte 1 L'Égalité qui redescend des cieux.

o De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.

1 C'est Mirabeau tonnant contre la cour.

« Sa voix nous crie : Encore une Bastille ! » Un beau soleil a fêté ce grand jour, d A fêté ce grand jour.

o Où nous semons chaque peuple moissonne. « Déjà vingt rois, au bruit de nos débats, ï Portent, tremblants, la main à leur couronne, « Et leurs sujets de nous parlent tout bas. " Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde « S'ouvre et du globe accomplira le tour. a Sur ces débris. Dieu crée un nouveau monde, s Un beau soleil a fêté ce grand jour, <£ A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données. Le souvenir dans mon cœur sommeillait.

Mais je revois, après quarante années, Sous les verrous, le quatorze juillet, o Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire. Redit ta gloire aux murs de ce séjour. A mes barreaux l'aurore vient sourire ; Un beau soleil fête encor ce grand jour. Fête encor ce grand jour.

(') Les gardes françaises iiortaient riial)it blru. Une grande partie de rotte milice s'écliappa dos casernes où elle était consignée, et prêta le jilus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER

LA roiiice

. \li\ : Je vais bicrilûl (|iiiller l'eiiiipirc.-

Quel bfau mandement vous nous fuites !

Prélat, il me comble d'honneur!

Vous lisez donc mes chansonnettes?

Ahl je vous y prends, Monseigneur. (Bis.) Entre deux vins, souvent ma Muse Perdit son bandeau virginal. (Dis.)

Petit péché, si son ivresse amuse.

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ? [Dis.

Puisque vous fredonnez mes rimes, Vous, grand lévite ultramontain, N'y trouvez-vous pas des maximes Dignes du bon Samaritain?

D'huile et de baume les luiiins pleines, Il eût rougi d'aigrir le mal.

Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Çà, que vous semble de Lisette, Qui dicta mes chants les plus doux?

Vous vous signez sous la barrette I Lise a vieilli : rassurez-vous.

Des jésuites elle raffole ; Et priant Dieu tant bien que mal ,

Pour leurs enfants Lise tient une école.

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Enfm, avouez qu'en mon livre

Dieu brille à travers ma gaieté.

Je crois qu'il nous regarde vivre,

Qu'il a béni ma pauvreté.

Sous les verrous, sa voix m'inspire

Un appel à son tribunal.

Des grands du monde elle m'enseigne à rire. Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

A chaque vers patriotique,

Je vous vois me faire un procès.

Tout prélat se croit hérétique

Qui chez nous a le cœur français.

Sans y moissonner, moi, pauvre homiiu-.

J'aime avant tout le sol natal.

J'y tiens autant que vous tenez à Rome.

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

Au fond vous avez l'Ame bonne; Pardonnez à l'homme de bien, Monseigneur, pour qu'il vous pardonne Votre mandement peu chrétien.

Mais au conclave on met la nappe, Partez pour Rome à ce signal.

Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

CHANSONS DE DERANGER

LA FORCE

AlU ; VcH souvieiis-lu? oti vaiiJevillc île Tafoiiiiict.

Dix mille l'rauc:?, dix mille fraucsd'ameiule! Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison ! Le pain est cher et la misère est grande , Et pour longtemps je dîne à la maison. Cher président, n'en peut-on rien rabattre? " Non, non, jeûnez, et vous et vos parents. « Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri quatre, K De par le roi, payez dix mille francs. »

Que de géants là-bas je vois paraître ! Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons. Fiers de servir, ils font au gré du maître Signes de croix, saints ou rigodons.

A tout gâteau leur main fait large entaille ; Car ils sont grands, même infiniment grands Ils nous feront uue France à leur taille. Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je paierai donc; mais, las! que va-t-on faire De cet argent que si bien j'emploierais? D'un substitut sera-t-il le salaire?

D'un conseiller paiera-t-il les arrêts?

Déjà s'avance une main longue et sale : C'est la police et ses comptes courants. Quand sur ma nmse on venge la morale.

Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses. Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or, Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses. Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.

De mes refrains l'un des siens qui le venge Promet mon âme aux gouffres dévorants.

Déjà le diable a plumé mon bon ange.

Pour le clergé comptons trois mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille, Sur mon budget portons les affamés.

Au pied du trône une harpe se rouille : Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?

Chantez, messieurs, faites pondre la poule; Envahissez croix, titres, biens et rangs. Dût-on encor briser la sainte ampoule.

Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :

Deux et deux, quatre; et trois, sept; et trois, dix.

C'est bien leur compte. Ah ! du moins la Fontaine

Sans rien payer fut exilé jadis.

Le fier Louis eût biffé la sentence

Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.

Monsieur Loyal ('), délivrez-moi quittance.

Vive le roi! voilà dix mille francs. (')

(') M. Loyal , l'iuissier de Tartufe.

(') Il y a ici une incxactiliide. Ce n'est point lUWO, iiaib 11
-2'M fiiiics (|u'oii lu'n fuit ri'}", giicc an di\i<nic de guerre et aux
frais judiciaire&i

CHANSONS DE BERANGER

MON TOMBEAU

Ain il'Arislippc.

Moi, bien portiiut, quoi! voii;* pensez d'avance A m'ériger une
tombe à grands frais!

Sottise, amis! point de fullc dépense.

Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marlirc ou du cuivre, Pour un gueux mort
habit cent fois trop beau, Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;

liuvons gaiement l'argent de mon tombeau. {Dis.}

CHANSONS DE BERANGER

A votre bourse un galant mausolée Pourrait coûter vingt mille francê et plus : Sous le ciel pur d'une riche vallée, Allons six mois vivre en joyeux reclus. Concerts et bals où la beauté convie Vont de plaisirs nous meubler un château. Je veux risquer de trop aimer la vie ; Mangeons gaiement l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres

Je ne veux point d'une loge d'honneur.

Voyez ce pauvre au teint pâle, aux yeux sombres;

Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur.

A ce vieillard qui, las de sa besace,

Doit avant moi voir lever le rideau ,

Pour qu'au parterre il me garde une place ,

Donnons gaiement l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune. Or il lui faut des parures de prix.

L'éclat du luxe adoucit un long jeûne : Témoin Longchamp, où brille tout Paris.

Vous devez bien quelque chose à ma belle ; D'un cachemire elle attend le cadeau.

En viager sur un cœur si fidèle Plaçons gaiement l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière ,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaiement l'argent de mon tombeau.

COUPLET

Am : CV'sl le mcMUMir liomme du nioiile.
J'ai suivi plus d'enterremenis
Que de nocés et de baptêmes;
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse ;
Mais je possède une gaieté
Qui n'offense point la tristesse. {Dis.

CHANSONS DE BERANGER

LA FILLE DU PEUPLE

Air d'Arlstippe.

Fille du peuple, au chantre populaire,
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire;
Ses preruiers chants calmaient tes premiers pleurs.

Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.

Ma Muse et moi nous portons pour devise ;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce Bâille entourr d'un luxe
éilouissant !

Feu d'artifice éteint par une averse, Quand vient la joie, elle y
meurt en naissant. En souliers fins, chapeau frais, robe blanche.
Tu veux aux champs courir tous les huit jours Viens, tu me rends
les plaisirs du dimanche. Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée, D'anciens châ-
teaux s'ofTraient-ils à mes yeux : Point n'invoquais, à la porte
fermée.

Pour m'introduire, un nain mystérieux.

Je me disais : Tendresse et poésie Ont fui ces murs chers aux
vieux troubadours. Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse, A plus que loi de dé-
cence et d'attraits; Possède un cœur plus riche de jeunesse. Des
yeux plus doux et de plus nobles traits? Le peuple enfin s'est fait
une mémoire : J'ai pour ses droits lutté contre deux cours; Il te
devait au chantre de sa gloire.

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

:j^'= yj

CHANSONS DE BERANGER

LE CORDON, S'IL YOFS PLAÎT

CHANSON FAITE A LA FORCE, POI'R LA FKTE DE MARIE

Air du vaudeville des Scylhcs et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie ;

Ilâtons-nous , le plaisir m'attend.

Le pied poudreux, la main fleurie,

Là-bas arrivons en chantant. (Bis.)

Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,

Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.

Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre.)

° Dis.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; ;

Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (Bis.)

Vite, portier; car on m'accuse

D'oublier l'heure du repas.

Jouy déjà gronde ma iSIuse,

Dont il soutint les premiers pas.

D'amis nombreux quelle troupe riante, Et de beautés quel
brillant chapelet !

Dans sa prison l'aï s'impatiente.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; Le cordon, le cordon,
s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère, A revenir toujours trop lents!

Pour nous, l'un do l'autre diffère Au plus par quelques che-
veux blancs. Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,

Voir ses élus toujours au grand complet ! Volons chanter la li-
berté près d'elle.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; Le cordon, le cordon,
s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :

Mes petits vers vont refroidir.

D'un digne époux j'y fais l'éloge ;

Forçons Marie à m'applaudir.

Puis montrons-la courant plaindre des peines, Rendre au mal-
heur l'espoir qui s'envolait, Et consoler un ami dans les chaînes.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plait ; Le cordon, le cordon,
s'il vous plait.

Mais mon portier, las de se taire ,

Répond qu'on ne sort pas ainsi ;

Que j'écrive au propriétaire ;

Que je dois trois termes ici. (') Fêtez Marie, ô vous à qui l'on
ouvre!

Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet; Je rougirais d'en-
voyer dire au Louvre : Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît; Le
cordon, le conlñn, s'il vous plaît.

(') JV-hils roiKlamné à nf iiT mois de]l^i^nn.

CHANSoN₅₁ liR BÉRANGER

ài'izM^

LE JIIF ERRAN₁

Air, ilii fllinspi-ur roiis;i\ irAiiifte un Draitlan.

Clirrlïi'ii, a\i voyag'our souffrant Toiuls 1111 vi'rro d'eau sur ta
porte : Je suis, je suis le Juif errant, Qu'un tourbillon toujours
emporte.

Sans vieillir, accablé de jours, La fin du monde est mon seul
rêve.

Clia(jiu' soir j'espère toujours; YI.

Bh.

Mais toujours le soleil se lève.

Toujours, toujours, (Bis.)) ^.

Tourne la terre où moi je cours,) Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Depiis dix-huit siècles, biMasI Sur la l'Ciidro trrecque et
romaine.

CHANSONS DE DERANGER

Sur les débris de mille États, L'affreux tourbillon me promène.

J'ai vu sans fruit germer le bien, Vu des calamités fécondes ;
Et pour survivre au monde ancien , Des flots j'ai vu sortir deux
mondes.

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :

A tout ce qui meurt je m'attache.

Mais du toit prêt à me bénir

Le tourbillon soudain m'arrache.

Plus d'un pauvre vient implorer

Le denier que je puis répandre,

Qui n'a pas le temps de serrer

La main qu'en passant j'aime à tendre.

Toujours, toujours.

Tourne la terre oii moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Seul , au pied d'arbustes en fleurs , Sur le gazon, au bord de
l'onde.

Si je repose mes douleurs.

J'entends le tourbillon qui gronde.

Eh ! qu'importe au ciel irrité Cet instant passé sous l'ombrage?

Faut-il moins que l'éternité Pour délasser d'un tel voyage ?

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Que des on fin U vif^ et joyeux

Des miens me retracent l'image ; Si j'en veux repaître mes
yeux.

Le tourbillon souffle avec rage.

Vieillards, osez-vous à tout prix M'envier ma longue carrière?

Ces enfants à qui je souris.

Mon pied balaiera leur poussière.

Toujours, toujours, Tourne la terre où moi je cours, Toujours,
toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis Retrouvé-je encor quelque trace ,
Pour m'arrêter je me roidis ; Mais le tourbillon me dit : « Passe I
er Passe 1 j> Et la voix me crie aussi : « Reste debout quand tout
succombe.

« Tes aïeux ne t'ont point ici « Gardé de place dans leur
tombe. »

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours.

Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain L'Homme-Dieu respirant à
peine...

Mais sous mes pieds fuit le chemin ; Adieu , le tourbillon
m'entraîne.

Vous qui manquez de charité, Tremblez à mon supplice
étrange :

Ce n'est point sa divinité, C'est l'humanité que Dieu venge.

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
tiuiours.

CHANSONS DE BERANGER

Aiii .

LE BONIIECR

Le vois- tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas? dit l'Espérance;
Bourgeois, manants, rois et prélats.

Lui font de loin la révérence.

C'est le Bonheur, dit l'Espérance.

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là-bas , là-
bas , Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas, sous la verdure?

Il croit à d'éternels appas, Même à l'amour qui toujours dure.

Qu'on est heureux sous la verdure !

Courons , courons ; doublons le pas , Pour le trouver là-bas ,
là-bas , Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas , là-bas , à la campagne ?

D'enfants et de grains, Dieu! quoi tas! Quels gros baisers à sa
compagne !

Qu'on est heureux à la campagne !

Courons, courons; doublons le pa;-'.
Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas , là-bas , dans une banque ?

S'il est un plaisir qu'il n'ait pas.

C'est qu'au marché ce plaisir manque.

Qu'on est heureux dans une banque!

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas, dans une armée?

11 mesure au bruit des combats Tout le bruit de sa renommée.

Qu'on est heureux dans une armée ! Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas, sur un navire?

L'arc-en-ciel brille dans ses mâts ; Toutes les mers vont lui sourire.

Qu'on est heureux sur un navire !

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là- bas, là-bas, c'est en Asie?

Roi, pour sceptre il porte un ilaiims Dont il use à sa fantaisie.

Qu'on est heureux dans cette Asie I Courons , courons ; doublons le pas j Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

CHANSONS DE BERANGER

Le vûis-tii bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas, en Amérique?

Suus uu arbre il met habit bas Pour présider sa république.

Qu'on est heureux en Amérique !

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là-bas, là-bas, Là-bus, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas, dans ces nuages?

Ah! dit l'homme enfin vieux et las, C'est trop d'inutiles voyages.

Enfants, courez vers ces nuages; Courez, courez; doublez le pas, Pour le trouver là-ba»,. là-bas, Là-bas, là-bas.

COUPLET AUX JEUNES GEIS

Am

Un jour, assis sur le rivage.

Bénissant un ciel pur et doux, Plaignez les marins que l'orage
A l'atiuées de Sun courroux.

NViut-ils pas droit à quelque estime.

Ceux qui, las d'un si long effort, Près de s'engloutir dans
l'abîme , Pu doiyt vous indiquaient le port?

CHANSONS DK B,KRANGER

DENY8 MAITRE D'ECOLE

Am ; Je \jis bifilul nuilki' IVuipiit.

Denys, chassé de Syracuse, A Corinthe se fait pédant.

Ce roi que tout un peuple accuse , Pauvre et déchu, se con.-ole
en grondant. [Bis.)

Maitre d'école, au moins il prime; Son bon plaisir fait et défait
des lois. {Bis.

Il règne encor, car il opprime.

.Taiiii.iis l'exil n'a corrigé le? rois. (Bis.)

CHANSONS DE BÉRANGER

Sur le diner de chaque élève

Le tyran des Syracusains,

Comme impôt, chaque jour prélève Trois quarts des noix, du
miel et des raisins.

Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse:

J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent foi?.

Baisez la uKiin : je vous en laisse.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe.

Au bas d'un thème mal tourné

Met ces mots : Grand roi , qu'un dieu lasse Périr tous ceux qui vous ont détrôné !

Vite un prix au sot qui l'adule I ?iIon fils, dit-il, tuut sceptre est un grand poids

Sois mon second, prends la fêrule.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :

Seigneur, un écolier transcrit, Là-bas, je crois, quelque satire;
C'est contre vous , car voyez comiuu il rit !

Ce maître d'humeur répressive, De l'accusé courant tordre les doigts ,

Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire, Rêvant qu'il court de grands dangers, Ce fou, tremblant pour son empire.

Voit ses marmots narguer deux étrangers. Chers étrangers, dans ce repaire

Entrez, dit-il; sur eux vengez mes droits ; Frappez : pour eux je suis un père.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères De maint enfant trop bien fessé, L'accablant de plaintes amères.

L'ancien tyran , de Corinthe est chassé. Mais pour agir encore en maître ,

Maudire encor sa patrie et ses lois.

De pédant, Denys se fait prêtre.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Am :

COUPLET

Pauvres fous, battons la campagne ; Que nos grelots tintent soudain.

Comme les beaux mulets d'Espagne, Nous marchons tous dr-cliu diudiu.

Des erreurs de l'humaine espèce Dieu veut que chacun ait son lot ; Même au manteau de la Sagesse La Folie attache un grelot.

LAIDEUR ET BEAUTÉ

Am : C'est à mon niaîLrc en l'url do plaire.

Sa trop grande heautc m'obsède ; C'est un masque aisément trompeur.

Oui, je voudrais qu'elle fût laide, Mais laide, laide à faire peur.

Belle ainsi faut-il que je l'aime !

Dieu, reprends ce don éclatant; Je le demande à l'enfer même
:

Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparait le diable ; C'est le père de la laideur :

« Rendons-la, dit-il, effroyable; « De tes rivaux trompons
l'ardeur.

« J'aime assez ces métamorphoses.

« Ta belle ici vient en chantant :

ï Perles, tombez; fanez-vous, roses.

" La voilà laide, et tu l'aimes autant.

« — Laide! moil» dit-elle, étonnée.

Elle s'approche d'un miroir.

Doute d'abord, puis, consternée, Tombe en un morne
désespoir.

" Pour moi seul (u juraïs de vivre r ,

Lui dis-je, à ses pieds me jetant :

I A mon seul amour il te livre.

« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes ; Alors sa douleur m'attendrit : « Ah ! rendez , rendez-lui ses charmes. « — Soit! » répond Satan qui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore.

Sa beauté renaît à l'instant.

Elle est, je crois, plus belle encore; Elle est plus belle, et moi je l'aime aiit.int.

AMte, au miroir elle s'assure Qu'où lui rend bien tous ses ap-
pas ; Des pleurs restent sur sa figure.

Qu'elle essuie en grondant tout bas.

Satan s'envole , et la cruelle Fuit et s'écrie en me quittant :

« Jamais fille que Dieu fit belle « Ne doit aimer «jui peut l'aimer autant. »

CHANSONS DE BERANGER

LES RELIQUES

Am : Donnez -vous la peine d'allendre.

D'un saint de paroisse en crédit,

Sfiul un soir je baisais la châsse.

Vii'nt un bon vieillard qui me dit :

Venx-tu qu'il parle? — Oh I oui, de grâce.

Oui , dis-je ; et me voilà béant ;

Voilà qu'il fait des croix magiques;

Voilà le saint sur son séant,

Qui dit, d'un ton de mécréant :

« t Dévots, baisez donc mes reliques;

« Baisez, baisez donc mes reliques. »

■ t Baisez , sous ce dais de velours , a La sainte qu'on priera
dimanche.

« C'est une juive, mes amours, « Dont l'œil fut noir et la peau
blamlie. " Grâce à ses charmes réprouvés , " Dix prélats sont
morts hérétiques, « Vingt moines sont morts énervés.

« Trouvez mieux si vous le pouvez.

1 Dévots, baisez donc ses reliques; « Baisez, baisez donc ses
reliques.

Il rit, ce squelette incivil.

Il rit à s'en tenir les côtes.

o Depuis huit siècles, poursuit-il,

o Je grille en enfer pour mes fautes ;

f Mais un prêtre au nez bourgeonné,

o Pour mieux dimer sur ses pratiques,

1 Par un tour bien imaginé

" Fit un saint des os d'un damné.

« Dévots , baisez donc mes reliques ; « Baisez, baisez donc mes reliques.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit ; o Baisez ce saint d'une autre espèce.

<t Jadis, de larron maladroit « Il devint bourreau plein d'adresse.

c Nos rois, pour se bien divertir, " L'occupaient aux fêtes publiques.

« Hélas! je lui dois, sans mentir, «t L'honneur de passer pour martyr, a Dévots, baisez donc ses reliques; a Baisez , baisez donc ses reliques.

" De mon temps, je fus bateleur,

« Ribaud, filou, témoin à gage.

« Puis, en grand m'étant fait voleur,

« J'eus d'un baron mœurs et langage.

» De leurs châsses, dans mes larcins,

<r J'ai dépouillé des basiliques.

« Au feu j'ai jeté de bous saints.

« Du ciel admirez les desseins!

« Dévots, baisez donc nu's rrlíqucs;

« Baisez, baisez donc lues reliques.

« Sous les noms de pieux patrons, « Ainsi nos corps, mis en spectacle, « Font pleuvoir l'argent dans les troncs ; « C'est là notre plus grand miracle.

a Mais du diable j'entends le cor.

o Bonsoir, messieurs les catholiques. »

Il se recouche, et vole encor Sur l'autel uu crucifix d'or.

Dévots, baisez donc des reliques!

Baisez, baisez donc des relique^!

CHANSONS PF ETRANGER

LES CINQ pyrACrES

Am : Piin? rclli' m:ii^oii ;) (piiii?!? ans. oh JV'lais Iton chasseur autrefois

Dans la soupente du portier Je naquis au rez-de-chaussée.

Par tous les laquais du quartier, A quinze ans, je fus pourchassée.

Mais bientôt un jeune seigneur M'enlève à leur doux caquetage.

Ma vertu me vaut cet honneur, Et je monte au premier étage.

-110 CHANSONS DE BÉRANGER

Là, dans un richr appartement,

Mes mains deviennent des plus blanches;

Grâce à l'or de mon jeune amant,

Là, tous mes jours sont des dimanches.

Mais, par trop d'amour emporté,

Il meurt. Ah ! pour moi quel veuvage !

Mes pleurs respectent ma beauté,

Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair Dont le neveu touche mon âme :

Ils ont d'un feu payé bien cher, L'un la cendre , et l'autre la flamme.

Vient un danseur : nouveaux amours ; La noblesse alors déménage.

Mon miroir me sourit toujours.

Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais Qui me croit et veuve et baronne ; Puis deux financiers vieux et laids ; Même un prélat, Dieu me pardonne !

Mais un escroc que je chéris

Me vole en parlant mariage.

Je perds tout; j'ai des cheveux gris,

Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier :

Des nièces me sont nécessaires.

Nous scandalisons le quartier.

Nous nous moquons des commissaires Mangeant mon pain à
la vapeur, Des plaisirs je fais le ménage.

Trop vieille, enfin je leur fais peur.

Et je monte au cinquième étage,

Dans la mansarde me voilà.

Me voilà pauvre balayeuse.

Seule et sans feu, je finis là Ma vie au printemps si joyeuse.

Je conte à mes voisins surpris Ma fortune à différents âges , Et
j'en trouve encor des débris En balayant les cinq étages.

CHANSONS DE BEKANGEK

LES TOMBEAUX DE JUILLET

Am il'Oftavie.

Des fleurs, enfants, vous dont les aiaius sont pures ; Enfants,
des fleurs, des palmes, des flambeaux I De nos trois jours ornez
les sépultures. Connue les rois le peuple a ses tombeaux.

Charlo avait dit : « Que juillet qui s'écoule « Venge mon trône
en butte aux niveleurs. a Victoire aux lis ! » Soudain Paris en
foule S'arme et répond : <t Victoire aux trois couleurs! »

Pour parler haut, pour nous trouver timides. Par quels ex-
ploits fascinez-vous nos yeux? N'imitiez pas l'homme des Pyra-

mides :

Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une charte on nous a fait l'aumône. Et sous le joug vous voulez nous courber ! Nous savons tous comment s'écroule un trône. Dieu juste ! encore un roi qui veut tomber.

Car vme voix (jui vient d'en haut, s:uis.doute. Au fond du co'ur nous crie : Egalité!

L'égalité? c'est peut-être une route Qu'aux mulliL'ureux ferme la royauté.

Marchons ! marchons I A nous l'Hôtel de ville ! A nous les quais! à nous le Louvre! à nous! Entrés vainqueurs dans le royal asile, Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand ([ui, pauvre, gai, modeste. Seul maître, après tant de sang et d'efforts,

Chasse en riant des princes qu'il déteste. Et de l'Etat garde à jeun les trésors I

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures; Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux! De nos trois jours ornez les sépultures. Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire, Des écoliers s'essayant au canon , Sont tombés là, vous léguant leur victoire, Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.

Leur gloire au loin inspire un saint effroi. Les rois, que trouble un aussi grand exemple, Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui

qu'un roi?

Voit-on venir le drapeau tricolore? ■ Répètent-ils, de souvenirs remplis.

Et sur leur Iront i(> drapeau semble encore Jeter d'eu haut les ombre? de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume, A Sainte-Hélène en sa course il atteint. Napoléon, gigantesque fantôme, Parait debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève. » Je t'attendais, mon drapeau glorieux.

« Salut ! " Il dit , brise et jette son glaive Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

CHANSONS DE BERANGER

Dernier conseil de son génie austère I Du glaive en lui finit la royauté.

Le conquérant des sceptres de la terre Pour successeur choisit la Liberté.

Dos fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures Eufauls, des fli'ur: ^, de; ^ palmes, des flambeaux! De nos trois jours ornez les sépultmx's. Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la l'action titrée Déserte en vain cet humble monument; En vain compare à l'émeute enivrée , De nos vendeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges Vous échangez, la nuit, les plus doux mots. De l'avenir prédisiez les louanges.

Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage. Par nos erreurs ne vous laissez troubler.

Du coup qu'ici frappa votre courage La terre encore a longtemps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière, Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux, La liberté naîtrait de la poussière Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde.

Les vieilles lois errent sur des débris.

Le monde ancien finit : d'un nouveau monde

La France est reine , et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des trois journées. Ceux qui sont là vous frayaient le chemin. Le sang français , des grandes destinées Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ; Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux! De nos trois jours ornez les sépultures. Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

CHANSONS DE BERANGER

vV^wv* -j

LE VIEUX OAPOKAL

Aiu ihi Vilaiii. nu lie Nluiin chez inaiLtmc Ju Scvi^'iii;.

Eli avant 1 partez, camarades, L'arme au bras, le fusil chargé.

J'ai ma pipe et vos embrassades; Venez me doiuiier mon congé.

J'eus tort de vieillir au service ; Mais pour vous tous, jeunes soldats,

J'étais un père à l'exercice. [Uis.)

Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas ,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas, Au pas, au pas, au pas, au pas!

CHANSONS DE BÉRANGER

Uo morveux d'oflicicr m'outrage ; Je lui fends!... Il vient d'en guérir.

Oii me condamne, c'est l'usage :

Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme, Rien n'a pu retenir mon bras.

Puis, moi, j'ai servi le grand homme,

Conscrits , au pas ;

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas, Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères Bras ou jambe contre une croix.

J'ai gagné la mienne à ces guerres Où nous bousculions tous les rois.

Chacun de vous payait à boire Quand je racontais nos combats.

Ce que c'est pourtant que la gloire !

Conscrits , au pas ;

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas , Au pas, au pas, au pas, au pas!

Robert, enfant de mon village, Kctourne garder tes moutons.

Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :

Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois, souvent dès l'aurore J'ai déniché de frais appas...

Bon Dieul ma mère existe encore!

Conscrits , au pas ;

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas!

Qui là-bas sanglote et regarde?

Eh ! c'est la veuve du tambour.

En Russie , à l'arrière-garde , J'ai porté son fils nuit et jour.

Comme le père, enfant et feiumc Sans moi restaient sous les frimas.

Elle va prier pour mon àme.

Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas ,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas , Au pas , au pas , au pas , au pas !

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.

Non, pas encore... Allons, tant mieux!

Nous allons entrer dans l'enceinte ; C'a, ne me bandez pas les yeux.

Mes amis, fâché de la peine; Surtout ne tirez point trop bas ;
Et qu'au pays Dieu vous ramène !

Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas, Au pas, au pas, au pas, au pas!

CHANSONS DE BERANORR

LA NOSTAL&IE

ou I, A MALADIE DU P A Y S

Arn Je la République

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre, K Vieus, suis-nous, cède à tes nobles penchants, u Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre, « T'auront bientôt fait oublier les champs. i> Je suis venu ; mais voyez mon visage : Siius tant de feux mon printemps s'est fané. Ah I rendez-moi, rendez-moi mon vilinn:e. Et la montagne où je suis né 1

Nos toits obscurs, notre église qui croule. M'ont à moi-même inspiré des dédains.

Des monuments j'admire ici la foule, Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins. Palais magique , on dirait un mirage Que le soleil colore à son coucher.

Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, Et ses chaumes et son clocher !

La fièvre court, triste et froide, en mes veines; A vos désirs cependant j'obéis.

Ces bals charmants où les femmes sont reines , J'y meurs , hélas ! j'ai le mal du pays. En vain l'étude a poli mon langage ; Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.

Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, Et ses dimanches si joyeux!

Convertissez le sauvage idolâtre :

Près de mourir, il retourne à ses dieux. Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre , Ma mère en pleurs repense à nos adieux. J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage, L'ours et les loups fondre sur mes brebis. Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village, Et la houlette et le pain bis !

Avec raison vous méprisez nos veilles , Nos vieux récits et nos chants si grossiers. De la féerie égalant les merveilles , Votre Opéra confondrait nos sorciers.

Au Saint des saints le ciel rendant hommage , De vos concerts doit emprunter les sons. Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village.

Et sa Vrillée et ses cliansons!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes, <t Pars, dites-vous, demain pars au réveil. 1 C'est l'air natal qui séchera tes larmes ; n Va refleurir à ton premier soleil. » Adieu, Paris, doux et brillant rivage, Où l'étranger reste comme encluiiné.

Ahl je revois, je revois mon \illage, Kl la montagne où je suis né!

CHANSONS DE BERANGER

MA NOURRICE

CJIANSON HISTORIQUE

AïR : Pd-lñ , IVliTñnt ilñ, cìc,

De souveuir en souvenir, J'ai reconstruit mon édifice.

Je vais conter, pour en finir, Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.

Au soir des ans doit sembler doux Ce clianf qui nous a lierci's
tous :

Dodo, l'enfant do, L'enfnnt dormira tñntrit.

Au mois d'août, voilà bien longtemps!

Six francs et ma layette en pocbc, Belle nourrice de vingt ans
D'Auxerre avec moi prit le coche.

Sois bien ou mal, sanglote ou ris.

Adieu, pauvre enfant de Paris.

Dodo, l'enfant do, L'enfant dormira tantôt.

Eu Bourgogne je débarquai ; Pour la chanson climat propice.

Nous trouvons, buvant sur le quai, Le vieux mari de ma
nourrice.

Verre en main , Jean le vigneron Chantait les gaietés de Piron.

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir, Bientôt j'assiste à la vendange.

Plus ivre et plus vieux chaque soir, .le;in va coucher seul dans la grange.

Sa femme, en s'en moquant tout bas, Me dit : Petiot, ne vieillis pas Dodo, l'enfant do, L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous :

Il entre sans que le chien jappe;

Le mari sort, et l'homme roux

De ma table fripe la nappe.

Hélas 1 l'odeur du récollet

Fait pour neuf mois tourner mon lait.

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard , Jean, bien payé, soignait la vigne.

Moi , gai comme un dieu sans nectar, Au vin du cru je me résigne.

Ma nourrice, en m'en abreuvant.

Soupire et dit : Chien de couvent !

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin, Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise.

Me prédit le dégoût du vin, Le goût de tous les gens d'Eglise.

Pour Iteqiiiem je prédis, moi, Qu'ils chanteront à mon convoi :

Dodo, l'enfant do, J, 'enfant dormira taHti">t.

CHANSONS DR BERANGER

JEANNE LA ROUSSE

ou I,A FEMME Dr R R A C O \ N I F. R

Am : Sdir l't malin sur la foiigCro.

Uu enfant dort ;\ sa nianiollo; Elle en porte un autre à son dos.

L'aîné, qu'elle traîne après elle, GMe pieds nus dans ses saliets,

H(^las I des gardes qu'il eoiuTouc e , Au loin, le père est prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousso; On a surpris le liraoonnier.

lis

CHANSONS DR BERANGER

Je l'ai vue heureuse et parée ; Elle cousait, chantait, lisait.

Du magister fille adorée, Par son bon cœur elle plaisait.

.J'ai pressé sa main blanche et douce, En dansant sous le
marronnier.

Dieu, veuillez sur Jeanne la Rousse ; On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge, Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta parce qu'au village On riait de ses cheveux roux ; Puis
deux, puis trois : chacun repousse Jeanne , qui n'a pas un denier.

Dieu , veuillez sur Jeanne la Rousse ; On a surpris le
braconnier.

Mais un vaurien dit : > Rousse ou bloudt <• Moi, pour femme
je te choisis.

' F.n vain les gardes font la ronde; '< .l'ai bon repaire et trois
fusils.

« Faut-il bénir mon lit de mousse, « Du château payons l'au-
mônier. »

Dieu , veuillez sur Jeanne la Rousse ; On a surpris le
braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère Fit céder Jeanne, qui, trois
fois, Depuis, dans une joie amère, Accoucha seule au fond des
bois.

Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse Frais comme un bou-
ton printanier.

Dieu, -veillez sur Jeanne la Rousse ; Ou a surpris le
braconnier.'

Quel miracle un bon cœur opère !

Jeanne, fidèle à ses devoirs, Sourit encor ; car de leur père Ses
fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit ; car sa voix douce Rend l'espoir à son prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ; On a surpris le braconnier.

CHANwSONS DE BERANGER

CHANT FUNERAIRE

SLH LA Miillï LIE MON AMI g LI UNESCO UUT

Am : Ëclioâ dtià bois , crrarits Juiis ces vallortâ.

Quoi! sourd aux cris d'au long Miserere, Sous ce drap noir que
j'asperge en silence ; Quoi ! ce cercueil de cierges entouré , C'est
mon ami , c'est mon ami d'enfance ! Cessez vos chants, prêtres;
c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Descendu là sans s'appuyer sur vous, Dans l'autre vie il entre
exempt d'alarmes. Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux De son
enfer vienne effrayer nos larmes? Cessez vos chants, prêtres; c'est
à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor, Tel un fruit mûr
qu'un jeune enfant dérobe, Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe. Cessez vos chants,
prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux, Privé des biens que
l'opulence affiche, A semblé pauvre au riche fastueux, Et par ses

dons au pauvre a semblé riche. Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Dis.

Las, sur les Ilots, d'aller rasant le bord. Je saluai sa demeure ignorée :

lùitre, et l'iuiv. moi. dit-il, cumun' rii un ["'l'I,

Raccommodons ta voile déchirée.

Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix

De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux, A son foyer je fais sécher ma lyre.

J'y vois pour moi se dérider les cieux, Et mon pays daigne enfin me sourire.

Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!

Sur mes succès son cœur s'en fait accroire ; Et, s'enivrant des fleurs qu'il me prédit, Prend leur parfum pour un encens de gloire. Cessez vos chants, prêtres; c'est à lua voix De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent. Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière, Comme au flambeau que porte un ver luisant Longtemps son nom se lire sur la pierre ! Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma vuix De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord : Il est parti, mais
pour un meilleur monde. A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde.

Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De lo beuir piuir la
dernière fois.

CHANSONS DE DERANGER

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES

Am

Non, mes amis, nuii, je ne veux rien être;

Semez ailleurs iilaccs, titres et croix.

Non , pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :

Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.

Que me faut-il? maîtresse à fine taille,

Petit repas et joyeux entretien.

De mon berceau près de bénir la paille,

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume.

Combien j'admire un homme de vertu.

Qui, regrettant son hôtel ou son chaume, Monte au vaisseau par tous les vents battu. De loin ma voix lui crie : Heureux voyage ! Priant de cœur pour tout grand citoyen. Mais au soleil je m'en-dors sur la plage. Eu nie créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu. M'est-il tombé des miettes de fortune.

Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû. Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse, N'a plus que moi droit à ce peu de bien? Sans trop rougir fouillons dans ma besace. En me créant Dieu m'a dit ; Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ; J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart. Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;]>u pauvre, moi, j'attends le corbillard. En vaiu on court où votre étoile tombe ; Qu'importe alors votre gîte ou le mien? La différence est toujours une tombe.

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde

Vient me ravir, et je regarde en bas.

De là, mou œil confond dans notre monde

Rois et sujets, généraux et soldats.

Un bruit m'arrive : est-ce un bruit de victoire?

Ou crie un nom ; je ne l'entends pas bien.

Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire,

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte. A vos grandeurs je devais un salut.

Amis, adieu. J'ai derrière la porte Laissé tantôt mes sabots et mon luth.

Sous ces lambris près de vous accourue, La Liberté s' offre à vous pour soutien. Je vais chanter ses bienfaits dans la rue. En ujc créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

CHANSONS DE BÉLLANGER

L'ALCHIMISTE

AiK de la UoiJiiu Vieille, ou d'AiulIpiie.

Tu vas, di3-tu, vieux et pauvre akliiiiuiïle, Tirer de l'or des métaux iudigeats, Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste, Me ra-jeunir par de seCrets agents.

J'ouvre ma bourse à ta science occulte;

Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.

Chacun pourtant conservera son culte.

Tout \\<T pour toi, mais rends-moi mes beaux jour».

CHANSONS DB BÉRANGER

Sur ce brasier souldle donc eu silence ,

Ou d'un vieux livre interroge les mots.

Ton art est sur : le Pactole et Jouvence

Dans ce creuset vont marier leurs flots.

L'œil sur ce feu , que tu rêves de choses !

Vois-tu déjà le sourire des cours?

Moi, pour mou front je n'attends que des roses.

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare 1

" o rois! dis-tu, baisez mes pieds poudreux.

" J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre

« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »

Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes ,

Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.

Achète au poids et sceptres et couronnes.

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui , reuds-moi-les avec mou indigence ; Rends à mou âme un
cnrps plus vigoureux; A mon esprit ûtc l'expérience ; Souffle en
mou rceur un sauj;- idiis généreux.

Puis, t'échappant de ton palais de marbre, En char pompeux
bercé sur le velours, Vois-moi dormir, heureux au pied d'un
arbre. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Je sais pourtant ce que vaut la richesse ; Mais j'aime encor; je
possède, et cent fois J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse

Compter mes ans et les siens par ses doigts. C'est du soleil qui sied à sa peau brune ; C'est de l'été qu'il faut à nos amours. Celle que j'aime est sourde à la fortune. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ' ! Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux. «tNon, non, dis-tu; demain lune nouvelle; « Recommençons; demain nous serons dieux. • ■ > Tu mens, vieillard; mais d'erreurs caressantes J'ai tant besoin, que je te crois toujours. Sur mon front nu vois ces rides naissantes. Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

CHANSONS DE BRRANOER

GOTTON

Am 'los Cancan^.

Deux vieilles disaient tout bas :

Belzébuth prend ses ébats.

Voyez en robe , en manteau , Gotton, servante au château.

C'est par-ci, c'est par-b'i , Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là.

C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort; Oui, de l'enfer elle sort.

Gageons que son brodequin Nous caclii' un pied de lp(iui|uiii.

C'est par-ci, c'est par-là, Trala , trala , tralala ;

C'est par-ci, c'est par-là , C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'cili' eil Fait abjurer son salut.

(iottoa, rouç;e dn lioulirur.

Se cr('a dame, d'iioniicur.

C'est par-ci, c'est par-là , Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là.

C'est le diable en falbala,

P«i(.Mi que le chemin suit \nw^ I>i' la luisiui' ail saluu.

.J'en viens, dit-elle, à mes fins :

Dormons tard dan< i\c< draps fiu^

C'est par-ci, c'est par-là.

'J'rala, trala, tralala; C'est par-ci , c'est par-là .

C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet, N'ouvrant qu'un coin du volet .

Au lit, d'un air échauff(^'.

Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là.

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par- là.

C'est le diable en falbala.

Au château tous empâtés , Que d'ânes elle a bâtés I Notre
maire, qui l'a fait?

Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là, Trala, trala, tralala ,

C'est par-ci , c'est par-là .

C'est le diable en falbala.

A l'église , Dieu ! quel ton !

Suisse, au banc menez Gotton.

Pour lorgner le sacripant Qu'elle-même a fait serpent.

CHANSONS DE BERANGER

C'est par-r.i, c'est par-là, Trala, trala, tralala;

C'est par-ci , c'est par-là , C'est le diable en falbala.

Mais quoi ! l'infâme, aux jours gras, Du beau curé prend le
bras; L'appelle petit coquin, Et l'habille en arlequin !

C'est par-ci , c'est par-là .

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci , c'est par-là , C'est le diable en ftilliatn.

Elle a tout : meubles, chevaux, Bals, festins, atours nouveaux;

Riche, on l'accueille en tout lieu.

Puis, courez donc prier Dieu !

C'est par-ci , c'est par-là , Trala , trala , tralala ;

C'est par-ci, c'est par-là.

C'est le diable en falbaln.

L'enfer donne à ses suppôts Trésors , plaisirs et repos :

J'en conclus qu'il est écrit Que Gotton est l'Antéchrist.

C'est par-ci, c'est par-là, Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là.

C'est le diable en falbala.

CHANSONS PE RHRANGER

LES (CONTREBANDIERS

rjIANSON AORESSÉE A M. JOSEPH BERNAUn, liKPUTK HT
VAL; AUTEUR nu /ôAf SBJV.' i\`vn îiOMMr, nr. ntrx

Air : Celte chaumifre-l,^ vniil un palais.

Mallieiirl malheur aux commis I A nous lionliour et richesse!

Le poin»l(' à nn\is s'intéresse :

Il est (le nos amis, (lui, le peuple est partout de nos amis; Oui,
le peuple est partout, partout de nos amis

Il est minuit. Cà, qu'un me ?uivp.

Hommes, pacotille et uuilets.

Marchons, attentifs au qui-vive.

Armons fusils et pistolets.

Les douaniers sont en nombre ;

Mais le plomb n'est pas cher ;

Et l'on sait que dans l'ombre

Ko? balles verront clair.

Malheur! malheur aux connnis!

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ; Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

Camarades, la noble vie!

Que de hauts faits, publier !

Combien notre belle est ravie Quand l'or pleut dans le taudier!

Château, maison, cabane,

Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condamne.

Le peuple nous aliène.

Malheur! malheur à ceux commis!

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.- Oui, le peuple est partout de nos amis; Oui,
le peuple est partout, partout de nos amis

Bravant neige, froid, pluie, orage, \n bruit des torrents nous
dormons. Ah ! qu'on aspire de courage Dans l'air pur du sommet
des monts !

Cimes à nous connues.

Cent fois vous nous vovez

La tête dans les nues

Et la mort sous nos pieds.

Malheur ! malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse !

Le peuple h nous s'intéresse :

11 est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis; (!)ui, le peuple est par-
tout, partout de nos amis

Aux échanges l'homme s'exerce ; Mais l'impôt barre les
chemins.

Passons : c'est nous qvâ du commerce Tiendrons la balance en
nos mains.

Partout la Providence

Veut , en nous protéoeant ,

Niveler l'abondance ,

Éparpiller l'argent.

Malheur ! malheur aux commis!

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui . le peuple est partout de nos amis ; t)ui, le peuple est partout, partout de nos amis

Nos gouvernants , pris de vertige .

Des biens du ciel triplant le taux .

Font mourir le fruit sur sa tige.

Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il alireuve

Le sol et l'habitant.

Le bon Dieu crée un fleuve...

Ils en fout un étanj;.

Malheur! malheur aux commis!

A nous bonheur et richiesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

CHANSONS DK BELiANGER

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ; Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'un de langage, Aux mêmes lois longtemps soumis, Tout peuple qu'un traité partage Forme deux peuples d'ennemis !

Non ! grâce à notre peine ,

Ils ne vont pas en vain

Filer la même laine ,

Sourire au même vin.

Malheur! malheur aux connus!

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ; Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole.

Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.

L'été vient tarir la rigole Qui sert de limite à deux ruis.

Prix du sang qu'ils répandent ,

Là. leurs droits sont perçus^

Ces bornes qu'ils déleudent .

Nous sautons par-dessus.

Malheur ! malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse ; Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis; Oui, le peuple est partout, partout de no» ami;

On nous chante dans nos campagne», Nous, dont le fusil redouté.

En frappant l'écho des montagne» , Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie

Sous des voisins altiers .

Mourante, elle s'écrie :

A moi, contrebandiers!

Malheur ! malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis; fini, le peuple est partout, partuul de uus amis

CHANSONS DE DERANGER

EMILE DEBRAUX

CHA.N^UN-l'UUSI'liCTIS ruUlî LES OKUVRES DE CE CH
A.NSUîNKIER

AïK : Dis -moi, soldai, dis -moi, l'on souviens -tu?

Le pauvre Éiuile a passé comme uue ombre, Ombre joyeuse et chère aux bous vivants. Ses gais refrains vous égalent en nombre, Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents. Debraux, dix ans, régna sur la goguette, Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs, Et roulant, roi, de guinguette en guinguette. Du pauvre peuple il chanta les amours.

De l'œil des rois ou a compté les larmes ; Les yeux du peuple eu ont trop pour cela : La France alors pleurait l'éclat des armes Et les grandeurs dont le cours l'ébranla. Ta voix, Emile, évoquant notre histoire. Du cabaret ennoblit les échos ; C'était l'asile où se cachait la gloire : Le pauvre peuple aime tant les héros

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie, En étourdi vers le plaisir poussé ; Pouifant de rire à voir couler sa vie Comme le vin d'un tonneau défoncé; Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre, Ou sur son char le grand mal affermi; Sans s'informer par oii l'on monte au Louvre, Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Bien jeune, hélas! il descend dans la fusse. Je l'ai conduit où, vieux, j'irai demain. Chantant au loin , des buveurs à voix fausse Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin. C'étaient ses chants que disait leur ivresse, Chants que leurs fils sauront bien rajeunir. De son passage est-il un roi qui laisse Au pauvre peuple un si doux souvenir?

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes'/ Eh ! non , messieurs ; il logeait au grenier. Le temps, au bruit des fêtes enivrantes, Râpait, rûpait l'iabî du chansonnier.

Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre; La vitre, au nord, étincelait de fleurs; Il grelottait, mais sa muse folâtre Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De sa famille allégez l'indigence ; Riches et grands, achetez ce recueil.

A tant d'esprit passez la négligence :

Ah! du talent le besoin est l'éiueil.

Ne soyez point ingrats pour nos musettes; Songez aux maux que nous adoucissons.

Pour s'en tenir au lot que vous lui faites, Le pauvre peuple a iiesoin de chansons.

CHA.NSUNj DK HKKA.NGliK

LES FEUX FOLLETS

Ain : Fail l'oïlilirr, ilisail l'.uk'lliv

o nuit ilî'tr, paix du \illayi',

Ciol pur, doux parfums, Trais ruisseau,

Vous (.niïbellissiez iïinu licrcoau :

Consolez-moi dans un autre ;>ge.

Las du moude, ici je uie plais ;
Tout y retrace mon eul'auce ,
Oui , tout , jusqu'à ces feux follet».
jadis leur eclat et leur danx; M'auraient l'ait fuir ;i pas presses.
J'ai perdu ma douce iguurance.
Fullels, dansez, dansez, dansez.
Ou racontait aux longue» veilks Qu'ils étaient moqueurs et
méthautsj

GHANSONS DE BERANGER

Que ces feux gardaient daus uos chiiii)s Bien des trésors,
bieu des merveilles.

Reveuaults, lutins, uoirs esprits, Sorciers, maligues influences,
A tout croire on m'avait appris.

Je voyais des dragons immenses Sur les donjons des temps
passés.

L'âge a soufflé sur mes croyances, l'ollets, dansez, dansez,
dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine.

Egaré , couyert de sueur, .Je vois de loin cette lueur : .

C'est la lampe de ma marraine.

Chez elle un gâteau m'attendant , .7c cours, je cours, l'âme
ravie.

Un berger me crie : « Imprudent !

« La lumière par toi suivie « Eclaire un bal de trépassés. •>
Ainsi devait s'user ma vie.

Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme

Sur la tombe du vieux curé ;

Soudain m'écriant : k Je prierai.

« Monsieur le curé , pour votre âme ; ;

Je m'imagine qu'il me dit :

« Faut-il que la beauté te rende

'■ Déjà rêveur, entant maudit! »

Ce soir-là, tant ma peur fut grande, Je crus à des cieux
courroucés.

Parlez encore et que j'entende.

Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide, Un peu d'or eût comblé
nos vœux.

Devant moi passe un de ces feux :

Vers des trésors qu'il soit mon guide.

J'ose le suivre ; mais , hélas !

Dans l'étang que ce ruisseau creuse Je tombe , et je ne périss
pas !

A-t-il ri de ta chute: affreuse ?

Disent encor des insensés.

Non, mais sans moi Rose est heureuse.

Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affrauciiie, Me voilà vieux avant le
temps.

Vapeurs qui brillez peu dMstants , Voyez-vous ma tête blan-
chie ?

Des sages m'ont ouvert les yeux ; Mais j'admiraïs bien plus
l'aurore Quand je connaissais moins les cieïix.

Du savoir le flambeau dévore Les sylphes qui nous ont bercés,
••^h ! je voudrais vous craindre encore. Follets, dansez, dansez,
dansez.

CHANSONS OK lîKKANT.KK

COLIBRI

AlK : r,;iril> ; à vihk! iMe li(Viililc,'

Mes ami?,

J'ai soumis L'enfer à ma puissance.

De son obéissance J'ni pour gage certain

Un lutin. [Ter.) Sous forme d'oiseau-mouclie , A mon chevet il couclie.

Lutin doux et chéri, Baisez-moi, Colibri,

Colibri! [Ter.]

S'éveillant ,

Babillant, Au jour qui naît et brille .

Son petit corps scintille D'émeraude et d'azur.

Et d'or pur.

Fleur qui cherche sa ti^e .

Le voilà qui voltigo :

L'Aurore en a souri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri !

Je le vois,

A ma voix, Voler vers qui m'imploro.

Ses ailes font éclore Richesse, honneurs, anieur»

Kt beaux jours.

yurli|ue siil'iiui iii'cMiilir.!-;!',

Il peut remplir le vase Que ma bouche a tari.

Baisez-moi , Colibri .

Colibri!

Je puis voir

Son pouvoir Franchir l'espace et l'onde ; Du Pérou . de Gol-
conde , M'apporter dans nos ports

Les trésors.

Mais non ; point d'opulence.

Quand un peuple en silence Souffre et meurt sans abri.

Baisez-moi, Colibri, ■ Colibri !

Je puis voir

Son pouvoir Me donner des couronnes.

Des palais à colonnes, Des gardes et l'amour

D'une cour.

Mais non; j'en sais l'iisloin»

Le monde , à tant de gloire .

De douleur pousse un cri.

lâaisez-moi, Coliiri.

('iliiril

Demandons, l'our seuls duns,

Simiiln toit, portas flojps, De? r-liant?. ilu vin, de? ro?e5, Et la
paiv d'un rerlus,

Rien de plus.

INTon paradis «'arrange,

Dieux! et l'oi-eau se fliange En piquante lionri.

Baisez-moi, Coliliri , Colibri!

LE PROYEEEE

Épris jadis d'une princesse, Alain vit son ripur rejeté ; Simple écuyer, né sans noblesse, Comme un vilain il fut traité.

La princesse avait une dame , Dame d'honneur, fleur an déclin ; Alain lui transporte sa flamme :

Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante Qui tenait à la qualité.

En vain de lui [daire il se vante; Comme \\n vilain il est traité.

La «uivante avait sa soubrette :

Celle-ci cède au pauvre Alain, Surprise, tant bien il la traite , Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante, qu'un mot éclaire, Court après Alain bien goûté ; La dame à son tour veut lui plaire, Comme un baron il est traité ; La princesse, enfin, moins superbe, Ouvre au galant ses draps de lin.

Depuis lors, adieu le proverbe Qui dit ; Traité comme un vilain.

CHANSONS DE BERANGER

I. KCUIVAIN

A le louer, entants, ma plume est prête. Des malheureux, oui,
Jaajue est le soutien.

CHANSONS DE BERANGER

Je le peindrai pur, daus son opulence, Dps titres vains dont
l'orgueil se nourrit,

LES ENFANTS

rhaniez plutôt notre reconnaissance :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivain.

Ou peut chez lui célébrer la richesse, Qui trop souvent cor-
rompt les humains.

Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse Sans les salir a passé
par ses mains.

Parfois chez nous la probité prospère ; Aux grands talents par-
fois le ciel sourit ,

LES ENFANTS

Parlez plutôt de notre pauvre père :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivain.

Je veux surtout le peindre à la tribune. A la raison sa voix donna l'essor.

Il défendit la publique fortune , Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or. Il nous montra la patrie expirante Sur des trésors que le pouvoir tarit,

LES ENFANTS

Peignez plutôt notre mère souffrante :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit,

l'écrivain.

Je veux aussi peindre la calomnie :

Point de vertus que respectent ses traits. Mais par le souffle une glace ternie , Plus pure aux yeux brille l'instant d'après. Eu vain des sots il connut l'inconstance, Du citoyen la palme refléurit.

LES ENFANTS

Dites plutôt qu'il est notre espérance : Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivain.

Pauvres enfants! je vois ce qu'il faut dire : De vos parents Jacque est l'unique appui. Les biens si chers auxquels un peuple aspire, Vous priez Dieu de les verser sur lui. Pour lui porter ces vœux d'une âme pure, Vous attendiez que sa porte s'ouvrit.

Plus grands que vous passent par la serrure : Des enfants
n'ont pas tant d'esprit.

CHANSONS DE BERANGER

HATONS-NOUS!

Am : Ah! ii ma ilame me vi'yaill

Ah I si j'étais jeune et vaillant ,

Vrai hussard, je courrais le monde,

Retroussant ma moustache blonde ,

Sous un uniforme brillant.

Le sabre au poing et bataillant.

Va , mon coursier, vole eu Pologne :

Arrachons un peuple au trépas.

Que nos poltrons en aient vergogne.

Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. [Bis.

Pour eux, si j'étais roi puissant, Combien je ferais plus encore !

Mes vaisseaux, du Sund au Bospiorc . Iraient réveiller le
Croissant, Des Suédois réchauffer le sang ; Criant : Pologne, on te
seconde !

Un long sceptre au bout d'un bon bra; Peut atteindre aux
bornes du monde.

Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Si j'étais jeune, assurément J'aurais maîtresse jeune et belle.

Vite en croupe. Mademoiselle :

Imitez le beau dévouement Des femmes de ce peuple aiiuanl.

Vendez vos parures, oui, toutes.

En charpie emportons vos draps.

De son sang sauvez quelques gouttes.

Hàtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour, Le Dieu que la Pologne implore
, Sous ma justice, avant l'aurore, Le czar pâlerait dans sa cour :

Aux Polonais tout mon amour !

Je saurais , trompant les oracles , X^e miracles semer leurs
pas.

Hélas ! il leur faut des miracles !

Hàtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions, J'irais dire aux braves Sar-
mates :

Achetons quelques diplomates, Beaucoup de poudre, et rha-
billons Vos héroïques bataillons.

L'Europe, qui marche à béquilles, Riche goutteuse , ne croit
pas A la vertu sous des guenilles.

Hàtons-nous; l'honneur est là-bas.

Hàtons-nous ! mais je ne puis rien.

o Roi des cieuxl entends ma plainte; Père de la liberté sainte ,
De ce peuple unique soutien, Fais de moi sou ange gardien.

Dieu, donne à ma voix la trompette Qui doit réveiller du tré-
pas, Pour qu'au monde entier je répète :

Hàtcz-vous ; l'honneur est là-bas.

•Jo6

CHANSONS DE BERANGER

CONSEIL AUX BELGES

Am Je la Rcimblique.

Finissez-eii, nos frères de Belgique, Faites un roi, morbleu!
liuissiez-eii.

Depuis huit mois, vos airs de république Donnent la fièvre à
tout bon courtisan. D'un roi toujours la matière se trouve : C'est
Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi. Tout œuf royal éclôt
sans qu'on le couve. Faites un roi, morbleu! faites un roi; Faites
un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre ! D'abord viendra
l'étiquette aux grands airs ; Puis des cordons et des croix à re-
vendre ; Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs; Puis un
beau trône, en or, en soie, en nacre. Dont le coussin prête à plus
d'un émoi. S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre. Faites un
roi, morbleu! faites un roi; Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades.

Discours et vers, feux d'artifice et fleurs; Puis force gens qui se disent malades i)ès (ju'un bobo cause au roi des douleurs. Bonnet de pauvre et royal diadème

Oui leur vermine : un dieu lit cette loi. Les courtisans rongent l'orgueil suprême. Faites un roi , morbleu ! faites un roi ; Faites un rui, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte ; Juges, préfets, gendarmes, espions; Nombreux soldats pour leur prêter maiu-forte ; .Joie à brûler un cent de lampions !

Vient le budget ! nourrir Athène et Sparte Eût en vingt ans moins coûté, sur ma foi. L'ogre a diné ; peuples, payez la carte. Faites un roi, morbleu! faites un roi; Faites un roi, faites un roi.

Mais quoi ! je raille; on le sait bien en France : J'y suis du trône un des chauds partisans. D'ailleurs, l'histoire a répondu d'avance : Nous n'y voyons que princes bienfaisants. Pères du peuple , ils le font pâmer d'aise ; Plus il s'instruit, moins ils en ont d'efl'roi; Au liim Henri succède Louis treize.

Faites un roi, morbleu! faites un roi; Faites un roi, faites un roi.

CHANSONS DE DERANGER

PONIATUWSKI

Am lies Tiois couleurs.

Quoi ! vous fuyez, vous, les vainqueurs ilu uKmdel Soldats, clievaux, pcle-mclp, cl les armes,

Devant Leipzig le sort s'est-il mépris? Tout tombe là ; l'Elster roule cuiravé.

Quoi ! vous fuyez 1 et ce fleuve qui gronde II roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes :

D'un pont qui saute emporte les débris I « Rien qu'une main, [bis) Français, je suis sauvé ! >

CHANSONS DE BERANGER

« Rien qu'une luain ! malheur à qui l'iuiplore ! « Passons, passons. S'arrêter 1 et pour qui? » Pour un héros que le fleuve dévore :

Blessé trois fois, c'est Poniatowski.

Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare. A pas un cœur son cri n'est arrivé.

De son coursier le torrent le sépare : <r Rien qu'une main. Français, je suis sauvé! »

Il va périr; non, il lutte, il surnage; Il se rattache aux longs crins du coursier. « Mourir noyé 1 dit-il , lorsqu'au rivage « J'entends le feu, je vois luire l'acier! » Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance. « Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé. « Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France ! " Rien qu'une main , Français, je suis sauvé! »

Point de secours 1 et sa main défaillante Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu! Mais un doux rêve, une imago brillante. Dans son esprit descend du sein de Dieu.

» Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille, « Vole, combat, de sang russe abreuvé.

« Un chant de gloire éclate à mon oreille. " Rien qu'une main. Français, je suis sauvé! »

Point de secours ! il n'est plus , et la rive Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.

Ces temps sont loin , mais une voix plaintive Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ; Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie!) Jusques au ciel son cri s'est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie : « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! '

C'est la Pologne et son peuple fidèle Qui tant de fois a pour nous combattu : Elle se noie au sang qui coule d'elle , Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef mort pour notre patrie, Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé. Au bord du gouffre un peuple entier nous crie : « Rien qu'une main. Français, je suis sauvé! »

CHANSONS DE BERANOER

A M. DE CHATEAUBRIAND

Air d'Oclavie.

Chateauliriami, pourquoi fuir ta patrie, Fuir son amour, notre encens et nos soins? N'entends-tu pas la France qui s'écrit : Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Ta voix résonne, et s'otidaia ma jeunesse Brille à tes chants
d'une nuble rougeur. J'offre aujourd'hui, pour prix de mon
ivresse. Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Où donc est-il? se dit la tendre mère. Battu des vents que Dieu
seul fait changer. Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère, Il
frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, Fuir son amour, notre
encens et nos soins? N'entends-tu pas la France qui s'écrie : Mon
beau ciel pleure une étoile de moins?

Proscrit jadis, la naissante Amérique Nous le rendit après nos
longs discords. Riche de gloire, et, Colomb poétique.

D'un nouveau monde étalant les tréstu's.

Des anciens rois quand revint la famille, Lui , de leur sceptre
appui religieux , Crut aux Bourbons faire adopter ptiur fille I-a
Liberté, qui se passe d'aïeux.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie , Chantant plus tard le Cirque et
l'Alliaïubni Nous revit tous dévots à son génie Devant le Dieu que
sn voix célébra.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône : Prodigue fée , en ses
enchantelements .

Plus elle voit de rouille à leur vieux trône. Plus elle y sème et
fleurs et diamants.

De son pays, qui lui doit tant de lyres, Lorsque la sienne en
pleurant s'exila, 11 .s'enquérât aux débris des empires Si des
Français n'avaient point passé là.

Mais de nos droits il gardait la mémoire. Les insensés dirent :
Le ciel est beau. Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Celaît l'i-poquo où, fi'coudaut l'iii^toin La grand(> épée , ef-
froi des nalions.

Resplendissante au soleil de la uluire.

Eu ni sur no\is rejaillir lis rayons.

Et lu voudrais l'attacher à leur chute ! Connais donc mieux
lour folle vanité.

Au rang des maux qu'au ciel même elle imimle Leur ciFur iuii-
rel met t.i fidélité.

CHANSONS DE DERANGER

Va; sers le peuple en Imtte à leurs jiravades, Ce peuple hu-
main, des grands talents épris, Qui t'emportait, vainqueur aux
barricades, Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme D'un prompt re-
tour après un triste adieu.

Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme Auprès du
peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand , pourquoi fuir ta patrie , Fuir son amour,
notre encens et nos soins? N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau riel pleure une étoile de moins?

CHANSONS DE BERANGER

LE VIEUX VAGABOND

Am : r.iiiili- mes |).is, fl Pinviili''ici'l (ili"5 Pni.r JournffS)

Dans ce fossé cessons do vivro ; Je finis vieux , infirme et las.

Les passants vont dire : Il est ivre.

Tant mieiw I ils ne me plaindront pas.

J'en vois qui détournent la tête ; D'autres me jett<^nt
quelques sous.

Courez vite; allez à la fête.

Vieux vagabond, je piùs mourir sans vous.

CHANSONS DE BERANGER

Oui, je meurs ici de vieillesse, Parce qu'on ne meurt pas de
faim.

J'espérais voir de ma détresse L'hôpital adoucir la fm ; Mais
tout est plein dans chaque hospice, Tant le peuple est infortuné 1
La rue, hélas ! fut ma nourrice.

Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge, J'ai dit : Qu'on m'enseigne
un métier.

Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage.

Répondaient-ils, va mendier.

Riches, qui me disiez : Travaille, J'eus bien des os de vos repas
; J'ai bien dormi sur votre paille.

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme; Mais non : mieux vaut tendre la main.

Au plus , j'ai dérobé la pomme Qui mûrit au bord du chemin.

Vingt fois pourtant on me verrouille Dans les cachots, de par le roi.

De mon seul bien on me dépouille.

Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?

Que me font vos vins et vos blés, Votre gloire et votre industrie.

Et vos orateurs assemblés?

Dans vos murs ouverts à ses armes , Lorsque l'étranger s'en-graissait, Comme un sot j'ai versé des larmes.

Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire , Hommes, que ne m'écrasiez-vous?

Ah ! plutôt vous deviez m'instruire A travailler au bien de tous.

Mis à l'abri du vent contraire, Le ver fût devenu fourmi; Je vous aurais chéris en frère.

Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

CHANSON ADRESSEE AU GENERAL SEDASTIA.NI

Air : Le premier du mois ilo janvier.

Un ministre veut m'enricliir, Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au MonUeur on m'afflicie.

Mes besoins ne sont pas nombreux ; Mais, quand je pense aux
malheureux, Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant On ne partage honneurs ni rang
; Mais l'or, du moins, on le partage.

Vive l'or ! oui, souvent, ma foi.

Pour cinq cents francs, si j'étais roi, Je mettrais ma couronne
en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en nion trou. Vite il s'en va. Dieu
sait par où !

D'en conserver je désespère.

Pour recoudre à fond mes goussets, J'aurais dû prendre, à son
décès.

Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant, gardez votre or.

Las! j'épousai, bien jeune encor, La Liberté, dame un peu
rude.

Moi, qui dans mes vers ai chanté

Plus d'une facile beauté,

Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté! c'est, Monseigneur, Une femme folle d'honneur ;
C'est une bégueule enivrée Qui , dans la rue ou le salon , Pour le
moindre bout de galon.

Va criant : A bas la livrée !

Vos écus la feraient damner.

Au fait, pourquoi pensionner Ma Muse indépendante et vraie
Je suis un sou de bon aloi ; Mais en secret argentez-moi.

Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.

Mais, si d'un zèle généreux Pour moi le monde vous soup-
çonne, Sachez bien qui vous a vendu.

Mon cœur est un lutli suspendu :

Sitôt qu'on le touche, il résonne.

CHANSONS DE DERANGER

DE 1790 A

Am des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de
cinquante ans. On rajeunit aux souvenirs d'enfance, Comme on

renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mou jeune âge!

Salut , parents que mou amour bénit !

Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage, Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un uid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle Où, près de nièce aux frais et doux appas, Régnait sur nous le vieux maître d'école. Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage, A la paresse, hélas I toujours enclin.

Mais je me crus des droits au nom de sage, Lorsqu'on m'apprit le métier de Franivlin,

C'était à l'âge où naît l'amitié franche, Sol que fleurit un matin plein d'espoir. Un arbre y croît dont souvent une braucle Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir*

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de cinquante ans.

On rajeunit aux souvenirs d'enfance.

Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites. De l'ennemi j'écoutais le canon.

Ici ma voix, mêlée aux chants des l'êtes, De lu patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe.

De mes sabots, là, j'oubliais le poids. Du ciel , ici , sur moi la foudre tombe Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux Narguer la gloire , inconstante fumée Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore, Objets d'un culte avec le temps accru, Oui, mon berceau me semble doux encore. Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance, Je vous revois à plus de cinquante ans. On rajeunit aux souvenirs d'enfance.

Comme on renaît au souffle du printemps.

CHANSONS DE BEKANGER

■ ^- - Tiii-^GuO"

CINQUANTE ANS

Aift I

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma lotc?

Non; ce bouquet vient ni'annonccr Qu'un demi-siècle sur ma t(5lc Achève aujourd'hui de passer.

Oh ! combien nos jours sont rapides !

Oh I combien j'ai perdu d'instant!

Oh ! combien je mo sens de rides !

Hélas I hélas 1 j'ai cinquante ans.

CHANSONS DE BERANGER

A cet âge, tout nous échappe ; Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

Mais à ma porte quelqu'un frappe ; N'ouvrons point : mon rôle est fini.

C'est, je gage, un docteur qui jette Sa carte où s'est logé le Temps.

Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette!

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la Mort, qui, joyeuse, Arrive en se frottant les mains.

A ma porte la fossoyeuse Frappe ; adieu , messieurs les humains ! En bas , guerre , famine et peste ; En haut, plus d'astres éclatants.

Ouvrons, tandis que Dieu me reste.

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans!

En maux cuisants vieillesse abonde :

C'est la goutte qui nous meurtrit ; La cécité, prison profonde;
La surdité, dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse.

N'a plus que des fcnx tremblotants.

Enfants , honorez la vieillesse I Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non; c'est vous! vous, jeune amie. Sœur de charité des amours !

Vous tirez mon âme endormie Du cauchemar des mauvais jours.

Semant les roses de votre âge Partout, comme fait le printemps, Parfumez les rêves d'un sage.

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

CHANSONS DE BERANGER

LA RESTAURATION DE LA CHANSON

Air : J'arrive i pieJ de province.

Oui, chanson, Muse ma fillo.

J'ai déclaré net Qu'avec Charle et sa famille

On te détrônait. (') Mais chaque loi qu'on nous donne

Te rappelle ici.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci 1

Basse-cour des ministères

Qu'en France on honnit.

Nos chapons héréditaires

Sauveront leur nid.

Les petits que Dieu leur donne

Y pondront aussi.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci I

Je croyais qu'on allait faire

Du grand et du neuf; Même étendre un peu la sphère

De quatre-vingt-neuf.

Mais point ! on rebadigeonne

Un trône noirci.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci !

Gloire à la garde civique.

Piédestal des lois!

Qui maintient la paix publique

Peut venger nos droits. Là-haut quelqu'un, je soupçonne,

En a du souci.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci 1

Depuis les jours de décembre, (^j

Vois, pour se grandir, La Chambre vanter la Ciiambre ,

La Chambre applaudir.

A se prouver qu'elle est bonne

Elle a réussi.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci!

La planète doctrinaire

Qui sur Gand brillait Veut servir de luniinairo

Aux gens de juillet.

Fi d'un froid soleil d'automne,

De brume obscurci !

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci!

(') A la fin de juillet 1830, j'avais dit : ce On vient de détrùnor Cluules X et la chanson. » Ce mot fut rOpùìù i la tribune par je ne sais quel dciputc! du centre.

(') Lu jugsment dc8 ministres de Cliaiiios X. Lu Cliauibrc alors ne voulait point entendre parler do sa di&solution.

Nn-î ministres, qu'on peut mettre

Tous au même point, Voudraient que le baromètre

Ne variât point.

Pour peu que là-bas il tonne,

On se signe ici.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci !

Te voilà donc restaurée,

Chanson mes amours.

Tricolore et sans livrée

Montre-toi toujours.

Ne crains plus qu'on t'emprisonne.

Du moins à Poissy.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci I

Pour être en état de grâce ,

Que de grands peureux Ont soin de laisser en place

Les hommes véreux!

Si l'on ne touche à personne,

C'est ahn que si...

Chanson, reprends ta couronne. •

— Messieurs, grand merci!

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma clière.
Ont un ciel si gai 1 Chez eux la rose foisonne.
Chez moi le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

CHANSONS DE BERANGER

JACQUES

Air de .leamiot el Colin.

Jncqno, il mo f:iut, tronblor ton snmmo.
Dans le village, un gros huissier
Rôle et court, suivi du messicr.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.
Regarde : le jour vient d'érloré ; Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Rémi On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, Ja('(|ucs, l^ve-toi ; Ydiri venir l'hiiissii'i' du mi.
YI.

Lève-toi, .Tacqucs, UMe-toi; Voici venir rinii??ier du roi.

CHANSONS DE DERANGER

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre. Écoute les chiens aboyer.

Demande un mois pour tout payer.

Ah ! si le roi pouvait attendre !

Du vin soutiendrait ton courage; Mais les droits l'ont bien renchéri.

Pour en boire un peu, mou chéri, Vends mon anneau de mariaare.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Yoici venir l'huissier du roi.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Yoici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille ! Nous n'avons , accablés de maux , Pour nous, ton père et six marmots, Rien que ta bêche et ma quenouille.

Rêverais-tu que ton bon auge Te donne richesse et repos ?

Que sont aux riches les impôts ?

Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Yoici venir l'huissier du roi.

Lève-toi, Jacques, lève- toi; Yoici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure, Un quart d'arpent, cher affermé, par la misère il est fumé ; Il est moissonné par l'usure.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre? Tu ne dis mot ! quelle pâ-
leur !

Hier tu t'es plaint de ta douleur, Toi qui souffres tant sans te
plaindre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Lève-toi, Jacques, lève- toi; Voici monsieur l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.

Quand d'un porc aurons-nous la chair?

Tout ce qui nourrit est si cher !

Et le sel aussi , notre sucre !

Elle appelle en vain ; il rend l'àmc.

Pour qui s'épuise à travailler La mort est un doux oreiller.

Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi; Voici venir l'huissier du roi.

Lève-toi, JaiMpics, lève-toi; Yoici monsieur l'iiuissier du roi.

CHANSONS DE DERANGER

COUPLETS

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE l'ÎLE DE FRANCE (ÎLE
MAURICE)

QUI, LORS DE l'envoi Qu'iLS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION
DES BLBSSÉS DE JUILLET

m'adressèrent UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ

Am : TenJr* tclios, erranls dans ces vallons.

Quoi ! vos échos redisent nos chansons I

Bons Mauriciens , ils sont Français encore 1

A travers flots, tempêtes et moussons,

Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour Ont donc aussi fait
un si long voyage ! Loin de vos bords leur bruit vole à sou tour, Et
me revient quand je suis vieux et sage. De tant d'échos résonnant
jusqu'à nous, Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,

Des exilés, gais enfants de la Seine,

A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.

Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine !

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,

Accueillez-les, ces folles hirondelles,

Comme un bon fils reçoit le messager

Qui d'une mère apporte des nouvelles.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.

Diru permettra que nos voix se confondent; Mais en français,
frères, chantez toujours. Pour que toujours nos échos se ré-
pondent. De tant d'échos résonnant jusqu'à nous, Les plus loin-
tains nous semblent les plus doux.

CHANSONS DE BERANGER

LES ORANGS-OUTANGS

Am : Un ancien piuvërbe nous ilU, ou de Cal|iigi.

Jadis, si i"on un croit Ésope,

Les orangs-oulaugs de l'Europe

Parlaient si bien, que d'eux, hélas!

Nous sont venus les avocats.

Un des leurs , à son auditoire

Dit un jour : « Consultez riiistoirc ;

I Messieurs, rhoniine fut en tout temps

a Le singe des orangs-outangs.

« L'homme a vu chez nous une armée o: D'un centre et d'ailes bien formée, « Ayant, sous les chefs les meilleurs, « Garde, avant-garde et tirailleurs.

CI Ils n'avaient pas mis Troie en cendre , c Que nous comptions vingt Alexandre.

<i Messieurs, l'homme fut en tout temps <i Le singe des orangs-outangs.

H Oui; d'abord, vivant de nos miettes, « Il prit de nous l'art des cueillettes; « Puis , d'après nous , le genre humain « Marcha droit, la canne à la main.

» Même avec le ciel , qui l'effraie , "; Il use de notre monnaie.

« Messieurs, l'homme fut en tout temps " Le singe des orangs-outangs.

o Avec bâton , épée ou lance ,

d Tuer est l'art par excellence.

" Nous l'enseignons. Or, dites-moi,

o Pourquoi l'homme est-il notre roi?

« Grands dieux ! c'est fait pour rendre impie

« Votre image est notre copie.

« Oui, dieux, l'homme fut en tout temp^

« Le singe des orangs-outangs. »

o II prend nos amours pour modèles ;

a Mais nos guenons nous sont fidèles.

o Sans doute il n'a bien imité

« Que notre cynisme ellronté.

« C'est chez nous qu'à vivre sans gène

a S'instruisit le grand Diogène.

« Messieurs, l'homme fut en tout temps

» Le singe des oranges-outangs.

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles, Toujours singes, castors,
abeilles, Crieront : C'est un ours mal léché, Votre homme! où
l'avez-vous pêché?

Tout sot qft'il est, il me cajole.

Otons aux bêtes la parole ; Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des oranges-outangs.

CHANSONS DE BERANGER

LES FOUS

Am : Ce niiiislral ii'rO|iroclial'lc.

Vieux soldats de plomb que nous sommes, Au cordeau nous
alignant tous, Si des rangs sortent quelques hommes, Tous nous
crions : A bas les fous !

On les persécute, ou les tue; Sauf, après un lent examen , A leur dresser une statue , Tour la gloire du genre humain.

CHANSONS DE BERANGER

Combien de temps une pensée, Vierge obscure, attend son époux!

Les sots la traitent d'insensée ; Le sage lui dit : Cachez-vous.

Mais, la rencontrant loin du monde.

Un fou qui croit au lendemain L'épouse; elle devient féconde Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète , Riche d'abord, puis endetté.

Qui des fondements jusqu'au faite Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée , Vieux, pour elle il tendait la main, Sur qu'il embrassait la pensée Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange, Peuple en proie aux déceptions !

Travaille, groupé par phalange.

Dans un cercle d'attractions.

La terre, après tant de désastres, Forme avec le ciel un hymen , Et la loi qui régit les astres Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme.

L'appelle à partager nos droits.

Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme Ces fous rêveurs tombent
tous trois.

Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère Du bonheur cherche le
chemin.

Honneur au fou qui ferait faire Un rêve heureux au genre hu-
main I

Qui découvrit un nouveau monde ?

Un fou qu'on raillait en tout lieu.

Sur la croix , que son sang inonde ,

Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.

Si demain , oubliant d'éclore ,

Le jour manquait, eh bien, demain

Quelque fou trouverait encore

Un flambeau pour le genre humain.

CHANSONS DE BERANGER

JEAN DE PARIS

Air : r.ctic rliaumière-li vaut un palais.

Ris et chante , chante et ris ; Prends tes gants et cours h;
monde ; Mais, la bourse vide ou ronde, Reviens dans ton Paris ;
Ah I reviens, ahl reviens, Jean de Paris. [Dis.

Toujours, dit la chronique ancienne, Jean sur son grand sabre
a sauté, Quand de leur ville avec la sienne Des sots comparaient
la beauté :

Proclamant sur son âme ,
En prose ainsi qu'en vers ,
Les tours de Notre-Dame
Centre de l'univers.

Ris et chante , chante et ris ; Prends tes gants et cours le
monde ; Mais, la bourse vide ou ronde, Reviens dans ton Paris;
Ahl reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille; S'il cocufie un mandarin ; Du
peuple magot s'il se raille ; .\ Paris s'il revient grand Iraiïï ;

L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux porlier.
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, cliante et ris;

Prends tes gants et cours le momie ; Mais, la bourse vide ou
ronde, Reviens dans ton Paris ; Ahl reviens, ahl reviens, Jean de
Paris.

Je veux de l'or, beaucoup et vite, Dit-il, au Pérou débarquant.

A s'y fixer cliacun l'invite :

Me prend-on pour un tran(juant ?

Loin de mes dix maîtresses.

Fi de ce vil métal 1

Je préfère aux richesses

Paris et l'hôpital.

Ris et chante, chante et ris; Prends tes gants et cours le monde
; Mais, la bourse vide ou ronde , Reviens dans ton Paris ; Ah! re-
viens, ahl reviens, Jean de Paris.

A la guerre gaiement il vole,

Pour la croix ou pour Saladin ;

Se bat, jure, pille et viole.

Puis à Paris écrit soudain :

« Que ma gloire s'étende « Du Louvre aux boulevards ; I
Qu'un ramoneur y vende « Mon buste pour six liards. »

Ris et cliante, chunto et ris; Prends tes gants et cours le monde
;

Mais, la bourse vide ou ronde, Reviens dans ton Paris; Ah! re-
viens, ah! reviens, Jean de Paris.

En Perse, il prétend qu'une reine Lui dit un soir : Je te fais roi.

Soit! répond-il; mais, pour ma peine.

Jusqu'au pont Neuf viens avec moi.

Pendant huit jours de fête,

Tout Paris me verra

Montrer, couronne en tête,

Mon nez à l'Opéra.

Ris et chante , chante et ris ; Prends tes g'ants et cours le monde Mais, la bourse vide ou ronde.

Reviens dans ton Paris;

CHANSONS DE BERANGER

Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Jean de Paris, dans ta chronique

C'est nous qu'on peint, nous francs badauds

Quittons-nous cette ville unique.

Nous voyageons Paris à dos.

Quel amour incroyable,

Maintenant et jadis.

Pour ces murs dont le diable

A fait son paradis !

Ris et chante, chante et ris; Prends tes gants et cours le monde ; Mais, la bourse vide ou ronde, Reviens dans ton Paris ; Ah! reviens, ah I reviens, Jean de Paris.

PASSY

Ain : T'en souviens-lii?

Paris, adieu; je sors de tes murailles. J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.

Ton fils t'enlève lui droit de funérailles, Et sa piquette échappe à tes impôts.

Puissé-je ici vieillir exempt d'orage, Et, de l'oubli près de subir le poids, Comme l'oiseau dormir dans le feuillage. Au bruit mourant des échos de ma voix!

CHANSONS DE BERANCtER

LE SUICIDE

SUR LA MOHT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSK ET AH-CUSTE I.ERRAS

Am il'Angiîline (Je Wilhem), ou du Tailleur et la Fi'e.

Quoi! morts tous dpux, dans cette chambre close, Voyez pâlir pilote et matelots. Oû du charbon pèse encor la vapeur! Vieux bâtiment usé par tous les flots,

Leur vie, hélas! était à peine éclore. Il s'engloutit; sauvons-nous à la nage.

Suicide affreux I triste objet de stupeur Et, vers le ciel se frayant un chemin ,

Ils sont partis en se donnant la main. VI. 58

Ils auront dit : Le monde fait naufrage

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore

L'air qui berça votre praniier sommeil.

Si quelque brume obscurcit votre aurore,

Leur disuit-on, attendez le soleil.

Ils répondaient : Qu'importe que la sève

Monte enrichir les champs où nous passons !

Nous n'avons rien; arbres, fleurs ni moissons.

Est-ce pour nous que le soleil se lève?

Et, vers le ciel se frayant un chemin.

Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère N'apaisent pas de saints devoirs remplis? Dans la patrie on retrouve une mère, Et son drapeau nous couvre de ses plis. Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte Au toit du chef le protège endormi ; Mais le soldat, teint du sang ennemi, Veille, et de faim meurt en gardant la porte. Et, vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !

C'est par dépit que les vieillards le font. Est-il de coupe où votre âme ravie, En la vidant, n'ait vu l'amour au fond? Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange. L'amour ! en vain notre voix l'a

chanté. De tout son culte un autel est resté ; y touchions-nous, l'idole était de fange. Et, vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants 1 de fantômes funèbres Quelque nourrice a peuplé vos esprits.

Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ; Sa voix de père a dû calmer vos cris. Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme. N'attendons pas. Dieu, que ton nom puissant. Qu'on jette en l'air comme un nom de passant, Soit , lettre à lettre , effacé de notre âme. Et, vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais, les plumes venues, Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid. Bravant la foudre et dépassant les nues, La gloire en face, atteindre à son zénith. Ils répondaient : Le laurier devient cendre , Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter ; Et, notre vol dû-t-il ?i haut monter, Toujours près d'elle il faudra redescendre. Et, vers le ciel se frayant un chemin, Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démente.

Ils s'étaient faits les échos de leurs sons ;

Ne sachant pas qu'en une chaîne immense ,

Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.

L'humanité manque de saints apôtres

Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;

Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Et, vers le ciel se frayant un chemin.

Ils sont partis en se donnant la main.

Cf VNONS DE BÉFA.NCtER

,lpfi

PRÉDICTION DE NÛSTRADAMUS

POUH L AN DEUX MIL

Air des Trois couleurs.

Nostradamus, qui vit iiatre Henri quatre, Grand astrologue, a prédit dans ses vers Qu'en l'an deux mil, date qu'ou peut débattre. De la médaille on verrait le revers.

Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse, Au pied du Louvre ouïra cette voix :

« Heureux Français, soulagez ma détresse; « Faites l'aumône {bis) au dernier de vos rois. »

<t Mon père, âgé, mort en prison pour dettes, « D'un bon métier n'osa point me pourvoir. « Je tends la main ; riches , partout vous êtes « Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir. « Je foule enfin cette plage féconde o Qui repoussa mes aïeux tant de fois. « Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde, a Faites l'aumône au dernier de vos roK-. "

Or, cette voix sera celle d'un homme Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers, Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome, Fera spectacle aux petits écoliers.

Un sénateur criera : i L'homme à besace ! « Les mendiants sont bannis par nos lois. I — Hélas ! Monsieur, je suis seul de ma race, a Faites l'aumône au dernier de vos rois.

Le sénateur dira : » Viens, je t'emmène <r Dans mon palais; vis heureux parmi nous. « Contre les rois nous n'avons plus de haine ; « Ce qu'il eu reste embrasse nos genoux. o- En attendant que le sénat décide, <t A ses bienfaits si ton sort a des droits, « Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide, a Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

o — Es-tu vraiment de la race royale ? » — Oui , répondra cet homme fier encor. « J'ai vu dans Rome, alors ville papale, ■^^ A mon aïeul couronne et sceptre d'or. « n Vîs vendit pour nourrir le courage <t De faux agents , d'écrivains maladroits, •t Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage. « Faites l'aumôae au dernier de vos rois.

Nostradamus ajoute en son vieux style : La république au prince accordera Cent louis de rente, et, citoyen utile. Pour luairc un jour Saint-Cloud le choisira. Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire Qu'assise au trône et des arts et des lois, La France en paix, reposant sous sa gloire, A fait l'aumône au dernier de ses rois.

CHANSONS DE DERANGER

LES QUATRE AGES HISTORIQUES

Air : A subiaulc ans il ne faul pas remetrclrc.

Société, vieux et sombre édifice,

Ta clmte, liélas! menace nos abris.

Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse

Guider la foudre à travers tes débris!

Où courons-nous? quel sage, eu proie au doute,

N'a sur son front vingt fois passé la main?

C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ;

Dieu leur a dit : A'oilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.

Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer : Par ses labeurs plus il étend la terre. Plus son cerveau grandit pour l'enserrer. En nation il vogue, nef immense, Semer, bâtir aux rivages du temps :

Où l'une échoue une autre recommence; Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la l'amiUe, L'homme eut pour lois ses grossiers appétits ; Groupes épars, sous des toits de charmile, Mâle et femelle abritaient leurs petits. Ligués bientôt, les fils, tribu croissante, Ont, dans un camp, bravé tigres et loups : C'est au berceau la cité vagissante ; Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie, Arbre fécond, mais qui croit dans le sang. Tout peuple armé semble avoir sa furie Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.

A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume! 11 corrompt tout ; les tyrans se font dieux. Mais dans le ciel une lampe s'allume ; Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires, Religieux, élève un seul autel.

Sois libre, esclave; hommes, vous êtes frères; Comme ses rois le pauvre est immortel.

Sciences, lois, arts, commerce, industrie, Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés; La presse abat les murs de la patrie.

Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité , règne ! voici ton âge , Que nie en vain la voix des vieux échos. Déjà les vents au bord le plus sauvage De ta pensée ont semé quelques mots.

Paix au travail I paix au sol qu'il féconde ! Que par l'amour les hommes soient unis ; Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ; Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !

Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chaut d'amour? Aux feux des camps le glaive encor scintille; Dans l'ombre à peine on voit poindre Je jour. Des nations aujourd'hui la premier, France, ouvre-leur un plus laige destin. Pour éveiller le monde à ta lumière, Dieu fa dit ; Brille, étw'le du matin.

CHANSONS DE DÉRANGER

mm

LE MENETRIER DE MEUDON

Ain Je la cuillite Uuse Jcs PcliU (mU-s.

Dancez vite 1 obéissez doue Au ménétrier de Meudou ; Dancez vite ! obéissez donc , II est le roi du rigodon.

Guilain, sous les cliarmilles,

Au temps de Rabelais , Mit en train femmes, lillcs, Bourgeois, manants, varlets Les bigots, par rancune, Au sorcier criaient tous, Disant : Au clair de lune

CHANSONS DE BÉRANGER

Il fait danser les loups.

Dancez vite I obéissez donc Au ménétrier de Meudon ; Dancez vite ! obéissez donc, Il est le roi du rigodon.

Qu'il ait ou non un charme , Pour lui tout va sautant :

Vieiuc que la danse alarme .

Jeunes qui l'aiment tant.

Son coup d'archet sonore Fit, et point n'en riez, Danser jusqu'à l'aurore Deux nouveaux mariés.

Dancez vite ! obéissez donc Au ménétrier de Meudon ; Dancez vite I obéissez donc ,

Il est le roi du rigodon.

Un jour, sous sa fenêtre, Fasse un enterrement; Le cortège et le prêtre Entendent l'instrument.

Ils sautent ; la prière Cède aux joyeux accords; Et jusqu'au cimetière On danse autour du corps.

Dancez vite! obéissez donc Au ménétrier de Meudon"; Dancez vite ! obéissez donc , Il est le roi du rigodon.

A la cour on l'appelle ; 11 y va, le pauvre 1 Là, (jne d'ur étincelle!

Quel brillant cabaret!

Là , rois , princes , princesses , Rubis , perles , velours ; Tout, jusqu'à des caresses; Tout, hors de vrais amours.

Dancez vite ! obéissez donc Au ménétrier de Meudon ; Dancez vite I obéissez donc , Il est le roi du rigodon.

Il joue, et l'on dédaigne Ce qu'il y met de soin.

Où l'ambition règne La gaieté perd son coin.

Maint danseur de quadrille Se dit : N'oublions pas Que plus le parquet brille , Plus on fait de faux pas.

Dancez vite ! obéissez donc Au ménétrier de Meudon ; Dancez vite ! obéissez donc .

Il est le roi du rigodon.

Dieu ! chacun bâille ! ô rage !

Guilain désespéré Fuit, et meurt au village.

De tout Meudon pleuré. La nuit, revient son ombre.

Oyez ces sons lointains.

Guilain, dans le bois sombre, Fait sauter les lutins.

Dancez vite ! obéissez donc Au ménétrier de Meudon; Dancez
vitel obéissez donc, Il est le rui du rii;'odon.

CHANSONS DE BERANGER

LE YIN DE CHYPRE

Am du vaiiileville ilc Prûvillo et Taconnet.

Chypre, ton vin, qui rajeunit ma verve, Me fait revoir l'enfant
porte-bandeau , •Tupiter, Mars , Vénus , Junon , Minerve , Ces
dieux longtemps rayés de mon Credo. Si nos auteurs , tout païens
dans leurs livres , M'ont fait maudire un culte ingénieux, Ahl de
ce vin c'est qu'ils ^étaient pas ivres. Le vin de Chypre a créé tous
les dieux.

Les yeux en l'air, le bonhomme Hésiode Cherchait jadis des
dieux à noms ronflants. Faute d'idée , il allait faire une ode ; De
Chypre arrive une outre aux larges flancs. Mon Grec s'enivre et
sur Pégase il grimpe, Chaud du nectar qui pousse au merveilleux
: L'outre était pleine, il en sort un Olympe. Le vin de Chypre a
créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes, Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant. A mes chansons , dansez , Muses et Grâces ; Souris , Phébus ; Zéphyr, sois caressant. Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades, Autour de moi formez des chœurs joyeux; IMais de ma cave éloignez les Naïades.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités , fables des vieux empires , Nous opposons des diables peu tentants ; Des loups-garous, des goules, des vampires, Du moyen âge aimable passe-temps.

Fi des damnés, des spectres et des tombes ! Fi de l'horrible I il est contagieux.

Chauves-souris, faites place aux colombes. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grice à ce vin de saveur goudronnée , .Te crois voguer vers ces anciens autels Où la beauté, de myrte couronnée.

Sous un ciel pur ravissait les mortels. Nés dans le Nord , sous un vent de colère , Figurons-nous ce ciel délicieux ; A le peupler l'homme a dû se complaire. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, IlomiTC, Ont dans ce vin bu l'immortalité.

Ahl versez-m'en, et ma lyre éphémère Pour l'avenir peut-être aura chanté.

Non; mais, d'Amours conduisant une troupe. Hébé pour moi quittt^ un moiniMit les ricux; Eu souriant elle remplit ma coupe.

Le vin de Cliypre a créé tous les dio\ix.

CHANSONS DE BERANGER

ADIEU, CHANSONS

Air (lu Tailleur p1 la Fie, ou irAngéliiie.

Pour rajeunir les fleur? de mon trophée,

Naguère encnr, tendre, docte ou railleur,

J'allais chanter, quand m'apparut la fée

Qui me berça cliez le bon vieux tailleur.

t L'iiiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :

« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.

" Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,

« Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.

L'oiseau se tait ; l'aiglon a grondé.

« Ces jours sont loinj poursnit-elle, oii ton âme

« Comme un clavier modulait tous les airs ;

" Où la gaieté , vive et rapide flamme ,

1 Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.

<t Plus rétréci, l'horizon devient sombre.

« Des gais amis le long rire a cessé.

« Combien là-bas déjà t'ont devancé I

" Lisette même, hélas! n'est plus qu'une nnibre.

Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.

L'oiseau se tait ; l'aiglon a grondé.

« Tes traits aigus lancés au trône même, « En retombant aussitôt ramassés , « De près, de loin, par le peuple qui t'aime, • <t Volaient en chœur jusqu'au but relancés, « Puis, quand ce trône ose brandir son foudre, <" De vieux fusils l'abattent en trois jours. « Pour tous les coups tirés dans son velours, « Combien ta Muse a fabriqué de poudre ! a Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait; l'aiglon a grondé.

fi Ta part est belle à ces grandes journées, « Où du butin tu détournas les yeux, o Leur souvenir, couronnant tes années, " Te suffira si tu sais être vieux.

" Aux jeunes gens racontes-en l'histoire ; « Guide leur nef; instruis-les de l'écueil ; <t Et de la France un jour font-ils l'orgueil , » Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. » Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait ; l'aiglon a grondé.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie

<i A d'un grand peuple ému les derniers rangs.

<t Le chant qui vole à l'oreille saisie

« Souffla tes vers même aux plus ignorants.

« Vos orateurs parlent à qui sait lire;
« Toi, conspirant tout haut contre les rois,
« Tu marias, pour ameuter les voix,
« Des airs de vielle aux accents de la lyre. »

Adieu, chansons, mon front chauve est ridé.

L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde, Oui , vous sonnez la retraite à propos. Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde, J'aurai l'oubli, père et fils du repos. Mais à ma mort, témoins de notre lutte, De vieux Français se diront, l'œil mouillé : Au ciel, un soir, cette étoile a brillé; Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute. Adieu, cli.iisous! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait ; l'agiilon a grondé.

CHANSONS DE BERANGER

LA PAUVRE FEMME

Ain lie Mon iiahil, ou d'Aiislippe.

Il neige, il neige, et là, devant IV'i'tlis(\

Une vieille prie à genoux.

Sous ses haillons où s'engoull're la bise,

C'est du pain qu'elle attend de nous.

Seule, à tittons, au parvis Notro-Danie, Elle vient, liiver
comme été.

Elle est aveugle, liélas! la pauvre Icmmo Ah 1 faisons-lui la
charité.

Pavez-vous bien ce que fut cette vieille

Au teint hâve, aux traits amaigris?

D'un grand spectacle autrefois la merveille.

Ses chants ravissaient tout Paris.

Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,

S'exaltaient devant sa beauté ; Tous, ils ont dû des rêves à ses
charme?.

Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre"

Au pas pressé de ses chevaux , Elle entendit une foule idolâtre

La poursuivre de ses bravos !

Pour l'enlever au char qui la transporte,

Pour la rendre à la volupté.

Que de rivaux l'attendent à sa porte !

Ah 1 faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes. Qu'elle avait
un pompeux séjour!

(^ue de cristaux, de bronzes, de colonnes. Triluils (le l'amour
à l'amour

Dans ses banquets , que de muses fidèles

Au vin de sa prospérité !

Tous les palais ont leurs nids d'hirondelle?.

Ah ! faisons-lui la charité.

Revers affreux! un jour la maladie

Éteint ses yeux, brise sa voix, Et, bientôt seule et pauvre, elle
mendie

Cil, depuis vingt ans, je la vois.

Aucune main n'eut mieux l'art de répandre

Plus d'or avec plus de bonté Que cette main qu'elle hésite à
nous tendre.

Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble : ô douleur! ô misère !

Tous ses membres sont engourdis ; Ses doigts ont peine à te-
nix le rosaire

Qui l'eût fait sourire jadis.

Sous tant de maux, si son cœur tendre encore

Peut se nourrir de piété.

Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implure,

Ab ! faisons-lui la charité.

A M. PERROTIN

(ti

Il y fi (înnzfî ans, mon rlipr Pprmtin, qno, pensant à l'oubli où , selon moi , mes chansons devaient tomber promptement, je vous cédaï toutes mes chansons, faites et à faire, pour une modique rente viagère de huit cents francs. Vous hésitiez à conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous il l'eût été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vousmême alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévournient que je puis appeler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce diH"oui-MuiMit. ("e^t nue

espèce de gloriflcation artistique que vous voulez donner à mes vieux refrains; entreprise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle von? causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su

mettre; quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, huit ou dix chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets ini-

(') Par une réserve facile à comprendre , l'éditeur de Bi'r.ingpr hésitait à publier une lettre si lionorable pour lui ; mais coup lettre était en mémo temps un témoignage de la bonté simple et délicate de son auteur : elle fut donc insérée dans l'édition illustrée de 1817, dont elle devint un des ornements les plus précieux, en tête de^ chansons alors inédites, ov^ l'éditeur l'a

maintenue depuis comme l:i plus belle des préfaces.

A M. PERROTIN

primés le jour du couvoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansous parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais ; mais, quelles qu'elles soient, acceptezles vite, car l'envie de les reprendre pourrait bien me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif

larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur.

J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettre? et un libraire est

malheureusement chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les âmes nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P.-J. DE BLIP-ANOER.

Pari<, 10 décembre IS.'iO.

P. .S'. Je regrette de ne pouvoir vous donner iHie de mes ilinn-
sons inédites siir Napcdéou; mais je tiens à ce ijue celles-là pa-
raissent tonte? ensemble.

CHANSONS DE BÉRANGER

L'ORPHÉON

r.RTTRF. A II. WII.HKM, AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉ-
TIIOPE DE L'ENSEIGNEMENT M'I'SICAL APRÈS LA DER-
NIÈRE SÉANCE DE L'ORPIIÉON DE IS'il

Air

Mon vieil ,inii, ta gloire est grande Grâce à tes merveilleux ef-
forts, Des travailleurs la voix s'amende Et se plie aux savants
accords.

D'une IV'O ;is-tu la baguette.

Pour renJri' ainsi l'arl familier'?

Il purifiera la guinguette ; Il sanctifiera l'atelier.

CO

CHANSONS DE BERANGER

Willicni, toi lie qui la jeunesse Rêva Grrétry, Gluck et Mozart,
Courage ! à la foule en détresse Ouvre tous les trésors de l'art,
roiiimuniquer à des sens vides Les plus nobles émotions , C'est
faire en des grabats humilies r>u soleil entrer les ravons.

Des classes qu'à peine on élaire Relevant les mœurs et les
goûts, Par toi, devenu populaire, L'art va leur faire un ciel plus
doux. Les notes , sylphides puissantes , Rendront moins lourd
soc et marleau, Et feront des mains menaçantes Tomber l'homi-
cide couteau.

La musique, source féconde, Épandant ses flots jusqu'en bas .

Nous verrons 'ivres de son onde Artisans, laboureurs, soldats.

Ce concert, puisses-tu l'étendre A tout un monde divisé!

Les cœurs sont bien près de s'enicndrf Quand les voix ont
fraternisé.

Quand tu pouvais sur notre scène Tenter un plus brillant
laurier.

Tu choisis d'alléger la chaîne Du pauvre enfant de l'ouvrier.

A tes leçons , large semence , La foule accourt et tu les vois.

Captivant jusqu'à la démence, i' Vers le ciel diriger sa voix.

Notre littérature est folle :

Fais-la rougir par tes travaux.

De meurtres elle tient école

Et pousse à des "Werther nouveaux.

On l'entend , d'excès assouvie ,

En vers , en prose , s'essouffler

A décourager de la vie

Ceux qu'elle en devrait consoler.

D'une œuvre et si longue et si rude

Auras-tu le prix mérité ?

Va, ne crains pas l'ingratitude,

Et ris-toi de la pauvreté.

Sur ta tombe , tu peux m'en croire ,

Ceux dont tu charmes les douleurs

Offriront un jour à ta gloire

Des chants, des larmes et des (leurs.

(') Los docteurs Trélat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux, à la Salpêtrière et ii Bici'lre , de la Hiéiliode Willieni. Lo^ pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une dislraction puis-

sante , et ont pu chanter à Téglise des morceaux de musique qui onïaient d'assez grandes difficultés d'exécution.

(-) Peu de mois après avoir adressé ces couplets i son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Wilhem mourut j\ soixante ans, pauvre, h bout de forces, mais rêvant toujours A l'extension de sa mi'-ihode, friiil de vingtHleux ans de travaux ; les autorités municipales et dépailementals , les maitris qu'il avait formés, ci la foule de ses élèves de tout Age, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus enviés.

CHANSONS DE UKliANGER

LE GRiLLUN

Aiu ili; Jaujuc;

Au cum de l'iUro où je tisouuu Eu rêvant à je ne sais quoi , Petit grillon, chante avec moi, Qui, déjà vieux, toujours cliunsuuuL'.

Petit grillon , n'ayons ici , N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :

Si l'enfant s'amuse à ta voix,

Artisan, soldat, villageois,

A la mienne ont charme leurs veilles.

Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta l'orme hétéroclite Un lutin u'est-il pas caché?

Vient-il voir si quelque péché Tient compagnie au vieil ermite
?

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page De quelque iée au doux pouvoir,
Qui t'adresse à moi pour savoir A quoi le cœur sert à mon âge?

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Non; mais en toi, je le veux croire, Revit un auteur qui, jadis,
Mourut de froid dans son taudis

En guettant un rayon de gloire.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, huiume de secte.

On veut briller, l'auteur surtout.

Dieu, servez chacun à son goût :

De la gloire à ce pauvre insecte.

Petit grillon, n'ayons ici, N'ayons du monde aucun souci.

La gloire ! est fou qui la désire :

Le sage en dédaigne le soin.

Heureux qui recèle en ua coin Sa foi, ses amours et sa lyre !

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.

Guerre à tout nom qui retentit I Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place. Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Ah ! si tu fus ce que je peuse, Ris du lot qui t'avait tenté ; Ce
qu'on gagne en célébrité , On le perd eu indépendance.

Petit grillou, u'ayous ici, N'ayous du moude aucuu souci.

CHANSONS DE BERANGER

Au (juiii du l'eu, tuus deux à l'aise, Clirtulaul, l'un jKir l'autre
égayés, Prions Dieu de vivre uublié;

Toi dans tou trou, moi sur ma chaise.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'avons du monde aucun souci.

LES PIGEONS DE LA BOURSE

Air :

Pigeons, vous que la Muse antique Attelait au char des
Amours, Où volez-vous? Las! eu Belgique Des rentes vous portez

le cours!

Ainsi, de tout taisant ressource, Nobles tarés, sots parvenus,
Transforment eu courtiers du Bourse Les doux messagers de
Ténus.

De tendresse et de poésie , Quoi! l'homme en vain lut allaité.

L'or allume une frénésie Qui ilétrit jusqu'à la beauté !

Pour nous punir, oiseaux fidèles, Fuyez nos cupides vautours ;
Aux cieux remportez sur vos ailes La poésie et les amours.

CHANSONS DE BERANGER

NOTRE COO

l'Ait JAC.oliKS IliIUUliSSON, S li 11 o li .N T AUX C II ASSKl lis
l) A T 11 K.i T li

Am : MaUeloti s'on fui à Itoino, lunileroiilaiiic, loiuloroiituii.

Notre coq, d'humeur active, Las d'Alger, s'écrie : Il l'aut Que
jusqu'au J)on Dieu j'arrive, l'iur voir s'il s'ondort là-hnut.

J'ai réponse à tout qui-vive.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole, Sans permis des généraux.

Heureux si mon chant racole Des âmes de vieux héros.

De leur gloire je rallole.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Nous partons, et, dans nos traites, L'aigle se plait à conter Ba-
tailles, sièges, retraites, Si bien que, pour l'écouter, S'arrêtent
plusieurs comètes.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles !

Et les cieux, comme ils soûl grands!

("es planètes seraient-elles Un bon mets de conquérants !

Qu'h nos gens poussent des ailes !

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico , coquérico.

Vient un parfum qui nous Uatte :

Au paradis nous voilà , Dit l'aigle; à la porte gratte.

Mou père, quittons-nous là.

Adieu, serrons-uons la patte.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune ; Mars m'attire à ses tambours.

Chez Mercure, la Fortune Gave butors (') et vautours.

Que d'avocats dans la lune !

Co , co , coquérico.

France, l'emets ton shaku.

Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre '!

C'est saint Pierre. 11 me dit ; Coq,

Aucun des tiens ne pénètre

Chez nous que pour pendre au croc.

Vos chants m'ont trop fait connaître.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Du soleil je fends la voûte.

Dieu! l'Empereur m'apparait!

Tu veux un guide, sans doute; Tiens, dit-il, mon aigle est prêt.

Du ciel il connaît la route.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte

Le refus du vieux commis.

Cours, dit le bon Dieu, qu'il monte;

Ce coq est de mes amis.

J'entre, et Pierre en meurt de honte.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Cl Butor, oiseau de proie.

CHANSONS DE BERANGER

Mange et bois dans mon aiguière , Dit le bon Dieu fort à point.

— Ça ! parmi vos gens de guerrt^ De moi ne médit-on point?

— A vous ils ne pensent guère.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coqnérico, coquérico.

Mais quoi I le bon Dieu se fàrlie !

— Coq, ne désertes-tu pas?

— Corbleu! suis-je donc un lâche?

— Non ; mais retourne là-bas ; Tu n'as point fini ta [àche.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shnko, Coquérico, coquérico.

Sous le drapeau tricolore Ya réchauffer cœurs et bras.

De vous j'ai besoin encore.

Coq, bientôt tu chanferns

Le réveil avant l'aurore.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako, Coquérico , coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudr.' Rentre au quartier général ,
Disant : T/on en va découdre ; Dieu fait seller son cheval ; Les
anges font de la poudre,

Co, co, coquérico.

France, remets ton shalio, Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique , C'est moi, .Tacques Duhuisson, Sergent
aux chasseurs d'Afrique , Qui composai la chanson.

Apprenez-en la musiifu.'.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

CHANSONS DE BERANGER

Air

LES ÉCHOS

On prrlip nn çuA. et c'est un fait notoire Que les éolios sont tous des esprits purs, f'diir leurs péchés tombés en purgatoire, Icins nos vallons, dans nos bois, dans nos murs; T;nil qu'ici-bas dure leur pénitence, Tout cri, tout mot, est répété par eux. C'est leur supplice; il est cruel en Franco. Les rclijs sont trop uiallieur(Mix.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de no? langes. Pauvres forçats par d'autres remplacés, Rentrés au ciel, à leurs frères les anges Parlaient ainsi de leurs tourments passés : Bans ses salons, ses cafés, ses écoles, Piiur nous Paris est surtout bien affreux : A tiius les vents il y pleut des paroles. Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A l'Institut, mes frères, .T'eus po\ir prison des murs retentissants. Doctes concours, spectacles littéraires, M'enflaient sans fin de mots vides de sens. Réglant science , art, vers, morale, histoire. Là, que de nains, au cerveau plat et creux. Prenaient ma voix pour trompette de gloire! Les échos sont trop malheureux.

-Miii, dit l'érlío du Palais de justice. J'eus part forcée à d'ab-surdes arrêts.

Des becs retors et martyr et complice.

Que de clients j'ai ruinés en frais!

Des gens du roi j'allongeais l'éloquence. Plus d'un haut rang ils étaient désireux. Plus leur faconde effrayait l'innocence.

Les échos sont trop malheureux.

Uu autre dit : Dans une basilique.

Près de la chaire, hélas! je fus logé. Des sermonneurs ferai-je la critique Et de la foi de messieurs du clergé?

Tous en bâillant de Dieu chantaient la ghiir.'. Tous sur l'enfor brodaient pour les iieureuv ; Et l'orgue seul au Très-Haut semblait cruir". Les éclios sont trop malheureux.

Palais Bourbon, j'ai subi tes séances!

S'écrie enfin de tous le plus puni :

De la tribune, écueil des consciences, Un Manuel serait encor banni.

Paix! disait-on, quand venait me surprendre Dans cent discours quelque mot généreux ; Écho, paix donc! les rois vont nous entendre. Les échos pont trop malheureux.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges, Fait les échos d'un peuple de bavards!

Clament en choeur les célestes phalanges : L'art de parler est le plus sot des arts. Nos remplaçants, déjà las du martyre.

Se croient en butte aux esprits ténébreux : Tous ont crié : De
l'enfer Dieu nous tirel Les échos sont trop malheureux.

CHANSONS DE BERANGER

CLAIRE

Quelle est cette fille qui passe D'un pied léger, d'un air riant ?

Dans son sourire que de grâce ,

Dn lioiitc dans son œil brilluit !

— Elle est modeste et désesp^{re} Ses compagnes par sa fraîcheur ; Sa beauté fait l'orgueil d'un père C'est la fille du fossoyeur.

(il

CHANSONS DE BERANGER

Claire habite le cimetière.

Ce qu'au soleil on voit briller, C'est sa fenêtre, et sa volière
Qu'on entend d'ici gazouiller.

Là-bas voltige sur les tombes Un couple éclatant de blancheur
; A qui ces deux blanches colombes ?

A la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore Sous les lilas de ce bosquet.

Où les fleurs humides encore A sa main s'offrent par bouquet.

Là, que les plantes croissent belles I Que les myrtes ont de vigueur !

Là, toujours des roses nouvelles Pour la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur qui domine Son toit , où la vigne a grimpé , Par les sons d'une voix divine De surprise on reste frappé.

Chant d'amour ou chant d'allégresse Vous retient joyeux ou rêveur.

Quelle est, dit-on, l'enchanteresse?

C'est la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête :

Son père va la marier.

Elle épouse , et la noce est prête , Un jeune et beau ménétrier.

Demain, sous la gaze et la soie, Comme en dansant battra son cœur 1 Dieu donne enfants, travail et joie A la fille du fossoyeur.

BAPTÊME DE VOLTAIRE

AïR : Les «loches du muaasti;re.

La foule encombre l'église ; Les ppêtres sont en émoi :

C'est un garçon qu'on baptise , Fils d'un trésorier du roi.

Le curé court en personne Dire au bedeau : Sonne 1 sonne !

Dig don I dig don !

Que n'avons-nous un bourdon ! j

Dig don! dig don I \ Bis.

Dig don 1 ;

Le curé parle au vicaire :

Ce baptême nous fera Redorer croix, reliquaire, Ostensoirs, et
cœtera.

Même il se peut que j'accroche De l'argent pour une cloche.

Dig don ! dig don 1 Que n'avons-nous un bourdon I

Dig don ! dig don I Dig don 1

Ah 1 crie un chantre , j'espère Que , nous livrant son cellier,
Cet enfant comme son père Un jour sera marguillier.

Qu'à son nom l'honneur s'attache

D'un gros marguillier sans tache.

Dig don I dig don I Que n'avons-nous un bourdon !

Dig don I dig don!

. Dig don !

A la marraine un beau prêtre Dit tout bas : Les jolis yeux I Ma-
dame , vous devez être Un ange envoyé des cieux.

L'enfant qu'un ange patronne Est un saint que Dieu nous
donne.

Dig don 1 dig don 1 Que n'avons-nous un bourdon 1

Dig don 1 dig don I Dig don !

De sa mère, ajoute un diacre, Ce fils aura tout l'esprit.

Qu'à la chaire il se consacre :

Il vengera Jésus-Christ.

Qui sait? à sa voix peut-être Plus d'un bûcher doit renaître.

Dig don 1 dig don !

Que n'avons-nous un bourdon I

Dig don ! dig don !

Dig don !

(') Voltaire, ne eu ftSvrier 169-1, (.Hait d'apparence si frêle
qu'on se contenta de l'ondoyer en fimille. Sou bapiCiue n'eut lieu

'in'en novembre do la même annùc, i\ Sainl-Andriî des Arts.
Son pt'r^ notaire d'abord, devint tnîsrier do la Cour des
comptes.

Mais du ciel tombe un fantôme I C'est Rabelais , grand mo-
queur, Qui leur dit : Dans ce vieux tome J'ai chanté jadis au
clieûr.

Sur cet enfant qu'on baptise Dieu veut que je prophétise.

Dig don ! dig don 1 Que n'avez-vous un bourdon 1

Dig don I dig donl Dig don 1

Nous nommons François-Marie Ce garçon, dit le parrain.

Le fantôme se récrie :

De tels noms ne lui vont brin.

La Gloire , à son baptistère, Lui donnera nom Voltaire.

Dig don 1 dig don !

Que n'avez-vous un bourdon !

• Dig don I dig don!

Dig don I

Dans ce marmol, tête énorme.

Germe un puissant écrivain Qui doit , en fait de réforme , Passer Luther et Calvin.

Sots préjugés, il vous sape.

Gare à vous , monsieur du pape !

Dig don I dig don!

Que n'avez-vous un bourdon !

Dig don ! dig don !

Dig don!

Ce Rabelais, qu'on l'arrête!

Dit le curé s'échaufTant.

Pour nous un dîner s'apprête Chez le père de l'enfant; De ca-
deaux il nous accable :

Baptisons , fût-ce le diable I

Dig don ! dig don I Que n'avons-nous un bourdon !

Dig don ! dig don 1 Dig don !

Le fantôme, qui s'envole, Crie aux prêtres : Avant peu, Voltaire, encore à l'école.

En jouant y met le feu.

Ce feu chez vous va s'étendre :

Aux cloches il faut vous pendre.

Dig don ! dig don !

Que n'avez-vous un bourdon !

Dig don 1 dig don I Dig don !

CHANSONS DE BERANf>ER

l:^ ^ _ ^ a--^ ^ ^ zz:-- ^ --.^ ^ ^ liz ^ S - -= ^ ^ ^ ^ "

MA GAJETÉ

Air nniiveaïi île FrfdOric Brrat.

Ma gajeté s'en est allée.

Sage ou fou, qui la rendra A ma pauvre âme isolée , Dieu l'en récompensera.

Tout vient aggraver ma perte

L'infidèle, en s'évadant, Au chagrin toujours n'ulanf A laissé ma porte ouverte.

Au logis ramenez-la , \
Vous tous qu'elle consola. '
Bis.

CHANSONS DE BERANGER

Ma gaieté, bonne égrillarde D'un garçon malingre et vieux ,
Devait me servir de garde , Devait me fermer les yeux.

De ses traits qui n'a mémoire?

Pour me la voir ramener.

Si j'en avais à donner, Je donnerais de la gloire.

Au logis ramenez-la .

Tous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine.

Philosophait même un peu ; En petit cercle et sans gêne S'é-
battait au coin du feu.

Que son rire avait de charmes !

J'en pleurais épanoui.

Le rire est évanoui ; Il n'est resté que les larmes.

Au logis ramenez-la , Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille.

Ces chants que le prisonnier A tant redits sur sa paille Et le
pauvre en son grenier.

La folle , franchissant l'onde , Brave et railleuse à Paris, Allait
rendre à nos proscrits L'espérance au bout du monde>.

Au logis ramenez-la , Vous tous qu'elle ronsobi.

Elle exaltait la jeunesse ,

Les cœurs chauds, les doux penchants,

Ne comptait dans notre espèce

Que des fous, point de méchants.

En dépit des sots rigides ,

Qu'elle dépouilla de fois

La raison de ses airs froids .

La sagesse de ses rides !

Au logis ramenez-la ,

Vous tous qu'elle consola.

" Cessez à de folles têtes

" D'inspirer vos désespoirs,

n Disait-elle aux grands poètes ;

s Le génie a ses devoirs.

o Qu'il brille au vaisseau qui sombre,

" Comme un phare bienfaisant.

« Je ne suis qu'un ver luisant,

ï Mais je rends la nuit moins somlire. i

Au logis ramenez-la,

Vous tous qu'elle i-nnsoln.

Mais nous désertons la gloire , Mais l'or seul nous fait des dieux ; Aux méchants si j'allais croire !

Gaieté , reviens au bon vieux.

Tout sans toi me rend à plaindre.

Las! mon cerveau se transit; Ma voix meurt, mon l'eu noircit,
Et ma lampe va s'éteindre.

Au logis ramenez-ln , Vous tous qu'elle cDUSnla.

CHANSONS DE BERANGER

LES ESCAKGOTS

Aiu ; Il n'y a i|uii l'aris, uu, Clianla, dauâi: ^, ^ulu^u^ - ^uu•.

Chasse d'un yitc i>ur huissier,

Je cherchais logis au village ,

Lorsqu'un colimaçon grossier

Me fait les corues au passage.

Voyez comme ils font les gros dos , }

[Bis.

Ces beaux messieurs les escargots. ;

Celui qui me nargue aujourd'hui Semble dire : Vil prolétaire !

Il n'a pas même un chaume à lui !

L'escargot est propriétaire.

Voyez comme ils font les gros dos , Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacre , Ce mollusque à bave incongrue
Se carre en bourgeois décoré, Tout fier d'avoir pignon sur rue.

Voyez comme ils font les gros dos , ' Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager, Il n'a point à payer son terme.

Ses voisins sont-ils en danger, Dans sa maison vile il
s'entourme.

Voyez comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sol pour connaître l'ennui, Il fait son bien de toutes
choses , S'engraisse du travail d'autrui,

Et salit le pampre et les roses.

Voyez comme ils font les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir Des oiseaux les voix les plus
belles ; Le rustre a peine à concevoir Qu'on ait une voix et des
ailes.

Voyez comme ils font les gros dos , Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos.
Ces beaux messieurs les escargots.
En deux chambres l'on m'a conté Que leurs législateurs
s'assemblent.
Je le liens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent ! Voyez comme ils fout
les gros dos , Ces beaux messieurs les escargots.
De ramper prenant sa l'ajou ,
Faisons de moi, s'il est possible,
Uu électeur colimaçon ,
Uu colimaçon éligible.
Voyez comme ils fout les gros dos ,
Ces beaux messieurs les escargots.

CHANSONS DE BERANGER

LE DELUGE

Am lies Trois coueiirs

Toujours prophète, eu iioa sauit miuistère, Sur l'aveur j'ose iuterroger Dieu.

Pour châtier les princes de la terre, Daus l'aucieu moude uu déluge aura lieu. Déjà, près d'eux, l'Océan sur ses grèves Mugit , se gonfle : il vient , maîtres , voyez ! Voyez, leur dis-je. Ils répondent : Tu rêves. Ces pauvres rois, (bis) ils seront tous noyés.

Accourez tous I crie uu sultan d'Asie : Femmes, vizirs ; eunuques, icoglaus.

Je veux, des flots domptant la frénésie, Faire une digue avec vos corps sanglants. Dans son sérail tout parfumé de fêtes, D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés, Il fume, il bâille, il fait voler des têtes. Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Ue vous out fiiit, mon Dieu, ces bous monarques? 11 eu est tant dout on bénit les lois! De jous trop lourds si nous portons les marques. C'est qu'on oubli le peuple a mis ses droit^^. Pourtant les flots précipitent leur marche Contre ces chefs jadis si bien choyés.

Faute d'esprit pour se construire une arche . Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge, Unis en vain pour se prêter secours, Tous out crié : Dieu, soyez notre juge! Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours. Daus l'Océan ces augustes personnes Vont s'engloutir; leurs trônes sont broyés; Un bat

monnaie avec l'or des couronnes. Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

yui parle aux Ilots? LU despote d' Afrique, Noir fils de Cham , qui régne les pieds nus. Soumis, dit-il, à mon fétiche antique, Flots qui grondez, doublez mes revenus.

Et ce bon roi , prélevant un gros lucre Sur les forbans à la traite employés, Vend ses sujets pour nous faire du sucre. Ces pauvres rois , ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, o prophète?

Peuples, c'est nous, affranchis de la faim. Nous, plus instruits, consommant la défaite De tant de rois inutiles enfin.

Dieu fait passer sur ces fils indociles Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés. Puis le ciel brille et les flots sont tranquilles. Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

FIN DES CHANSONS ANCIENNES

LE PHÉNIX

Am

Jadis, en des climats lointains, Vivait sur de fertiles plages Une république de sages Heureux dos plus obscurs destins.

Le phénix vint sur l'autre rive.

Vite, à sa cour il les fit appeler.

Son héraut criait : — Qu'on me suive 1 Dépêchez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

CHANSONS DE BERANGER

Partout l'esclave giiluiiiié

Va disaut : — Mua uiaitrc a des aile»

A couver vingt peuples fidèles ;

Veuez voir l'oiseau couronné.

Pas n'est besoin de vous l'apprendre, Au bien de tous il aime à s'immoler.

S'il meurt , il renaît de sa cendre. Dépècliez-vous ; l'oiseau peut s'envoler.

Un vieillard ealin lui répond :

— Cesse, ami, tes vaines l'anfares;

Nous préférons , nous , vrais barbares ,

A ton oiseau poule qui pond.

Pourtant il nous plaît fort entendre Chanter linots, colombes roucouler.

Le chant du phénix est moins tendre :

C'est chant royal ; l'oiseau peut s'envoler.

Nul ne bouge. 11 ajoute encor :

— Ne pas le voir serait dommage.

Rien d'aussi beau que son plumage, Son bec de perle et ses
pieds d'or.

Vrai soleil , sa riche couronne ,

Sur vos moissons daignant étinceler.

Les mûrirait, Dieu me pardonne!

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler.

Sache qu'en son bûcher fumant

Nos pères l'ont osé surprendre.

Qu'ont-ils découvert dans sa cendre?

Hélas 1 un cœur de diamant.

Tout être unique en son espèce D'aucun amour n'a pouvoir de
brûler.

Plaignez les rois, dit la Sagesse.

Nous les plaignons; l'oiseau peut s'envoler.

PLUS DE VERS

AiH des Trois couleurs.

Non. plus (le vers, quelque amour qui m'anirm^ La règle et
l'art m'échappent à la fois ; Uu écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts. Devant le ciel lorsque tout
haut je cause Avec mou cœur, au fond des bois déserts, L'écho

des bois ne me répond qu'en prose. Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux lins d'automne, Le villageois, dans ses clos dépouillés, Regarde encor si l'arbre en sa couronne Ne cache pas quelques fruits oubliés.

Je vais cherchant ; pour cela je m'éveille , Mais l'arbre est mort , fatigué des hivers : Qu'il manquera de fruits à ma corbeille ! Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ! Et pourtant dans mon âme J'entends sa voix dire au peuple craintif : Lève ton front, peuple, je te proclame De la couronne héritier présomptif.

Il dit : et moi, joyeux de prescience, Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts, Peuple dauphin, t'inslruire à la clémence, Dieu ne vent plus que je fasse de vers.

TIN ANCtE

Air rie In Pipe île lalinr, on .l'ai vu pnrlcmt ilans nLO^ voyages.

D'oii naît rptto pnro niiréole Dont les rayons frappent mes yeux?

C'est un ange , un ange qui vole Entre mon front chauve et les cieux.

Comme un doux luth sa voix m'attire , Et ses cheveux longs et flottants Embaument l'air que je respire Des plus doux "parfums du printemps.

Oui , c'est un ange ; car mes rides Feraient fuir la simple beauté, Qui lirait dans mes yeux liumiiles Des souvenirs de volupté.

Mais l'ange aux grâces innocentes, Presque heureux d'être venu tard, Sourit quand ses mains caressantes Réchauffent les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'aile Les songes noirs qui m'étreignaient Il serait mon guide fidèle Si mes faibles yeux s'éteignaient.

Au but de ma course éphémère Qu'enfin j'arrive harassé , Comme un nouveau-né par sa mère, Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je , Quand pour vivre il me tend la main ? Son souffle a fait fondre la neige Qui cachait les fleurs du chemin.

Et pour ma soif, dans le voyage , De ses lèvres coulent toujours Des baisers plus doux qu'au jeune âge Ne m'en prodiguaient les amours,

J'en suis donc sûr, il est des anges Qui, vers nous prenant leur essor, Au pauvre enfant donnent des langes, A la pauvre mère un peu d'or.

Vous, leur sonir, d'une âme ravie Agréez le culte pieux ; Qu'avec vous j'achève la vie, Qu'avec vous je remonte aux cieux.

CHANSONS DE DERANGER

I, EGYPTIENNE

Oui; point de Corse qui ne vienne M'interroger sur l'avenir.

NAPOLÉON

,1e vi'ux la consulter, mon l'rère.

JOSKPH.

Garde-l'en bien : c'e?t \,u pcelle.

CHANSONS DE BERANaER

Allons plutôt vendre au marché

Les olives de notre mère.

l'égyptienne.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, (Bis. Quand je dirais : Tu seras plus qu'un rni.

Les chevaux s'arrétaut d'eiLX-mènies,

— Voyez, dit-elle en souriant,

J'ai, pom- braver les auathèmes,

Tous les secrets de l'Orient.

Malgré l'ainé , qu'elle intimide ,

Le plus jeune, au regard altier,

S'avance alors : — Femme intrépide ,

Vous avez vu le monde entier?

l'égyptienne.

Oui, j'ai vu tout, ombre et lumière ,

Enfer et ciel, morts et vivants.

Dieu m'a crié : Comme les venis

Passe et n'emporte que poussière. Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, (inand je dirais ■ Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

En Egypte vous êtes née?

l'égyptienne.

Non; dans Moscou fut mon berceau.

La source à Memphis couronnée

Là vient se perdre obscur ruisseau.

De consoler ma race antique

Queh soins le sort n'a-t-il pas pris?

Dans tes déserts, jeune Amérique,

.l'ai fouli'. d'antiques débris;

Et sur des monts de cendre humaine,

Dans l'Inde, lasse de marcher,

,Je vins gémir sur un rocher

Inciinnu, uoiuuié Sainti'-lh'jèiic.

Viiyous ta main, mou enfant, et crois-moi, (Juaiid je ilirais :
Tu seras plus qu'un rni.

NAPOLÉON

FiTunie, ([ue fait la métropole, Cf granil I*aris, notre fanal?
l'égyptienne.
C'(>tte ville, que l'on croit folle,
C'est Brutus en habit de bal.
Là j'entendis, l'oreille à terre.
De profonds et sourds grondements.
Palais et temples, un cratère Va s'ouvrir sous vos fondements.
Un ciel pur semble nous absoudre .
Chantait la cour dans ses ébats. • Le ciel est pur; mais c'est
d'en bas Qu'à présent partira la foudre.
Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi. Quand je dirais : Tu
seras plus qu'un roi,

NAPOLÉON

Je me fie à votre science ;
Égyptienne, voici ma main.
l'égyptienne.
Que vûis-je ! o signes de puissance !
o labeurs du génie humain !
Muses, pour vous quelle épopée I
Législateurs, qu'il sera grand !
France, à l'omvrel forge une épée

Pour cette main de conquérant.

Rois, pleurez vos orgueils de race ;

Suivez-le, peuples haletants.

Moi, je tombe aux pieds dont le temps

Doit à jamais garder la trace, .J'ai vu ta main. o noble enfant!
crois-mni. Quand je te dis : Tu seras plus (ju'un roi.

Aux paroles de la sibylle, Le jeune homme, silencieux, Croise
les bras, rêve, immobile ; Un éclair brille dans ses yeux.

A genoux reste l'Egyptienne , Mais Joseph s'écrie , exalté :

— Napoléon, qu'il te souvienne l) e moi dans ta prospérité. Alin
de payer l'étraugère l'iur i|ui Dieu n'a rien de caché, Frère, cou-
rons veudri' au ni.irclié Les olives de notre mère.

l'égyptienne.

J'ai vu la main. (> noble enfant! crois-moi, (vHiand je te dis :
Tu seras plus qu'un roi.

CHANSONS DE BERANGER

LES CHANSONNETTES

A UR-Ailelt, MON VdlSl.N .V l'A^SY ET MOiN ANCIEN
COLLËiLE AU CAVEAU (jLl, EN M'ENVOYANT SON RE-
CUEIL, m'A ADRESSÉ UNE EORl JOLIE CHANSON

Aiu : Ainsi jailis un gr;inJ |irojiiicle.

Brazier, grand merci do ton livre.

De nus beaux jours gai souvenir.

Quoique un peu las déjà de vivre, Je te chante pour rajeunir.

Que de soupers ! Que d'amourettes !

Que de vrais amis à vingt ans !

C'est là le temps des chansonnettes.

Oh ! le bon temps I oh ! le bon temps !

•Te vois encor régner à table Désaugiers, notre maître à t(ju,-;

Bon convive si regretta]]le.

Trop fou des rois, mais roi des fous.

Coulez, bons vins, sautez, filletos, A sa voix que toujours
j'entends.

A'ive le temps des chansonnettes I Oli! le bon temps! oh! le
bon lenjii-!

Des airs que module une amie, A vingt ans naît plus d'un
refrain..

Nos vers narguent l'Académie, Nos plaisirs tout censeur
chagrin.

La montre d'or paiera nos dettes ; Que sert de compter les
instants?

C'est là le temps des chansonnettes.

Oli ! le bon temps! oh ! le bon temp;

-Moi, depuis, aux vieilles pagodes J'adressai de vertes leçons.

Si l'on dit que j'ai fait des odes, N'en l'rois rien : j'ai fait des cliausous. Est-ce leur laulo, les pa\ivretles.

Si leur père avait cinquante ans?

Adieu le temps des cliausounettes!

Oh ! le bon temps! oh ! le bon temps!

Chauve déjà, mais jeune encore, (') Je me vois admis au Caveau ; Là tu fais d'une voix sonore Applaudir maint couplet nouveau ; Moi, j'y chante un ii\nnic aux griselles, Purte-boulieur de mou priuleunis.

Vive le temps des chansonnettes!

Oh! le bon temps! oh! le bon ti'Uips!

Voisin, riiiver n'ose l'atteindre :

Ton recueil charmant en fait foi.

Ma gaieté, qu'un rien vient éteindre.

Trouve à se rallumer chez toi.

Oui, grâce à ta muse en goguettes, Grâce à tes refrains si chantants.

Je rêve au temps des chansonnettes.

o\\ ! le bon temps! oh! le bon temps!

(') J'avais ti-ciUC-ti'ois uns.

LES FOURMIS

Am de la Pelilc Cciiiliillun.

Quel bniit dans la fuuriiiiilière!

On s'assemble, on parle, on court ; Suivi d'une armée entière.

Le roi part avec sa cour.

Un avocat les inonde De mots qui me sont transmis.

— Conquérons, dit-il, le monde.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'armée atteint dans sa marche De tiers pucerons campés Près
d'un fétu qui fait, arche Sur deux cailloux escarpés.

Le roi dit : — De leurs tanières Chassons-les, braves amis.

Dieu combat sous nos bannières.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'autre peuple a sou Hercule, Faux dieu qu'il invoque alors :

On va, vient, pousse, recule.

Ail ! que de sang et de morts!

Les pucerons et leurs lares En déroute enfin sont mis.

Exterminons les barbares.

Gloire immortelle aux fourmis !

Vite un bulletin détaille Tous les exploits faits céans, Procla-
mant cette bataille La bataille des géants.

Reste à piller le royaume

Des vaincus iii extremis.

Que de brins d'herbe et de chaume!

Gloire immortelle aux fourmis!

Un arc de triomphe en paille Voit rentrer le roi vainqueur; Et
la foule qui travaille, A jeun, le salue en chœur.

Puis un Pindare en extase Lance une ode aux ennemis.

Les fourmis aiment l'emphase.

Gloire immortelle aux fourmis!

Tout enivré de sublime ,

Le barde ajoute ces vers :

— Des temps je franchis l'abime ;

Fourmis, à nous l'univers !

Nous saurons, que nul n'en doute,

Ce globe une fois soumis ,

Des deux nous ouvrir la route.

Gloire immortelle aux fourmis 1

Tandis que l'auteur bravache Vole aux Titans leurs projets.

Dans son urine une vache Noie auteur, prince et sujets.

Le seul qui trouve un refuge Veut qu'à sec Dieu se soit mis
Pour suffire à ce déluge, «.floiro immortelle aux fourmis!

CHANSONS DE BERANGER

LA PRISONNIERE

Am : Ce magislral iriqirocliable.

Platou l'a dit ; l'aaie est captive Dans ce corps brut, obscur séjour,
Prison véritable où n'arrive Que lentement l'éclat du jour.

Cette àme eu qui tout est mystère, Souffrant du froid, souffrant du chaud.

Quand l'éditice sort de terre, Sommoillo au fond d'un noir cachot.

CHANSONS DE BERANGER

Tandis qu'elle luuguit dans l'ombre, Nature tente un sourd travail , ■ Et fait poindre dans ce lieu sombre Le jour douteux d'un soupirail.

A la lueur qui vient d'éclore , Se créant un vaste horizon, La pauvre àme longtemps encore Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ; Elle s'y cramponne en riant.

Salut, printemps qui vient de uaitre!

Tout brille aux feux de l'orient.

Ces bois si verts, ces eaux si belles, Ces monts géants, l'homme en est roi.

Toutes ces fleurs , pour moi sont-elles ' ! Tous ces fruits, se-
rout-ils pour moi?

I) De la prison d'abord si noire Le faite devient radieux. L'âme en fait un observatoire.

Et de là plonge dans les cieux.

Tant d'astres soulèvent les voiles Du Dieu qui leur trace un chemin!

Je me uoie en ces Ilots d'étoiles :

Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme ; Déjà le ciel s'est obscurci.

L'observatoire alors se ferme , Hélas 1 et sa fenêtre aussi.

Quelque rayon, qui meurt bien vite.

Frappe encor des murs délabrés ; Puis du cachot , son premier gîte , L'âme redescend les degrés.

11 en est ainsi pour la foule

A l'âge de caducité.

Mais enfin la prison s'écroule;

L'âme s'envole en liberté.

De nouveaux fers Dieu la préserve !

Et j'ajoute à mon oraison :

Faites, mou Dieu, qu'elle conserva

Le souvenir de sa prison.

CHANSONS DE BERANGER

LE BAPTEME

PREMIER CORSE

Nous vnili'i sijjots do. la Franco, Qui nous onvoio un
gouvernour.

Y gagnera-t-elle en puissance?

y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME FORSE.

De ce toit, vois d'ici le maître, Bonaparte, ami dos Français :

Tandis qu'il aide à leurs succès.

Un second fils lui vient di' naître. {')

PREMIER CORSE

Dans toute l'île une fête a donc lieu?

DEUXIÈME CORSE

D'être à la France on y reml prâce à Diou.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse Sans nous dire : Y consentez-
vous?

La règle des rois, c'est la force; Ont-ils parlé : peuple, à genoux!

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comme il veut la joie De CCS époux qu'on vient fêter.

A l'église on va présenter L'onliint iuu'i'i leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE

Où va 1.1 IViulo, au \)ied de cr rempart?

DEUXIÈME ((IRSE.

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gènes, l'u autre joug va donc peser?

Ce n'est pas à clianger do cliaîiios Que l'on apprend à les l)riser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne ; • Le cortège part triomphant.

Ce fils n'est pas leur seul enfant :

D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER CORSE

Par le canon , quoi I ce jour est fêté !

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde .

A dit un ami de nos droits. (•] Mais, s'il faut qu'un roi la féconde.

Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

(') NapoWon Bouaparte est. m' \o 15 aoiU 17C9, joui' i\c l'Assomption de la Vierge, peu de mois apr^s le iraitt- qui réiinil (l.'nnilivomont la Corso 1 la France. Son pÎTC, Clailos Boiia- parte, avait d'abord éli trts-oppost' aux Français; mais M. de Marbcuf finit par l'aHaclier i"! leur cause, qui Otait dans l'int^'nM de cette île.

(*) J.-J. Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pourtour île.

DEUXIÈME CORSE

La mère , dame sage et bonne , Sur son lit, le front incliné, Par le jour où son fils est né, Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs ces chants parlent toujours».

PREMIER CORSE

Pourtant les Corses sont des braves.

Rome, la Rome des Césars, N'osait en prendre pour esclaves :

Nous avons déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire :

C'est Napoléon , m'a-t-on dit ; Mais, si le saint est sans crédit.

Le nom semble fait pour l'iustoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE

En quoi l'àpre sol de cette île

Peut-il tenter un roi puissant ?

Nos mains, sans le rendre fertile, L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

Un carillon de bon augure Reconduit l'enfant au logis.

Loin du sein, hélas! tu vagis.

Pauvre petite créature I

PREMIER CORSE

Que vois-je au loin sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître Passe entre le soleil et nous.

Qu'importe un enfant qui peut-être Doit traîner sa vie à genoux?

DEUXIÈME CORSE

Anii, Dieu seul renverse et fonde.

Ne peut-il, lui qui la défend, Donner à la France un enfant , A cet enfant donner le monde?

PREMIER CORSE

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux?

DEUXIÈME CORSE

C'est le tonnerre : il ébranle les cieuxl

CHANSONS DE BÉRANaF:R

LP: (IHEVAL ARABE

Am 'rAnf;Oliiio , on Aiu niiiivcau île M. !.. Aii.si'ic-

Mon beau clmvnl, oui, jo virns de tp vendre, Moi, pauvre et
jeune, officier sans crédit, A ce vieux juif qui va venir te prendre!
Oiiil du destin c'est moi qui suis maudit! Contre un peu d'or, hii-
las! c'est pour ma mère,

C'est pour mes sœurs que je vais t'érlianffer.

De mon chagrin si tu pouvais juger,

Tu pleunn-ais comme un coursier d'Iiomèro.

Mou bel arabe, adieu! Sans toi, demain,)

[Bis.

Ma noble mère irait tendre la main. '

CHANSONS DE BERANGER

Mère adorée I ah ! relisons sa lettre :

tt Napoléon, nous qui faisons le bien,

<t De notre toit le ciel vient de permettre

<r Qu'on nous proscrire, et nous n'avons plus rien.

<t Songe aux tourments qu'en secret je dévore ;

" Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.

<i Matin et soir nous prions Dieu pour toi.

CI S'il te bénit, il nous protège encore. » (')

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,

Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre, J'en ferai part à mes frères chéris :

Sous mon soleil ton pied fera de terre Surgir des rois à mes sœurs pour maris. Je veux un règne à faire oublier Rome, Dût-il finir par d'éclatants malheurs.

Ah ! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs , Le peuple alors s'écrierait : Le pauvre homme ! Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai sur le port de Marseille, D'un Levantin qui se promenait là.

Ton dos cambré, ton inquiète oreille.

Ton œil de feu, tout pour toi me parla. Aux Mamelouks, cavaliers intrépides, Des cheiks du Nil t'auront sans doute offert ; Ou, compagnon des chameaux du désert.

Tu reposas aux pieds des Pyramides.

Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, domïiin. Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale ;

Et je te vends quand l'Europe prend feu.

Notre Alexandre a vendu Bucéphale,

Diront ces chefs que je flatte si peu.

Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles ;

L'antique France a tremblé sous mes pas.

Pour me porter où d'autres n'iront pas,

A ton défaut je sens que j'ai des ailes.

Mon bel arabe, adieu ! Sans toi, demain.

Ma noble mère irait tendre la main.

En te montant, que j'ai l'Ame saisie
Du grand projet qui m'occupe toujours!

Cherchons, me dis-je, oui, cherchons en Asie
La gloire, un rang, des combats, des amours.
Où Bagdad rampe, où régna Babylone,
Même aujourd'hui le plus simple officier
Peut dire encor, n'eût-il que son coursier :
Tyran, à moi ta sultane et ton trône !
Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain.
Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal! le juif est à la porte.

Ah ! qu'il te trouve un maître plus heureux.

Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte ,

Pour abriter ses enfants si nombreux.

Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,

Si quelque jour, devenu général,

.le te rencontre, à vaillant animal!

Je te rattachè au prix d'une victoire.

Mmi bel arabe, adieu! Sans toi, demain.

Ma nolde mère irait tendre la main.

(') F,n 1703, M''' L,a'titi:i fut obligùc, avoc loiUe sa fiiniillo, t\o fuir la Corssp, où lo parti français avait le dessous; plie se rûfugia i\ Marseille dans un grand état de gfne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais mysitre de ses temps dft pauvreté.

CHANSONS DE BÉRANGER

DE PROFUNDIS

MON AiNNIVEHSAIUK A FONT AINEULE A I'

Air (les Amazones.

« Quitter Paris, quitter le iiiondi',

» C'est mourir » , ni'a-t-on dit cent l'ois.

Or, dans ma retraite profonde ,

Je suis mort, du moins je le crois. [Bis.]

D'un trépassé prenant le caractère,

Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.

Me voilà donc comme à cent pieds sous terre.)

Bh.

De profundis ! car je suis enterré.)

Les morts ne se dérangent guercs;

Venez donc sans deuil ni souci,

Narguant les larmoyeurs vulgaires,

Boire au défunt qui git ici.

Plus ne m'arrive un soupir de colombe ; Plus un seul vers par
Lisette inspire.

L'amitié seule a des fleurs pour ma tumlic. De profundis! car
je suis enterré.

Je vis eu mort tranquille et sage Dans ce coin qui me va si bien
; Espérant, moi qui sais l'usage, Que l'oubli sera mon gardien.

Mais que de moi l'amitié se souviennne

Pour chaque nœud qu'avec vous j'ai serré.

A mon tombeau que souvent elle vienne.

De profundis ! car je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,

Ne me croyez pas devenu

Fou misanthrope ou sage austère.

Contre son siècle prévenu.

Avec le temps si mon esprit plus sombre Voyait en noir, sous
un ciel azuré , Soyez, amis, indulgents pour mou ombre.

De profundis! car je suis enterré.

Je conçois qu'on s'immortalise;

Pourtant cela devient banal ;

Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,

Vaut mieux qu'article de journal.

f>aissons la gloire apposer son parapluie Sur maint brevet par
des sots délivré ; Mes vieux amis, faites mon éloge De profun-
dis ! car je suis enterré.

De profundis ! criait Lazare , Rêveur dans la tombe endormi ,
Lorsque armé d'un pouvoir trop rare, Jésus réveilla son ami.

Au bout de l'an où tous je vous convie Pour un service à bas
bruit célébré, Comme à Lazare, ah! rendez-moi la vie.

De profundis! car je suis enterré.

CHANSONS DE BERANGER

Air :

ADIEU PARIS

Paris m'a crié : Reviens vite !

Sachons si ta voix a faibli.

Cesse au loin de vivre en ermite ; Reviens chanter, ou crains
l'oubli.

J'ai répondu : Dans ta mémoire, Paris, laisse mon nom périr.

En vain ton soleil fait mûrir Grandeur, plaisir, richesse et gloire ; Ici l'écho me dit tout bas :

Ne t'en va pas. [Dis.]

Qu'en dites-vous, flots de la Loire, Voisins du seuil cher à mes goûts?

— Que dans leur cours fortune et gloire Sont plus variables que nous.

Pour qu'en ton sein la peur redouble Au moindre songe ambitieux, Vois ce fleuve capricieux :

Plus il monte, plus il est trouble. Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous dans ce feuillage, Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?

— Nous disons : Vive le village!

Connaît-on l'aurore à Paris?

Elle céntr'nuvre ici tes paupières Au chant des linots, des pinsons.

A nous tes dernières chansons , A toi nos chansons printanières.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge J'ose planter, arbres naissants?

— Que du soin mis à ce bocage Tu nous verras reconnaissants.

Des maux d'autrui l'ârae oppressée, Quand tu rêveras dans ces lieux, Grands alors, nous pourrons des cieux Montrer la route à ta pensée.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous. Heurs dont j'étanche La soif au déclin des longs jours?

— Que sagement ton front qui penche A brisé le joug des amours.

Plein d'une tendre souvenance, Cultive en paix nos doux présents , Nous garderons à tes vieux ans Pour chaque jour une espérance.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Arbres et Ilots, oiseaux et roses, Oui, je vous crois; adieu Paris.

Je m'aauise aux plus simples choses; Quand je pense à Dieu, je souris.

Que me faut-il? Un peu d'ombrage, Quelques pauvres pour me bénir, Et, pour le long somme ;"! venir, Le cimetière du village.

Aussi l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

CHANSONS DE BERANGER

L'OFFICIER

Am >lc h Pipe <>e laluc.

— Voilà les hussanls; vicus, Kosctle; Devant la porte ils vont passer.

Ma sœur, viens; j'entends la trompette; Tiens! tiens! les voia-tu s'avancer?

ConibitMi (Je brillants jeunes lionunes! Qu'ils laissent d'amours à Paris !

Nous, paysannes que nous sommes, N'aurons point de si beaux maris I

CHANSONS DE BERANGER

Devant Rose, brune élancée, Un jeune officier passe alors :

— Amis , voilà ma fiancée ; Comptez, dit-il, tous ses trésors :

Œil vif, teint rosé, fine taille.

Oui, dans un an, à pareil jour, Je l'épouse, si la mitraille Permet de vivre à mon amour.

Ces mots d'un fou, dits au passage, Tu les entends, car tu rougis.

Rose, et, sans rien voir davantage, Tu rentres rêveuse au logis.

Depuis, Rose à part soi répète Ces mots qui lui semblent si doux ; Et, chaque soir, sur sa couchette, Pour l'officier prie à genoux.

Un an de rêves ainsi passe.

Le jour qu'il fixa brille enfin.

L'aube entrevoit Rose qui lace Pour lui son corset le plus fin.

N'entend-on pas quelque bruit d'armes?

Elle écoute, sort, rentre, sort ; Attend, attend, et, toute en larmes, A minuit s'écrie : — Il est mort 1

CHANSONS DE DERANGER

LES OISEAUX DE LA GRENADIÈRE

Am :

Comme en ses vœux l'homme s'abuso !

Le ciel permet qu'en ce réduit, Disais-je d'une voix qui s'use,
Mes derniers jours coulent sans liruit.

Et de ces murs le sort m'exile.

Adieu , fleuve , arbustes et fleurs ; Vous, de mes fruits joyeux
voleurs.

Oiseaux qui charmez cet asile. Oiseaux, adieu. Peuple heureux
et cliéri, En vous créant l'Éternel a souri.

.J'entends un oiseau me répondre :

«r Ami, pourquoi t'affliger tant?

« Sur nous l'orage vient-il fondre, « Un abri partout nous attend.

« Quand l'hiver, qui tout décolore, « ■ Dépouille jardins et forêts, t II reste encor quelques cyprès « D'où nos voix réveillent l'aurore. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri. En vous créant l'Éternel a souri.

ï La pauvreté, sombre nuage, « Bientôt, dis-tu, fondra sur toi.

a Jeune, tu bravais son passage;

Dh.

c Au soleil n'as-tu donc plus foi?

" Crois-nous, quelques routes nouvelles « Que ton vol prenne en son essor, « Si le nuage crève encor, « Un rayon séchera tes ailes. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et cliéri, En vous créant l'Éternel a souri.

' Tu nous as chanté, sous ces treilles, « L'aigle expirant, captif des mers.

« Apprends d'infortunes pareilles « A subir de communs revers.

« Va gaiement où le sort te pousse, « A la ville ou dans \m chalet.

« Pour ton nid , pauvre roitelet , « Que te faut-il ? Un peu de mousse. » Oiseaux, adieu. Peuple heureux et clu-ri. En vous

créant l'Éternel a souri.

" La fin de tout, nul ne l'ignore.

" D'avance tu sauras quitter 1 Ces rosiers qui sont près d'éclore, 1 Ces arbres qu'on t'a vu planter. <t Lorsqu'à partir tu te disposes, « Un corbeau te crie h l'écart :

(') La Grpiiadifro, pptilo lialiilation sur los bords ilo la I,nirp, vis-i-vis do Tours, dOrrite avec l".idmiral)l(" Lilont qu'on lui (•omiiit par M. do Halzac, qui y avait demciui; quelque temps avant moi. Le propriétaire de cette agréable maisonnette, l'excellent M. do Longpré , i qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mou séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire.

CHANSONS DE DERANGER

« Pour parer les tombeaux, vieillard, o Dieu partout a semé les roses. »

Oiseaux, adieu. Peuple heunnix et rluTi, En vous rréant l'Éternel a souri.

Oiseaux , merci ! Rome fut sage

De vous consulter autrefois ;

Je vais au plus prochain rivage (')

Vivre en un coin sous d'humbles toits.

Ici, vous qui du vieil ermite Picoriez en paix les raisins.

S'il a des arbres pour voisins, Venez charmer son nouveau gito.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Éternel a souri.

(') niii» Cliaivini^an , ;"i Toui";. (Nate île l'Eililein]

CHANSONS DE DERANGER

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

A sîu (Hoilo, à travers un nuage, L'aigle s'adresse : — On manque d'air ici ; Cette île d'Elbe est une étroite cage.

Paris m'attend ; qu'il dise : Le voici 1 Brille, et je pars. On manque d'air iri. VII.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse, Lorsque le ciel n'écoutait que ma voix; Lorsqu'un grand peuple , ivre de mon ivresse , Riait vainqueur au nez de tous les rois. Le ciel encor doit écouter ma voix.

CHANSONS DE BÉRANGER

Mais à ton feu ma fourlrr se renflamme ; Oui, h\ renai?. Do clochier en clocher, Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame. Que le drapeau qui dort sur ce rocher Vole avec moi de clocher en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple, qui l'appelle. Le voit de loin : — Français, séchons nos pleurs. C'est lui, c'est lui! que son étoile est belle! Il nous revient quand renaissent les fleurs. Aigle du ciel , tu vas sécher nos pleurs.

Salut! salut! Notre amour te seconde.

— Enfants, bonjour! leur dit l'aigle en passant. Soldats, bourgeois, paysans, tout un monde Lui crie : — A toi nos biens et notre sang!

— Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante,

Le cours rapide éblouit tout Paris ;

Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente.

Mêle à ses voeux des souvenirs chéris. (')

L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne? Tous sont au bal après quinze ans de deuil , (*) Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne Éteindre encor leur joie et leur orgueil. Ils dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle : Il revient ! Dieu! Pâlissent tous les rois. En vain l'orhostre au plaisir les appelle,

Sur les divans ils retombent sans voix, Dieu I que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ; Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais. Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies ; — Fuyons à Lille ; oui , fuyons à Calais. Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit : — J'arrive à peine; A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Que dans l'exil il faut qu'on me remmène
Tendre la main à des secours nouveaux.

A peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre, Ce prince est vieux;
peuple compatissant, Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,
Les pieds rougis du plus pur de ton sang, Laisse-le fuir, peuple
compatissant.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire. Mais quoi ! soudain son
étoile a pâli. Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre, Et dans sa gloire
il semble enseveli.

Malheur! malheur! son étoile a pâli!

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile Voit tout sanglant
tomber l'aigle abattu. Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.

L'étnilo nieurl. l'aigle tombe abattu.

(') Anniversaire de la naissance du roi de Rome.

(•) C'est en effet pendant nn bal do rois que se n-paiidii :\n
Vienne lu nouvelle du retour de Xapol,'oi> ,

CHANSONS DE BERANGER

LA ROSE ET LE TONNERRE

Aiu :

Clipz les Grecs, couleurs de luerveilles, Quel sort ne ni'eût-oii pas prédit?

Lauriers d'Homère, et vous, abeilles, (') Qui mettiez Platon en crédit; Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages; Abeilles, mieux que votre miel; Une rose et le l'eu du ciel De mon destin ont été les présages ; Une rose et le l'eu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie, Quand ma mère , au temps des l'rimas , D'une rose eut, dit-on, l'envie. Pour la reine on n'en trouvait pas.

Ce désir vain fut-il la cause Du signe qui m'a couronné?

Ah I Dieu m'avait prédestiné !

Son doigt au front me peignit une rose ; (-) Ah I Dieu m'avait prédestiné 1

Oui , sur ce front brille l'image D'une rose dont les couleurs S'avivaient lorsqu'en mon jeune ûgc

Avril aux champs semait ses lleurs.

Une dame à robe étoffée.

Baisant mon front, disait toujours :

Tu seras béni des amours.

Ces mots si doux me semblaient d'une fée : Tu seras béni des amours !

Des trop longs pleurs de l'élcgie Je dus urfranchliir la beauté.

Amours, dans ma mythologie, Dieu sourit à la volupté.

Je vous prophétise une autre ère :

La femme engendrera la loi.

Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

Qu'en son époux Eve retrouve un frère ; Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

Mais aux doux chants ma voix sans doute Devait mêler des sons plus fiers.

Vient un orage : enfant, j'écoute Ce char qui roule armé d'éclairs.

Sur moi du nuage qui crève Le tonnerre tombe étouffant. (')

(') Iloniuro l'ut, dit-on, trouvé au boile du llcuvo Méliisiguo , bous un boicoau do lauriers; et dos abeilles, dit-on .lussi. dc'posaient leur miel sur les livres du jeune IMatou endormi. Je demande pardon i eei deu\ noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un cliansonnier.

(') Ma iitre eut en cïet le désir d'une rose dans le premier mois de sa grossesse, en plein coeur d'hiver. Mes vieux parents ne manqueroiU pas d'attribuer ;\ cette eiwie non satisfaite une espèce de rose colorée que je portais au front, mais que l'âge lit disparaître il plus de quinze ans. La tante qui m'a élevé en retrouvait encore la tr.icc au retour du printemps.

C) Dans deux de mes chansons , j'ai déjà. fait allusion A cette particularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eut mieux v.alu que ces prétendus pronostics pour devenir un jour un homme remiirquable; mais qu'on pardonne au rimcur de les a>oir rappelés ici.

Pourquoi pleurer le pauvre cufaut?

Aux longs ennuis son bou ange l'enlève.

Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

Hélas ! le ciel me fait renaître.

Que voulait-il me présager?

Moi, né faible, j'aurai peut-être . Ide ses rois un peuple à venger.

Oui , des Français que j'encourage

Les foudres sont près d'éclater.

Tremblez, Bourbons, je vais chanter; J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage.

CHANSONS DE BERANGER

Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma tlestinée.

Atlieu l'amour qui me soutint!

Dès longtemps la rose est fanée Le feu du ciel en moi s'éteint.

A la nuit, qui vient froide et noire Du foyer gagnons la chaleur.

Comme l'éclair, comme la Heur, Meurent, hélas! amour, génie et gloire; Comme l'éclair, connue la Heur.

SAINTE-HELENE

Am du lu IlC'|>ublii|Uc

Sur uu volcau donl la bouclie cullamniec Jette sa lave à la mer
qui l'étreint, Parmi des flots de cendre et de fumée Descend un
ange, et le volcan s'éteint.

Uu uoir démon s'élaue du cratère :

— Que me veux tu, toi reste pur et beau? L'ange répond : —
Que ce roc solitaire, Dieu l'a dit, devienne un tombeau.

CHANSONS DE BERANGER

Mais le démon : — Ceste ile est mon Téiiare. Là j'espérais d'un
déluge effrayant Lancer les feux sur l'Argonaute avare Qui par ici
tenterait l'Orient.

Et l'envahir I Une dépouille humaine Souiller ces mers,
vierges de tout vaisseau! Jusqu'ou le monde a-t-il poussé la
haine, Qu'ici Dieu lui cache un tombeau?

Pour quel colosse éteint-on le cratère?

Un roi sans doute, un héros hasardeux.

Tous ont de morts si bien jonché la terre.

Que place un jour doit manquer pour l'un d'eux.

De tant d'États au cercueil d'Alexandre

Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?

— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre : Ce roi n'a plus même un tombeau I

L'autre repart : — Quels restes de grand homme Un jour ici seront donc déposés?

En ce moment César tombe dans Rome Sous les poignards à son sceptre aiguisés.

— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture; Mais, quand va naître un monde tout nouveau, Les loups du Nord viendront chercher pâture

Sur les débris de son tombeau.

L'être infernal, alors, baissant la tête. Dit en soi-même : — Est-ce donc pour celui Qui, ralliant le monde en sa conquête, Va lui donner une croix pour appui?

L'ange l'entend : — Silence 1 esprit rebelle ! 11 ne craint, lui, ni chacal ni corbeau; Car, dans Sion, c'est moi, lampe lidèle. Qui veillera sur son tombeau.

Démon, écoute. Avant deux mille années.

Un conquérant, empereur des Gaulois, Terminera d'immenses destinées Sur cet écueil , à la honte des rois.

Pour le punir d'attarder dans sa route L'humanité qu'éblouit sou drapeau, Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte, Une prison et son tombeau.

Privé pour lui de ton trône de laves, Sois son geôlier, prends des traits odieux ; Trouble ses nuits , resserre ses entraves ; Tiens

de ses maux la coupe sous ses yeux. Cet homme, ainsi purifiant sa gloire. Pour l'avenir redevient un flambeau.

Sur l'infortune achève sa victoire Et des rois triomphe au tombeau.

Loin du démon, loin de ces tristes plages. L'ange à ces mots revoile aux pieds de Dieu , Dont l'œil déjà voit à travers les âges Le grand captif expirer dans ce lieu.

Quelques amis en pleurs sont venus prendre De l'astre éteint le glorieux fardeau.

Dieu joint sa main aux mains (qui vont descendre Napoléon dans son tombeau.

CHANSONS DE BÉRANGER

ASCENSION

Am : Soir t^l matin sur la fongtre. ou Ce magistrat irr«. ^procIt»bIe.

Géant ailé, géant immense, En rêve aux astres m' élevant , Des soleils j'y vois la semence Et ce que Dieu cache au savant.

Dieu donne aux anges qu'il préfère Un instrument harmonieux.

Qui, résonnant sur chaque splu^re, La diriae à travers les cieux.

Ma confusion est profonde.

Est-ce donc là notre séjour?

— Oui, dit l'ange, voilà ce monde

Dont peu d'entre vous font le tour.

Ton œil y distingue sans doute

Ces monts qui sont géants pour vnu».

Et votre océan , cette goutte

Qui suffit à vous nover tous.

Notre soleil garde sa lyre , Sirius marche au son du cor, Sur
Jupiter l'orgue soupire, A Saturne la harpe d'or.

Devant ces corps, masse infinie.

J'ai crié : Gloire au Créateur !

Plus ému de leur harmonie Qu'effrayé de leur pesanteur.

Quoi! notre gloire impérissable, Nous la bâtissons là-dessus 1
Mais qu'importe ce peu de sable Où s'entassent nos vo?ux déçus?

Qu'importe en quelle étroite bière Nos os tomberont de sommeil ;
Aux mains de Dieu, grain de poussière, L'homme pèse plus
qu'un soleil.

Dans mon vol, sous mes pieds, qu'entends-je?

C'est le son triste d'un pipeau,

Qui mène au gré d'un tout jeune ange

L'un des corps nains du grand troupeau.

Petit globe, objet de risée!

On dirait, à le voir courir,

Du savon la bulle irisée

Qu'un souffle fait naître et périr.

Je demande à l'enfant céleste Si c'est son jouet dans les cieux.

— Énorme géant, sois modeste.

Dit-il, regarde, et juge mieux.

Je me penche alors sur la boule.

Prêt à la prendre dans ma main.

Dieu ! j'y vois s'agiter la foule Que nous nommons le genre
hunuiiii.

Espère enfin, mon âme, espère ; Du doute brise le réseau.

Non, ce globe n'est pas ton père ; Le nid n'a pas créé l'oiseau.

J'en juge à l'effort de ton aile, Qui s'en va les cieux dépassant :

Pour l'engendrer, noble immortelle.

Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible Au lit fangeux du fleuve
humain.

Mais, quand d'un accent indicible L'ange me dit : — Frère, à
demain I La comète, horrible merveille, De ce globe accroche l'es-
sieu ; Du choc il tombe ; je m'éveille , Le jour brille, et je bénis
Dieu.

CHANSONS DE DERANGER

DIX-NEUF AOÛT

A MES AMIS

Am : Ainsi jadis un gi'.ind proiilii'te.

Dix-neuf août I Dieu! quollo dato!

Mes chers amis, à jour pareil, Je vins sur notre terre ingrate
Traîner cinq pieds d'ombre au soleil.

Voyant, à l'heure d'apparaître, Mon bon ange saisi d'effroi, Je
fis bien des laçons pour naître.

Mes amis, pardonnez-le-moi. [Bi/;.)

Mon ange me prête main-forte ;

Mais un docteur aux bras de fer (')

De mon gîte forçant la porte,

Je sors comme on entre en enfer.

Pour moi quels tourments vont donc suivre

L'épreuve où je viens d'être mis?

Je crains déjà de longtemps vivre.

Pardonncz-le-moi, mes amis.

Mon bon ange alors me révèle L'avenir qui m'est réservé :

Comme un pauvre joueur de vjelh', Je chante en battant le pavé.

Mon indigence est poursuivie, On m'emprisonne au nom du roi.

J'hésite à mener cette vie.

Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore Pour mon pays de longs combats, Une liberté dont l'aurore Se fond en brumes et frimas.

Un siècle naît, qui rien ne fonde, La gloire y tombe en désarroi.

Oii I que j'ai regret d'être au monde ! Mes amis, pardonnez-le-nioi.

Mais en riant j'aurais dû naître, Si mon bon ange eût dit d'abord : L'amitié viendra sur ton être Verser l'oubli des maux du sort.

Moi dont elle a séché les larmes, Moi qu'à son culte elle a commis.

J'aurais dû pressentir ses charmes.

Pardonnez-le-moi, mes amis.

(') Ma mère souffrit pendant plusieurs jours avant de iiio niel-trc au nionJe, et ne put être délivrée que par leforceps, qu'on n'employait alors que dans les cas extrêmes.

CHANSONS DR DERANGER

IL N'EST PAS MORT

Am lies Trois couleurs.

A moi poklnt, h vnns gfn? do village, Depiiis huit an? on dit :
«Votre empereur i A dans nne île achevé son naufrage; " Il dort
en paix sous un saule pleureur. »

Nous sourions à la triste nouvelle.

o Dieu puissant qui le créas si fort .

Toi gui d'en haut l'as couvert de ton aile,

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

(') L'idéo qui a fait faire cette chanson a bien longtemps rdgné
au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouTritr«s
(les villes. Pput-ôtrc même trouverait-on encore, dans quelque
province, des individus qui conservent cette superstition
populaire.

VII

CHANSONS DE BÉRANGER

Lui, mort ! oh ! non. Quel tremblement de terre, Mais dans
Paris, parmi le peuple en fête,

Quelle comète annonça son trépas?

Croyons plutôt que la riche Angleterre Pour le garder a man-
qué de soldats.

Les étrangers qu'épouvantait sa gloire Feignent en vain de dé-
plorer son sort ; En vain leurs chants exaltent sa mémoire,

J'ai cru le voir; je l'ai vu : c'était lui. De-la colonne il contem-
plait le faite.

Emu, troublé, je cours; il avait fui.

Reconnaissant un vieux compagnon d'armes, Si de ma joie il a
craint le transport. Pour se cacher ma joie avait des larmes.

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort? N'est-il pas
vrai, mou Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle ,

Et de sa main il m'attacha la croix ;

.J'ai toujours ^^I, moi qui portais son aigle,

La mort en lui respecter notre choix.

Et des Anglais auraient cloué sa bière !

Et de sa tombe ils défendraient l'abord !

Et sous leurs pieds il deviendrait poussière !

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave, Pour nous servir veut
qu'il y soit passé. Il mène au feu le Mahratte si brave, Et des An-
glais l'empire est menacé.

Courant, volant, foudroyant des murailles, Oui, de l'Asie il re-
vient par le nord. Hélas 1 sans nous qu'il livre de batailles 1 N'est-
il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;
Que, depuis lors, dans son immense empire.
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être : il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?
Des nations chacune a sa souffrance :

Il manque un homme en qui le monde ait foi. C'est lui qu'on
veut ; rends-le vite à la France, Mon Dieu; sans lui je ne puis
croire en toi. Mais , loin de nous , sur des rochers funestes , Dans
son manteau si pour toujours il dort. Ah ! que mou sang rachète
au moins ses restes ! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas
mort?

\,lll,"", .>

ify^ j

CHANSONS DE BERÂNGER

LA LEÇON D'HISTOIRE

Am (iu liallel des Pierrots.

Le grand captif à Sainte-Hi"lrac , Souffrant, promenait son ennui.

Un enfant, de fleurs la main pleine, Pour le fêter court après lui.

Napoléon s'assied , l'embrasse :

— Viens, lui dil-il en soupirant; Le mien sans doute a même grâce.

Viens sur mon cœur, fils de Bertrand.

Mon fils, que te fait-on apprendre?

— Sire, l'histoire; et, ce matin.

Mon père en français m'a fait rendre Sur Rome un passage latin.

— Et notre liistoire, on l'abandonne!

Si grands qu'aient été nos aines,

La France, enfant, vaut bien qu'on donne Son lait de mère aux nouveau-né?.

— Oh! sire, je sais notre histoire.

J'ai lu les Gaulois nos aïeux; Les Francs, Clovis et la victoire Qui lui lit abjurer ses dieux.

Avant qu'il eût fondé le trône.

Combien j'admire, en ces temps-là, Geneviève qui fait l'aumône

Et sauve Paris d'Attila.

.l'ai lu les Sarrasins d'Espagne, Que Martel remplit de terreur;
Les conquêtes de Charlemagne , Salué dans Rome empereur ;

Philippe-Auguste et les croisades, Et de fers saint Louis chargé
:

Héros qui soigne les malades.

Roi qui pleure avec l'affligé.

— Mon fils, c'est le plus honnête homme Qui d'un peuple ait
dicté les lois.

Nomme à présent nos guerriers, nomme Les plus fameux par
leurs exploits.

— Bayard, Condé, Guesclin, Turennc, Sire ; mais ce qui doit
toucher,

C'est Jeanne Darc, lorsqu'on la traîne Pour mourir au feu d'un
bûcher.

— Ah! mon enfant, ce nom réveille Le plus beau souvenir
français.

De son sexe elle est la merveille Dans les combats, dans son
procès!

D'un ange éblouissant mirage, Jeanne, échauffant tout de sa
foi, Fille du peuple, a fait l'ouvrage Où succombaient nobles cl
roi.

Née aux champs , d'art et de science Un rayon d'en haut lui
tint lieu; Oui, puisqu'elle a sauvé la France, Sa mission venait de

Dieu.

Faut-il une pure victime Au salul des peuples souffrants.

Dieu, pour ce dévouement sublime.

Choisit une àmc aux derniers rangs.

CHANSONS DE BERANGER

Huutu et luullieur à i^ui t'outrage, Vicrye, sœur des iilus
grauds héros!

Que le ciel châtie en notre âge Les Anglais, tes lâches
bourreaux!

De leur orgueil ils vont descendre, Et le Dieu dont la voix
t'arma Pour leurs fronts a gardé la cendre Du bûcher qui te
consuma.

Alors, oubliant (|ui l'écoute.

Il s'écrie : — Anglais inhumains.

Comme elle, ici, bientôt sans doute, Je sortirai mort de vos
mains.

Mais, pour braver vos sentinelles.

Pour fuir vos brutales clameurs, Jeanne au bûcher trouva des
ailes.

Et moi , depuis cinq ans je meurs !

L'enfant , à ces mots , fond en larmes ;

Le vieux soldat s'en attendrit,

— Près de nos geôliers sous les armes,

Vois ton père qui te sourit.

Cours le chercher; ma force expire;

Cours : c'est son bras qu'ici j'attends.

Hélas! sans me voir lui sourire,

Mon fils pleurera bien longtemps.

.^J^^g^l ,_ga

MADAME MERE

Mn

La noble dame, en son palais de Rome, Aime à filer; car, bien jeune, autrefois.

Elle allaitait ou allaitant cet homme Qui depuis l'entoura de reines et de rois.

(') M^m* LiLlita Bonaparte, qu'au temps de l'empire on appelait Madame Mère, habitait à Rome son palais, le seul qui ne fut pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François, père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'a-t-on dit, et des femmes corees, mûries d'une couillonne élevée.

Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille servante d'Ajaccio, qui l'avait aidée à élever ses nombreux enfants, et

qui jouissait de l'intimité duo à uu si long attachement.

CHANSONS DE DERANGER

Près d'elle, assise, est la vieille servante Qui, nouveau-né, le
reçut dans ses bras. An bruit de leurs fuseaux elles disent : — Hé-
las! Que la fortune est décevante I

Madame attend un message de Vienne.

Fils de son fils, elle te sait mourant.

— A son cbevet point de mère qui vienne Veiller, prier, pleu-
rer, dit-elle en soupirant.

J'ai vu la mnrt fuir aux cris d'une mère ;

Mais lui, né roi , le pauvre infortuné, A nos vainqueurs d'un
jour otage abandonné, Meurt de la gloire de son père !

Sans cette gloire , ah ! le père lui-même Vivrait encor, soleil de
mes vieux jours. Un ancien roi, privé du diadème,

Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours; Mais de son
char qu'un victorieux tombe. Soudain les rois, qui se proster-
naient tous,

Courent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux, Du pied
le pousser dans la tombe.

Dieu réleva si haut, qu'un noir présage

Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé.

Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage, Au vieux monde
croulant donne un Messie armé;

Mais, tout le temps de l'incessante lutte

Où son génie étonna l'univers, Tremblante, je veillais, tenant les bras ouvert? Pour le recevoir dans sa chute.

Napoléon , sous le toit de tes pères, Ton premier âge à flots purs s'écoula.

Tu m'aimais tant! Ah! chéri de tes frères, Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli là! Là de tes fils Dieu bénirait le nombre; J'y vois à peine, il? guideraient mes pas;

Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas?) Moins amers couleraient dans l'ombre.

Ton fils sans doute , en longues rêveries , Vers son berceau qu'entourait tant d'amour Revole encore , et dans les Tuileries

Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour. Bien jeune instruit par sa mère elle-même Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds.

Son cœur aura surpris des souvenirs haineux Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

Vierge Marie , ah ! tenez lieu de mère

A cet enfant qui m'a souri si beau.

L'unique vœu de ma vieillesse amère.

C'est à sa piété de devoir un tombeau.

Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,

Sans être roi, ni vengeur ni vengé.

Que dans Paris un jour l'enfant rentre charge De la dépouille
paternelle.

Mais on annonce un messenger de Vienne.

— Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. Elle sait tout ; il faut
qu'on la soutienne ;

Elle semble à genoux prier sur un cercueil.

— Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes. Dit-elle enfin
après un long effort ,

Adieu I l'enfant n'est plus I Ah ! tout mon fils est mort. Hélas!
et je n'ai plus de larmes.

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,

Napoléon, c'est ici le dernier.

Républicain, s'il a blâmé l'empire.

Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.

Pour réveiller notre France abattue.

J'exaltai l'homme et non le souverain.

Puisse la main du peuple incruster dans l'airain Mon nom au
pied de ta statue I

CHANSONS DE BERANGER

BÛNDY

Air ; C'««l ramoïir, l'amour, l'am»iir.

Oftns titrés, Lettrés .

Mitres , Banquiers, corsaires Et faussaires ; Gens titrés , Lettrés , Mitres, Accourez, accourez 1

L'or et l'argent sont nos idoles ;

Rester pauvre est de mauvais goût.

Votes, serments, écrits, paroles,

On trafique aujourd'hui de tout.

Tout se vend , tout s'achète , Honneurs, emplois, brevets.

Quand Vespasien répète :

Cela sent-il mauvais?

Gens titrés , Lettrés , Mitres , Banquiers, corsaires Et faussaires ; Gens titrés, Lettrés , Mitres , Accourez , accourez !

Prêtre, du ciel ouvre la porte.

Pour mon salut passons marché ; Grand avocat , combien rapporte Le crime au supplice arraché?

Qu'il Waterloo succombe Un peuple de héros.

Marchand, fouille leur tombe, Fais argent de leurs os.

Gens titrés Lettrés , Mitres, Banquiers, corsaires Et faussaires ; Gens titrés.

Lettrés, Mitres, Accourez, accourez

Si l'industrie aux bras sans nombre Nous prépare un monde meilleur, Des forbans l'entravent dans l'ombr.' Malgré bourgeois et travailleurs.

Cette bande honnie

Enfle son riche avoir

Des sueurs du génie,

Des pleurs du désespoir.

Gens titrés , Lettrés, Mitres , Banquiers, corsaires Et faussaires ; Gens titrés, Lettrés, Mitres, Accourez, accourez

CHANSONS DE DERANGER

La royauté , veuve de pompe , N'rtale plus que des haillons;
Pourtant du peuple, qui s'y trompe, La couronne obtient des millions.

Plus d'un roi qui l'écorne

Tend ce vieil oripeau ,

Comme un gueux, sur la borne,

Aux sous tend son chapeau.

Gens titrés, Lettrés, Mitres , Banquiers, corsaires Et faussaires
; Gens titrés, liettres.

Mitres, Accourez, accourez!

Venez; la fortune vous guide,

Sa voix vous révèle im trésor ;

A Bondy, dans un lac fétide,

Elle cache des monceaux d'or.

En vain l'odeur révolte,

Un roi court le premier.

Point de riche récolte

Sans beaucoup de fumier.

Gens titrés.

Lettres , Mitres, Banquiers, corsaires Et faussaires; Gens titrés, Lettres , Mitres, Accourez, accourez!

Quoi ! le poète à la richesse Fait sacrifice de ses goûts 1 Frais parvenus, vieille noblesse, Pèchent l'or aux mêmes égouts.

Le joueur suit ses pontes.

Le pauvre un numéro ; Hélas ! et que de comptes Soldés par le bourreau !

Tous, oui, tous, dans l'infeste mare, Criant : De l'or! plongent soudain.

Moi, j'en pleure, et la foule avare Raille mes pleurs et mon dédain.

Vieux de la république,

Vieux de Napoléon ,

Allez, troupe héroïque,

Fermer le Panthéon.

Gens titrés, Lettres, Mitres, Banquiers, corsaires Et faussaires ; Gens titrés , Lettres, Mitres, Accourez, accourez!

Gens titrés , Lettrés , Mitres, Banquiers, corsaires Et faus-
saires ; Gens titrés.

Lettrés , Mitres, Accourez, accourez!

CHANSONS DE BÉRANGER

AU GALOP

Am : Cuinmissaire.

Aimons vite, Pensons vite ; Tout invite A vivre vite.

Aimons vite, Pensons vite.

Au galop, Monde falot I

CHANSONS DE BÉRANGER

Au galop, toujours, toujours.

Du fouet le Temps nous presse, Sans respect pour la sagesse,
Sans pitié pour les amours.

A cheval sur nos chimères, Courant jusqu'au débotté, Faisons,
pauvres éphémères.

D'un jour une éternité.

Aimons vite ,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite ,

Pensons vite.

Au galop , Monde falot !

Patriarches , à loisir Vous aviez le temps de vivre.

Le temps de soigner un livre, Un calcul , même un plaisir.

Vous offriez aux plus fières Deux siècles de vœux constants, Et
donniez les écrivains A des marmots de cent ans.

Aimons vite ,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite ,

Pensons vite.

Au galop.

Monde falot 1

Dieu nous a rogné le temps, Lui qui taille en pleine étoffe.

Gare qu'une catastrophe N'abrège encor nos instants !

En boutons cueillons les roses , A^erts encor les fruits nou-
veaux ; Surtout ne faisons de pauses Que pour changer de
chevaux.

Aimons vite ,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite ,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot I

Destin, de milliards en tas Fais-moi faire la trouvaille.

Destin me répond : Travaille !

Soit; je vais mettre habit bas.

Pourtant un point m'importune Promets-tu de me donner Sk
mois pour faire fortune.

Un an pour me ruiner ?

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite ,

Pensons vite.

Au galop , Monde falot !

Votre amour nie ferait dieu :

M'aimez-vous , Mademoiselle Soupirez un mois, dit-elle.

Un mois! c'est la mort. Adieu!

CHANSONS DE BERANGER

Viens, me crie une friponne Qui du temps sait mieux user ;
Chaque baiser qu'on se donne Peut être un dernier baiser.

Aimons vite ,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot 1

La gloire à son hameçon Voudrait m'arrêter en route ; Mais
trop réfléchir me coûte , Je m'en tiens à la chanson. Quel bien
veut-on que me fasse L'honneur promis à mes os D'un marbre où
mon nom s'efface Sous le pied de tous les sots?

Aimons vite, Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop.

Monde falot !

Au galop donc, mes amis, Ephémères d'un vieux globe!

Au néant s'il se dérobe, C'est qu'à courir il s'est mis.

Notre vie ainsi lancée Ira, cent fois dans un jour.

De l'amour à la pensée , De la pensée à l'amuur.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

XvL galop.

Monde l'alut 1

A LA GRE.NADIERE. PRES DE TOUR

Air : Quand des ans la (leur prmtaniere.

Avec Dieu bii-n souvent je cause; Il m'écoute, et, dans sa bonté, Me répond toujours quelque chose Qui toujours me reud la gaieté.

Bien triste, uu jour, j'ose lui dire : Je vois poindre mes soixante ans.

Des vers en uioui le souffle expire :

De quelles fleurs parer le temps?

Le vin rallume en nous la joie ; Mais, bien que Dieu nous l'ait peruii.-, Que faire du peu qu'il m'envoie.

Loin de tous mes bous vieux amis?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.

Mon co.'ur en vains soupirs se i'oud ; C'est le poisson qui toujours nage Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes j Crains l'oubli, m'a-t-on répété; Travaille, et prépare à tes restes Uu parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge, Plus de voix pour rien chançonner;

S'il fait eucor marcher l'horloge.

Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage, Yoilà mon lot. Mais que le ciel M'accorde un des plaisirs du sage :

Au pauvre ermite un peu de miel 1

Dieu bon, avec toi ma tendresse De tout mot pompeux se défend ; Dieu bon , pitié pour ma faiblesse !

Donne un jouet au vieil cufaut.

J'ai dit; soudain je vois éclore Des fleurs, et ces fleurs fourmiller, Où tous les brillants de l'aurore, S'enchàssant , viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place ; Le sol s'enrichit de présents.

De ce coin Dieu veut que je fasse Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite L'ombre et les parfums dans ce lieu ; Oiselets qu'une feuille abrite , Célébrez la bonté de Dieu.

CHANSONS DE BIORANGER

LE MATELOT BRETON

Aii\ du vaiule\illo lie lo l'elile Gouveruaulo.

Les gais vendangeurs du village Dinent à l'ombre au bord d'un champ.

Passé un matelot qui voyage , Pieds nus, et qui »il'llo en marchant.

— Jeune homme , que Dieu t'accompagne ! D'un amoureux tu vas le pas.

— Je suis enfant de la Bretagne , Et ma mère m'attend là-bas.

CHANSONS DE BERANGER

— D'où viens-tu? — Des rives du Gauc, Où j'ai failli périr au port.

Sauvé des flots par mon bon ange , Des Anglais m'ont pris à leur bord.

Grâce à leur brave capitaine , Prisonnier chez nous autrefois , Je viens de voir dans Sainte-Hélène Celui qui fait si peur aux rois.

A ces mots, découvrant leur tête, Les villageois de crier tous :

— Quoi ! tu l'as vu ! Viens , qu'on te l'ait ! A sa gloire bois avec nous.

Revient-il? Qu'attend-il encore?

Sans berger que peut le troupeau?

A nos clochers quand donc l'aurore Saluera-t-elle son drapeau
?

— Je ne sais pas ce qu'il médite ; Mais le capitaine, au retour,

En découvrant l'île maudite , S'écria : Quel affreux séjour!

Enterrer dans ce vieux cratère Tant de génie et de valeur !

Enfants , respect à l'Angleterre ; Mais aussi respect au mal-
heur !

Comme il savait qu'en mou jeune âge J'appris l'anglais sur un
ponton :

Dans ce port, me dit-il, sois sage, Et parle bas, petit Breton.

Là règne un monstre de police ; Crains qu'Hudson ne te voie
erraut.

Serpent venimeux, il se glisse Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

Mais au port, où je descends vite, On m'indique un point au
couchant

Que l'empereur souvent visite.

J'y cours, j'y grimpe en me cachant.

Tapi sous un roc, là, j'espère, Muni de pain pour quelques
sous.

Voir passer celui dont moû père Disait : C'est notre père à
tous.

J'y reste en vain deux nuits entières; Quand, désolé, je m'en allais, S'élance d'arides bruyères Un des plus jolis oiselets.

Sur ma tête il vole, il tournoie.

Mêle un cri doux à ses ébats.

Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie ; J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

Dieu soit béni I car, sur la route ,

Dans un groupe aussitôt paraît

Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.

Où n'ai-je pas vu sou portrait?

J'en crois mon cœur qui bat plus vite ,

Et l'oiseau, cet avant-coureur.

A genoux je me précipite.

En criant : Vive l'empereur I

— Qui donc es-tu, brave jeune homme?

Me vient-il dire avec bonté.

— Sire , c'est Geofroy qu'on me nomme ; Je suis un Breton entêté.

Faut-il porter quelque parole A vos amis? J'y vais courir.

Même à la mort s'il faut qu'on vole.

Sire, pour vous je veux mourir.

— Français, merci. Que l'ail ton père?

— Sire , il dort aux neiges d'Eylau.

Auprès de vous mon plus grand frère Mourut content à Waterloo.

CHANSONS DE BERANGER

Ma mère , honnête cantinière , Revint, en pleurant son époux,
Au pays où , dans sa chaumière , Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource , Dit-il ému; tiens, prends ceci; Pour ta mère, prends cette bourse :

C'est peu; mais je suis pauvre aussi.

Je baise la main qu'il me livre :

— Non , sire , gardez ce trésor.

Nous, toujours nos bras nous font vivre; Pour vos besoins gardez cet or.

Il sourit, me force à le prendre ; Puis du doigt m'indique avec soin
Comment au port il faut descendre, Et des gardes me tenir loin.

— Ah! sire, que n'ai-je des armes!

Mais il s'éloigne soucieux,

Et longtemps, à travers mes larmes.

Je reste à le suivre des yeux.

Je rejoins sans mésaventure Le vaisseau, qui déjà partait.

Le capitaine, à ma figure, Devina ce qui m'agitait.

— Tu l'as vu, se prend-il à dire ; C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,

Plus que les grands de son empire, Le peuple a souvenir de lui.

M'enviant un bonheur semblable, Tout l'équipage m'admirait.

Et le capitaine à sa table M'admit le quinze aofit, moi, pauvret.

Combien je pris terre avec joie I Sûr de dire , en rentrant chez nous :

Mère, de l'or qu'il vous envoie L'empereur s'est privé pour vous.

Avec plus de ferveur encore Elle va prier Dieu pour lui , Sachant quel climat le dévore, Sachant ses maux et son ennui.

Six mois de plus d'un tel martyr , Et peut-être sur ce coteau Bientôt reviendrai-je vous dire :

Il n'est plus; j'ai vu son tombeau.

Geoffroy se tait ; et du village Femmes et filles tout d'abord , L'œil en pleurs, vantent son courage Et du captif plaignent le sort.

Les hommes sont émus comme elle? : — Honneur, répètent-ils entre eux, A qui nous donne des nouvelles Du grand empereur malheureux !

CHANSONS DE BERANGER

PETIT BONHOMME

A MON VIEIL AMI LAIS.NEY, OII m'KCRIVAIT I « PETIT BONHOMME VIT EKCORE » (')

Air du vaudeville de la Pelile CuuvernaiÛe

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas, Quand maint sot, quand mainte pécore, Échappent cent ans au trépas?

Envie et haine , il vous ignore ; Fortune, il rit de tes appas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Petit bonhomme vit encore.

Eh 1 pourquoi ne vivrait-il pas?

Au Parnasse, dès notre aurore, C'est lui qui m'a marqué le pas.

Qu'un siècle et plus sa voix sonore Chante aux enfants leurs grands-papas 1 Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

S'il ne peut plus mordre à la pomme

Qu'Adam a greffée ici-bas.

Il n'en dort pas moins d'un bon somme,

N'en fait pas moins quatre repas.

Il vit encor, petit bonhomme.

Elil pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh 1 pourquoi ne viwait-il pas ?

Quand des hivers s'accroît la somme, On rêve à ses jeunes ébats.

Plus d'un rayon réchauffe et dore Le vieux pin chargé de frimas, l'etit bonhomme vit eiicure.

Eh! pourquoi no vivrait-il pas?

(') Cette clianson n'est pas cligne de riinprc.--sion , mais je la garde comme le dernier souvenir d'une \ieille amitié.

CHANSONS DE BERANGER

UNE IDÉE

Am : Soir pi matin sur la futisère.

Des maux présents l'âme obsédée Je rêvais en vrai songe-creux, Quand devant moi passe une idée.

Une idée! Oui, bourgeois peureux.

Celle-ci, Messieurs, jeune et belle, Est faible encor; mais je prétends, Si le bon Dieu prend pitié d'elle.

La voir grandir en peu de temps.

CHANSONS DE BERANGER

Je lui crie : — Où vas-tu, pauvrette?

Maint gendarme t'attend là-bas ; Des mouchards la foule te guette ; Le commissaire suit tes pas.

— Tant de peine qu'on leur voit prendre. Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :

Du peuple ils me font mieux comprendre; C'est un commentaire obligé.

— Moi qui suis vieux, pour toi je tremble; On va te barrer le chemin.

Vois ces bataillons qu'on rassemble , Ces escadrons le sabre en main.

— Bien mieux que tambours et trompettes Réveillant un cœur endormi ,

Je passe entre les baïonnettes Pour recruter chez l'ennemi.

— Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie; On détruira jusqu'à ton nom.

Vois-tu venir l'artillerie?

La mèche approche du canon.

— Peut-être aussi sera-t-il nôtre, Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un autre :

Il peut demain plaider pour moi.

— Les députés t'ont prise en haine.

— Au plus fort ils donnent raison.

— Les ministres forgent ta chaîne.

— Mes ailes poussent en prison.

— Contre toi l'Église aussi gronde.

— A son encens j'aurai mon tour.

— Les rois te bannissent du monde,

— Je me cacherais dans leur cour.

Mais soudain quel affreux carnage !

Partout du sang ! partout la mort !

La discipline ôte au courage Le prix d'un héroïque effort.

C'est eu vain. Plus forte et plus calme, L'Idée , embrassant uu
tombeau , Aux vaincus décerne une palme Et s'envole avec leur
drapeau.

CHANSONS DE BERANGER

A UN JEUNE CRITIQUE

Ain : Ainsi jadis un grand prophète

Eh qu'il jeune et docte critique,

Vous recourez à mes avis !

Soit I je prends le ton dogmatique,

Contre le faux goût je sévis.

Il se peut qu'au but je ramène

Quelque esprit las de ses écarts.

Maint aveugle a tiré de peine

Des gens perdus dans les brouillards.

Combien je hais la vaine pompe De tous nos vers retentissants
I Faut-il qu'ainsi l'on te corrompe, o langue si chère au bon sens I
Si tu subis la loi hautaine De tous nos bruyants novateurs.

Bientôt Racine et la Fontaine Auront besoin de traducteurs.

Notre muse dévergondée , Refaisant le monde à l'envers, Sous
sa forme écrase l'idée , De pluriels boursofle ses vers.

Admirez ses monstres féroces, Ses vésuves, ses océans, Ses hé-
ros, qui sont des colosses.

Ses gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goût dégénère.

Qu'un peuple ait reconquis ses droits, Il étend son diction-
naire Pour suffire à de libres voix.

Ce trésor commun nous défraie , Mais n'y puisons qu'avec
grand soin ; N'altérons pas une monnaie Que le peuple marque à
sou coin.

Notre langue aime le mélange Du sublime et du familier, Et,
rebelle à tout luxe étrange, Craint le pédant et l'écolier.

Pour l'éloquence elle a des armes , Pour l'amour de tendres
échos , Mais à qui veut tirer des larmes Défend de torturer les
mots.

Elle exige que la pensée Règne partout sans faux atours.

Voyez cette foule pressée D'enfants qu'attirent les tambours.

Là se carre un géant vulgaire, Empanaché, tout cousu d'or.

Pour eux c'est le dieu de la guerre : Vive le beau tambour-ma-
jor !

Mais observez ce petit homme

Si simplement vctü, là-bas.

Sur la neige il faisait un somme

Quand marchaient ses nombreux soldais.

Il prend sa lunette, il regarde :

— C'est bien; mes ordres sont remplis,

Dit-il. Faites donner ma garde.

Quel est ce lieu? — Sire, Austerliti!

Cet homme-là, c'est la pensée,

Sans vains ornements , sans grands mots ,

Par la gloire récompensée

Chez l'auteur ou chez le héros.

Qu'au bon sens la critique unie,

Des écrivains réglant l'essor,

Ne soufre plus que le génie

Se déguise en tambour-major.

CHANSONS DE DERANGER

DAME MÉTAPHYSIQUE

Air ilu ballel des l'ierroU.

Un jour dame Métaphysique

Me dit : a Petit rimeur, allons I

" Prends uu toi plus philosophique;

o Monte dans un de mes ballons.

« Je suis la grande aéronaute ,

« Faisant pâître au ciel mon troupeau.

< ■ Nous y tenons place si haute , « Que Dieu nous ôte son
chapeau.

« Jadis j'ai ravi bien des sages.

« De Platon le ballon puissant

1 A transporté dans les nuages « Le christianisme naissant.

« Et combien de docteurs modernes, I En ballons d'un vaste
appareil, 1 Vont sans cesse , armés de lanternes , « A la recherche
du soleil I

I Vois-les tous battre la campagne , « A l'ouest , au nord , au
sud , à l'est ; <r Vois-les inonder l'Allemagne i De tout le sable de
leur lest. " En France, où pour ma gloire il règne " Des mansardes
jusqu'aux salons, « L'éclectisme à prix d'or enseigne « L'art de di-
riger mes ballons. »

La dame si bien m'ensorcelle, Qu'en ballon je monte et je pars.

Un docteur conduit la nacelle.

Dieul nous voilà dans les brouillards.

L'obscurité plait à mon guide; Mais moi, contre lui maugréant,
Je me vois, dans l'ombre et le vide.

Face à face avec le néant.

Bitm plus : dans une nuit complète, Mille ballons vont se
heurçant.

Quels mots à la tête on se jette 1 Que d'énigmes à bout
portant!

Xotre esquif se brise à la lutte :

Nous tombons de tout notre poids.

Bonsoir! mon docteur, dans sa chute, Fait de peur un signe de
croix.

Je croyais, je ne puis le taire, Jusqu'à Saturne avoir volé.

Je n'étais qu'à dix pieds de terre ; Dans uu bal je tombe
essoufflé.

De fleurs, de femmes, de musique, Enivré, je soupe en ce lieu
Chez un philosophe pratique Qui, le verre en main, bénit Dieu.

— Sage , tirez-moi de l'impasse Des modernes et des anciens.

— Chante , dit-il , et dans la nasse Laisse nos métaphysiciens.

Tout l'amas de leurs œuvres vaines Dont quelques fous
vantent l'attrait.

Calmera toujours moins de peines Qu'une chanson de cabaret.

LA SIRENE

AlH

Les flots sommeillent au rivage ; Au ciel brille un beau soir
d'été.

Plus de bruit, tout dort sur la plage, Le vent, le travail, la
gaieté.

Du sein de l'onde un mot surnage,

Mot que la nuit fera redire au jour : Amour! amour! [Bis.)

Qui dit ce mot? C'est la Sirène Guettant sa proie au bord des
eaux.

CHANSONS DE BÉRANGER

Malheur à celui qu'elle eutraine Jusqu'à sa couche de roseaux
1 Déjà, pas à pas, sur l'arène, D'elle s'approche un bel adolescent ,
En rougissant.

— Accours, dit-elle, amour me presse; Pour tous les cœurs j'ai des échos.

A moi d'enhardir la jeunesse ; Je te soutiendrai sur les flots.

Echappe au mors de la Sagesse , Qui ceint le front de ses enfants blafards De nénufars.

L'Amour fait scintiller les ondes Où nous folâtrons sans souci.

Combien, dans nos grottes profondes.

Tombent, qui nous disent : Merci!

C'est dans le plus joyeux des mondes

Que va te luire un éternel été De volupté.

Goûte aux plaisirs qu'on nous cuvie ; Caresse mon sein palpitant ; Chez vous quelle âme est assouvie ?

Vos feux n'échauffent qu'un instant.

La vie, enfant, la douce vie N'est parmi nous, qui savons l'attiser.

Qu'un long baiser.

L'adolescent plonge dans l'onde.

Qui l'a revu ? Nul depuis lors.

Mais qu'au soir la Sirène immonde Chante encor l'amour sur nos bords , Une voix , qui n'est plus du monde , Crie aux passants saisis , tremblants d'elfroi ; K Priez pour moi. "

CHANSONS DE BERANGER

LA COURONNE RETROUVEE

Air :

Bon Dieu 1. que vois-je? une couronne Dont chaque rose a plus de trente hivers !

Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne, Sèche un laurier peu respecté des vers. C'est un débris du temps où ma naissance Était fêtée, hélas 1 comme un heau jour.

Ce laurier parlait d'espérance ; Ces fleurs parlaient d'amour.

Et ces convives si fidèles , Au joyeux chant qui rend l'aï plus doux,

Que plus tard j'ai pris sous mes ailes, Pensent-ils même à moi, qui pense à tous? Oiseaux charmants, au souvenir volage, Tous sont épars, chacun dans son enclos.

Nous n'avons plus le même ombrage , Plus les mêmes échos.

Quel souvenir de ma jeunesse Le sort moqueur me fait là retrouver I

o jours de joie et de tendresse 1 Nous n'étions rien; nous pouvions tout rêver. Amis si gais , maîtresse folle et bonne , Nul astre encore à mon œil n'avait lui

Quand vos mains tressaient la couronne Qui m'attriste aujourd'hui.

Et la beauté tendre et rieuse Qui de ces fleurs me couronna jadis?

Vieille , dit-on , elle est pieuse ; Tous nos baisers, les a-t-elle maudits?

J'ai cru que Dieu pour moi l'avait fait naître ; Mais l'âge accourt qui vient tout effacer.

O honte ! et sans la reconnaître Je la verrais passer !

Oui, ces fleurs ont paré ma tête Dans un banquet d'enivrante gaieté.

Un seul de nous donnait la fête ; Ami discret, dois-tu à ma pauvreté.

Mais il n'est plus ; mais j'entends sa parole : « Chante, dit-il, tandis que nous passons. »

Et sa belle âme un jour s'envole Au bruit de nos chansons.

Cette couronne si flétrie Fut belle aussi le jour où je l'obtins.

Quelle âme est à ce point tarie.

D'être sans pleurs pour ses amours éteints? Aux longs regrets la mienne s'abandonne. De mon bonheur unique et vain lambeau ,

Ah ! que n'as-tu , pâle couronne , Séché sur mon tombeau !

CHANSONS DE BERANGER

JE SUIS MÉNÉTRIER

Atr\ : Eli! ma mère, c'est-c' que j' sais ça?

Bis.

Pour adoucir de la vie

L'hiver sombre et rigoureux ,

Au ménétrier j'envie

Son art qui fait tant d'heureux.

Je voudrais, même aux guinguettes,

Dire en faveur des amants ,

Allons, gail dansez, fillettes I

Laissez causer vos mamans.

Quand je vois de pauvres belles Tout un soir lire ou bâiller,
Pour leurs cousins et pour elles Mon talent saurait briller.

Plus que valse et fleurettes Leur nuisent vers et romans.

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Miracle! ma vieille lyre

Se transforme en violon.

Aux champs on vient me sourire ;

On me cajole au salon.

Combien j'ai d'anciennes dettes A payer aux cœurs aimants !

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

La gloire , mère égoïste De fous à grand bruit vantés , Tient
compagnie assez triste A ces vieux enfants gâtés.

Je préfère à ses trompettes Le plus faux des instruments.

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse ; Un archet me sert au mieux.

Déjà la folle jeunesse Me pardonne d'être vieux. Demoiselles
et grisettes , A vous mes derniers moments.

Allons, -gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

CHANSONS DE BÉRANGER

VU

Vient un chasseur; son pas redoublé\ Malgré ses chiens, point de
gilner.

S'il allait, de son fusil double, Faute de mieux, vous foudroyer?

Ah ! maudit soit l'homme qui trouble L'écho que vous rendez
si doux!

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

CHANSONS DE BERANGER

Rien n'arrête des mains cruelles.

LasI j'ai vu des chasseurs, un jour, Abattre au vol deux hiron-
delles Dont je saluais le retour.

Vos chansons attendriront-elles L'enfant qui s'arme de
cailloux?

Taisez- vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu I c'est le chasseur qui tire !

Il blesse à l'aile une perdrix.

Son chien la prend ; pauvre martyr !

Le chasseur, que gênent ses cris.

Lui brise la tête ; elle expire.

Ce soir, il médiera des loups.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux , connaissez l'homme :

Qu'il soit boucher, soldat, chasseur.

Il fusille, il sabre, il assomme.

Et trouve au sang de la douceur.

Les moins cruels sont ceux qu'on nomme

Bourreaux, soit dit bien entre nous.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide Voit un chevreuil au bord du bois, A
l'abri de l'arme perfide, Laissez éclater votre voix.

Mais si demain , le carnier vide , Il passe encor près de ces
houx, Taisez-vous, oiseaux, taisez- vous.

S^V^ifet.-^

CHANSONS DE DERANGER

UN JEUNE HOMME

Vieillard, trompant notre espérance,

Quoi ! tu meurs , et meurs alité I

Il est donc faux que la science

T'ait doué d'immortalité?

De toi l'on contait des merveilles;

Un prêtre hier disait encor

Que Satan, pour prix de tes veilles,

T'avait donné deux ailes d'or.

LE VIEILLARD

Mon enfant, ces ailes dorées, C'est au destin que je les dois.

LE JEUNE HOMME

Chacun, aux voûtes éthérées, Veut t' avoir vu planer cent fois.

Oui, tu sais plus que nos vieux sages. Sur ton passé rouvre les yeux.

Raconte-moi tous tes voyages ; Apprends-moi le secret des cieux.

LE VIEILLARD

L'homme qui s'adapte ces ailes Jamais ne se reposera.

Il laissera les hirondelles; Plus haut que l'aigle il planera.

Tenter leur clau solitaire

Fut un projet qu'en vain je fis.

Ma mère avait besoin sur terre , Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut; mais mon Isaure, Qui charma ses derniers moments, M'apprit qu'un chaume qu'on ignore Vaut un monde pour deux amants.

Dans nos jeux je demandais grâce.

Lorsque Isaure , au souris vermeil , A ces ailes faisait menace De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonheur s'accrut dans l'ombre ; Car, sous ces bosquets de jasmin.

De vrais amis, en petit nombre, Accouraient nous presser la main.

Plaisirs partagés sont fidèle-s.

Aimer, aimer, fut notre loi ; Et j'ai laissé dormir les ailes Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe Où pullulent les malheureux.

J'aidais à remplir leur besace; J'allais jusqu';\ glaner pour eux.

Perdus dans vingt sentiers contraires,

Ils se guidaient à mon flambeau.

Ces infortunés sont mes frères, Je dois partager leur tombeau.

LE JEFN'E HOMME.

Quoi ! pour fuir ce globe de fange , Tes ailes ne t'ont point servi !

Et contre toi , vieillard étrange , L'ire du ciel n'a pas sévil
Lègue-moi ces ailes sublimes, Et jusqu'à Dieu mon vol atteint,
Dussé-je, aux célestes abîmes,

CHANSONS DE BÉRANGER

Mourir sur un soleil éteint.

LE VIEILLARD

J'ai jeté d'une main prudente Ces ailes au feu d'un brasier.

Et mis leur cendre fécondante Au pied d'un jeune cerisier.

De mes jours je vais rendre compte; Le Très-Haut me sourit enfin.

Adieu 1 Dans son sein je remonte Sur les ailes d'un séraphin.

î-r?;î*êîa.

CHANSONS DE BERANGER

LE MERLE

AtR :

Au printemps, sous un vaste ombrage Où murmuraient de frais ruisseaux, Je pris ma flûte de roseaux.

Présent magique d'un vieux sage.

A sa voix , un peuple d'oiseaux Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient, S'ébattaient , Coquetaient Et chantaient , Chantaient , Chantaient.

CHANSONS DE BERANGER

Rosignols, loriots, fauvettes, Merles, bouvreuils, linots, pinsons, Cédant au pouvoir de mes sons.

Tous, jusqu'aux folles alouettes, Venaient, pour prix de leurs chansons, De mon pain becqueter les miettes.

Ils sautaient.

S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient.

Chantaient,

Chantaient.

J'avise un merle qui babille :

— Merle , pourquoi fuyez-vous tous , Quand moi, bon homme,
auprès de vous Je me glissais dans la charmille ;

Moi , qui trouve vos chants si doux , Qui suis presque de la fa-
mille ?

Ils sautaient.

S'ébattaient , Coquetaient Et chantaient.

Chantaient,

Chantaient,

— Dieu donna l'air, la terre et l'onde. Dit le merle, aux seuls
animaux^ Nous y vivions exempts de maux ; Mais chaque race
trop féconde Poussa tant et tant de rameaux.

Qu'on étouffa dans ce bas monde.

Ils sautaient.

S'ébattaient, Coquetaient

Et chantaient.

Chantaient , Chantaient.

Dieu s'y prit en père économe :

— C'est trop de bêtes à la fois.

A quelqu'un transmettons mes droits ; Que, sanguinaire et
gastronome.

Il en tue au moins deux sur trois.

Parlant ainsi , Dieu créa l'homme.

Ils sautaient.

S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient ,

Chantaient,

Chantaient.

Depuis lors, rois de la nature.

Nous vous fuyons épouvantés Pour nos jours et nos libertés.

De tout grain vous faites mouture ; Souvent même à vos majestés
Le rossignol sert de pâture.

Ils sautaient, S'ébattaient , Coquetaient Et chantaient.

Chantaient,

Chantaient.

— Merle, oublions nos droits contraires, Dis-je, et, grâce à
mon talisman , Aimez-moi, je suis bon tyran.

Sans souci de vos lois agraires.

Ne me fuyez plus; croyez-m'en :

Oiseaux et poètes sont frères.

CHANSONS DE BERANGER

Ils sautaient, S'ébattaient , Coquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

A ces mots, mâles et femelles Me viennent baiser à qui mieux ;
l'âne merle criant : — Ce bon vieux

Nous fera des chansons nouvelles.

Pour qu'il s'élevât jusqu'aux deux.

Dieu lui devrait donner des ailes.

Ils sautaient , S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

CHANSONS DE BERANGER

LA RIVIERE

Air ; C'est à mon maître en l'art de plaire.

i Où cours-tu, rivière amoureuse?

a — Je cours au pied des rocs penchants

i Fournir une herbe vigoureuse

» Aux troupeaux, nourriciers des champs.

« Qu'importe et moulins et culture K Et troupeaux, quand,
sous ces lilas, <i De la céleste créature I Les flots caressent les ap-
pas 1

.t — Puis, où va ton onde limpide? 1 — Sur un sol qui l'épuise
l'été , i Au gré du travail qui me guide, « J'épanche la fécondité.

" La voici. Que mon luth fidèle " La chante au doux bruit de tes flots. tt Ne les épanche que pour elle ; a Prête à ma voix tous tes échos.

<i Puis, avant d'être navigable, <r Sur les grains et sur les métaux s Je fais, d'un bras infatigable, « Mouvoir la meule et les marteaux.

I Aux vils travaux de notre terre i Cesse enfin de livrer ton cours ; a Plus pure , enivre et désaltère i La poésie et les amours.
»

a — Parle donc , naïade charmante , a Des soirs où, dans tes flots chéris, 1 Vient se jouer ma noble amante, I Nymphé aux champs, déesse à Paris.

Qui parle ainsi ? C'est l'âme folle D'un poète qui, dans ce lieu, Oublie aux pieds de son idole Ceux qui travaillent devant Dieu.

CHANSONS DE DERANGER

LES GAGES

CONTE AHABE

Ain : Ainsi piis, un gi-and proplièlc.

Dans Bassora, séjour perfide, De trop d'amis cuvironué, Ben-Issa , cœur bon et candide , Un jour s'éveilla ruiné.

Le peu qui lui reste, il le donne.

Un vieil aveugle en son chemin L'implore; Issa lui fait l'aumône.

Qu'il ira demander demain.

CHANSONS DE BERANGER

C'était dans le temps des génies; Voilà bien trois cents ans de ça.

L'un d'eux, connu par ses manies, Moch aux yeux verts, aimait Issa.

Pourtant, soit caprice ou système, Issa n'en peut obtenir rien Que pour obliger ceux qu'il aime ; Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses !

Son seul espoir, Issa l'a mis Dans ceux qu'il combla de largesses ; Mais le temps passe, et plus d'amis. Seul accouru, Maleck demande Qu'à son aide Issa vienne encor :

Par le cadi mis à l'amende , Il lui faudrait huit bourses d'or.

a Issa, dit-il, crains l'indigence; <i Recours à Moch dans nos revers, x Et Ben, toujours pris d'obligeance.

Crie : « A moi , génie aux yeux verts 1 » Moch apparaît, prend le langage D'un juif et dit : «: Ben, tu sauras " Que je prête à qui m'offre en gage tt Œil ou dent, jambe, oreille ou bras.

n Sans douleur, sans fièvre ni plaie ,

K D'un mot j'extrais mes répondants.

a Ton compte est fait d'avance; paye.

« Huit bourses d'or valent huit dents.

CI — Huit dents 1 c'est tout ce qu'il m'en reste.

« — Qu'en peut faire un garçon rangé?

<c Ton menu devient fort modeste;

» D'ailleurs, tu n'as que trop mangé.

« Allons 1 viens, que je les arrache : <t C'est fait !» Et le brave édenté

Donne à Maleck l'or, et lui cache Les besoins de sa pauvreté.

De ce marché le bruit opère :

Près d'Issa les ingrats qu'il fit Reviennent tous. Chacun espère
Le mettre en gage à son profit.

Moussa , qui trafiquait en Perse , Perd son vaisseau sur un
écueil.

Pour remettre à flot son commerce, A Moch Ben-Issa livre un
o?il. Hassan va marier sa fille ; Sans dot comment la présenter?

On flatte Issa dans la famille; Il donne un bras pour la doter.

Pour Hussein , qui veut d'esclavage Racheter deux fils qu'il
pleura, Issa met une jambe en gage :

Sur ses amis il s'appuiera.

Mais laissera-t-on à cet homme Rien de son corps ayant
valeur?

Sauvez de leurs mains quelque somme, Les ingrats crieront au voleur.

Tous quatre on les entend se dire :

Que faire d'un borgne impotent?

Voyez le dégoût qu'il inspire.

Il faut le saluer pourtant, i Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance

I Que, grâce à moi, dès aujourd'hui , « Sans lui faire la révérence ,

" Nous pourrons passer devant lui. »

II court, il crie : « Issa, mon père! « Ma femme a d'horribles douleurs.

« Prières ni soins, rien n'opère;

« Mes yeux s'éteignent dans les pleurs.

CHANSONS DE BERANGER

« Je sais uu remède et la dose « Qui sauva la vie au sultan ; <t
Mais d'or potable il se compose 1 Et de perles plein mon turban.
y>

Ben-Issa promet ses oreilles.

Moch aux yeux verts vient et prétend

Qu'un prêt de richesses pareilles

Veut un gage plus important.

« S'il vous donnait cet œil qui brille n ,

Dit Maleck. Mais l'estropié

Refusa net : a Par ma béquille !

i Est-ce trop d'un d'il pour un pied?

<i — Ah ! pour cet œil sauve ma femme !

1 Près de toi ne m'auras-tu pas ?

« Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme,

o: Je jure de guider tes pas. »

L'œil est donné. Prenant la somme,

Tout chargé d'or Maleck s'enfuit,

S'enfuit et laisse le pauvre homme

A tâtons errer dans sa nuit.

o: Tu vas tomber dans la rivière ! >i Crie un passant; i j'en ai pâli, o Issa privé de la lumière !

i Je te tiens 1 Viens, je suis Ali , a Ali, ton compagnon de classe; i Des jongleurs le plus gai, dit-on.

" Il t'offre part à sa besace ; « Il te servira de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.

Dieu I voilà son bras rétabli !

Sa jambe et ses dents ! quelle ivresse ! De ses deux yeux il voit Ali. Même il voit les pâles visages Des quatre amis au cœur affreux , Privés chacun de l'un des gages Que naguère il donnait pour eux.

Dans l'air apparaît le Génie :

•< Mon fils, jouet de ces ingrats, » Vois leur méchanceté punie
:

« A toi l'or que tu leur livras.

«t Qu'au bon Ali cet or profite ; « Vous vieillirez ensemble.
Adieu !

« Faire le bien à qui mérite, I C'est mériter deux fois de Dieu.
»

Le couple heureux , l'âme attendrie , Des quatre infirmes
demi-nus S'éloigne , et Ben-Issa s'écrie :

d Ah I que de pleurs j'ai retenus !

a Ali , porte-leur en cachette « Du riz, du miel et des habits.

<i Qu'ils s'amendent I Par le Prophète « Caillou touché de-
vient rubis. •

.■ *fe>^

CHANSONS DE BERANGER

LES BOIS

A[R ; C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je crains la foule qui se presse ; Je tremble à ses milliers de
voix.

Une fée a, des ma jeunesse, Conduit mes rêves dans les bois.

Là, mon cœur, pris de peine amère, A l'espérance était rendu,
Comme un oiselet que sa mère Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée.

Hors de Paris cherchant de l'air, A Meudon reçut d'une fée.

Moi jeune encore, un don bien cher.

Pauvre et brillé de longues fièvres, A l'ombre j'y rêvais un jour.

Quand la fée humecta mes lèvres De chants de plaisir et
d'amour.

Fontainebleau , forêt splendide , Que je fus riche en
parcourant.

Avec ma fée au vol rapide.

De tes rois l'ombrage odorant I Aux princes la cour et ses
pompes ; Mais ces bois, à qui donc? — Au roi.

— Au roi! Non, garde, tu te trompes:

Tous ces beaux arbres sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge.

Je viens revoir tes verts abris.

Victime de plus d'un orage.

De vains regrets je m'y nourris.

Vers moi la fée accourt encore ; A mes maux elle ôte leur fiel,
Et fait brilliT comme l'aurore Dans mes pleurs un rayon du ciel.

— Je viens te consoler, dit-elle ; Forme un souhait, fût-il d'amour.

— C'est le sommeil, chère immortelle.

Qu'on demande au soir d'un long jour.

— Voudrais-tu que je t'enrichisse?

— Non ; l'ennui pourrait m'assaiUr.

— Veux-tu que je te rajeunisse?

— Non, je craindrais trop de vieillir.

Je veux un tout petit domaine Pour y planter de beaux couverts ; Pour qu'un vieil ami s'y promène A l'ombre, en me lisant ses vers.

Jusqu'au ciel mes arbres atteignent Bien vite; et, dans leurs gais penchants, Mille oiseaux chaque jour m'enseignent Comment nueurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ; Je l'arrête. o rêve insensé !

Sais-je si j'ai le temps d'attendre Qu'un rosier même soit poussé I Ces bois m'offrent un dernier gîte.

Au vieillard las de son fardeau.

Sous ce trenilile (ju'un sciuffle agite, Boiiup fcc, élève un tombeau.

CHANSONS DE BERANGER

GUTENBEIUr

A MM. LES STRASBuUnGEOLS, QUI, E.\ ISIO, m'o.Nĩ l.NVi-
rii \ l.V .-lU.LSMTK DE l'inauguration DE LA STATUE EXÉCU-
TÉE PAU DAVIU

Am ilu vauJcvillo Je la Pclllc Gouvernante.

Messieurs, pitii" pour ma vieillesse! C'est en vain (jiiio votre
cité, Glorieux berceau de la presse , M'appelle ;\ sa solennité.

Garder mon coin vaut mieux, me scnihle, Que, vieux et pauvre
pèlerin, M'en aller d'une voix qui IreniMc Attrister les échos du
Rhin.

CHANSONS DE DÉRANGER

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine, Le poète qui nous ravit!

Les nobles vers qu'il vous destine (') De ses travaux paieront
David. (-) Gutenberg, s'il voit sa statue, S'il entend l'hymne har-
monieux, A sa gloire tant débattue (^) Pourra croire enfin dans
les deux.

Un enfant joue avec deux verres, (*) Et le télescope est trouvé.

Strasbourg, l'homme que tu révères, Qu'a-t-il voulu? qu'a-t-il
rêvé?

Dieu lui cria-t-il aux oreilles Qu'il lui donnait plus qu'un mé-
tier, Et que la lampe de ses veilles ■Eclairerait le monde entier?

Qu'espérait-il, profit ou gloire, Quand devant l'âtre il se cour-
bait, Coulant le plomb d'une écritoire Dans les moules d'un
alphabet?

Dès qu'une ligne enfin s'agence.

Il dit, ravi de l'épeler :

Victoire 1 Humaine intelligence , Va , tu ne peux plus reculer !

Quoique souvent pris de débauche , Le monde pèse l'œuf au nid.

Ce qu'au hasard chacun ébauche , Il le rejette ou le finit.

Lui seul parfait une pensée.

Trouve-t-elle un trône en chemin, Daus un temple est-elle encensée :

C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?

Strasbourg s'est-il donc abusé?

Non , Gutenberg est un symbole :

C'est le progrès éternisé.

De n'aller pas lui rendre hommage.

Noble cité, j'ai des regrets.

Mais déjà d'un plus long voyage Le Temps me dit : Fais les apprêts.

(') M. de Lamartine devait assister à cette fête, et l'on annonçait des vers de lui à cette occasion.

(-) David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le travail de cette admirable statue.

(j) Outre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg et Maycuce d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé à Guteuberg en faveur d'hommes plus ou moins connus avant lui et de sou temps. C'est un procès que l'opinion publique a décidé , sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Gutenberg présente les meilleurs titres i l'honneur de l'application complète du nouveau procédé.

(') On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux veïTCs do force différente, donna lieu il l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti.

CHANSONS DE DÉRANGER

CHANSON IDYLLE

Air

D'où naissent mes tourments? Dieu ve\it-il que jo

[meure A quinze ans, grande et belle, en de vagues ennuis? Je dors sans reposer; je m'éveille et je pleure; Mon front révèle au jour le trouble de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge, J'ai des songes confus où je me sens brûler. Ils sont en vain pour moi d'un funeste présage : Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie L'eau qui peut de l'enfer conjurer les desseins; Mêlée aux voix du chœur, ma

voix meurt affaiblie, Et j'écoute en pleurant chanter les hymnes saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse , Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux; Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise, Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les

[yeux.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère , Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses ;

Qui n'a que ses baisers pour calmer ma douleur. Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien.

Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère? Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses?

Pourquoi les jeunes gens rire de ma pâleur? Dieu ra'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien?

Je rêve , et nul objet n'occupe ma pensée ; • Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre.

Toujours quelque frayeur sur mes sens vient agir. Hier, sous la feuillée il a suivi mes pas.

Le coupable a-t-il donc l'âme plus opprimée? Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre

Un coup d'u'il m'embarrasse, un mot me fait rougir. Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

CHANSONS DE DERANGER

LA TOURTERELLE ET LE PAPILLON

Ain :

LA TOURTERELLE

Vous, gémir, papillon charmant 1 D'où vous peut venir la tristesse?

Nature avec délicatesse Vous brode un si beau vêtement !

Des plaisirs vous êtes l'emblème.

Près de la rose qui vous aime , Vous, gémir, papillon charmant!

LE PAPILLON

Tourterelle, chère aux amours,

Hélas ! j'ai perdu mon amie :

Un enfant l'a prise endormie

Sur un lis, et voilà trois jours.

Tout m'est deuil, deuil sans espérance.

Qui sent mieux que vous ma souffrance

Tourterelle , chère aux amours ?

LA TOURTERELLE

Beau papillon, consolez-vous :

Vous plairez à d'autres amantes.

Les tourterelles sont aimantes,
Mais sans excès pour leurs époux.
Si l'un part, d'un autre on s'affole.
Meurt-il, on pleure et l'on convole.
Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON

Tous deux ensemble étions éclos ; Ensemble avions pris la volée ; Tous deux allant par la vallée, Par les champs, les prés, les enclos ; Dans l'air nous nous touchions de l'aile. Je ne sais pas vivre sans elle.

Tous deux ensemble étions éclos.

LA TOURTERELLE

Quoi ! les papillons sont constants !
Et c'est nous qu'on prend pour modèles !
Même il se peut qu'ils soient fidèles :
Le papillon vit peu d'instant.
Fiez-vous donc aux vieux adages !
Les tourterelles sont volages ,
Et les papillons sont constants ! (•)

(•) Pigooiis, colombes , tourterelles , après un mûr examen , ne rt^poudont nullement à l'idée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre

autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les vieilles erreurs , fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie l'a accusé c l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples. Au milieu d'im essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. Un petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyer-vous l'un des deux, l'autre est tout près, soyez -en sur. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j'ai conçu l'idée de rétablir leur réputation, au risque de contraindre l'école de Fourier à donner un autre nom à la passion que le maître a appelée la papillonne.

LES VENDANGES

A LAUNK

ALA :

Accourez, aimable Laurc.

Nos vendangeurs vont aux cliamiis.

En sursaut déjà l'aurore S'éveille à leurs joyeux cliaux.

Tout vigneron à l'ouvrage Mène enfants, amis, voisins; Tant
ses tonnes en veuvage Oui soif du jus des raisins I

CHANSONS DE BERANGER

Les ceps de rosée humides, Comme un cerf dans ses douleurs,
Devant ces meutes avides Semblent répandre des pleurs.

« Des hommes, troupe assouvie, " Ont terres et revenus ; « Les
autres glanent leur vie, <t Le dos courbé, les pieds nus.

Sous les paniers qu'on renvoie L'âne pliera jusqu'au soir.

Venez voir richesse et joie Jaillir à flots du pressoir.

a Pauvres gens, vous qu'on dédaigne, ot Vite , aux armes I
vengez-vous, ï Nous chanterons votre règne :

« Les raisins seront pour nous. »

Mais l'émeute est au village.

Mille oiseaux, dans ces tilleuls, Disent : « L'on met au pillage a
Ce que Dieu fit pour nous seuls.

Mais vient réponse à leur plainte.

Un chasseur I Oiseaux , tremblez I On peut vendanger sans
crainte :

Nos tribuns sont envolés.

<t Voyageurs privés d'étapes ,

« Nous allons de mal en pis :

« Aujourd'iiui l'on prend les grappes,

« Hier, c'étaient les épis.

Laure , on dépouille la plaine ; Quittez le doux oreiller.

Demain les pauvres à peine Trouveront à grappiller.

A UN AMI

AïK du vaudeville de la Pelite Gouvernancic.

Mon vieil ami, dans ma retraite, Près des bois, demain je t'attends.

Viens faire un dîner de chambrette.

Comme aux jours de notre printemps.

Nous jaserons de mainte chose :

Des gens de cour, de l'émeutier; Des vers et surtout de la prose
, Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :

L'aurons-nous? ne l'aurons-nous point?

Sur le journal, je ne vois guère Que des rois nous montrant le poing.

Tout en prévoyant des batailles, De pitié pourtant je souris
Quand je pense aux tristes murailles Qui vont emprisonner Paris.

Ah! pour sauver la ville sainte.

Fiez-vous au peuple d'en bas ; Que, bien armé, dans son enceinte.

Il veille et reste l'arme au bras.

Quel traître devant ses cohortes, Paris bien ou mal retranché.

Oserait en livrer les portes, Fût-il Talleyraud ou Fouché?

Guerroyer fut notre manie; Mais aujourd'hui je reconnais
Qu'on doit mater la félonie De l'oppresseur des Polonais.

Non moins félon, l'Anglais si rogue Voudrait bien, encor cette
fois, Nous endormir avec la drogue Qu'il ne peut plus vendre aux
Chinois.

Anglais, bien que nous tromper serve A désennuyer ton or-
gueil , Mieux vaudrait voguer de conserve :

Tu dois craindre plus d'un écueil.

Tes possessions, (jue sont-elles?

Des cerfs-volants que tient ta main.

L'aiglon rompra leurs ficelles.

Prends garde : il peut souffler demain.

Qu'avec honneur nous berce encore La Paix, mère de tous les
biens.

Dans les camps pourraient nous éclore De trop redoutables
soutiens.

La Gloire est là si despotique 1 Nul éclat au sien n'est pareil.

o Liberté! ton arbre antique Croit mieux à l'ombre qu'au
soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?

Réponds, écho digne de foi.

Dans les bois que l'automne cpile, Viens en deviser avec moi.

Viens, tandis qu'un peu de feuillage Du froid cache encor le retour.

Ahl qu'il est loin, cet heureux âge Où nous ne parlions que d'amour!

CHANSONS DE DERANGER

L'ARGENT

A UN AiMI

Am ; AUen Jez - moi sous l'orrac.

Ami, viens à mon aide ; Prête-moi cinq cents francs.

L'argent, quel sûr remède Aux maux petits et grands I En ville et sous le chaume , Trois fois heureux celui Qui prodigue ce baume Aux souffrances d'autrui 1

Que coûtent ces richesses?

On me répond tout bas :

Un crime ou des bassesses.

Prince, je n'en veux pas.

Non; l'argent, quoi qu'où dise.

N'est point lave d'enfer :

C'est bonne marchandise ; Mais on le vend trop cher.

L'argent ferait ma joie :

On ne le croirait pas ; Car l'honneur dans sa voie M'a guidé
pas à pas.

Souvent, près d'un tel maître, J'ai cru voir en chemin Le bon-
heur m'apparaître, Une bourse à la main.

De prix, un jour, s'il baisse, A Dieu plaise ordonner Qu'enfin je
me repaisse De milliards à donner.

Les sots , dont j'aime à rire , Verront si je m'entends A faire la
satire Des riches de mon temps.

Qui n'est pas égoïste De l'argent sent le prix.

Dans son orgueil si triste Jean-Jacque en fait mépris.

Moi, je bénis la source Qui , traversant mon sol , Désaltère en
sa course Colombe et rossignol.

Dieu n'en voulant rien faire, Ami, sois mon banquier.

Aux écus je préfère Le connnode papier; Ce doux papier de
soie Qu'hélas! trop peu souvent La fortune m'envoie , Et qu'em-
porte le vent.

CHANSONS DE DERANGER

AVIS

Ain : Ce magistrat irréprochable.

Bonheur, faut-il (que je finisse Sans l'avoir jamais rencontre'?

Disait, mourant dans un hospice, Un pauvre obscur, quoique
lettré.

Un doux fantôme à lui se montre :

— Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.

Sans s'en douter tel me rencontre Qui me suppose un Irain de
roi.

Tu m'as vu jadis au village.

Ta Suzette , qui t'aimait tant , C'était moi ; mais le mariage Ef-
fraya ton cœur inconstant.

Favori d'une châtelaine, Tu délaisses, fier de ses lacs.

Le bonheur en jupe de laine Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi , la tante si sage Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage , Négoces, labeurs et profits.

Le travail n'a pas qu'un mobile :

Un noble but peut l'animer.

Sois, dis-je, un citoyen utile.

Tu me réponds : Je veux rimer.

C'était moi , lorsque l'indigence Déjà fustigeait ton penchant.

Ce vieillard rempli d'indulgence Qui t'offrit sa fille et son
champ.

Des cités l'ombre est délétère ; D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.

Tu réponds : Je veux l'éclairer.

Devant tes pas fuyait la gloire ; Moi, sans bruit, tapi dans un coin, Souvent encor, tu peux m'en croire.

Je t'ai fait des signes de loin.

Mais à tes erreurs plus de trêve, Et, sans m'accorder un coup d'oeil, Tu cours au galop de ton rêve, Qui te jette au bord du cercueil.

L'homme s'écrie : — Ah ! plus de doute ! Oui, Bonheur, mon orgueil à jeim T'a traité parfois , sur sa route , Comme un mendiant importun.

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure.

Puisque enfin je te trouve ici.

Notre dernière heure est ton heure.

Viens me fermer les yeux. Merci!

CHANSONS DE DERANGER

PANTHÉISME

A UN ANCIEN PnOPIIETE SAINT-SIM ONIE.X

Air de la Pipe de tabac.

Salut et gloire , ô mon prophète !

Ton front rayonne, et devant toi

Tombe le Christ, dont la défaite

Va nous valoir une autre loi.

Toi qui sais Dieu, l'homme et notre âme.

Prends ma table pour Sinaï ;

Parle, et ta loi, je la proclame

Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière, Que tu rétablis dans ses droits.

Ta loi l'institue héritière De tous les cultes à la fois.

Le pape en déchire sa robe , Mahomet n'a plus feu ni lieu.

Vivat I nous verrons sur le globe Ton dieu régner, s'il plaît k Dieu.

Tu divinises la nature ; Épicure autrefois l'osa.

Lucrèce a tenté l'aventure Dont l'honneur reste à Spinosà.

Finis la statue ébauchée ; Rends-la plus belle, orno-la mieux.

C'est la matière endimanchée Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vient dire un vieux moniislp, La matière a vaincu sans vous.

Reine de notre âge égoïste ,

Nous lui devons mœurs , lois et goûts.

Pour faire action méritoire,

Mieux vaudrait, apôtres nouveaux.

Enrayer son char de victoire

Que d'aiguillonner ses chevaux.

Votre Dieu, disent les sceptiques, S'il vit en nous, à l'être humain Dut montrer, dès les temps antiques.

Le but, la borne et le chemin.

Eu vain donc la raison s'éveille ; Au progrès l'homme aspire à tort ; Il essaime comme l'abeille.

Il bâtit comme le castor.

Le poète qu'un souffle agite

Crie : Eh quoi ! l'âme, à notre mort.

Sans mémoire, de gîte en gîte,

Entre au hasard, pleure et puis sort I

Prostituée et vagabonde ,

Quoi ! cette âme , esclave ici-bas ,

N'a point de ciel où fuir un monde

Qu'elle sent crouler sous ses pas!

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre, Roi des cieux, est notre soutien.

C* Dieu seul à tout donna l'être ; Tous les germes sont dans le tien.

CHANSONS DE BERANGER

A l'uu on va par la pensée ;

Vivants ou morts, l'autre est en nous.

De l'un l'âme est la fiancée ;

De tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.

Ils prédiront, dans leurs regrets, Qu'au sol où les tyrans moissonnent
Ton culte fournira l'engrais.

Plus d'un républicain le pense, Aveugle qui préfère encor Au
panthéisme à large panse Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte?

Voilà l'esprit pur, lance au poiug.

Son écuyer boit, mange et rote; C'est la chair en grossier
pourpoint.

Pour que Sancho nous moralise.

Entre la broche et le cellier, Sous les dalles de notre église En-
terrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan! qu'il soit fétiche,

Loup, bœuf, ibis, singe, éléphant;

Qu'il soit cet Olympe si riche

En symboles d'un monde enfant.

Qu'il soit Phallus! Vois, ô mon maître!

Les fêtes qui vont avoir lieu.

De ton Dieu que de dieux vont naître !

Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

CHANSONS DR RÉRANGER

LA FILLE DU DIABLE

Am tlu l'allel ili'S Piorrols.

Dans un castel aux bords de l'Aisne, Un soir, voilà cent ans et plus,
Devant la belle châtelaine, Un moine disait VAngelus.

Il tombe en extase. o merveille I L'esprit tient son corps entravé.

Puis le saint homme se réveille En s'écriant : — Il est sauvé I

CHANSONS DE BERANGER

— Qui donc? dit la dame au bon père.

— Satan, ma fille; il rentre au ciel.

Le Christ a su de la vipère Changer tous les poisons en miel.

Pour le voir, j'ai du grand prophète Pris le char au brûlant essieu.

La loi d'amour est satisfaite ; Le ciel s'agrandit. Gloire à Dieu !

Satan, sous les traits d'un jeune homme,
L'an où la comète apparut ,
Surprit une vierge de Rome
Qui le rendit père et mourut.
Lui père, et père d'une fille 1
Il la prend, et d'un ton amer
Lui dit : « Pour tout bien de famille
« N'attends qu'une part de l'enfer. »
Mais l'enfant semble lui sourire.
Il s'en émeut : a Se pourrait-il a Que mon tyran, calmant son
ire, K Voulût adoucir mon exil ?
c A sa haine Dieu faisant trêve , a Quelque espoir me fût-il
rendu, « Comment sauver la fille d'Eve i De ce monde que j'ai
perdu?
i Quoi ! des pleurs mouillent ma paupière 1
« Pleurer, moi 1 Dieu me le défend.
I Si je savais une prière,
tr Je la dirais pour cette enfant.
a Très-Haut , qu'a bravé mon audace ,
" Si mes maux ne te satisfont,
a Qu'au ciel un jour ma fille ait place,

I Et fais-moi l'enfer plus profond I »

Est-ce le roseau que Dieu brise?

Maudirait-il la fille? Oh ! non.

Cette enfant qu'on porte à l'église

De Marie a reçu le nom.

Elle est remise en des mains pures.

Il s'y connaît, le tentateur

Qui couvrit de tant de souillures

Le chef-d'œuvre du Créateur.

A l'enfer Satan infidèle A' eut voir Marie, et, chaque jour.

Se déguisant mieux, sent près d'elle Son cœur renaître au pur amour.

La caresser, il l'ose à peine.

Craignons, dit-il, de la flétrir.

Éden a vu, sous mon haleine.

En un jour ses roses mourir.

Sur lui bientôt règne Marie , Colombe dont il suit l'essor.

Tout haut pour son père clic prie.

Et fait aumône de son or.

Même il lui révèle des charmes Contre les maux qu'on peut guérir :

Tant le triste auteur de nos larmes Se plaît à les lui voir tarir.

Marie, à quinze ans, sainte et belle, Est admise à communier.

Il tremble. Fille du rebelle, Si Dieu l'allait répudier 1 Mais de l'église elle est la joie.

Pour la voir, il court se tapir Dans l'orgue, qui soudain envoie Jusqu'au ciel un profond soupir.

Sitôt qu'à genoux et bénie Elle a pris le pain rédempteur, Satan mêle à flots l'harmonie Aux chants du temple inspirateur.

CHANSONS DE BÉRANGER

Sous sa main, l'orgue austère et tendre N'a plus rieu d'un monde mortel; Et les anges, pour mieux l'entendre, Descendent jusque sur l'autel.

Mais, dans ces pompes de l'Église,

Marie et chancelle et pâlit.

Son cœur, trop plein de Dieu , se brise ;

Sa foi la tue et l'embellit.

Elle tombe aux bras de son père.

Fait homme, il se trouble d'abord,

Comme un de nous se désespère,

Et sent tout le mal de la mort.

Elle n'est plus. Amour, science.

Rien n'y peut : Dieu le voulait donc. Satan n'eut jamais de souffrance Qui comptât plus pour son pardon.

Va-t-il sur la foule attendrie Renverser les murs du saint lieu?

Non, il voit l'âme de Marie Remonter brillante à son Dieu.

« S'il lui cache quel est son père , i Ahl dit-il, que Dieu soit béni.

a Dans mon royaume, affreux repaire, a Retombons seul, pauvre banni. »

Là, s' accusant à ses complices De sa révolte et de leurs torts , Il souffre de tous les supplices , Il saigne de tous les remords.

» Pour moi, seule étoile qui brille « Dans ce ciel que Dieu m'a fermé, I Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!

« Prie, ô toi qui m'as seule aimé ! » Mais au ciel le Christ, qui l'écoute, Voit aux éternelles douleurs

Quel poids le repentir ajoute; Et ses yeux en versent des pleurs.

Un de ces pleurs, sources fécondes, A travers l'amas des soleils , A travers la foule des mondes Aux sombres nuits, aux jours vermeils, A travers tout l'espace immense Que Dieu peupla dans un instant , Ce pleur de céleste clémence Tombe sur le cœur de Satan.

Et soudain l'archange rebelle Reprend sa gloire et sa beauté.

Et, d'un seul élan de son aile, Près du Christ il est remonté.

Marie est là pour lui sourire ; D'amour pur il est abreuvé.

Le mal enfin perd son empire :

La fille d'Eve a tout sauvé.

Le bon moine, après cette histoire.

Poursuit : — Les temps sont révolus.

L'enfer n'est plus qu'un purgatoire D'où l'on entrevoit les élus.

J'ai chanté sur le char d'Élic, Avec les séraphins joyeux, La
vierge qui réconcilie Saints et pécheurs, enfers et cieux.

Madame, à pied je pars pour Rome, Comme a fait saint Paul
autrefois.

Pour prêcher sur le sort de l'homme, Le pape déliera ma voix.

Le Christ veut qu'en ces murs célèbres J'aille annoncer aux
cœurs aimant?

Qu'il n'est plus d'auges des ténèbres, Qu'il n'est plus d'éternels
tourments.

CHANSONS DE BERANGER

Air :

A UN AMI

Ami, plus de promenade.

La pluie à Ilots tombe ici, Tombe à me rendre malade ; Et le
ciel n'en a souci.

J'y vois fuir l'année entière, Loin des brouillards importuns,
L'œil enivré de lumière.

Et le cerveau de parfums.

Comme au roc se cloue une huitre Que la mer lave en courant,
Je reste auprès de la vitre A voir passer le torrent.

Mais, las de pêche et de chasse, L'Esquimau revient joyeux Su-
bir sous son toit de glace La plus longue nuit des cieux.

Sous nos humides uivraillles Que transperce un air malsain.

Je crois sentir les tenailles D'un rhumatisme assassin.

De mou rêve je m'ennuie :

Adieu, ciel pur; adieu. Heurs.

Retournons, malgré la pluie, Aux bords où j'ai tous mes
pleurs.

A ce point l'ennui me gagne.

Qu'eu rêve, dans mon sommeil, Je vole au fond de l'Espagne
Pour me sécher au soleil.

Je reviens où, tendre et folle, Ma jeunesse a tant chanté ; Où le
génie est l'idole Qu'encense l'Égalité.

Au pied d'antiques arcades , J'ai, sur ces bords étrangers, Des
tentures de grenades Sous des voûtes d'orangers.

Dieu 1 notre ciel se dégage.

Ami, viens, puisqu'il sourit. Viens, nous irons au village Voir si
l'amandier lleurit.

CHANSONS DE BERANGER

LE SAINT

CHANSON A MADAME

Am : Un I elil capucin.

Chez un saint (lu'épouvanic Le mot d'amour, Le diable, un
jour,

Vient en jeune servante.

Le saint lui Jil : Satan,

Va-t'en!

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en grisette Au ton aisé,

CHANSONS DE BERANGER

Au teint rosé , Au menton à fossette.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en , Satan , va-t'en !

Il revient en danseuse

Au sein fripon,

Au court jupon, A la jambe amoureuse.

Le saint lui dit : Satan ,

Va-t'en !

Va- t'en, Satan, va-t'en 1

En muse jeune et belle

Il vient encor;

Sa lyre d'or Chante l'amour fidèle.

Le saint lui dit : Satan ,

Va- t'en I Va-t'en, Satan, va-t'en !

Puis il vient eu comtesse

Aux blanches dents.

Aux yeux ardents.

Au cœur troublé d'ivresse.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en!

Va-t'en, Satan, va-t'eu!

Satan prend d'autres armes :

Madame, un soir,

Le saint croit voir Apparaître vos charmes.

Il ne dit plus : Satan,

Va-t'en I Va-t'en, Satan, va-t'en

Grâce, esprit, tout le brûle,
Tout l'enhardit;
Même il vous dit :
Au fond de ma cellule , Viens me damner, Satau ;
Viens-t'en !
Viens-t'en, Satan, viens-t'en!

CHANSONS DE BERANGER

A MES VIEUX AMIS

Am : Ce magistrat irriiprochalile.

Vive Paris , le roi du monde 1 Je le revois avec amour.

Fier géant, armé de sa fronde, Il marche, il grandit chaque
jour.

Sur cette rive enchanteresse , Grain tombé de l'humain semis,
Je viens retrouver ma jeunesse, Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais! que de portiques.

D'églises, de quais, de bazars.

De théâtres , d'arcs héroïques , De colonnes, tributs des art?,
Des arts qui pour leur capitale Partout à l'œuvre se sont mis !
Comment, dans ce pompeux dédale.

Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire; Grâce à chaque fait retracé , A de nouveaux rêves de gloire Sourit la gloire du passé.

Dois-je ici féconder mes veilles?

J'en doute, mais point n'en gémis.

Puisque au sein de tant de merveilles On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse

De rire même de ses maux.

Il rompt plus de jougs qu'il n'en use,

Tient moins au bon sens qu'aux bons mot?

L'en reprendre est affaire au sage.

Bénissons Dieu d'avoir permis

Qu'au milieu d'un peuple volage

On retrouve ses vieux amis.

Mes vieux amis, oui, je les trouve Réunis tous pour me fêter.

C'est le bonheur que j'en éprouve, Paris, qui me fait te chanter.

Dans l'absence le cœur sommeille ; Les souvenirs sont endormis.

Ce jour à jamais les réveille :

J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES TIRANDS PROTETS

Air

J'ai le sujet d'un poPme héroïque; Qu'avant dbc ans le monde en soit doté. Oui, 1g. front ceint de la couronne épique, Dans l'avenir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie ; J'y pourrais prendre un plus rapide essor. Dialoguons, et ma pièce applaudie M'enivrera d'honneurs, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage; L'ode au sujet comme h moi convient mieux.

Riche d'encens, elle en fait le partage

Aux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

Mais l'ode exige un trop grand flux de style ; Mieux vaut traiter mon sujet en chanson. Dormez en paix, Pindare, Homère, Eschyle; J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoindrir quel grand projet s'achève? Plus d'un génie a dû manquer d'entrain. Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve A des chansons, laisse à peine un quatrain.

CHANSONS DE BERANGER

A M. DE LAMENNAIS

Air :

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde. Dieu nous donne une loi d'amour.

— Apùtre , la sueur t'inonde ;

En festins ici passe un jour, — Non, non ; je vais sauver le monde. Diini nous donne une loi d'amour.

CHANSONS DE BERANaER

Paul où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage

Paix, justice et fraternité. ' Raffermir mes amis tremblants.

Pour en jouir, reste où nous sommes, — Quoi ! les maux, la fatigue et l'âge

Entre l'étude et la beauté. N'ont point dompté tes cheveux blancs?

Non, non; je vais prêcher aux hommes — Non, non ; je vais de plage en plage

Paix, justice et fraternité. Raffermir mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine Du ciel enseigner le chemin.

— Aux cieux? La gloire seule y mène.

Chante, elle te tendra la main.

Non, non ; je vais à l'âme humaine

Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres. Fardeau des peuples gémissants.

— Tremble ! ils te livreront aux prêtres En échange d'un peu d'encens.

— Non, non; je vais braver nos maîtres. Fardeau des peuples gémissants.

Paul où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte

Le Dieu qui bénit les guérets.

— Crains le brigand dans les montagnes ; Crains le tigre dans les forêts.

— Non, non; je vais rendre aux campagnes Le Dieu qui bénit les guérets.

Devant le juge et ses licteurs.

— A nos lois déguise l'insulte ; Recours à l'art des orateurs.

— Non, non ; je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses licteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

— Crains l'orgueil des passions viles ; Crains le rire aux éclats moqueurs.

— Non, non; je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

— Dis un mot, et ta grâce est prête ; D'honneurs on te comble
à l'instant.

— Non, non; je vais porter ma tête Sur l'échafaud où Dieu
m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre
: Dieu seul est grand!

— Crains le riche si tu l'alarmés ; Crains le pauvre s'il te
comprend.

— Non, non; je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre : Dieu
seul est grand!

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges Reposer au sein de
mon Dieu.

— Par ton exemple tu nous changes.

Nous prierons sur ta tombe. Adieu I

— Oui , nui ; je vais avec les anges Reposer au sein de mon
Dieu.

CHANSONS DE DÉRANGER

LES VOYAGES

Air:

" Viens, m'ont dit vingt chars rapides;

i Le feu nous pousse à travers

<i Dois épais, cités splendides,

<t Monts et prés, champs et déserts.

« Faisant honte aux hirondelles ,

CI Tu croiras, sur nos essieux,

a Que la terre a pris des ailes

o: Pour passer devant tes yeux. »

K Des astres je sais la route, « Viens, dit un aérostat; <i Monte
à la céleste voûte i Pour en juger mieux l'éclat ; «< Sur maint
problème à résoudre, I Dans mon vol audacieux, i Viens au-des-
sus de la foudre o: Sonder l'abîme des deux. "

K Viens, me crie un beau navire, I Voir l'homme en tous les
climats, ■ i Voir en germe quelque empire, <• Des ruines voir
l'amas, d Par un caprice de l'onde , <t Tu peux, voguant avec moi,
« Ajouter un nouveau monde c A ceux dont le nùlrc est roi. »

Partez tous. Ici je reste.

Heureux d'un monde borne, D'oiseaux, de fleurs, monde
agreste, D'ombrages environné.

Quand la nuit étend son voile Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile, Oh! que l'univers est grand!

LES VIOLETTES

Air :

Hélas ! violettes charmantes ,

Vous vous hâtez trop de fleurir.

Au soleil ces neiges fumantes,

Le verglas peut les recouvrir ;

Mars nous garde encor des tourmentes.

Naissez-vous aussi pour souffrir?

Bis.

— Douces fleurs, quelle est cette fille?

— Une orpheline qui nourrit Ceux qui se sont faits sa famille,
Vend des fleurs quand le ciel sourit , Lasse la quenouille et
l'aiguille.

Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

— Bénis le ciel qui nous ordonne D'éclore en dépit des
glaçons.

La pauvre Laure, enfant si bonne, Ta nous chercher dans ces
buissons :

A souhait pour qu'elle y moissonne.

En grelottant nous fleurissons.

Ce matin , dès la pâle aurore , Un ange a passé par ici.

n a dit : Enrichissez Laure ; Le pain manque, et Laure en souci
Ta venir ; hâtez-vous d'éclore.

L'ange a dit vrai , car la voici.

CHANSONS DE BERANGER

LA FÉE AUX RHIES

AUX OIJYUIEUS L'OETES (')

Ain :

Voici la fée; oui, c'est la foc aux rimes, Fille du ciel qui vient nous consoler.

Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes; Mais prenons garde; elle peut s'envoler :

(') Je n'iii pu iii(li(|iior tous les métiers qui coinputont des poètes ot des versificateurs plus ou moins counus, plus ou moins luibiles; mais j'ai omis avec intention les typographies , parce que la plupart ont reçu de l'instruction, ot que d'ailleurs leur profession leur rend les litudes littéraires faciles : les livres les viennent trouver; il faut que les autres ouvriers les cherclient, et c'est déjà un mérite dont ou doit leur tenir compte.

CHANSONS DE BERANGER

Voyez, amis, ses deux ailes si grandes. Dans ses deux mains, où puisent ses amants. Brillent rubis, perles et diamants.

Pour faire aux Muses des guirlandes.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas !] Aimable fée, ah
I ne fuis pas, > Bis.

Ah 1 ne fuis pas.)

Le sage en vain crie : « Arrête, âme folle I <> Un pauvre enfant, doux, au front nuageux, Qu'elle a séduit au sortir de l'école, Contre son joug court échanger ses jeux. Dès lors, aux champs,

dans les bois, sur les grèves. Chercheur d'échos, par elle il va penser. Meurt-il obscur, elle vient le bercer De bruits de gloire et de longs rêves.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas ! Aimable fée , ah ! ne fuis pas ,

Ah ! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance, Elle est de fête au foyer des hameaux. Mais d'ouvriers une foule l'encense :

A ses faveurs, quels droits ont-ils? Leurs maux. Il faut si peu pour reudrc le courage A tous ces cœurs par la fièvre agités! La bonne fée en leur disant : Chantez I Donne à leur soif l'eau d'un mirage.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas ! Aimable fée, ah I ne fuis pas,

Ah ! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle Mêlé aux tranchets, aux limes, aux rabots, A la navette, au pic, à la truelle.

L'art sans étude et la gloire en sabots. Ces artisans chantent, frondent, racontent; Le peuple parle ; hier il bégayait.

Du haut du trône on s'écrie, inquiet : Voici les voix d'en bas qui montent.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas ! Aimable fée , ah ! ne fuis pas ,

Ah ! ne fuis pas.

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes; Parfume l'air de leurs obscurs abris.

Qu'un peu de vin, non le vin des querelles, Le vin de joie, éveille leurs esprits.

A leur liqueur mêlant ton ambroisie, Fais qu'à mon nom un jour ils disent tous : Gloire à ses chants! C'est lui qui jusqu'à nous Fit descendre la poésie.

— Combien de maux ta voix charme ici-bas! Aimable fée, ahl ne fuis pas,

Ah ! ne fuis pas.

CHANSONS DE BERANGER

LA PAQUERETTE

Quoi! vous, belle étoile attachée Au marchepied du Roi des cieux.

Sur la fleur dans l'herbe cachée Vous daignez abaisser les yeux
!

l'étoile.

Chaque étoile, dans son orbite.

Loin d'être un vain luxe des nuits.

Aux planètes que l'homme habite Dispense arbres, fleurs,
grains et fruits

Des feux du soleil dans l'espace Moi qui complète les couleurs.

Sur les corps que sa force enlace Je préside aux destins des fleurs.

Tu ne m'es donc pas étrangère , > Fleurette éclore en si bas lieu.

Astre éclatant, fleur passagère, Se tiennent dans la main de Dieu.

LA PAQUERETTE

Ainsi que la terre où nous sommes, Se peut-il qu'ailX cieux étoiles.

De fleurs, de papillons et d'hommes.

D'autres globes roulent peuplés?

l'étoile.

Certes , ma fille : aux mêmes causes Le même effet ne peut faillir.

Dans ces mondes naissent des roses Et des vierges pour les cueillir.

CHANSONS DE BERANGER

MON ANNIVERSAIRE DE

Air des Amazones.

Sur ce globe , l.i course humaine Ne dure, liélas! que peu
tl'instantls.

Le postillon qui tous nous mène, Je le connais trop, c'est le
Temps. {Bis.) En char pompeux aussi bien qu'en charrette, Il
nous emporte à nous faire crier :

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrèti

Buvons ici le vin de l'étrier.

Dis.

En des jours de mélancolie

On semble au but vouloir courir;

Mais un rien nous réconcilie

Avec la frayeur de mourir.

C'est une fleur, c'est une chansonnette. C'est un souris qui
vient nous égayer.

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de
l'étrier.

Il est sourd , ne fait nulle pause , Sangle tout de son fouet
puissant, Se rit des effiuis qu'il nous cause, Et n'y met fin qu'en
nous versant.

Je crains par lui qu'un jour notre planète

N'aille en éclats croupir dans un borbier.

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête 1

Buvons ici le vin de l'étrier.

La poste soixante et troisième

Me fournit des relais nouveaux.

Le postillon, toujours le même,

Ménagera-t-il les chevaux?

Amis, d'un mont moi qui descends la crête, Pour vous attendre, ah ! je veux enrayer. — Vieux postillon, arrête, arrête, arrête 1 Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sots et les fous en grand nombre Nous jettent la pierre en chemin.

Fuyons-les donc ; mais quel encombre 1 Ils seront plus nombreux demain.

Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête?

Podagre ou pair si j'allais m'évciller!

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'étrier.

Oui, fêtons mon anniversaire, Réveil de souvenirs constants.

Puisse une amitié si sincère Briser les éperons du Temps !

Pour ramener la joie en ma retraite, Vingt fois encor venez vous écrier :

— Vieux postillon, arrête, arrête, arrête! Buvons ici le vin de l'étrier.

CHANSONS DR RERANGER

<^rrkP^ if I

L'OISEAU FANTOME

La cantatrioo joiiine et belle S'éveille au milieu de la nuit.

Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit, Est-ce un chant d'amour
qui l'appelle?

Non, c'est un fantôme léger,

L'ombre d'un oiseau qui l'éveille, Qui sur son lit vient voltiger,
En lui murmurant à l'oreille :

— Pour votre voix docile ;\ mes leçons Du paradis j'apporte
des chansons.

liis.

CHANSONS DE BERANGER

Je suis l'âme toujours aimante Du rossignol apprivoisé Par
vous, et par vous tant baisé, Qu'il crut voir en vous une amante.

Que j'avais d'ardeur à chanter, Lors^en rêve ou dans l'insom-
nie Aux longs efforts pour m'imiter Vous mêliez les pleurs du gé-
nie !

Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des
chansons.

Un soir où la foule charmée

Semait des fleurs autour de vous.

Votre singe, démon jaloux,

Ouvrit ma cage bieu-aimée.

Dans ses ongles me voilà pris.

En ricanant il me déchire.

Votre gloire est sourde à mes cris ;

On vous couronne, et moi j'expire.

Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

Mais d'ailes mon âma est pourvue.

Invisible à des yeux huTiains, Du ciel je franchis les chemins,
Pourtant sans vous perdre de vue.

Oh! que de globes je parcours, Nefs qui de l'air fendent les ondes !

Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours J'entends chanter dans tous ces monde> ! Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

Aux plus éclatantes planètes L'homme retrouve ses aïeux.

Sages, héros, saints, demi-dieux, Affranchis de l'ombre où vous êtes.

Plus ils en sont loin, plus s'accroît

L'intérêt qu'à leur âme inspire Le destin de ce globe étroit.

Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

L'homme, peuplant l'infini même.

De l'amour doit former les noeuds

Entre ces astres lumineux

Émanés du soleil suprême.

En des temps qui nous sont cachés,

Dieu resserrant son auréole ,

Les mondes, enfin rapprochés.

S'éclaireront par la parole.

Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

Moi, faible oiseau, je vole encore;

Des miens plus haut j'entends la voix.

LTn autre ciel s'ouvre, où je vois

Du jour sans fin poindre l'aurore.

Chantres des bois, des champs, des eaux,

Forment là des chœurs de louanges.

Dieu permet aux petits oiseaux

De le chanter avec les anges.

Pour votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

Mais l'amour me fait redescendre Vers vous qui m'avez tant pleuré; Et, chaque nuit, je reviendrai Avec des chants à vous apprendre.

Puissent vos accords enivrants.

Qu'à la terre le ciel envie , Initier les cœurs souffrants Aux merveilles d'une autre vie ! l'dur votre voix docile à mes leçons Du paradis j'apporte des chansons.

CHANSONS DE BERANGER

MES CRAINTES

LETTRE A JID.N A.MI M. LEULIEN, DŒ L'ACADÉMIE I-II
A.MJ. AISE

Am ilu vauiltvifle Je la Pulile Gouiivernanle.

Cher Lebrun, ta muse héroïque,

A la chanson tendant la main ,

M'écrit : " Au trône académique

« Veux-tu monter? Parle, et demain... »

Muse, arrêtez. Par lassitude

D'un monde où j'ai fait long séjour,

J'ai pris goût à la solitude.

J'y tiens : c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite, Et du bruit mon âge a l'effroi.

Le monde, dis-tu, me regrette.

Le monde? Il pense bien à moi I Bourgeois vaniteux , il s'arrange De peu de gloire et de gros fonds ; Et, pour s'ébaudir dans sa fange, A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique ! M'a-t-on crié. Mais quoi 1 Jadis N'ai-je pas, sur cette umsiqe, Fait assez de vers applaudis?

D'autres m'ont dit : i Fais-toi messie a Ou prophète, et viens, dès ce soir, « D'un parfum de théocratie » T'enivrer à notre encensoir. »

De me lai.-scr lairo grand liomuiO, Non, je n'eus jamais le désir.

L'époque n'est pas économe De piédestaux ; ou peut choisir.

Toute secte a sa créature ; Tout club aussi : c'est tel ou tel.

Ou donne ici la dictature; Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée ;

Mais bientôt les porteurs sont las.

Nous voyons, en moins d'une année.

Messie et dictateur à bas.

On crie à l'un : « Tu n'es qu'un homme !

A l'autre, si c'est un vieillard :
ï Sur cette borne fais un somme
« En attendant le corbillard. »
Las ! toute gloire est mensongère
Dans ce temps d'esprits fourvoyés.
Tel s'en fait une viagère.
Qui lui-même lu fou'le aux pieds.
Combien j'ai vu de nos idoles
Subir de contraires destins !
Je riais de leurs auréoles ;
J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.
Ami, ne laissons pas le monde Nous emporter à tous ses vents.
Plus qu'une misère profonde J'ai craint des honneurs
décevants.
uSU

CHANSONS DE BERANGER

Riiueur, j'ai craint de faire ombrage Aux talents d'uu ordre
élevé ; J'ai craint jusqu'au renom de sage, Dont Lisette m'a
préservé.

Moi , sage ! oh ! non ; c'est la paresse
Qui m'a fait des goûts si bornés.

Non, j'aurais craint que ma sagesse
N'effrayât de pauvres damnés.
Quand souffrent au siècle où nous sommes
Peuple et rui, riche et travailleur,
Crois-moi, le plus sage des hommes N'en saurait être le
meilleur.
Lebrun , mon exemple t'enseigne A faire au monde juste part.
A l'Institut qu'un autre règne :
J'ai bâti ma ruche à l'écart.
Là, si peu que le miel abonde.
Je puis craiudre eïcor les fourmis; Mais là, moins je me donne
au monde, l'ius j'appartiens à mes amis.

CHANSONS DE BERANGER

LEÇON UE LECTURE

Air:

AU priiitcuips , sous le feullugo, Le maître d'école assis Fait
aux eiifauts du village Courtes leçous et lous récits.

Vieux balafré de l'empire ,

De la voix les corrigeuul,

Il dit : — M'eût-ou lait sergent

Si je u'avais pas su bleu lire?

A, B, C, D, poiut de cris, poiut de pleurs;)

I Dm.

Enfauts, lisez, et vous aurez des Heurs.)

CHANSONS DE BERANOER

Oui, ces fleurs que je cultive Sont les prix qu'on obtiendra.

Pour les savants je m'en prive.

En avant ! A qui mieux lira ! Bon vouloir ne peut suffire.

Sachez que l'homme de bien, Seul, en vaut deux s'il lit bien.

En vaut trois s'il sait bien écrire.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;

Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Venant à moi , le vieux maître

Me dit : d Voici le héros

i Qu'ici chacun veut connaître , o Le capitaine des brûlots.

i II a vengé sa patrie,

« Brisé l'orgueil du sullau,

o: Brûlé vif un capilan "■ Et fait trembler Alexandrie. " A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Moutard, u'as-tu pas de honte
De prendre un n pour un u '!
A propos, que je vous conte Un fait chez nous trop peu connu.
Après nos jours de détresse,
Voulant, le sabre au côté,
Rapprendre la liberté, J'ai combattu cinq ans en Grèce.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous
aurez des fleurs.
e Oui, c'est Canaris lui-même,
1 Canaris, notre fierté.
I II n'eut avec le baptême a Qu'ignorance et que pauvreté.
o S'il s'assied, plein de sagesse,
c Au banc des petits garçons ;
« S'il est humble à mes leçons, et C'est encor pour servir la
Grèce. » (') A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, li-
sez, et vous aurez des fleurs.
Près de quitter les Hellènes,
De toutes parts triomphants.
Un jour, sur le port d'Athènes, J'entre à l'école des enfants.
Le maître alors faisait lire
Un marin d'âge avancé.

Le voyant à l'Abc, Comme un Français, moi, j'allais rire.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous aurez des Heurs.

De l'écolier que j'admire

Alors je presse la main.

Canaris jusqu'au navire Me conduisit le lendemain.

Et me dit sur le rivage

Ce beau mot que j'ai noté :

Le savoir, c'est liberté ; L'ignorance, c'est esclavage.

A , B , C , D , point de cris, point de pleurs ; Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

C) J'ai lu, je ne sais plus où, qu'un voyageur vit sortir Canaris d'une école, avec les petits Grecs qui In fréfincntRi':n'. Couinn; uux il portait ses livres sous son bias. Ce héros apprenait à lire et n'eu avait pas honte. Heureux les paj ■ oi\ on !iirouyt pas do bien faire ! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu niinislrc depuis. Que Dieu veill" sur le carne liTelny' et modeste de ce grand ci"i;en;

CHANSONS DE DERANGER

LES DÉFAUTS

Air, : Faut cl' la verlii , pas Irop n'en niut.

L'iîûiuiic, à soixante ans, calme et grave,

Au coin de son feu devient roi.

Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi.

Sous le plaisir vivre eu esclave.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défont.

Bis.

Je verrais danser vingt grisetio?

Sans penser à rien tout un soir; Sans même essayer, pour mieux voir.

Les vieux verres de mes lunettes.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Oui, si j'ai subi l'exigence De mes défauts, tyrans nombreux,
Je leur dus bien des jours heureux, Doux larcins faits à l'indigence.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire ;

Ce tort, je dois le réparer.

Mais sur ce monde il faut pleurer

Sitôt qu'on n'ose plus en rire.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Dans les jours d'aimables féeries On monte au ciel des deux côtés.

Nous poussons à bout nos gaietés, A bout nos tendres rêveries.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Perfide erreur de ma jeunesse, Que, bras ouverts, couronne en main, La Gloire m'accoste en chemin.

Je lui dirai : Passez, drôlesse!

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.

A table veut-on me fêter.

L'aï ne me fait plus chanter.

Et je lui fais petite bouche.

Vous qui sur nous veillez d'en haut ,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Hélas! mes vertus me désolent; Mais l'âge, qui les fait fleurir, M'ôte la force de courir Après mes défauts qui s'envolent.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

CHANSONS DE BERANGRR

LE ROSIER

Am I

Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine! Que je te plains, joli rosier I Cette salle pompeuse est pleine D'un monde envieux et grossier Qui te souille de son haleine :

C'est le palais d'un financier.

Que je te plains, joli rosier!

Ici naguère apporté du village , De l'or tu subis le pouvoir.

Ce banquier veut qu'à son passage Pour lui tu fleurisses ce soir.

De ton parfum fais-lui l'hommage, Comme au Très-Haut fait l'encensoir.

De l'or tu subis le pouvoir.

Sous ce grand lustre à la flamme irisée, Arbuste aimé, tu vas mourir. Plaint-il, ce juif, finie blasée, Ceux que son fa«te fait souffrir?

Privé d'air pur et de rosée, Ah ! n'espère pas l'attendrir.

Arbuste aimé, tu vas mourir.

Mais près de toi passe un jeune poute Dans ce palais resplendis .ant ; Il courbe aussi sa noble tt'te Devant le riche tout-puiss.' it.

Des fièvres d'or de cette fête Il est saisi rien qu'en passant Dans ce palais resplendissant.

Ainsi que toi ce séjour l'empoisonne; Dieu vous rende à son
beau soleil I Le luxe qui vous environne Va flétrir, en un temps
pareil .

Et sa poétique couronne Et ton diadème vermeil.

Dieu vous rende à son beau soleil I

CHANSONS DE BERANGER

rm

NOTRE CtLOBE

Air :

Mais qu'est-ce enfin que la spliiTC où nous sommes? Que do
renvois à puissance attractive

Un vieux wagon qui peut, en fendant l'air. Semblent lii-haut
comme nous se mouvoir 1

Sortir du rail , au nez des astronomes, De ces wagons ce que je
voudrais voir, Et nous verser sur son chemin de fer. C'est la
locomotive.

VIII

CHANSONS DE BERANGER

Notre planète eut une enfance étrange : Buffon l'a dit, Cuvier
l'a constaté.

Un peu de feu qu'enserme un peu de fange Donna naissance à ce monde encroûté.

Sur l'embryon la mer jetant sa robe De sa vermine assez mal le purgea.

L'homme vint tard ; et moi, je crains déjà De voir périr ce globe.

Passé, dis-moi, criai-je au bord d'un gouffre, Combien de temps a roulé suspendu Ce point où l'homme en passant pleure et souffre ? Et des anciens l'histoire a répondu.

Mais quelle foi peut retrouver sa route Sous les débris de leurs dogmes nombreux? Perses, Hindous, Grecs, Égyptiens, Hébreux, Nous ont légué le doute.

Le doute est froid, quelque part qu'on s'y loge. Pour m'en tirer invoquons l'avenir.

Un iwuveau Christ passe, et je l'interroge : — Maître, ce monde un jour doit-il finir?

— Jamais, dit-il. Vive notre planète, Dont ma Triade éternise le cours I A ses croyants ainsi répond toujours Ce messie en goguette.

Si le passé n'a point d'écho fidèle , Si l'avenir est muet ot voilé, Présent, dis-moi, notre terre doit-elle Faire faux bond à l'empire étoile?

Mais du passé près de franchir la porte, Ce nain chétif, que l'avenir poursuit, N'a pas le temps de me répondre, et fuit En disant : Que m'importe!

Dieu voit la fin de tout ce qu'il fait naître. Le monde est né, le monde doit mourir. Quand? Ah! dit l'un, avant demain peut-être; L'autre lui donne un long temps à courir. Tandis qu'ainsi sur l'époque assignée Nous discutons, plus ou moins nous trompant, Au bout d'un fil le monde est là qui pend Comme un nid d'araignée.

CHANSONS DE BERANGER

SAINT NAPOLÉON

A UN liAUON LIE L EMPIUE

Am :

Vous, fier baron, qui rampiez dans un temps Fécond en lois,
en travaux, en batailles. Combien d'honneurs vous devez aux
trente ans Qui de l'empire ont vu les funérailles I L'aigle a légué
la France aux étourneaux : Pour un Gérard que de J I (-)

Un homme né pour s'élever aux cieux

Se montre-t-il , tous les nains qui l'approchent

Sur ce géant se guindent de leur mieux,

A ses habits, à ses bottes s'accrochent.

A peine il voit ces avortons, qu'il rend

Fiers de sa taille et qu'il porte en courant.

Heureux baron, un jour il vous parla.

» Sers-moi y , dit-il. Et d'un signe il ajoute : œ Viens » ; vous venez, i Va là » ; vous allez là. Mais il perdit sceptre et valets en route. Tout, depuis lors, vous fut prospère au point Qu'un roi, sans vous, régnerait mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop ; Chacun en cour passe à cette filière.

Notre empereur, créateur au galop , Quand son crachat fécondait la poussière, Fit pour un saint, dans le ciel pris d'assaut. Ce qu'ici-bas il fit pour plus d'un sot.

Oui , son patron , vieux défunt peu connu , Au paradis végétait sans prébende.

De tout rayon lui voyant le front nu.

Les saints criaient au saint de contrebande : «t D'où nous vient-il? Qui l'a canonisé? « Nous parierions qu'il n'est pas baptisé. »

« Un pape intrus, disaient de bons voisins,

«c L'aura tiré des carrières de Rome ,

et De faux martyrs éternels magasins.

ï Chassons ce gueux I « Et contre le pauvre homme

Monsieur saint Roch court exciter son chien,

Tant les heureux ont le cœur peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna, Montent les bruits et les ordres du pape* Vite on accorde au saint que l'on berna Fleurs, auréole et triple part d'ugape.

C) Pendant tout le règne de Napoléon, son patron fut substitué sur le cilondric, ;\ saint Rocli, qni, depuis la restauration a repris sa place au IG août.

Les prêtres composèrent à grand'peine une courte Wgende au saint impérial, dont lo nom même n'avait jusque-là pani qu. dans les vieilles chroniques italiennes.

C) Plusieurs de nos généraux ont illustré le nom do Gérard, mais aucun autant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et les talents peuvent se pa;;ser d'clogcs , t;int son nom éveille d'honorables sympathies.

CHANSONS DE BERANGER

Tout lui sourit; pur une bulle ad hoc,

De ralmauacli sou nom bannit saint Roch.

<i Plus que Louis il a des airs de roi », Dit le public, public de saints et d'anges Qui tient de nous : la fortune y l'ait loi. Et le bon suint, qui se gonfle aux louanges, Perdant bientôt le peu qu'il a de sens,

Voudrait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre histoire à tous.

Napoléon d'un saint de pacotille

Fait un grand saint, fait des rois, fait des fous.

Gave des sots qu'il prend à la coquille ,

Et tombe enfin. Messieurs, sur son rocher,

C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

CHANSONS DE BERANGEU

LE DIEU JEAN

Am : Toki, Carabo.

Tout homme à caractère Est dieu de loin en loin,

Dans son coin.

Jean, qui croit à Vultairc, Fut dieu pendant six mois,

Le grivois !

Ah ! hou Dieu ! quel dieu !

Ah 1 bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieul Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

CHANSONS DE BÉRANGER

Chez de joyeuses filles, Jean , qui loge à l'étroit

Sous le toit, Pèlerin sans coquilles, Se fait dieu pour payer

Son loyer.

Ah! bon Dieu! quel dieul Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu. Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Jean, quelque temps prophète, Dit : a Le traiteur en moi

I N'a plus foi.

« Gratis pour qu'on me fête, <t Je sors de mon cerveau

" Dieu nouveau. ^

Ah I bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu , Né dans un mauvais lieu
!

« Respectons pour l'exemple <t Les dieux plus ou moins nés

« Mes aînés.

« Tributs, autel et temple, « Sont un assez bon lot

" De culot. »

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Aiil bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu , Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu !

« Pour le salut de l'âme

« Comme on n'a que trop fait

<i Sans effet, « Des corps je me proclame « Par goût et par ferveur

1 Le sauveur. »

Ah! bou Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu , Né dans un mauvais lieu
!

« Le paradis , vieux conte , " Je le mets sous ta main,

« Genre humain.

« De la terre, à mon compte, ' Je referai soudain

et Un Eden. »

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, hou Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lioul

« Femmes, trêve au martyre 1 « Supprimons à tout prix

a Les maris.

« Au sort je veux qu'on tire, « Pour vos poupons en tas,

« Des papas. »

CHANSONS DE BERANGER

Alil bon Dieu! quel dieu! Ah I bon Dieu ! quel dieu I Quel
pauvre dieu, bon Dieu! Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu , Né
dans un mauvais lieu !

Saint Ignace en prières Vend ses brides à veaux

Aux dévots.

Ce siècle de lumières Est pour les charlatans

Un bon temps.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah I bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, Iton Dieu !

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.

Bientôt dans plus d'un rang-

Le dieu prend ; S'il cache ses miracles, C'est qu'il doit des
égards

Aux mouchards.

Ah 1 bon Dieu ! quel dieu 1 Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu I Quel pauvre dieu , Quel pauvre
dieu.

Né dans un mauvais lieu!

La foule accourt : Victoire !

Que d'or les sots metlrðiit Dans son (rom!

Mais quoi! tout l'auditoire Trouve ce dieu de chair Un peu
cher.

Ail! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon r)ii'U ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, lion Dira!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu , Né dans un mauvais lieu
!

Il parcourt la province, Toujours déménageant

Sans argent.

A la foire, en bon prince, Le dieu, dit-on, un soir

S'est fait voir.

Ah ! bon Dieu! quel dieu !

Ah I bon Dieu 1 quel dieu !

Quel pauvre dieu , bon Dieu !

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu.

Né dans un mauvais lieu I

Il dit, presque en syncope :

a Pour un dieu qurllo fin

« Que la faim I »

Dieu, fais-toi pbilantlirape, Avocat, perruquier

Ou banquier.

Ah ! bon Itieu I quel dieu I Ah! iKin Dieul quel dieu!

Quel pauvre dieu , bon Dieu !

Quel pauvre dieu , Quel pauvre dieu , Né dans un mauvais lieu

1

Enfin, à bout d'angoisïe, Jean, qui rêvait d'autel,

S'est fait tel, Qu'hier notre paroisse L'a pris, sur son Credo,

Pour bedeau.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu , bon Dieu !

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

LE PATTOLE

CORPLET A PERX J<>LIE> FEMMES DE FISAXCIERS

ALK :

Aux bords infects du Pactole des fables Mouraient les fleurs, le
vautour seul buvait. Aucun doux oiseau ne bravait La lourde va-
peur de ses sables.

Loin de ce fleuve Amour fuvait alors.

Chez nous autrement vont les choses :

Bien qu'il attire et vautours et butors. Notre Pactole a sur ses bords Et des colombes et des roses.

CHANSONS DE DERANGER

LE JONGLEUR

Air : Scîr cl malin sur la fougère.

Les démons sont fous de musique.

Un obscur jongleur fut doté Par eux, jadis, d'un luth magique
Qui rendait et joie et santé.

Grâce à de folles mélodies, Notre homme alors vit ses refrains
Chasser ennuis et maladies, Peines du pauvre et noirs chagrins.

CHANSONS DE BERANGER

Avant ce don , bien peu d'oreilles S'éprenaient à l'ouïr chanter
; Mais, le luth ayant fait merveilles, Chacun chez soi veut le fêter.

— L'ami , quoique vilain de race , Viens avec nous. — Non,
viens chez moi. A mon foyer le pauvre a place ; Viens chanter un
festin de roi.

Aussi, qu'il passe, on se le montre; Partout vieillards, filles,
garçons, Disent : — On bénit sa rencontre Quand son luth éclate
en chansons.

Que Je bonheur il en retire Si tant d'échos, émus cent fois,
Vont à l'oreille lui redire Les chants que leur souffle sa voix I

Notre jongleur a l'âme bonne.

Visitant châteaux et palais , A plus d'un prince il fait l'aumône
De joyeux airs, de gais couplets.

Aux gens qu'épuise le servage Il court rendre aussi la gaieté.

La gaiété leur rend le courage Qui fait rêver de liberté.

Mais, sur son grabat, quels fantômes Chaque jour troublent
ses esprits!

Il ressent là tous les symptômes Des maux que son luth a
guéris.

Ennuis, chagrins, fièvres, misère, Se vengent du roi des
jongleurs.

L'amour s'y joint, amour sincère Qui ne l'a nourri que de
pleurs.

Martyr d'une goutte obstinée, A lui qu'un prélat ait recours;
Qu'une fillette abandonnée Pleure sur d'inconstants amours ;
Armé du luth , près d'eux il vole , Heureux de voir en peu d'ins-
tants Malade et vierge qu'il console Sourire au retour du
printemps.

Il recourt à son luth sonore.

Sous ses doigts il se brise, hélas I Une des cordes vibre encore
:

— De ma mort, dit-il, c'est le glas.

Avant l'âge enfin il succombe.

De son art même fatigué ; Et l'on grave en or sur sa tombe :

a Des mortels ci-gît le plus gai. »

.CHANSONS DE BERANGEK

MON CARNAVAL

A ALNTliilt

Ail', : Mail Jadis un grand piuidicli;.

Taudis qu'aimable et gai convive , Tu règues dans plus d'un repas, Antier, il faut que je t'écrive Comment je fête les jours gras.

Seul entre ma lampe et ma chatte, Vieux rêveur, je vois sous mes yeux Des temps d'où notre amitié date Passer le fantôme joyeux.

A jours pareils, notre jeunesse, S'afTublant d'habits les plus fous , S'écriait : Joie, amour, ivresse.

Nous ont faits dieux ; imitez-nous.

Mais pourquoi d'un carton fantasque Prenions-nous le voile importun?

A des fronts si gais point de masque : C'est au vieillard qu'il en faut un.

Te rappelles-tu nos soirées?

Le Champagne à crédit moussant?

Les belles robes déchirées?

Le rire au loin retentissant?

Quels chants ! quels crisi C'était merveilles De nous voir traiter, chaque nuit, Les plaisirs comme des abeilles Qu'on arrête à force de bruit.

Souvenir cher à mes pensées 1 Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend , Je souris aux heures passées, Je m'arrange du jour mourant.

Pur de haine et d'hypocrisie, Rêvant le bien, cherchant le beau, Je sème un peu de poésie Sur les marches de mon tombeau.

Cher ami, loin que je me gronde D'avoir tant chanté le plaisir.

Quand je finirai pour ce monde.

Je n'y laisserai qu'un désir :

C'est qu'à la saison printanière , D'heureux enfants, au teint vermeil, Viennent, où dormira ma bière, Sur les fleurs danser au soleil.

CHANSONS DE BERANGER

LE SAVANT

Un bon vieillard consultait une sphère.

A rêver vingt fois il se prend.

Vient un savant qui le regarde faire ,

Et dit tout haut : — Pauvre ignorant!

Apprends de nous les secrets que tu sondes,

Si tu n'es le fou qui, dit-on , Traite de fous ceux qui pèsent les mondes

Dans la balance de Newton.

A ce propos le vieillard de sourire :

— L'attraction m'a peu séduit.

N'en parlons pas ; mais vous , daignez nie dire

Comment la chaleur se produit.

Dans tout système, un seul fait qu'on ignore

Doit tenir le doute en éveil.

Or il vous reste à deviner encore

La grande énigme du soleil.

Vos devanciers vous ont dressé l'échelle : Montez; ils vous tendent la main.

Faites qu'à tous votre savoir révèle Un progrès de l'esprit humain.

Qui ne connaît jusqu'au moindre cratère

Ce monde orphelin de ses dieux?

Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre :
Il nous faut l'inconnu des cieux.
Trop longtemps l'homme à la taille du globe
De ses dieux borna la hauteur.
Creusez le ciel ; que rien ne nous dérobe
L'œuvre sans fin du Créateur.
Le mouvement part de sa main féconde :
Suivez-le, mais les yeux ouverts, Et révélez à notre petit
monde
Le Dieu Je l'immense univers.
Au sentiment accordez une place...
A ces mots le savant s'enfuit.
— Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.
Le sentiment n'est qu'un produit.
Mais le vieillard lui crie : — A tort, vous dis-je,
La mécanique est votre loi; C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu
qui dirige
Tous ces globes où l'homme est roi.

CHANSONS DE DERANGER

LES PAPILLONS

AïK '■ Une fillu cji un oiseau.

La grand' mère , au temps jadis, Répétait à la fillette :
Prie, enfaut, car tu grandis ; Le diable est là qui te guette.
Point de jeux trop séduisants.
Je suis vieille , on doit me croire.
Viens d'une àrae de douze ans, Ma fille, écouter l'histoire.
Crains le diable ; mais crois bien]
Que l'enfer vaut mieux que rien. ;
Bis.

CHANSONS DE BERANGER

D'un village mis à sac Le diable emportait les âmes.
Il en avait un plein sac , Qu'il allait jeter aux flammes.
Las du fardeau, lui, si fort, S'est assis sous une treille.
La main au sac, il s'endort ; Car Dieu permet qu'il sommeille.
Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieu.x que rien.
Des oiseaux l'ont reconnu :
Frères, disent-ils, courage!
Sans bruit , de l'ange cornu Courons entr'ouvrir la cage.
Vite, vite, au sac de cuir Leur bec fait un trou d'aiguille.
Par où , seule , a peine à fuir L'âme d'une jeune fille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

Il s'éveille! Où se cacher?

L'âme avec les oiseaux vole Sous le toit d'un saint clocher.

Le malin ne s'en désole.

Dieu me défend d'aller là; Mais, sachez-le, ma colombe, Qui de mes rets s'envola Sous ma griffe un jour retombe.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

Satan part, et les oiseaux De dire à l'âme sauvée :

Auriez-vous fait des réseaux Ou détruit quelque couvée?

— Non , messieurs les oisillons :

Plus coupable pécheresse , Pour chasser aux papillons, J'ai vingt fois manqué la messe.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

— Dieu sourit au repentir :

Suppliez-le bien, pauvrette.

Pour vous nous allons bâtir Un nid dans notre retraite.

Ce toit, qui l'éveille aux champs, Vous rend la prière aisée.

Nous vous nourrirons de chants.

De fleurs, de miel, de rosée.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

N'osant quitter ce séjour.

Sous la croix l'âme abritée D'abord soigne avec amour Les petits de la nuit.

Puis ce beau zèle s'éteint ; Même elle néglige encore , Chez des chantres du matin, Comme eux de bénir l'aurore.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

Certain jour qu'ils vont au loin :

Quel ennuyeux tas de pierres !

Dit-elle; et qu'est-il besoin D'y sonner tant de prières?

Ciel! aux champs, dans un sillon, Que vois-je? Un papillon brille!

Certe, un si beau papillon N'est pas né d'une chenille.

Crains le diable, mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

CHANSONS DE BERANGER

Elle vole, et, d'un élan, Jus(ju"à l'insecte elle arrive.

Sainte Vierge ! c'est Satan Qui lui crie : Ah ! fugitive, Je vous tiens. Ne priez pas ; C'est trop tard , vite à mon bouge !

Vous attraperez là-bas Des papillons de fer rouge. Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

Nos oiseaux au toit qui pend Rentrent : o l'infortunée !

Le diable à l'œil de serpent D'en bas l'aura fascinée , Disent-ils. Où la chercher?

Dans les flammes éternelles.

Sans pouvoir l'en arracher Nous y brûlerions nos ailes.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'enfer vaut mieux que rien.

CHACUN SON GOUT

COUPLET

Je donnerais, pour revivre à vingt ans, L'or de Rothschild , la gloire de Voltaire. Mais d'autre sorte on calcule en ce temps, Chez l'auteur même, et nul n'en fait mystère.

On veut gagner, gagner, gagner encor.

J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire? Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or. Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire.

CHANSONS DE BERANGER

POUR MON ANNIVERSAIRE

/IR : Ainsi jaJis un sranl pn'ihHe.

Je cultivais un coin de terre
Dont les ombrages m'enchantaient.
Là, quand je rimais solitaire,
Dans mes vers mille oiseaux chantaient.
Me voilà vieux ; plus rien n'éveille
Ces bosquets jadis si peuplés.
En vain l'écho prête l'oreille :
Tous les oiseaux sont envolés.
Que le riche été se couronne Des épis que nous attendons ;
Qu'à nos yeux rougis l'automne :
Plus d'oiseaux pour chanter leurs dons.
En vain le printemps ressuscite Les fleurs sur nos bords
consolés ; Lorsqu'à chanter l'amour invite , Tous les oiseaux sont
envolés.
Quel est, dites-vous, ce domaine?
Eh ! mes amis, c'est la chanson, Où mon vieil esprit, hors
d'haleine.
Court battre en vain chaque buisson.
De mes ans sur l'enclos modeste Les frimas sont accumulés ;
Pas un roitelet ne me reste.
Tous les oiseaux sont envolés.
C'est mon hiver qui les effraye ; Ils ne reviendront plus au nid.

J'en juge aux vers que je bégaye Quand l'amitié nous réunit.

Antier, toi que mieux elle inspire.

Chante nos beaux jours écoulés ; Trompe l'écho prêt à redire :

Tous les oiseaux sont envolés.

CHANSONS DE DERANGER

mm^^o""^^"%^

MON OMBRE

Air : J'étais bon chasseur antrefuU.

L'oiseau module un dernier chant ; Moi, vieillard, j'écoute et je songe.

Mais aux feux du soleil couchant Je vois mon ombre qui s'allonge,

S'allonge et semble aller s'asseoir Au bord de la route poudreuse.

Elle aspire au repos du soir; Ml m ombre devient paresseuse.

eo2

CHANSONS DE BERANGER

A quoi l'ai-je donc pu lasser?

Au temps froid comme au temps des roses, Si je marchais seul pour penser, Pour rêver j'ai fait bien des pauses.

Alors de trop graves sujets Forçaient-ils mon vol à s'étendre.

Tandis qu'au ciel je voyageais, Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets.

Sitôt qu'elle y pouvait paraître.

Derrière moi , comme un laquais , La moqueuse singeait son maître.

Tard au logis rentrant parfois , Quand l'aï tournait au mirage.

Au clair de lune, je le crois, Mon ombre eût fait rougir un sage.

.Je ne veux non plus le cacher :

Jadis des ombres moins fidèles, A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir, Des nuits d'amour toutes remplies.

Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir, Mon ombre a fait peu de folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.

Où sont les ombres des sylphides?

A peine un rayon de gaieté Glisse encore à travers mes rides.

Il est un fantôme divin Qui rend le soir des ans moins sombre
: C'est la gloire, hélas! mais en vain Mon ombre a poursuivi cette ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous ; .Je le sens, et pourtant
j'ignore Ce qu'à ses yeux nous sommes tous.

Sur ce vieux sol qui nous dévore.

Mais le soleil disparaissant Peut-être résout ce problème.

Car il semble qu'en s' effaçant Mon ombre dise : Ombre toi-même.

CHANSONS DE BERANGER

MA CANNE

Am :

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe; Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné. Viens, mon compagnon, humble cep de vigne. Ami qu'en riant le sort m'a donné.

De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?

L'ai-je célébré dans un gai repas?

Si jadis ta sève égara mes pas , Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse. A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

Bis.

Ce fut ma nourrice : » Enfant, disait-elle, « Vois, écoute, lis. » Ou, prenant ma main : « Suis-moi hors des murs; la campagne est belle, 1 Viens cueillir, pauvre, les fleurs du chemin. » Depuis ,

loin des biens dont la soif dévore , La Muse à mon feu prit goût à
s'asseoir, Et, quoique affaiblie, a des chants du soir Pour le vieil
enfant qu'elle berce encore.

A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble; Je me fie à toi de
tous mes secrets.

Tu m'entends chanter, d'une voix qui tremble , De grands sou-
venirs, de tendres regrets. Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent. Combien, triste ou gai,
quand je vais rêvant, Sous mon vieux chapeau bourdonnent
d'idées ¹

A travers bois, prés et moissons.

Allons glaner fleurs et chansons.

« Dirige le char de la république » ,

M'ont crié des fous, sages d'à présent.

Qui, moi, m'atteler au joug politique,

Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !

Ai-je à tel labeur force qui réponde?

Qu'en dis-tu, bâton las de me porter?

Tu gémirais trop de voir ajouter

Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.

A travers bois, prés et moissons,
Allons glaner fleurs et chansons.
Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde;
Que d'excellents vers je me suis promis !
Enfant de Paris perdu dans ses fanges.
Je devais , sans nom , battre les pavés ;
Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés,
La Muse avait mis sa marque à mes langes. A travers bois,
prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.
A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle. Tout un passé meurt,
mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle; Sois pour des vaincus un
dernier appui. Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe, Combien
de taux pas je ferais sans foi , Pour quelque proscrit, tribun, pape
ou roi, Je veux te laisser au bord de ma tombe. A travers bois,
prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.

CHANSONS DE BERANGER

LES BÉNÉDICTIONS

Air : Échos des bols , errants dajis ces vallons.

CERTAINS mortels ont le don de répandre Bonheur et joie où se portent leurs pas. Au temps passé l'on ne s'y trompait pas, Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre : o bon vieillard, chez nous daignez venir Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Bis.

Il a passé tout près de ces charmillles, Disait la mère : aussi, combien de fleurs! C'est grâce à lui que de riches couleurs Va s'émailler le corset de nos filles.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Or ce vieillard sortait-il de son chaume, Le rencontrer était présage heureux.

Oui, répétaient les villageois entre eux. Il suffirait à bénir un royaume.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage Court-il aider, glaneuse et moissonneur De dire alors : Il nous vient du bonheur; Sur le soleil Dieu déploie un nuage.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

On l'invoquait à chaque catastrophe,

Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.

Maint hobereau le traitait de rêveur.

Et le curé l'appelait philosophe.

O bon vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

D'un si doux charme il ignorait les causes. Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid; Passe , et vers lui monte l'encens des roses. O bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles, Disant : Il sait légendes et chansons.

Courez, enfants, à ses douces leçons.

Comme à sa voix reviennent les abeilles. o bon vieillard, chez nous daignez venir; Brni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie. Qu'Importe, enfants. Survient-il un vieillard. S'il vous sourit, s'il vous suit du regard. Inclinez-vous : il bénit votre vie.

o bon vieillard , chez nous daignez venir ; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

CHANSONS DE BERANGER

LA DERNIERE FEE

Am d'Angéline, de WILLEM.

Près du rivage où le druide austère, Chez les Bretons, ensevelit ses dieux.

Au vieux curé qui bèclie sou parterre Vient d'apparaître un messenger des cieux. C'est un ange. Oui : l'auréole, les ailes,

Tout le lui prouve. Il se signe, et soudain, Malgré la brunie, il voit dans son jardin Oiseaux s'ébattre et Heurs briller plus belles. Sous un ciel sombre et les vents et les Ilots J Poussent au loin de funèbres sanglots. ;

Ris.

CHANSONS DE BERANGER

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne. Ah ! dit le prêtre, il veut parer nos saints. L'ange sourit : — Pour mettre une couronne Sur un tombeau, je te fais ces larcins. Dit-il ; entends des plaintes étouffées Traverser l'air ; vois ce ciel triste et noir. Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir. Vient de mourir la dernière des fées.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Comment! chez nous, encore un pareil être!

l'ange.

Certes; bien loin des savants, des penseurs, Sous le dolmen
qui jadis la vit naître, Dieu lui permit de survivre à ses sœurs.
Croire à ses dons tenait lieu d'abondance ; D'heureux efforts
naissaient de vœux ardents ; Même à sauver vos pêcheurs impru-
dents La bonne fée aidait la Providence.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

le prêtre.

Ses dons jamais n'ont fécondé nos grèves.

l'ange.

Non ; mais sais-tu combien sur le malheur Elle a versé d'espé-
rance et de rêves ; Combien versé de baume à la douleur I Le
pauvre, en songe, atteignait aux délices Des plus grands rois :
Dieu point ne le défend , Ce Dieu qui sait de quoi pleure l'enfant,
El qui bénit le doux chant des nourrices. Sous un ciel sombre et
les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

Vient un savant que la vapeur amène.

La fée en rose était changée alors.

Il s'en saisit, l'effeuille; ô phénomène

Son doigt la tue : à ses pieds roule un corps,

Un corps de vierge à la beauté divine.

La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.

Car la science, aveugle majesté,

Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots

Poussent au loin de funèbres sanglots.

Le savant passe. Elle, aux concerts célestes, Monte en esprit, et d'énormes oiseaux Viennent creuser une fosse à ses restes. Va croître un if où dormiront ses os.

Sur les débris d'un antique trophée , Ombre immortelle, un barde en ce moment Apparaît là : — Guerrier, poète, amant. Pleurez, dit-il; vous n'avez plus de fée. Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique ; Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus. Ces vieux parents de la vierge celtique Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus. Prêtre, ainsi qu'eux du ciel favorisée.

Elle eut pour sœur la vierge que tu sers. Dieu brille au fond de vos cultes divers , Comme l'aurore aux gouttes de rosée^ Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Mais de son culte à peine a-t-on mémoire : Contre l'oubli Dieu défend ses desseins.

l'axge.

D'un Empyrée elle eut sa part de gloire, Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.

CHANSONS DE DERANGER

Longtemps par elle a surnagé la race
Des nations que lui soumit le sort.
Né (le leur sang, vieux Breton, plains sa mort,
Dernier soupir d'un monde qui trépasse.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Quoi I pur esprit, vous allez sur sa tombe Vous Joindre aux
dieux, mensonges du passé?

I, ANCr.

Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe. Crains pour le
temple où la foi t'a bercé, A tes autels si déjà l'homme insulte,
Prêtre , à la fée accorde quelques pleurs , Et viens m'aider à sus-
pendre ces (leurs Sur l'humble fosse où descend tout un culte.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

CHANSONS DE DERANGER

ENFER ET DIABLE

Air : Ce magislrât irriûprociable.

Le diable et l'enfer, jeune Adèle, Font, dites-vous, peur aux
Amours.

Jadis j'ai vu l'ange rebelle :
Il m'a joué de malins tours.
Bien loin d'avdir mine effroyable.
Les beaux yeux qu'avait Lucifer!
Plus alors je croyais au diable.
Moins je voulais croire? à l'enfer.
Mais les ans m'ont prêché de sorte.
Que de mes doutes je rougis.
De l'enfer j'ai trouvé la porte Et vu le diable en son logis.
Adèle , c'est chose incroyable Pour qui n'a pas eïicor souffert :
Sachez que chacun est son diable; Que chacun se fait son
enfer.

CHANSONS DK BERAN'ïF.K

I.E CORfiEAV

Non. De ces monts l'eau se relire; Tout promet fortune aux cor-
beaux ; Ti'nn linninic ici vois les lambeaux.

610 CHANSONS DE BERANGER

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Porte avec moi l'espoir dans l'arche ; Montrons les flots moins soulevés , Et rendons grâce au patriarche.

Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU

Oui , pour repeupler son empire Et nous croquer, gros ou petit
:

Souhaite-lui bon appétit. —

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

L'homme sur toute créature Règne, et du ciel vient cette loi,

LE CORBEAU

J'en doute fort ; car la nature Partout pâlit devant son roi.

Mais dans l'abirae qui l'attire Va s'engouffrer son lourd bateau
:

Je le vois là-bas qui fait eau. — Et l'oiseau noir se prend à rire,

LA COLOMBE

Non : Dieu réserve une famille.

L'Océan reprend son niveau ; Un signe de paix au ciel Itrille :

Il va naître un monde nouveau.

LE CORBEAT'.

Des mondes il sera le pire Si l'homme doit en hériter.

Dieu devrait bien me consulter. — Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Prophète de désespérance , Tu ris des maux que tu prévois.

Moi, pour calmer une souffrance, Je donnerais plumage et voix.

Adieu. Tu me ferais maudire; Je ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU

Tu veux donc vivre à peine un jour?

Et l'oiseau noir se prend à rire,

LA COLOMBE

Méchant 1 qu'ici ton fiel s'épanche.

Je vais aux mortels malheureux De l'olivier porter la branche '
Que Dieu m'a fait cueillir pour eux.

LE CORBEAU

Ma colombe, ils te feront cuire Avec le bois de ce rameau.

De Satan l'homme est le jumeau. — Et l'oiseau noir se prend à rire.

CHANSONS DE BÉRANGER

Gll

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Am Je la PiOSiOre Je Salency.

Idée, idée! éveille-toi.

Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.

Sommeillait-elle au front d'un roi '!

Au front d'un pape dormait-elle?

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Dis.

Un philosophe crie : — Eh quoi !

Quelqu'un a cru, cervelle folle.

D'une idée accoucher sans moi !

Il n'en sort que de mon école.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

D'un tribun ou d'un courtisan Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille
?

Non. Fille d'un simple artisan , Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : — Siècle de fer, Ce qui naît de toi m'épouvante.

Toute idée est fille d'enfer :

Si Dieu créa, le diable invente.

CHŒUR DE BOURGEOI

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous

— Quoi! toujours, s'écrie un bourgeois, Des prétentions mal fondées I Pour l'émeute encore une voix.

Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir, L'escamote , fuit et répète :

— Sans tambour que peut le savoir?

Que peut le savoir sans trompette ?

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains Disent : — Sachez, petite fille j Que nous ne servons de parrain?

Qu'aux enfants de notre niuille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

— Mais, malgré trompette et tambour, Cette idée est sans doute ancienne, Se dit chacun. Et, tour à tour, Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

Une idée a frappe chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

CHANSONS DE DERANGER

Pauvre iilo' ! Enliii , un Anglais L'ai'hctc; et le sir britauniiiuc
A Londres lui donne un palais, En criant : — C'est ma fille
unii[uc!

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Eu France, avec ce père intrus, Elle accourt. Que d'or elle ap-
purfe !

Du lise les valets malotrus Vite au nez lui l'erment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Mais en fraude admise à la cour, Comme anglaise on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour.

Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

CHANSONS DE BERANGER

LES TAMBOUKS

Am : Faul il' In verlii , pas liiip ii'on fniil.

Terreur des nuit?, troulilo des jours, Tambours, tambours, tambours, tambour?

M'étourdirez-vous doue toujours, l

Tambours, tambours, miutdits tumbuure!

Tambours, cessez votre musique; Rendez la paix à mon réduit.

J'aime peu votre politique, Et moins encor j'aime le bruit.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours I

CHANSONS DE BERANGER

Grâce à vos roulements stupides, Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides , Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Celui qu'à régner Dieu condamne, S'il veut faire en grand son
métier, Sait combien il faut de peaux d'âne Pour abrutir le monde
entier.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours 1

Quand la nappe ici se déploie, Qu'on y fait trêve aux noirs fris-
sons, Gronde un rappel ; adieu la joie I Il redouble ; adieu les
chansons 1

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours !

En France, où leur esprit domine, A l'église ils vont
bourdonner.

Tout charlatan se tambourine ; Tout marmot veut
tambouriner.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours!

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M[^]étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Je chantais un peuple de frères , Le tambour bat : j'avais rêvé.

Le sang de maints partis contraires Fraternise sur le pavé.

Ils flattent jusque dans sa bière

Le sot qui meurt chargé de croix ;

Ils font vœu, chez la cantinière,

De battre aux champs pour tous les rois.

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'empire ils ont fait merveille :

J'ai vu ces racoleurs puissants Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours.

Tambours, tambours, maudits tambours !

Nous, peuple épris en politique Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la république Faisons choix d'un tambour-major.

Terreur des nuits, trouble des jours.

Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc Imijours, Tambours, tambours, maudits tambours!

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, maudits tambours!

LE CORPS ET L'AME

AiB :

Un vieillard mourait, et son àme Partait pour retourner aux cieux.

Le corps la retient et réclame Un instant de derniers adieux.

Sur sa paille, il s'écrie : Arrête I Songe qu'à toi Dieu m'a donné.

Pourquoi fuir comme une loretto Fuit l'amant qu'elle a ruiné?

Morts embaumés dans votre bii'Te, A vous clergé, croix et bannièri'. f Pauvre corps sans linceul , l

Va-t'en seul ! '

— Quoil dit l'âme, abjecte dépouille, Tu veux retarder m'on départ I Habit dont le contact me souille, Au néant va rendre sa part.

Dieu me rappelle à sa lumicro :

Déjà s'endorment tes douleurs.

Qu'importe après que ta poussière Féconde épis, arbres ou fleurs
I Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul , Va-t'en beuI 1

— Ingrate ! Je suis loin de croire Qu'à toi mes sens aient tout appris.

Mais de mes soins garde mémoire :

Ti^ datent do nos premiers cris.

Bh.

Quand rien, regard, geste, parole, Au berceau ne te révélait,
Qui se fit ton maître d'école ?

Mon instinct, ton frère de lait.

Morts embaumés dans votre bière , A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul , Va-t'en seul !

V-int notre jeunesse fleurie

Tu te mirais dans ma beauté.

Et prodiguais par braverie Ma force et mon agilité.

Qu'alors je souffris de sévices !

Car tes folles émotions De mes besoins faisaient des vices, De
mes penchants des passions.

Morts embaumés dans votre lùère, A. vous clergé, croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul , Va-t'en seul !

Du jeu voulant solder les dettes, Et du ciel niant la bonté,
Dans la Seine un soir tu me ji'lles ; Likhe abus de l'autorité. Mais
de raison le Ilot te prive ; Nature me rend tout pouvoir.

Je nage, aborde, ol sur la rive Je change eu pleurs ton
désespoir.

CHANSONS DE DERANGER

Morts embaumés dans votre bière , A vous clergé' croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul , Va-t'en seul I

Plus tard misère et sciatique Furent mes moindres maux , hé-
las !

Professeur de métaphysique, Dans ce grenier tu m'installas.

Au sommet des lois éternelles A jeun étions-nous parvenus,
Tu te vantais d'avoir des ailes, Quand souvent je nian'hais pieds
nus.

Morts eniliaunii^s dans votre bière, A Vdiis (lergé, croi\ - et
b.inuii"TO.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul !

Enfin nous surprend la vieillesse.

Tous deux las, tous deux abattus.

I)e mon déclin naît ta sagesse; L'impuissance abnude tu verliis.

Là-haut ne t'en fais pas un titre ; Cette sagesse a ressemblé
Aux fleurs d'hiver que sur la vitre Fait éclore un soleil gelé.

Morts embaumés dans votre bière , A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul , A'a-t'en seul 1

Donc, enfant qui sors de tes langes, Bénis ton premier vêtement.

Va de Dieu chanter les louanges ; Oui, pars, et qu'il te soit clément.

Je sens s'anéantir mon être.

o regrets de l'antique foi I .]'ai peur, et voudrais liien qu'un piélro Par charité priAt sur moi.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pa\ivre corps sans linceul, "\'a-reu seul !

->^^;^^XW

'-JT^tN

CHANSONS DE BERANGER

AIR

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour;
Et raidi voit le lis qui penche S'alanguir sous les feux du jour.

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant
d'anuir.

YIII.

Comme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce boudoir I
Elle a mis bas coiffe et mantille ; Près d'elle en vain lirille un mi-
roir. Comme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce
boudoir!

CIS

CHANSONS DE DERANGER

Là , (le sa dernière pensée
Sa bouclie eucor garde un souris.

Le ciel brûlant l'aura forcée
De quitter ses jeux favoris.

Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Au toit natal c'est l'hirondelle Que le printemps voit revenir.
Peut-être au ciel s'envole-t-elle ?
Du ciel son âge a souvenir.
De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard.
Quelle élégance dans sa pose !
C'est un modèle offert à l'art.
De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard.
Ma dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.
— Que murmurait à ton oreille Le bon auge qui te berçait? Ma
dormeuse enfin se réveille.
Son cœur bat à rompre un lacet.
Un songe vient du bout de l'aile EfFleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle ?
Son corps se soulève à demi.
Un songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.
— Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.
Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi
, Qui dit : Dame, je vous enlève ; Montez vite en croupe avec moi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi.

— Quoi ! des trésors sont ta rosée.

Fleur brillante au parfum si doux?

— Oui, de la foule jalousée, J'avais de l'or jusqu'aux genoux.

— Quoi! des trésors sont ta rosée.

Fleur brillante au parfum si doux !

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Fière du chancre qui l'adore.

Elle embellit sa pauvreté.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir !

L'enfant en remontre au vieux sage ; L'or aujourd'hui vient tout ternir.

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir 1

CHANSONS DE BERANGER

LE SEPTUAGÉNAIRE

A. NNIVELtSAIRE

Am : Lisun duriiniil duns un bocage.

Me voilà septuagénaire.

Beau titre, mais lourd à porter; Amis, ce titre qu'on vénère.

Nul de vous n'ose le chanter.

Tout en respectant la vieillesse, J'ai bien étudié les vieux.

Ah 1 que les vieux

Sont ennuyeux !

Malgré moi j'en grossis l'espèce.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux 1 Ne rien faire est ce qu'ils fout mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, Mesdames.

A vos traits seuls l'âge fait tort.

L'amour persiste au cœur des femmes :

Il y sommeille ou fait le mort. Connaisseuses comme vous l'êtes.

Tout bas vous dites : Fi des vieux !

Ah 1 que les vieux

Sont ennuyeux!

Ils s'en vont sans payer leurs dettes.

Ali ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils fout mieux.

Une de plaisirs un vieux tunthiue I Au progrès il met son
vélo.

4 Ne renversez pas ma tisane;

« Ne dérangez pas mon loto. »

Tous ils ont peur qu'un nouveau monde

N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Le ciel sourit : le vieillard gronde.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques, Nos hommes d'État, vieux
hâbleurs.

Prétendent guérir les coliques Qu'ils provoquent chez les
trembleurs !

Ils nous traitent à leur idée ; Régime et drogues , fout est vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

France, ils te font vieille et ridée.

.\h ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'empereur, s'il rognait encore, Canon par le temps rucloué.

Faible et démontant son aurore, Aujourd'hui serait bafoué.

MioiiT vaut nidurir i;li'ire prosrrile : Pii'U ri'pri'ud \c sfénio
aux vieux.

CHANSONS DE DERANGER

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Voyez Corneille et Peitharile.

Ah 1 que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est te qu'ils fout mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve !

Que de sottises en cent ans !

Amis, moi, j'ai perdu ma verve :

Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter cette satire

Le souffle manque au pauvre vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux I Ici du moins on peut en rire.

Ah I que les vieux

Sont ennuyeux I Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

CHANSONS DE BÈRANGER

LA NOURKIOE

Air : Dans les prisons de Nanto.

Dors, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la, la, la.

Suzon , qui t'a nourrie , Te berce et bercera Toujours, et chantera.

• Jusqu'au matin, sois sage, Tra, la, tralala, la, la, la.

De ta fauvette en cage, Dès que le jour poindra , La voi.K foveillera.

CHANSONS DE BERANGER

Demain vient ton grand-père, Tra la, tralala, la, la, la, Que de joujoux, ma chère! Plus il t'en donnera.

Plus ma fille en aura.

Ce jeune homme est un prince, Tra, la, tralala, la, la, la.

Tout l'or de la province En rohes passera.

Quelle noce ou verra !

Hier, il m'a dit : — Nourrice, Tra, la, tralala, la, la, la.

L'amour nous est propice.

Jamais fleur n'éclôra Plus belle que Flora.

Te voilà donc princesse, Tra, la, tralala, la, la, la.

Pour plaire à ton altesse.

Chacun me saluera.

En rira qui voudra.

Oui, quand tu seras grande, Tra, la, tralala, la, la, la, D'amoureux une bande A tes pieds s'abattrà , Et ton cœur choisira.

Tu doteras ma fille, Tra, la, tralala, la, la, la.

Dieu bénit ta famille :

Ma fille allaitera Le fils qu'il t'enverra.

Le mieux fait te demande, Tra, la, tralala, la, la, la.

Sous ta fraîche guirlande, Un soir, à l'Opéra, Ta beauté l'enivra.

Un jour, au cimetière, Tra, la, tralala, la, la, la, a Ci-gît, dira ma pierre, a Suzon, que tant pleura i La princesse Flora. »

Ton père dit : — Pour gendre, Tra, la, tralala, la, la, la, Flora,
faut-il le prendre?

— Oui, tout bas répondra Ma timide Flora.

Dors, Flora, ma chérie, Tra, la, tralala, la, la, la.

Suzon, qui t'a nourrie.

Te berce et bercera Toujours, et chantera.

CHANSONS DE BERANGER

Air :

LA PRÉDICTION

Raison, sibylle du sage, Qu'on interroge trop tard , Me vient dire :
A ton voyage Dieu va mettre fin, vieillaril.

Prends ton bâton, ta musette ; Fais tes adieux, et, bon pas, Va
revoir chaque Lisette Qui t'a devancé là-bas.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise , emplis mou verre ;

Eh ! vite en chemin I

Bh.

Raison, la grondeuse, ajoute :

C'est trop, passer soixante ans.

Fais ton dernier bout de route ; Romps enfin avec le Temps.

Pour toi tout se décolore ; Vois le soleil qui pâlit.

Quelques pas à faire encore Vont te conduire à ton lit.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eii I vite en chemin!

Prédiction qui m'enchante !

Ce monde est cher de loyer.

Quittons le coin où je chante Pour chaque terme à payer.

Bois, cites, champs et prairies,

Si j'ai récolté chez vous.

Des fleurs de mes rêveries

J'ai fait des bouquets pour tous.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise , emplis mon verre ;

Eh ! vite en chemin I

Je n'emporte en ma mémoire Que l'image des beautés Qui,
mieiLX qu'une sottie gloire, M'ont fait des jours enchantés.

Passé le temps des amantes, Dans mes soirs, j'ai bien des fois
Cru voir leurs ombres charmantes Rire et danser à ma voix.

Gaieté, persévère ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Un seul héritier me presse :

C'est un chancre adolescent.

La lampe de ma vieillesse Offusque son jour naissant.

Des chansons il veut l'empire :

D'Yvetot faisons-le roi.

En passant allons lui dire :

Je pars; le tn'iue est à toi.

Gaieté , persévère ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre; Ehl vite en cliemini

Que m'importe votre monde, Ses aquilons, ses autans, Ses
vieux rocs, sa mer qui gronde, La Heur qui manque au printemps
!

De tout jeunesse s'arrange; Mais, las des ans, je m'en vais.

Pétri de sang et de fange.

Ce globe sent trop mauvais.

Gaieté , persévère ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

DERANGER

Eh! vite en chemin!

Adieu ! J'achève ma course.

Le ciel s'accourcit d'autant Qu'il voit au fond de ma bourse
Combien peu j'ai de comptant!

Amis, quittez cet air morne.

Je pars, mais avec l'espoir, Quand j'aurai passé la borne.

De vous crier : Au revoir!

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin!

CHANSONS DE DÉRANGER

MES FLEURS

Air : Cljaniitiil ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous iréclore : Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir. De votre éclat, vite, égayez l'aurore;) De vos parfums, vite, embaumez le soir. ^

Fleurir demain serait trop tard peut-être : Pour les vieillards tout flot cache un écueil. Ce beau soleil qui vous invite à naitro Tout, dès demain, briller sur mon cercueil.

CHANSONS DE DERANGER

Le choléra revient, affreux vampire, Typhus vengeur de l'Indien opprimé.

Écloutez donc, fleurs; que du moins j'aspire Son noir venin dans un air parfumé.

Grondent encor les canons dans la ville ; D'horribles cris nos échos sont tremblants ! Si jusqu'ici vient la guerre civile, Croisez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants.

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances. Le ver est là, le vent peut accourir.

Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir!

Ne craignez pas que ma main vous moissonne Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner;

De vous mon front n'attend plus de couronne ; Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, âks folles théories, Las de nombrer les taches
du soleil , Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries. Un lit creusé
pour mon dernier sommeil I

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage, Si de ma mort ici
j'atteins le jour, Puisse un parfum, souvenir du jeune âge. Ce jour
encor me reparler d'amour !

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore : Déjà bien vieux,
j'ai hâte de vous voir. De votre éclat, vite, égayez l'aurore; De vos
parfums, vite, embaumez le soir.

jÿy"iiii'ii!!'f.i

ilHl 1

lllVlB.'^l).'

CHANSONS DE BÉRANGER

L'OR

A rRdl'US DE LA DÉPRÉCIATION DE CE .METAL

Am ; UoJo , l'iTifanl Jo , clc.

Dis.

Siècle qui cours sur des débris, Toi qui des rois creuses
l'abime, Siècle qui prends tout à mépris, Quoi! l'or tombe aussi ta
victime!

Chaque heure en abaisse le taux :

C'en est fait du roi des métaux.

L'or, l'or est pour rien ; ^

Vous en aurez, hommes de bien.)

Du désert aux Russes fatal, (') Surtout de la Californie , Dé-
borde à grands flots ce métal Sur le vieux monde à l'agonie.

Un tel déluge met , hélas !

A l'aumône tous nos Midas.

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

Que d'avares se sont pendus!

Que d'orfèvres meurent de crainte !

Vite aux lingots qu'elle a fondus

La Monnaie en vain met l'empreinte.

On verra, si nous en créons,

A deux sous les napoléons.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort tu prétends Qu'il a mérité sa débâcle.

Si son culte a de temps en temps Mis sots et fripons au pi-
nacle, L'or nous a fait plus d'un baron ;

Même on lui doit monsieur V

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

Mais sous le règne des gros sous Croit-on qu'un romancier travaille?

Chastes beautés, souffrirez-vous Que l'amour s'escompte eu mitraille'. ' Quels avocats ('), sans voir de l'or, Pourront calomnier encor?

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

En attendant les assignats , Chiffonuiers, que d'or dans vos hottes!

Tous nos ministres auvergnats

(') Lu Sibérie , où sont les monts Durais, riches cii or, cl où le czar envoie ses sujets cii exil. - 11 hVm ii;s nécessaire de)iai-ler des merveilles do la Californiic.

(•) L'auteur ne paile ici que de certains avocats qui font lia'bi- luellenicnl commerce de calonuie.v

CHANSONS DE BERANGER

De clous d'or vont garnir leurs bottes. Des veaux d'or du culte détruit Forgeons-nous des vases de nuit.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Malheureux or, dieu qui pour moi

As toujours fait la sourde oreille, Je t'aimais sans subir ta loi, Et pour toi ma pitié s'éveille.

Dans mon taudis, dieu rebuté.

Je t'offre l'hospitalité.

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

CHANSONS DE DERANGER

LA MAITRESSE DU ROI

Air

Mère, dans sa riche voiture

Par six chevaux conduite au pas ,

Quelle divine créature !

C'est notre roiiiie; oui, n'est-ce pus?

LA MKRE.

Jamais la reine, qu'on délaisse, N'eut, ma fille, un luxe cf-fronttV Honte à cette folle beauté I Du roi ce n'est que la maîtresse.

630 CHANSONS DE BÉRANGER

— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,

Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Mère, vois briller sur sa tête L'ur, les perles, les diamants.

A-t-elle donc, aux jours de fête, De idus splendides vêtements?

LA MÈRE

Malgré dentelles et panaches,
Ses traits chez nous sont bien connus.
Elle a fui d'ici les pieds nus.
Où, pauvre, elle gardait nos vaches.
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un
roi.

LA FILLE

Qui survient ? Dame belle et lière.
Son carrosse, au galop conduit, Jette à l'autre un flot de poussière , Et, l'accrochant, fait rire et fuit.

LA MÈRE

Rivale qu'un grand nom abrite, Cette dame, osant tout tenter.
Jusqu'au lit du roi veut monter Pour écraser la favorite.
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un
roi.

LA FILLE

Le roi défend celle qu'il aime.
A cheval, un jeune seigneur Veille sur elle, et, beau lui-même.
D'un àMX regard quête l'honneur.
Bis.

LA MERE

Fils d'une race renommée,
Il sait complaire, et va, dans peu.
Obtenir ou le cordon bleu ,
Ou le plus haut rang dans l'armée.
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un
roi.

LA FILLE

Ou arrête ; elle veut descendre.
S'avance un prêtre au noble aspect.
La main qu'elle daigne lui tendre, Mère, il la baise avec
respect.

LA MÈRE

Pour être évêque, à cette ouaille, Par lui que d'encens est offert
; Par lui qui va parler d'enfer Au pécheur mourant sur la paille !
— Ah! je voudrais, dit la fille à part soi. Devenir maîtresse d'un
roi.

LA FILLE

Voilà que passe devant elle Une noce de villageois.
L'épousée en paraît moins belle ; L'époux va rougir de son
choix.

LA MÈRE

Non ; ne crains rien. Dans leur cabane La misère a trop bien
compté Les sueurs qu'au peuple ont coûté Les vices de la
courtisane.

— Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi . Devenir maîtresse
d'un roi.

CHANSONS DE DERANGER

LE PREMIER PAPILLON

Air ;

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles Nous apportes-tu sur tes ailes ?

Aux affligés promets-tu le printemps, Cet ami que pour eux
j'attends?

LE PAPILLOX.

Au feu du ciel tout se rallume.

Vieillard , regarde : il resplendit.

Déjà chaque bourgeon verdit Et partout l'herbe se parfume.

Gai papillon, quelles nouvelles?

Les fleurs encore éclôront-elles?

Les verrons-nous émailler le gazon De la tombe et de la
prison?

LE r.VPILLOX.

Aux papillons comme aux lilletes.

Oui, des fleurs vont s'offrir d'abord.

Vois-tu. sous le feuillage mort, Briller l'œil bleu des violettes?

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Combien tardent les hirondelles I Leurs cris de joie, en re-
voyant leurs nids. Diraient : Espérance aux bannis!

LK PAPILLON

Ces messagères que l'on guette Vont arriver ; et , ce matin ,
J'écoutais un écho lointain Répéter un chant de fauvette.

Gai papillon, quelles nouvelles?

Aurons-nous assez de javelles Pour tant de faims dont le cri
vient d'en bas Troubler le riche à ses repas?

LE PAPILLON

A peine le réveil commence.

J'ignore, eu vos champs assoupis, Combien Dieu bénira d'épis
; Mais j'entends germer la semence. ■

Toi, le premier que je vois.

Salut, papillon des bois!

Toi, le premier que je vois.

Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Quand de l'ange aurous-nous les ailes

CHANSONS DE DÉRANGER

Ou dans le sang, mer à llux et reflux, Quand ne se plongera-t-on plus?

LE PAPILLON

Vieillard, qu'un homme te réponde.

Au soleil je voltige en paix;

Du suc des fleurs je me repais.

Adieu I Je plains bien votre monde.

Toi, le premier que je vois, Adieu, papillon des bois!

rr'i-

CHANSONS DE DERANGER

fT-^..

LE CHAPELET DU BONHOMME

Am ■ On (III lurlniit qno j.- suis IhMc

Sur le chapelet de tes peines, Bonhomme, point de larmes
vaines.

— N'ai-je point sujet de pleurer?

Las! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :

Cours vite en chasser la famine ;

Et perds en route, grain à grain,)

[Bif.

Le noir chapelet du chagrin.)

CHANSONS DE BERANCxER

Bientôt après, plainte nouvelle.

— Bonhomme, où ta blessure est-elle?

— Las ! il me faut encor pleurer :

Mon vieux père vient d'expirer.

— Cours I dans ce bois on tente un crime ; Arrache aux brigands leur victime ;

Et perds en route , grain à grain , Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.

— Bonhomme, les maux vont par bande.

— Las! j'ai bien sujet de pleurer :

Ma compagne vient d'expirer.

— Yois-tu le feu prendre au village?

Cours l'éteindre par ton courage ;

Et perds en route, grain à grain.

Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.

— Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.

— Laissez-moi , laissez-moi pleurer :

Las! ma fille vient d'expirer.

Cours au fleuve : un enfant s'y noie.

D'une mère sauve la joie ; Et perds en route, grain à grain, Le
noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.

— Bonhomme, est-ce quelque autre perte?

— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer : Las I je sens ma force
expirer.

— Va réchauffer une mésange

Qui meurt de froid devant ta grange ; Et perds en route, grain
à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire, Et son oracle de lui dire :

— Heureux qui m'a pour conducteur!

Je suis l'ange consolateur.

C'est la Charité qu'on me nomme.

Va donc prêcher ma loi, bonhomme, Pour qu'il ne reste plus
un grain Au noir chapelet du chagrin.

--ps,%^.

CHANSONS DE BERANGER

L'AVENIR DES BEAUX ESPRITS

Am : C'esl à mon niailre en l'arl de plaïre.

Beaux esprits , adieu votre gloire , Quand, unis par un droit
commun, De leur passé perdant mémoire , Tous les peuples n'en
feront qu'un.

Poèmes, chants, drames, harangues, Sermons de sages et de
fous , Dans la confusion des langues , Verront leurs échos mourir
tous.

Chaque langue , obscure en sa source , Messieurs , est le fleuve
natal Dont votre barque, dans sa course.

Doit subir le courant fatal.

Dès que lauriers, pampres et roses Viennent pavoiser votre
bord, Vous rêvez aux apothéoses Qui vous attendent dans le port.

Mais qu'un jour ce fleuve se m<?le Aux eaiLV du confluent
humain , Quel esquif ne sera trop frêle Pour s'y frayer un long
chemin?

Là, sous des étoiles nouvelles, Aux afflux de cent régions.

On verra sombrer vos nacelles Dans l'océan des nations.

Si quelque chaut, si quelque page Échappe à tant de flots vivants,
Pour en déchiffrer le langage Entretiendra-t-on des savants ?

Majestés des Académies, Vous serez, pour les curieux.

Muettes comme les momies Que le Louvre étale à nos yeux.

Beaux esprits, ce grand monde à naître. Monde par nous prophétisé,
Que gagnerait-il à connaître Les vieux titres d'un monde usé ?

Rien ne lui peut être un modèle.

D'où je conclus dès aujourd'hui Que, sur la cime où Dieu l'appelle,
Nos voix n'iront pas jusqu'à lui.

CHANSONS DE DÉRANGER

LA RIME

Air : Va-l'en voir s'ils viennent.

Quels chants n'avons-uons pas eus

A fête pareille !

Mon cœur, fidèle aux vieux us ,

Me crie à l'oreille :

Cours après la rime , j

Cours, ; Bis.

Cours après la rime.]

Mais la rime sans pitié

Me devient rebelle ; Elle fuit... tendre Amitié,

Cours vite après elle.

Cours après la rime , Cours,

Cours après la rime.

Raison, qui la querellais,

Deviens plus bénigne ; Tu peux, faute de filets,

La prendre à la ligne.

Cours après la rime , Cours,

Cours après la rime.

Fais-la se rendre à mes vœux,

Toi , peu timorée Gaieté, qui par les cheveux

L'as cent fois tirée.

Cours après la rime ,

Cours , Cours après la rime.

Gaudriole , à la chercher

Prouve ton adresse :

Tartufe a pour la cacher

Son livre de messe.

Cours après la rime.

Cours,

Cours après la rime.

Philosophie , aux abois

Mets cette donzelle, Qui souvent, avec mes doigts.

Moucha ta chandelle.

Cours après la rime , Cours ,

Cours après la rime.

Mais sans elle à ce repas

Le plaisir arrive.

Joyeux amis, n'allons païi

Dire à ce convive :

Cours après la rime.

Cours ,

Cours après la rime.

CHANSONS DE DERANGER

L'OLYMPE RESSUSCITE

AïK : Je remaniais Madulincle , ou le Violon t)ri>i.

Rien ne s'en va qui ne revienne, Sinon toujours, au moins trois fois Des Jésuites qu'il vous souvienne ; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.

Là que de dieux j'ai dccouverls , De ceux que le bon sens i^viucc De notre ciel et de nos ver»!

CHANSONS DE DÉRANGER

J'entre dans une académie, Où le beau parleur du canton Prédit qu'une école ennemie Aura le sort de Phaéton.

Puis un prêtre, en citant Hprace, Me dit : — J'ai du vin renommé; Venez dîner sur mon Parnasse , Coteau ijuc Flore a parfumé.

Chez ce curé, rimeur classique, A table je me vois assis Entre Momus, fils de l'Attique, Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure :

Phébus mange en auteur glouton, Neptune trinque avec Mercure , Bacchus rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule, Vénus, qui tient Mars aux arrêts.

De Champagne arrose la meule Où l'Amour dérouille ses traits.

« Dieux puissants, leur dis-je après boire, « A vos atours secs
et mesquins , « En vous, des vieux peintres d'histoire ' Je crois
voir tous les mannequins.

o — Las! nos vainqueurs, faisant ripaille, « Répondent-ils, de-
puis vingt ans » Ont mis l'Olympe sur la paille.

« Eucor si c'étaient des Titans! »

Mais bilenci' ! Aiiollou s'enllanime.

Le dieu dit : » Monsieur le curé,

<i Pour l'Olympe, dont je suis l'âme, « Ne chantez plus
Miserere.

« Les doigts de rose de l'Aurore « Vont enfin nous rouvrir les
cieux.

a Ce qui fut doit renaître encore :

« Les morts ne sont jamais trop vieux.

« Curé , par un retour de mode , « Troquant l'excès contre
l'abus , i Vous remonterez d'ode en ode , a Du galimatias au
phébus.

c C'est nous que la sculpture invoque; I La peinture nous
reviendra.

« Rentrons, pour illustrer l'époque, « Dans les gloires de
l'Opéra.

" La harpe et la mythologie « Vont saper un Pinde ostrogoth ;
« Pour nous ont combattu l'orgie , « Le laid, le trafic et l'argot.

« Déjà meurt l'école nouvelle ; « Déjà Satan bâille et s'en va.

« Viens, Jupin, du haut de l'échelle « Voir dégringoler
Jéhovah.

« A nous si l'ennemi s'oppose, « Passons, sans crainte de re-
vers, « Entre les vides de la prose « Et le vide plus grand des vers.

» Que de bourreaux eu prose, en rimes I « Que de meurtres
qui font pitié!

I Muses , vite , à travers ces crimes » Passez sur la pointe du
pied.

CHANSONS DE BÉRANGER

«r Grâce aux doctrines éclectiques,

!■ En France on doit s'entendre au mieux

" A redorer les basiliques,

« A rebadigeonner les dieux.

« En avant l'Olympe homérique !

« Vieux Pégase, accours, et je pars.

« Mais respect à la politique !

« Ici laissons Neptune et Mars.

« Las de notre long ostracisme , a Paris va nous tendre les bras
; o Il prouve assez son atticisme « Par le cortège du bœuf gras.

'< — Ah! dit le curé, sur tes traces, <■ Phébus, nous touchons
à nos fins.

'<■ Chantez, Amours, Muses et GrAces » Faites la barbe aux Séraphins. »

« Le Bon Sens, à notre passage, 1 Dira : Puisque je n'y peux rien , '< Vivent les dieux ! Qu'importe au snge « D'être à la fois juif et païen !

Rien ne s'en va qui ne revienne.

Sinon toujours, au moins trois fois ; Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

CHANSONS DE BERANGER

VERMINE

Am :

Voilà douze ans, à la France, arbre immense, J'ai dit : « Plus beaux tes fruits croîtront toujours; a Au monde entier destinant leur semence , « Dieu les mûrit au soleil des trois jours.

" Vous qui chantez cette année abondante, « Par moi prédite à l'arbre glorieux, 1 Heureux enfants, à la branche pendante s Cueillez les fruits greffés par vos aïeux. »

Ils se hâtaient; mais, la récolte faite, Je vois bientôt ces fruits tachés, flétris, Dans son espoir trompant le vieux prophète, Forcer sa bouche et son conir au mépris.

Est-ce du ciel, arbre de la patrie,

Que vient ce mal d'où naissent tous nos maux?

Ta noble sève est-elle enfin tarie?

D'un air impur nourris-tu tes rameaux?

Non ; les vers seuls, de la Mort sourds ministres. Ont dès longtemps cniivé notre malheur;

Ils ont osé, ces corrupteur? sinistres, Souiller le fruit aux langes de la fleur.

Là, sous nos yeux, tenez, l'un d'eux se dresse : a Pour dominer, dit-il , gonflé d'orgueil , " Frères, à nous la Lâcheté s'adresse ; « Préparons-lui son trône et son cercueil.

« Qu'avec ses fruits l'arbre à la vaste cime, or Déjà mourant, succombe à notre effort, <r Tandis qu'au pied s'entr' ouvrira l'abîme K Que nous creusons sous un peuple qui dort. »

Il a dit vrai : ces enfants de la tombe De l'arbre saint rongent les bras puissants; Voyez du ciel sa couronne qui tombe Et son vieux tronc insulté des passants.

Dieu, si trois jours tu nous permis de croire Que ta bonté pour nous se réveillait, Sauve la France et les fruits de sa gloire Di'S vers éclos an soleil de Juillet!

CHANSONS DE BERANGER

J^ùch ifSci/je/zy-^r^^*^^^

ADIEU

Air : T'en sniivics-lii? OH Am nouveau île M. I.. AnAUir.

France, je meurs, je meurs; tout me rniunnre. Mère adorée, adieu. Que ion saint nom Soit le dernier que ma bouclie prononce. Aucun Français t'aiuia-t-il jilus? Oli ! non.

Je t'ai chantée avant de savoir lire, Et quand la Mort nie tient sons son épion , En te chantant mon dernier soiiffle expire. A (ant d'amour donne une larme. Adieu!

CHANSONS DE BERANGER

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie, Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé, De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie Pour ta blessure, où mon baume a coulé. Le ciel rendit ta ruine féconde ; De te bénir les siècles auront lieu ; Car ta pensée ensemence le monde.

L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché je me vois dans la tombe.

Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais Tu le dois, France, à la pauvre colombe Qui dans ton champ ne butina jamais.

Pour qu'à tes fils arrive ma prière.

Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu, De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.

Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

TABLE

DES CHANSONS ANCIENNES

fiÉBANGËR ET LA l'OSTÉllITÉ , riyglIlCUts.

. ijayu

A Antoine Arnau11 101

A mademoiselle *** 364

A mes amis deveuus ministres 420

A mon ami Désaugieis 119

A M. de Chateaubriand 439

A M. Gohier • 347

Académie {'!') et le Caveau 4

Adieu, chansons ! 464

Adieux à des amis 168

Adieux à la campagne 261

Adieux (les) à la Gloire ., . 239

Adieux de Marie Sluart 80

Age (1') futur 27

Agent (V) provocateur 257

Ainsi soit-il 19

Alchimiste (1') 421

Ame (mon) 1 36

Ami (T) Robin 39

Amitié (1') 287

Ange (!') exilé 316

Ange (!') gardien 372

Anniversaire (T) 31 0

Aveugle (1") de Bagnolet 177

Bacchante (la) 3

Baptême do Voltaire 479

Beaucoup d'amour 64

Bedeau (le) 109

Billets (les) d'enterrenii'it 95

Bohémiens (les) 377

Bon (le) Dieu 217

Bon (le) Français 57

Bon (le) ménage 199

Bon (le) pape 307

Bon (le) vieillard 181

Bon vin et lîllette 91

Bonheur (le) page 403

Bonne (la) lille. 17

Bonne (la) maman 303

Bonne (la) vieille 145

Bonsoir 356

Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans. ... 87

Bouiiuetière (la) et le Croque -Mort 173

Bouteille (la) volée 84

Boxeurs (les), uu r.\nglomane 6a

Brennus 172

Cachet (le) 311

Cantharide (la), ou le Philtre 273

Capucins (les) 157

(Cardinal (le) et le Chansonnier 395

Carillonueur (le) 69

Carnaval (mon) 272

Carnaval (le) de 1818 188

Cartes (les), ou l'Horoscope 204

Ce n'est plus Lisette 133

Ci'lihatairc (le) 70

Ceirseur (le) 288

Censure (la) 67

Champ (le) dasile 197

Champs (les) U1

Chant (le) du Cosa(|Uc 297

Chaut funéraire sur la mort de mon ami Quénescourl. 419

Chantres (les) de paroisse 179

Chapeau (le) de la mariée 343

Charles sept.- 23

Chasse (la) 471

Chasseur (le) et la Laitière 353

Chatte (la) 79

Cheveux (mes) 24

Cinq (les) étages 409

Cinq (le) mai 229

Ciunuanle ans iJ5

Cin(inanto \los^ cens 185

tt44

TABLE DES CHANSONS ANCIENNES

Claire paye 477

Clefs (les) du paradis 161

Cocarde (la) blanche 143

Coin (le) de l'Aniilié ,. . 35

Colibri 431

Comète (la) de 1832 383

Commencement (le) du voyage 51

Complainte d'une de ces demoiselles 127

Complainte sur la mort de Treslaillon 251

Conseil aux Belges 436

Conseils (les) de Lise 283

Contemporaine (ma) 244

Contrat (le) de mariage 304

Contrebandiers (les) 425

Convoi (le) de David 351

Coq (noire) .173

Cordon (le), s'il vous iiiiil 400

Couplet 390

Couplet 398

Couplet io6

Couplet aux jeunes gens 404

Couplet écrit sur l'album de M^{""}^ Anicdce do \' 360

Couplet écrit sur un recueil de clumsons manuscrites
de M. "" 328

Couplets adressés à des habitants de l'île de France
(île Maurice) 451

Couplets à ma tilleule 159

Couplets sur la jouruée de Waterloo 363

Couplets sur un prétendu portrait de mui 340

Couronne (la) 195

Couronne (la) de bluels 296

Curé (mon) 81

Dauphin (le), conte 371

Deprofundis à l'usage de deux ou trois maris ... 249 Dédicace à
M. Lucien Bonaparte, prince de Canino. 387

Déesse (la) 293

Déluge (le) 484

Dénonciation en furme d'impromptu 267

Denys maitrc d'école 405

Deo gratias d'un épicurien 36

Dernière (ma) chanson, pent-ètre 53

Descente (la) aux Lnlérs 29

Deux (les) Cousins 247

Deux (les) Grenadiers 361

Deux (les) Sœurs de charité % .. 121

Dieu (le) des bonnes gens 169

Dix mille (les) francs 396

Docteur (le) et ses malades 103

Double (la) chasse S9

Double (la) ivresse ,i8

Eau (!') bénite 280

l'-' .chcllf (!') de .l.irub • 345

Echos (les) page 476

Écrivain (T) public 433

Éducation (!') des demoiselles 20

Éloge de la richesse 99

Éloge des chapons 53

Emile Debraux 428

Encore des Amours 364

Enfant (F) de bonne maison 221

Enfants (les) de la France 208

Enrhumé (1') 223

Enterrement (mon) 321

Épée (F) de Damoclès 299

Épitaphe (1) de ma Muse 279

Ermite (1') et ses saints 148

Escargots (les) 483

Esclaves (les) gaulois 323

Étoiles (les) qui aient 209

Exilé (F) 163

Faridondaine (la), on la Conspiration des chansons. 227

Feu (le) du prisonnier 389

Fenx (les) follets 429

Fille (la) du peuple 399

Filles (les) 308

Fils (le) du pape 317

Fortune (la) 233

Fous (les) 453

Frétillon 37

Fuite (la) lie l'Amour 305

Gaieté (ma) 481

Garde (la) nationale 259

Gaudriole (la) 7

Gaulois (les) et les Francs 41

Golton 423

Gourmands (les) 49

Grand'mère (ma) 9

Grande (la) orgie 59

Grenier (le) 337

Grillon (le) 471

Guérison (ma). ■. ' 273

Gueux (les) 21

Habit (mon) 149

Habit (1) de cour 113

Halle-là! on le Système des interprétations 219

Ihiliins-uousl 435

Hirondelles (les) 301

Hiver (1') 128

Uonuuue (F) rangé 88

Indépendant (F) 155

Inliilelités (les) de Lisette •. 77

Inliuiment (les) petits '. 353

lu-oclavo (F) et Fin-lrenle-deux 339

Ivrogne (F) et sa Fenune 129

TABLE DES CHANSONS ANCIENNES

tità

lage 449

Jacquo*

Jean de Paiis

Jeanne la Roiissc

Jeauiiettc ""*^

Jcime (la) Muse ■

Jour (le) des Morts

Jours (mes) gras de '1829

Juge (le) de Charenton

Juif (le) errant

Ul

Lafayette en Amérique ■^■^^

Laideur et beauté '»o"

Lampe (aia) -"^^

Lettre à M. Perrotin "6T

Liberté (la) 268

Louis XI '^37

Lutins (les) de Montliéri 385

Madame Grégoire --^
Maison (la) de santé 300
Maître (le) d'école '^3
Malade (le) 295
Margot ""â
Mariage (le) du pape 375
Marionnettes (les) '01
Marquis (le) de Carabas 131
Marquise (la) de Pretinlaillo 243
Maudit printemps! 329
Mauvais (le) vin, on les Car 291
Ménétrier (le) de Mendon 401
Mère (la) aveugle 15
Messe (la) du Saint-Esprit 255
Métempsycose (la) 344
Mirmidons (les) 211
Missionnaire (le) de Montrouge 359
Missionnaires (les) 193
Monsieur Judas 167
Mort (la) de Cliarlemagne 196

Mort (la) du diable 373

Mort (la) du roi Cliristopbe 235

Mort (la) subite 187

Mort (le) vivant 8

Mouche (la). . . ^ 380

Mu*e (la) en fuite 253

Musique (la) 52

Nabuchodonosor 248

Nacelle (ma) 165

Nature (la) 203

Nègres (les) et les marionnettes 379

Nostalgie (la)

Nourrice (ma)

Nouveau (le) Diogène.

Nouvel ordre du jour .

Octavie

Uiseaux (les) I>ag«

Ombre (T) d'Anacréou

On s'en licie !

Opinion (T) de ces demoiselles

Orage (T)

Oraison funèbre de Tnrlupin

Orangs-outangs (les)

Orphéon (!')

Paillasse

Pape (le) musulman

Parny

Parques (les) S3

Passez, jeunes lilles 392

Passy i[^]*i

Pauvre (la) Iciuiie ^^^

i'ansros (les) Amours 3i9

Pclcriiiiagc (le) de Lisette 381

Petit (mou) coni

Petit (le) homme gris. . .

Petit (le) homme rouge. .

Petite (la) rée

Petits (les) coups

Pigeon (le) messenger. . .

Pigeons (les) de la Bourse.

Plus de politique

Poète (le) de coin-

PonialowsUi

Prédiction de Nostradamus Prchice

Prière d'un épicurien ' '

Prince (le) de Navarre '•"<3

Printemps (le) et rAulonnec 12

Prisonnier (le) 313

Prisonnier (le) de guerre 367

Prisonnière (la) et le Ciievalier 97

Proverbe (le) 132

Psara, ou Chant de victoire des OUomans 341

Quatorze (le) juillet 393

Quatre (les) âges liistori(iucs 160

Qu'elle est jolie.! "6

Refus (le) "3

Ueliiiues (les) i» ^

République (ma) '3.j

Requête prcsenlce par les chiens de iiiialilc 63

Restauration (la) de la chanson 447

Retour (le) dans la patrie '89

Révérands (les) pores 21"

Rêverie (la) •"

Roger Boulouq)S '-^

Roi (le) d"\'vclol '

RiHuans (les) I""»

Rosellc Îo7

TABLE DES CHANSONS ANCIENNES

Kossiyiols (les) page 215

Sacre (le) de Charles le Simple 3i8

Sainle-AUiaicie (la) barbaresqie '156

Sainte-Alliance (la) des peuples 201

Scandale (le) 100

Sciences (les) 292

Sénateur (le) 5

Si j'étais petit oiseau 175

Soir (le) des noces 152

Souvenirs d'enfance 444

Souvenirs (les) du peuple 365

Suicide (le) 457

Sylphide (la). 265

Tailleur (le) et la Fée 281

Temps (le) 216

Tombeau (mon) 3;)7

Tombeau (le) de Manuel 384

Tombeaux (les) de juillet 411

Tour (un) de marotte 43

Tournebroche (le) 285

Traité de politique à l'usage de Lise 111

Treize à table 33S

Trerableur (le) 232

Trinquons 76

Troisième (le) mari page 68

Troubadours (les) 331

Vendanges (les) 243

Ventru (le), ou Compte rendu de la session de 1818. 191

Ventru (le) aux élections de 1819 205

Vertu (la) de Lisette 319

Vieillesse (la) 92

Vieux (le) Caporal 413

Vieux (le) Célibataire 33
Vieux (le) Drapeau 225
Vieux habits! vieux galons! 93
Vieux (le) Ménétrier 125
Vieux (le) Sergent 309
Vieux (le) Vagabond 441
Vilain (le) 123
Vin (le) de Chypre 463
Vin (le) et la Coquette 147
Violon (le) brisé 289
Vivandière (la) 153
Vocation (ma) 116
Voisin (le) 85
Voyage au pays de Cocagne 45
Voyage (le) imaginaire. 336
Voyageur (le) 320

TABLE

DES r H AN SONS POSTITT'MES

Adieu! pñge fiil

Adieu Paris 500

Aigle (1') et l'Étoile 503

Ailes (les) 539

Ange (un) 488

Apôtre (!') 569

Argent (1') 556

Ascension 511

Au galop'. 521

Avenir (!') des beaux esprits 635

Avis 557

Baptême (le) 405

Bénédiction (les) 601

Bois (les) 518

Bondy 519

Canne (ma) 603

Carnaval (mon) o!)o

Chacun son goût 590

Chansonnetlos (les) 491

Ciiapelet (le) du Boniiomuie 633

Chasseur (le) 537

Cheval (le) arabe 497

Colombe (la) et le Corbeau du déluge 609

Corps (le) et l'Ame 61y

Couronne (la) retrouvée iiSo

Craintes (mes) ;)79

Dame .Métaphysique i;32

Défauts (les) 583

De profundis 199

Dernière (la) Fée Co5

Dieu (le) Jean u89

Dix -neuf août ol2

Égyptienne (1') 189

Enfer et diable . 608

Fée (la) aux rimes 573

Fille (la) du diable 561

Fleurs (mes) 625

Fourmis (les) page 492

Gages (les) 543

Globe (notre) 585

Grands (les) projets 368
Guerre (la) 335
Gutenberg 349
Histoire d'une idée Oit
Idée (une) 329
Il n'est pas mort 313
Jardin (mon) 321
Je suis ménétrier 33G
Jeune (la) fdie 531
Jongleur (le) 593
Leçon (la) d'histoire 313
Leçon de lecture 5SI
Madame Mère 517
Maîtresse (la) du roi 629
Jlatelot (le) breton 525
Merle (le) 541
Nourrice (la) C2I
Officier (!') 5iil
Oiseau (1') fantôme 577
Oiseaux (les) de la Grenadière 503

Olympe (!') ressuscité 637

Ombre (mon) GOi

Or(l') 627

Pactole (le) 592

Panthéisme 559

Papillons (les) 597

Pâquerette (la) cl l'Kloile 573

Petit Bonhomme 328

Phénix (le) 485

Pluie (la) 564

Plus de vers 487

Plus d'oiseaux fioo

Postillon (le) 576

Prédiction (la) 613

TABLE DES CHANSONS POSTHUMES

Premier (le) papillon. . .

PrisoMiiiére (la)

Retour a Paris

Rêve (le nos jeunes filles.

Rime (la)

Rivière (la)

Rose (la) et le Tonnen

Rosier (le)

Saint (le)

Saint Napoléon ,

page 631

Sainlo-Hélone ^09

Savant (le) page 596

Septuagénaire (le) 619

Sirène (la) • 533

TamlTonr-major (le) 531

Tambours (les) 613

Tourterelle (la) et le Papillon 552

Vendanges (les) 553

Vermine 640

Violettes (les) 572

Voyages (les) 571

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonsdepjoobr>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.